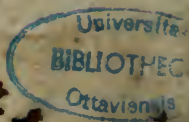


Paris 20


Recevez
Notre



Amos

coll. 1841

Théophile Viau
né en Agenais en 1590,
à Boussères St-Radegonde
mort en 1636 à Paris.



LES
OEUVRES
DE
THEOPHILE,

Divisées en trois Parties.

PREMIERE PARTIE,
CONTENANT L'IMMORTALITE'
de l'Ame, avec plusieurs autres pieces.

*La seconde, la Tragedie de Pirame & Thisbé,
& autres meslanges.*

Et la troisieme, les pieces qu'il a faites
pendant sa prison.

Dediées aux beaux Esprits de ce temps.

*Reuenës & corrigées en cette derniere Edition
de plusieurs fautes notables.*



*Mace du puy
1683*

A PARIS,

Chez NICOLAS PEPINGVE', au premier
Pilier de la grande Salle du Palais, vis à vis
les Consultations, au Soleil d'or.

BIBLIOTHECA

M. DC. LXII.

Ottaviani 3

*Mace
du puy
1683*

GEYVRE

11

THE GUYRE

PQ

1933

A1

1662

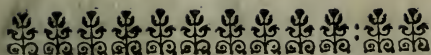


P R E F A C E.

LE ne sçaurois approuuer cette lasche espece d'hommes , qui mesurent la durée de leur affection , à celle de la durée de leurs amis : Et pour moy , bien loind'estre d'une humeur si basse , ie me picque d'aimer iusques en la prison , & dans le sepulchre. I'en ay rendu des tesmoignages publics, durant la plus chaude persecution de ce grand & diuin Theophile , & i'ay fait voir que parmy l'infidelité du siecle où nous sommes , il se trouue encore des amitez assez genereuses pour mespriser tout ce que les autres craignent ; mais puis que sa mort m'a rauy le moyen de le seruir , ie veux donner à sa memoire les soins que i'auois destinez à sa personne ; Et faire voir à la Posterité , que pourueu que l'ignorance des Imprimeurs ne mette point de faute à des ouurages qui d'eux-mesmes n'en ont pas vne , elle ne sçauroit rien auoir qui puisse esgaler ce qu'ils valent. Or de ce grand nombre d'impressions qu'on a faites par toute la France , de ces

excellentes Pieces , ie n'en ay point remarqué , qui ne doive faire rougir ceux qui s'en sont voulu mesler. Et certes ie commençois à desesperer de les voir iamais dans leur pureté naturelle, lors qu'un Imprimeur de cette ville , plus desireux d'acquiescer de l'honneur que du bien, sans considerer le temps, la peine, & la despence, s'est offert d'y apporter tout ce que peut un homme de sa profession. J'ay pris cette occasion au poil , & me servant des manuscrits que la bien-veillance de cet incomparable Auteur a mis iadis entre mes mains, i'en ay corrigé les espreuves si exactement, que quiconque achetera ce digne Livre, sans doute sera contraint d'aduoier, que c'est la premiere fois qu'il a bien leu Theophile. De sorte que ie ne fais pas difficulté de publier hautement , que tous les morts, ny tous les viuans , n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux Genie. Et si parmy les derniers, il se rencontre quelque extrauagant qui iuge que i'offence sa gloire imaginaire, pour luy monstrier que ie le crains autant comme ie l'estime ; ie veux qu'il sçathe que ie m'appelle,

D E S C V D E R Y.



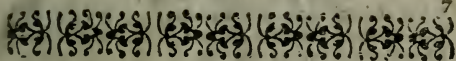
EPISTRE AU LECTEUR.



VIS que ma conuersation est publique, & que mon nom ne se peut cacher, ie suis bien aise de faire publier mes escrits, qui se trouueront assez conformes à ma vie, & tres-esloignez du bruit qu'on a fait courir de mon esprit : Ie sçay bien que dans l'aveugle confusion d'une reputation ignorante, on a parlé de moy comme d'un homme à perir pour exemple, sans que iamais l'Eglise, ny le Palais, ayent repris, ny mon discours, ny mes actions. Et depuis qu'il me souvient d'auoir vescu parmy les hommes, ie n'en ay iamais pratiqué qui ne me soient encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moy ne sont ny de ma conuersation, ny de ma connoissance. Ie me puis vanter d'auoir assez de vertu pour imputer à l'enuie les médisances qui m'ont persécuté ; Ces outrages ne m'ont point affligé, ni destourné le train de ma vie : Ie sçay que les iniures de ma fortune, ont fait celles de ma reputation. En mon bannissement i'estois infame & criminel ; depuis mon rappel, innocent & homme de bien ; & la mesme façon de viure, qui s'appelloit autres-fois desbauche, s'appelle aujourd'huy reformation. Les esprits

des hommes sont foibles & diuers par tout, principalement à la Cour, où les amitiés ne sont que d'intérêt ou de fantaisie : le mérite ne se iuge que par la prospérité, & la vertu n'a point d'esclat que dans les ornemens du vice : l'éloquence n'a plus de grace qu'à persuader la liberté, & les mauuaises mœurs : la pointe & la facilité de l'esprit ne paroist plus qu'à mesdire, estre habile c'est bien trahir : la raison est incogneüe, la Religion encore plus ; le Roy ne voit que des reuoltés : Dieu n'entend que des impietés, tant le siècle est maudit du Ciel & de la terre : les gens de Lettres ne sçauent rien ; la pluspart des luges sont criminels : passer pour honneste homme, c'est ne l'estre point : Dans ce rebours de toutes choses, i'ay de l'obligation à mes infamies, qui au vray sens se doiuent expliquer des faueurs de la renommée. Sur cettte foy ie ne changeray, ny mon nom, ny mes pensées, & veux sortir sans masque deuant les plus rigoureux Censeurs des Escoles les plus Chreustiennes. Je ne sçache, ni Latin, ni François, ni Vers, ni Proses qui redoute la presse, ni la lecture des plus delicats. Je parle pour la conscience : car du stile & de l'imagination, ie ne suis ni fort, ni presomptueux : & cette publication est pluost de l'humilité de mon ame, que de la vanité de mon esprit.

THEOPHILE.



L E
T O M B E A U
D E
T H E O P H I L E .



A L G R E l'avarice & l'orgueil,
Qui vont s'opposant à ta gloire,
Dans le Temple de la memoire
Ie te veux bastir vn cercueil :
Ce Tombeau que ie te prepare,
Sans estre de Marbre de Pare,

Durera bien d'autre façon :
Il verra finir la Nature,
Monstrant par son Architecture
Qu'Apollon est maistre Maçon.
Sans me servir d'aucun metal,
Foulant aux pieds l'Or & la Nacre,
La fine Lacque , l'Azur d'Acre,
Qui touchent les yeux du brutal,
Ie te consacre vn Mausolée
D'une beauté plus signalée
Que tous ceux qu'on nous a escrit,
Et dont les raretez sont telles,
Qu'on les doit iuger immortelles,
Puis qu'on ne les voit qu'en esprit.

Les Cedres exempts du trespas,
Que le temps ne met point en poudre.
Et les verds Lauriers dont la foudre,
En grondant ne s'approche pas,
Serviront à faire les Niches,

Frises, Chapiteaux, & Corniches,
Les Colomnes d'ordres diuers :
Mais dans ce pompeux Edifice,
Pour monstrier vn rare artifice,
Ie ne dois monstrier que tes vers.

Ie veux y mettre ce valon
Où tu possedois les neuf Muses,
Et les y peindre aussi confuses
Comme pour la mort d'Appolon :
Là ce Dieu dont tu fus la cure,
Semblera quereller Mercure,
Et le morguer avec mespris,
Luy reprochant que par enuie
Sa verge t'osta de la vie,
De peur de perdre vn plus beau prix?

I'y veux peindre Parnasse encor,
Hypocrene en son onde mole,
Et dessus ce Cheual qui vole,
La Renommee avec son cor :
Qui monstrier le Globe du monde,
Infini dans sa forme ronde,
Dira que de mesme aujourd'huy
Ton renom que i'immortalise,
Dans ces Vers que ie veux qu'on lise,
N'aura de fin non plus que luy.

Après, d'vn artiste Burin,
Enchaisnez, & la teste basse,
I'y mettray Filin, de Garasse,
Et le gaillard Pere Guerin,
Dont les trois diuerses folies,
Aux plus noires melancolies,
Derideront le front hideux :
Et certes ie commence à craindre
Qu'vn passant, au lieu de te plaindre
Ne s'amuse à se mocquer d'eux.

Dessus ces fantasques Tableaux
Ie mettray ces riches peintures,
Dont parmy les races futures
Tous les traits seront trouuez beaux :
Socrate en la fin de sa vie,
Ta belle maison de Siluie,

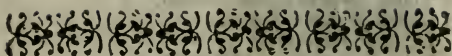
Thiſbé , Pyrame en ſon mal-heur,
Dont la pitoyable aduanture
Eſtonna ſi fort la Nature,
Qu'vn fruit en changea de couleur.

Du plus hardy traiſt de noſtre Art,
Deſſus ce Monument ſuperbe
Sera le portraiſt de Malherbe,
Et plus haut celui de Ronſard :
Qui s'oſtant chacun la Couronne,
Dont leur docte chef s'environne,
Diront par cette humilité,
Qu'on ne peut refuſer hommage
A la grandeur de ton Ouurage
Sans vn excez de vanité.

Bref , enfin ma main te promet,
Sous la faueur d'vn bon augure,
D'y placer encor ta Figure,
Que ie gardois pour le ſommet :
Là, d'vn air auſſi doux que graue,
Mon deſſein veut que ie la graue
Toute droite , eſleuant les yeux,
Pour dire aux ames inſenſées
Que tu ne prenois tes penſées
En aucun lieu que dans les Cieux.

O Dieu ! le triſte ſouuenir
De ta mort , cher Amy , me tuë,
Et fait qu'au bas de ta Statuë
l'eſcris ces ſix vers pour finir :
Cy giſt vn homme incomparable,
Que le ſort rendit miſerable ;
Paſſant , ſon los ne perira,
Car ſon œuvre n'a que reprendre,
Son Nom , ſi tu le veux apprendre,
Tout l'Vniuers te le dira.

DESCVDERY



TRAITTE'
DE L'IMMORTALITE'
DE L'AME;
O V
LA MORT DE SOCRATE,
PAR THEOPHILE.

P HÆ D O N.



O T, qui dans la Cité d'Athenes
Visitay Socrate en prison,
Et qui vis comme le poison
Acheua ses dernieres peines,
Je t'adjure par le discours,
Dont il voulut finir ses iours,
De le voir peint dans mon ouvrage,
Où i'ay fait aussi peu d'effort
Qu'en fist ce genereux courage
Dans les atteintes de la mort.

Quelques Dieux, comme par envie,
Le voyant si bien raisonner,
Après l'auoir fait condamner,
Allongerent un peu sa vie,
Afin que la mort eust loisir,
Auparauant que le saisir,
De se peindre plus effroyable,
Et sans cesse luy discourir
De son Arrest impitoyable,
Pour le faire long-temps mourir.

*Une aduantage inopinée,
 Tentant sa resolution,
 Laisa sans execution
 La Sentence desia donnée :
 Ce Nauire qui dure tant,
 Où Thesée mit en partant
 Quelques voiles noires & blanches,
 Qui rendu mille fois nouveau,
 Et changé de toutes ses planches,
 Encore est le mesme vaisseau*

*D'une Religion fidelle
 Ce Nauire , avec des presens,
 Partoit d' Athenes tous les ans,
 Pour faire son voyage en Dele :
 En l'attente de son retour,
 Les Arrests mortels de la Cour
 Retenoient leur sanglant tonnerre,
 Et ne donnoient iamais la mort
 Au plus coupable de la terre,
 Que le Vaisseau ne fust au port.*

*Ce Nauire estoit lors sur l'onde,
 Et pendant son esloignement
 Socrate sans estonnement
 Attendoit à sortir du monde :
 Dans ces importunes langueurs,
 Encore parmy les rigueurs
 De la Iustice inexorable,
 Il m'estoit permis de le voir,
 Et d'un confort peu secourable
 Luy rendre mon dernier deuoir.*

*Quelques-uns que les mœurs & l'age
 Attachioient à son amitié,
 Par un mesme effort de pitié,
 Luy rendoient mesme tesmoignage,
 Tous à l'object de son ennuy,
 Estoit moins resolu que luy
 Et consolez à sa parole
 Le voyant sec , parmy nos pleurs,
 Comme moy venoient à l'escole
 De bien viure dans les mal-heurs.*

Tous les iours dans cét exercice

*Il nous enseignoit de dormir,
Sans perdre temps à discourir
Des cruautés de la Justice.*

*A la fin quand le iuste courus
De ses incomparables iours
Fut achevé par les estoilles,
Le peuple sur le bord de l'eau
Rendit blanchir les tristes voilles,
Et mouiller l'ancre du vaisseau.*

*Le iour venu que la nature avara
Redemandoit une chose si rare,
Et que la loi pressante du Destin
Devoit sa proie à l'infernal mastin,
Sans espargner non plus cette belle ame,
Que le plus sot du populaire infame,
Nous revenons pour la dernière fois,
A l'entretien d'une si docte voix,
Ce cœur divin se tint toujours plus ferme,
Lors qu'il se vuid plus proche de son terme,
Sans que l'horreur de son trépas certain
T fust paroistre un mouvement humain :
L'esprit plus fort veïant sa dernière heure
Et qu'on le presse à changer de demeure,
S'il n'est celeste, ou tout à fait brutal,
Quoi qu'il discours, il craint le coup fatal,
Il falloit bien qu'une divine essence
Au grand Socrate eust donné la naissance,
Un sens humain n'est jamais assez fort
Pour se résoudre à soutenir la mort.
Lui dans l'objet de sa fin toute proche,
D'un front de marbre, & d'une ame de roche,
Monstroït de l'ail, du geste, & du propos,
Qu'il demeureroit dans un profond repos,
Et que pour voir des pleurs à son martyre,
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrir jamais dans la prison
Qu'un seul soupir fust honte à sa raison :
A ses genoux sa femme desolée,
Les yeux troublez, affreuse, eschevelée,
Qui ne pouvoit à force de dolours
Se soulager d'une goutte de pleurs,*

Tenant le fils unique de Socrate,
 Luy reprochoit vne ame presque ingrate,
 De ne laisser aux bords du monument
 A tous les siens vn soupir seulement,
 Mon cher espoux, Socrate, disoit-elle,
 Pourquoi ne m'est cette heure aussi mortelle ?
 Helas ! apres que le dernier sommeil
 T'aura privé des clartez du Soleil,
 Dans les horreurs du Cocyte effroyable,
 Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable ;
 Fussions nous-mesmes en ces lieux pleins d'effroy,
 Tu ne verrois ni tes amis , ni moi.

Socrate sans s'esmouuoir pour la desolation de sa femme , comme du tout insensible à sa perte , & à la douleur des siens : le vous prie , dit-il , remenez-moy cette femme à la maison. Vn des domestiques de Criton qui se trouua-là, la conduisit chez elle.

Puis il s'assit , & tout se reposant,
 D'un esprit gracieux , & d'un discours plaisant,
 Avant se taire il nous fit prendre enuie
 De l'aller suivre au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eust osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangeoient , & goustant sans estre diuerty , la douceur de ce foulagement :

Voyez, dit-il , comme au plus grand mal-heur
 La volupté suit de près la douleur,
 J'ay ce soulas à cause de la chaisne,
 Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est vne chose merueilleuse , disoit-il , que ce sentiment que les hommes appellent plaisir , & qu'il a vn estrange rapport à la douleur, qui semble estre son contraire , car ils ne peuuent estre ensemble, & si nous ne sçaurions goûter de l'un sans participer à l'autre, & s'entre-touchent tous deux , comme s'il tenoient à quelque bout. Esope sans doute , s'il eust iamais réué

là-dessus , eust fait quelque fable de cette meditation? Que Dieu voulant accorder deux choses si ennemies, & n'en faire qu'une , comme il ne le peut du tout , au moins les auroit-il fait ioindre par leurs extrémités , si bien que l'un se trouue tousiours à la suite de l'autre: ce qui me vient d'arriuer tout maintenant : car les chaisnes qui me faisoient mal aux pieds , n'ont pas esté si-tost laschées , que i'en ay eu de la ioye , & de l'allegement.

Là-dessus vn de ses amis nommé Cebes , l'interrompit , pour sçauoir de luy à quel sujet il s'estoit amusé à faire des vers en la prison : car il en auoit fait depuis peu , ce qui ne luy estoit arriué iamais auparavant. Cebes l'interrogeoit de cela, & pour sa curiosité, & pour celle de quelques autres, mais notamment d'un certain Euenus Poëte, qui l'auoit fort prié de s'en enquerir.

Tu respondras à Euenus , dit Socrate , que ce que i'en ay fait n'a esté ny pour luy plaire , ny pour faire des vers à l'enuie de luy , ce qui n'estoit pas aisé, mais seulement pour me purger l'ame , & pour tirer experience de quelque songe qui m'auoit ordonné de faire des chansons ; car vn songe qui m'est reuenu souuent , tantost d'une forme, tantost d'un autre, m'a tousiours dit , fay Socrate , fay Socrate , fay des vers.

Moy sans connoistre l'aduanture

De ces mysteres trop couuerts,

Je voulois voir si ma nature

Seroit propre au mestier des vers :

Lors les Deesses des Poëtes,

Auparavant pour moy muëttes,

Pousserent leurs charmantes voix,

Et passant dans ma fantaisie,

Firent vn peu de Poësie ,

D'un peu de fureur que i'auois.

Plus cette vision reuenoit à moy pour me solliciter à cét exercice , plus ie me trouuois disposé à l'entreprendre.

Comme des bouts de la barriere,

Ceux qui vont courir pour le prix

*Sont suivis avecques des cris
Jusqu'à la fin de la carrière,
Cette importune vision,
D'une pressante affection
Me commandoit que j'escriuissse,
Et me parloit à tous propos
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner jamais repos.*

Si bien que m'estant resolu de luy obeyr, & voulant aussi que mon esprit se rendit net avant que partir du monde, j'ay prins le temps de verifïer pendant les festes qui ont retardé l'exécution de mon Arrest, & ay commencé mon Poëme par Apollon, à qui on faisoit alors des sacrifices.

*Et cette influence elle-mesme
Qui nous met les vers dans le sein,
Comme ayant formé mon dessein,
A receu mon premier Poëme.*

Après ie me mis à escrire des fables, jugeant qu'un Poëte doit travailler en cette matiere plustost qu'en autre discours, & m'en ressouvenant de quelques-unes, ie les ay traitées en l'ordre qu'elles me sont venues à la memoire; ce sont des fables que j'ay prises d'Esope, car de moy, ie ne me trouue point l'esprit inuentif pour cela: c'est ce que tu as à respondre à Euenus, salut-le de ma part.

*Et de grace conseille-luy,
Que s'il est sage il me doit suivre,
Car sans plus, c'est pour aujourd'huy
Que ie veux acheuer de viure.*

Qu'il me suive donc, mes Iuges veulent que ie parte à ce soir. Simias tout esbahy de cette recommandation, & quoy Socrate, dit-il, qu'est-ce que tu enuoye là dire à ce Poëte; à ce que ie cognois de luy, ie ne pense pas qu'il te croye. Comment, dit Socrate, n'est-il point Philosophe? Simias luy respondit, qu'il l'esti-

moit tel. Il approuuera de-là mon conseil, dit Socrate, & luy & tous ceux qui tiennent quelque chose de la bonne Philosophie, non pas pour cela qu'il se doive tuer luy-mesme, car on dit qu'il ne le faut pas faire: & sur ces mots, il s'auança sur les bords de la couchette tout assis, & appuyant ses pieds à terre, il continuë à s'entretenir avec nous.

Comment accordes-tu cela, luy dit Cebes, qu'une personne ne se doive point donner la mort, & qu'un Philosophe doive desirer de suivre celui qui s'en va mourir?

SOCRATE.

N'avez-vous iamais rien appris de cecy en conversant avec Philolaux qui vous a esté si familier?

SIMIAS.

Rien pour tout d'assuré, ny de facile.

SOCRATE.

Ny moy non plus: car i'en parle par ouyr dire; & ne laisseray de vous en dire de bon cœur tout ce que i'en ay ouy; aussi ne sera-il point hors de propos, que sur le point de mon départ, ie songe un peu quel il doit estre, & m'imaginer ce que ie dois penser de l'autre séjour: c'est la plus seante & la plus utile occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin, iusques à la nuit.

*On ne doit point songer ailleurs,
Et de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs,
De penser tousiours d'où nous sommes.*

CEBES.

Et pourquoy (Socrate) n'est-il pas permis de se ruër? car il est vray que Philolaux & d'autres m'ont dit autrefois qu'il ne le faut pas faire, mais ils ne m'en ont point laissé de raison qui me contente.

SOCRATE.

Il faut que vous m'escoutiez attentiuement, mesme apres m'auoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne trouviez estrange, pourquoy c'est une chose pure & simple, & sans exemple, & qui est seule sans arriuer iamais à l'homme, que la permission de se tuer,

Comme luy arriuent toutes autres choses, veu mesme qu'il est meilleur à quelques-vns de mourir, que de viure.

*Lors que nos destins sont presser,
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux sont offencer
Dio Soleil qui nous importune:
Lors qu'on ne vit qu'à la douleur,
Que i'amaïs l'Astre dio malheur,
Ne se peut lasser de nous nuire,
Et qu'au lieu de nous secourir,
Nostre esprit tascbe à nous destruire,
Se doit-on point faire mourir?
Et pourquoy des mains estrangeres
Me gueriront-elles demain,
Puis qu'auioird'huy ma propre main
Peut finir toutes mes miseres?*

Cebes soufriañt, ha, ha, Iupiter, dit-il, voilà la coustume des Thebains, cela veritablement (dit Socrate) semble bien absurde, & si peut-estre a-il quelque raison: car pour le discours de ces secrets qui nous apprend que les hommes sont dans cette vie comme en vne prison, dont il est permis de se sauuer, c'est à mon sens vn discours bien-haut, & tres-difficile à comprendre. Toutefois Cebes, tu crois bien qu'il y a de l'apparence que les Dieux ont soin de nous.

CEBES.

Ouy.

SOCRATE.

Et que les hommes sont vne des possessions dont les Dieux iouissent.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Considere, Cebes, que si quelqu'un des esclaves qui sont à toy, se tuoit luy-mesme sans ta permission, tu t'en fâcherois, & le ferois mesme punir apres sa mort.

CEBES.

Sans doute,

Ainsi trouuay-je raisonnable que les hommes ne se tuënt point eux-mesmes, & qu'ils doiuent attendre de Dieu la necessité de mourir comme tu vois qu'il me l'impose maintenant par l'Arrest qu'on m'a prononcé.

CEBES.

Il est tres-clair ; mais ce que vous disiez vn peu auparauant, que les Philosophes aiment le desir de la mort, n'est point receuable : si cecy a lieu, que Dieu est nostre Curateur, & que nous sommes en sa possession, il n'y a point d'apparence que les hommes qui sont sages fussent faschez de se laisser gouverner aux Dieux qui le sont encore plus qu'eux : car l'homme prudent doit plus craindre en sa propre conduite, & lors qu'il est en sa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouverner & de le conduire. Mais bien vn fol sans doute trouueroit bon de quitter son maître, sans considerer qu'il faut tousiours se tenir à ce qui est bon : & celuy qui a bon sens veut tousiours demeurer où il fait meilleur. Or se departir de la vie, c'est sortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient, & où les sages aiment à demeurer ; c'est pourquoy ils ne peuuent mourir qu'à regret, & les fols seulement se peuuent resiouyr à la mort.

Socrate ayant ouy cela, print plaisir à la subtilité de Cebes, & se tournant vers nous : Tousiours, dit-il, Cebes examine tout iusqu'au bout, & ne se laisse point facilement persuader à qui que ce soit. Et moy, respondit Simias, ie croy que ce que Cebes nous vient de dire est quelque chose ; car à quel propos les hommes qui sont sages, voudroient-ils laisser ceux qu'ils trouuent estre plus sages qu'eux, & les fuyr ? Cebes dit à Socrate, c'est à vous à qui parle Simias, qui nous abandonnant sans regret, quittez aussi sans remords les Dieux que vous confessez vous-mesme estre bons & capables de vous gouverner. Vous avez raison, dit Socrate, vous voulez que ie me defende en iugement. Il est vray, respondit Simias. C'a, dit Socrate, ie m'en vay respondre encor plus exactement que ie n'ay fait deuant les Iuges.

*Si pour m'envelopper de mortelles tenebres
 J'aimois à me plonger dans les ruisseaux funebres,
 Dont Charon tient le port,
 Avec la seule envie
 De me rendre à la mort :*

*Pour souffrir les regrets d'avoir perdu la vie,
 Mon desir seroit plein de crime,
 Et quiconque raisonne ainsi,
 N'a point de cause legitime
 Qui le fasse partir d'icy.*

*Mais ie sçay qu'éloignant la masse de la terre,
 Où tant d'aduersitez m'ont tousiours fait la guerre,
 Je seray comme vn Dieu,
 Et que dans l'autre monde
 Je dois trouver vn lieu,*

*Où pour les gens de bien toute douceur abonde :
 Là les fatales ordonnances
 Donnent la ioye & les tourmens ;
 Les bons prennent les recompenses,
 Et les mauvais les chastimens.*

C'est ce que ie croy veritablement , mes amis , &
 d'où ie dois prendre plus d'occasion d'esperer que de
 craindre.

*Là les hommes sont d'une race
 Presque pareille au sang des Dieux,
 C'est où les grands Iuges des Cieux
 Feront enteriner ma grace.*

Pour estre bien assuré de rencontrer au sortir de
 cette vie vne societé d'hommes tant excellens , ie ne
 m'en oserois point vanter; mais d'y trouver des Dieux
 tous puissans & tous bons, ie le tiens tout certain , &
 l'affirme autant que ie puis affermer chose du monde,

*C'est pourquoy sans aucun remords,
 Visitant le pays des morts,
 Mon esprit ioyeux s' imagine
 Qu'il est icy comme estrange,
 Et qu'il va d'un lieu passager,
 Vers le lieu de son origine.*

Voudrois-tu bien, dit Simias, t'en aller d'avec nous avec cette connoissance, sans nous en faire part, puis que c'est vn bien qui nous touche à tous, aussi bien qu'à toy? Ne pense point t'estre acquitté enuers nous d'aucune sorte de deuoir, si tu ne nous apprens cette doctrine, & ne nous persuade point ton opinion.

SOCRATE.

I'y feray tout ce que ie pourray, mais sçachons vn peu plustost ce que Criton nous veut dire: car ie voy qu'il y a desia long-temps qu'il veut parler à moy. Je n'ay autre chose à vous dire, respondit Criton, que ce que le boureau m'a desia dit cent fois, que vous ne deuez point tant parler, pource que cela vous eschauffe, & peut empescher l'operation du poison, il s'en est trouué à qui il a fallu reïterer la prise deux ou trois fois pour ce sujet. Laissez-le là, dit Socrate, qu'il fasse sa charge, & appreste du poison pour trois ou quatre fois s'il veut. Je sçauois bien, dit Criton, que ie ne tirerois autre chose de vous pour cét aduis: mais le botirreau m'en importune, il y a desia long-temps.

SOCRATE.

Laissez-le là. Or mes amis, ie m'en vay vous rendre raison, pourquoy vn homme qui a consommé tout son âge en l'estude de la Philosophie, doit attendre la mort avec assurance, & qu'il doit esperer de grands biens au sortir de ce monde: & voyez comme quoy il me semble que cela se doit entendre,

*Celuy qui dans les solitudes
De trop d'amour de discourir,
S'enseuelit en ses estudes,
Semble-il pas tousiours mourir:
Perclus des appetits du monde,
Dans la stupidité profonde
Où le tient sa forte raison,
Il a tousiours la mort dans l'ame,
Et ne songe que de poison,
De precipices & de flâme:
Dans le cours de l'âge mortel,
Le Philosophe est desia tel,*

*Qu'un autre apres l'ame raisie,
Le mal luy passe pour le bien,
Et quand il meurt il ne fait rien
Que ce qu'il fait toute sa vie,*

Il faudroit donc bien trouver estrange que les Philosophes, qui ne travaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fussent fâchez de la trouver, & qu'ils se plaignissent d'avoir enfin obtenu ce qu'ils avoient tant demandé. Simias riant, dit à Socrate, vous me faites rire, & si ie n'en ay point d'enuie : car plusieurs à mon opinion, s'ils avoient ouy cecy, le trouveroient fort à propos contre les Philosophes. Et nos Atheniens aduouëroient infailliblement que les Philosophes meurent à la verité, & que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. Ils ne le diroient pas peut-estre sans raison, dit Socrate, s'ils adioustoient qu'ils ne l'ignoroient pas, c'est à dire, que les Philosophes n'ignoroient point qu'ils meritent l'honneur de mourir : car veritablement ils n'ont iamais sçeu comme quoy les Philosophes s'estudient à mourir, & sont dignes de la mort : mais laissons ces gens-là, & parlons à nous-mesmes. Pensons-nous que la mort soit quelque chose ? Sans doute c'est quelque chose, dit Simias,

SOCRATE.

Est-ce autre chose que la separation de l'ame d'avec le corps, & si estre mort ce n'est point avoir le corps à part sans ame; & l'ame aussi separée du corps se sustentant d'elle-mesme, la mort peut-elle estre quelque autre chose ? Rien du tout, dit Simias.

SOCRATE.

Prenez-bien garde si nous sommes bien d'accord vous & moy en cecy, & vous trouverez plus aisément ce que vous demandez : Croyez-vous que ce soit à faire au Philosophe de s'estudier aux voluptez, & employer son soin à la débauche, comme au plaisir des viandes delicates & des bons vins,

*Est-ce pour le plaisir infame,
D'engloutir des mets precieux,*

*Et pour des vins deliciens ,
Que ie dois travailler mon ame ?*

SIMIAS.

Cette volupté est trop lasche pour occuper vn Philosophe,

SOCRATE.

*Crois-tu que le plaisir d'aimer,
Qui ne vient point dans la pensée,
Sans rendre nostre ame insensée,
Soit digne de nous animer ?*

SIMIAS.

Non , ie crois que cette mollesse est indigne d'un homme de bons sens , & qu'un esprit pour robuste qu'il soit, demeurant long-temps en cette frenesie, est en danger de s'affoiblir , & de se mettre enfin hors d'esperance d'amendement.

SOCRATE.

*L'aise d'estre vestu de soye,
De voir l'or & les diamans
Esclater sur ses vestemens,
Est-ce une veritable ioye ?*

SIMIAS.

Ny cela encore : car vn Philosophe ne se doit point empescher l'esprit du soin de ces petites choses , ny s'en seruir qu'en la necessité de l'usage de la vie.

SOCRATE.

Vous sçavez bien que l'estude & l'occupation d'un Philosophe ne doit point estre apres le corps , mais qu'il s'en doit esloigner pour vacquer seulement à la culture de l'esprit.

SIMIAS.

Il me le semble ainsi.

SOCRATE.

De-là vous voyez comme le Philosophe plus que nul autre homme , tasche de se parer & d'affranchir l'esprit de la contagion & du commerce du corps.

SIMIAS.

Il est vray.

SOCRATE.

Et cependant la plupart estiment un homme mort, qui n'a point de goust des voluptez corporelles,

*Ceux que la vanité n'a iamais pû saisir,
Ceux à qui les thresors n'ont iamais fait d'enuie ;
Qui ne languissent point dans l'amoureux plaisir,
Dont le ieu & le vin m'ont touché le desir ,
On les estime morts au milieu de la vie.*

SIMIAS.

C'est veritablement l'erreur de la plupart des hommes.

SOCRATE.

Au reste, il ne faut point penser que l'esprit se puisse en aucune sorte aider du corps, pour paruenir à la connoissance des choses ; car les sens corporels ne sont point entiers ny asseurez. La veüe & l'ouïe sont les principaux, & puis que ceux-là nous trompent manifestement, que faut-il attendre des autres ? Il faut donc que l'ame se retire à part, & que les yeux fermés & les oreilles closes, sans aucun diuertissement de douleur ny de joye, elle se ramasse en soy-mesme, laisse-là le corps à part, & sans doute en cét estat elle se dispose à sentir la verité des choses, & à la connoître.

C'est où tu vois combien l'esprit d'un Philosophe tient le corps à mespris, car il fuit de luy, & meine sa vie à part. Encore, Simias, ie te veux faire aduiser cecy, ce que nous appellons, ou iuste ou bon, ou beau, est-ce quelque chose, ou si ce n'est rien.

SIMIAS.

C'est sans doute quelque chose.

SOCRATE.

Cela ne se peut voir des yeux corporels, non plus que santé, grandeur, force, & toute autre essence : c'est à dire, ce qu'une chose est, les yeux le voyent-ils ? ou quelque autre sens corporel le peut-il comprendre ? Certes nullement, car c'est un effect de la pensée, & de la meditation de l'ame, & pour y venir, il faut se porter entierement dans l'imagination, s'esloigner de tous les objets par où le corps nous peut détourner, & resuer profondement dans l'ame, sans rien communiquer du discours aux facultez du corps, qui ne fait que troubler l'esprit & luy mettre des nuees au deuant de la verité. De là tu vois que les Philosophes se doivent tenir en leur opinion, & raisonner ainsi entr'eux.

mesmes. Il est donc clair & facile à prouuer par la voye de nostre propre sens, que tant que nous aurons vn corps, & que nostre ame sera meslée à la contagion de tant de mal, il nous est impossible de bien obtenir ce que nous désirons; car le corps nous donne des empeschemens sans nombre, qui nous viennent de la necessité de sa nourriture. Et quel moyen de venir à la pure connoissance de la verité au trauers des conuotises, amours, craintes, esperances, & d'une infinité d'images que les vapeurs donnent au cerueau, d'air & de fumée? Les guerres & seditions ne nous entrent dans l'esprit que par la cupidité, ou par l'alteration du corps, car tout se fait pour l'amour de l'argent, & on est contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il est necessaire à son vsage, & cela ne laisse point à l'esprit la liberté qu'il luy faut pour l'estude de la Philosophie Vn objet aymable peut à l'instât détourner l'ame la plus tenduë à son discours.

*Qu'une beauté vienne à passer
Deuant les yeux d'un homme sage,
L'effort que fait un beau visage
Luy diuertira le penser,
Et luy saisira le courage.*

Et telles autres nuées qui s'esleuent ordinairement du corps, pour faire ombre à l'esprit, & troubler l'imagination.

*L'homme n'a point de liberté,
Et ce que la Diuinité
Nous donne d'ardeur & de flame,
Relache ses plus beaux efforts,
Tant que le sentiment du corps
Participe à celui de l'ame:
Ce que nostre espoir a de beau,
Est r'enfermé dans le tombeau,
C'est où le sage doit attendre
L'éuenement de ses desirs,
Et le comble de ses plaisirs,
Que l'Enfer ne lui peut descendre.*

Ainsi

Ainsi la contagion du corps estant si contraire à la contemplation, il s'ensuiuroit que nous ne pouuons estre scauans, ou que c'est apres la mort, & que tant que nous viuons, à mesure que nous nous tenons separez du corps, nous faisons plus de chemin vers cette science que nous attendons parfaite apres cette vie,

*Quittans la masse de la chair
Parmy les vers enseuelie,
Le sçauoir qui nous est si cher
Alors succede à la folie.*

C'est alors que nous allons recueillir les fruits de la Philosophie, & que de nous-mesmes, sans traual, nous trouuons la vraye sagesse, & la connoissance de ce qui est entier, c'est à dire au vray, & nostre ame simple & pure, loin de la contagion du corps, & de ses frenesies, se trouue dans vne conuersation bien-heureuse d'autres esprits ainsi purs & sages: autrement pleins d'infection & de grossieres humeurs que le corps tire de la terre, serions-nous dignes de la societé des esprits purs, qui demeurent là haut.

S I M I A S.

Ceux qui ont enuie d'apprendre, doiuent sans doute ainsi parler & croire. S'il est ainsi, dit Socrate, celui qui s'en va en l'autre monde où ie vay, doit estre bien aise: car il s'en va où il est asseuré de trouuer en abondance, ce qu'il a cherché icy avec tant de soin durant sa vie.

*Et ne crois point que ie m'estonne
Pour la contrainte de partir,
Ny que ie pense à diuertir
Le congé que la mort me donne
Ie beny le Iuge & la Loy,
Certe rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure,
Aymera la mort comme moy.*

Et cette purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'avec le corps autant qu'on peut.

*L'ame n'est point nette & purgée,
 Tant qu'elle demeure engagée
 Sous la stupidité du corps,
 Et languit toujours asservie,
 Aussi bien que dans la nuit des morts,
 Que dans les clartez de la vie.*

*Il luy faut donner des objets,
 Loin des ressentimens abjets
 Dont la masse du corps la picque,
 Sans cela le raisonnement
 Dont sa Divinité s'explique,
 Ne paroist jamais clairement.*

Aussi nette de cette contagion, elle voit la vérité, & trouue en elle-mesme de grandes & pleines matieres de se contenter. Le mestier du Philosophe, est de la rendre telle, il ne trauaille qu'à celà: aussi estant paruenue à son dessein, il faut croire qu'il en a bien de la ioye, & que cela est incompatible qu'il mette tant de soin à rendre son ame toute separée du corps, mesme dès le temps de la vie, & qu'il fust fasché de la mort, où son esprit ne peust estre autre chose que ce qu'il a desiré qu'il fut tant qu'il viuroit, c'est à dire, parfaitement sçauant & libre du commerce du corps, comme il tâchoit à s'en dépetrer; & dauantage pour ne trouuer point absurde que les Philosophes se plaisent dans la mort, considerons;

*Si pour l'amour d'une maistresse,
 D'un amy, d'un fils, d'un parent,
 Un violent desir nous presse
 De le suiure mesme en mourant,
 Et iusques dans les bords funestes
 D'un ruisseau qui n'a point de fonds,
 Aux trauers des feux & des pestes,
 Reuoir des Manes vagabonds,
 Laisans à nos molles pensées
 Pleines d'amour & de pitié,
 Rebaiser dans les Elizées
 Les ombres de leur amitié:
 Un Philosophe de qui l'ame
 N'a d'amy, de parent, de femme,*

*Que la sagesse & le sçavoir,
 Ne craint point de finir sa vie,
 Car c'est ainsi qu'il pense voir
 Tout ce dont il avoit envie.
 Et sans doute alors que nos yeux
 Laisent leur clarté coustumiere
 Ils trouvent en des plus beaux lieux
 De plus beaux esclats de lumiere,
 Et nostre esprit qui void icy
 La verité dans une nuë,
 Apres la mort mieux éclaircy,
 La void entiere & toute nuë.*

C'est bien donc hors d'apparence qu'un Philosophe se fâche de mourir, puis qu'il est passionnément amoureux de la vraye sagesse, qui ne luy peut arriuer qu'en la mort. De là il s' imagine véritablement que ceux qui ayment tant la vie & ne peuvent la perdre qu'avec douleur, ne sont pas Philosophes.

*Le sage avec plaisir échappe à son lien,
 Et n'est jamais fâché de renoncer au bien,
 Où l'auare se fie :
 Et quiconque finit avecque du regret,
 N'a jamais entendu le bien-heureux secret
 De la Philosophie.*

Celuy qui a du regret à la vie, témoigne ouvertement que sa passion estoit moins à l'estude de la sagesse, qu'au service de quelque beauté, & à la recherche d'une vaine gloire, ou à la poursuite des richesses. Au reste, ces vertus de resister aux afflictions, & de ne se point lâcher aux voluptez, l'une desquelles on appelle courage, & l'autre temperance, n'appartiennent proprement qu'aux Philosophes; car dans l'esprit des autres hommes, ces mesmes vertus, à les bien entendre, sont absurdes, puis qu'il est vray qu'ils estiment la mort un des plus grands malheurs du monde, s'ils viennent à la souffrir constamment, & avoir moins d'horreur, il faut que ce soit pour la crainte de plus grands maux, si bié qu'ils sont vaillans de peur, & sans

l'apprehension d'un plus grand mal, ils auroient moins de courage à supporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la scauroient auoir; car la temperance proprement,

*C'est donner la borne aux desirs,
Et parmi les honteux plaisirs,
Où la chair languit endormie,
Tenir l'ame en sa liberté,
Et la sauuer de l'infamie
Où la porte la volupté.*

Cette vertu ne se donna iamais qu'à un Philosophe; les autres en l'estude de la temperance s'ils s'abstiennent d'une volupté, c'est pour se rendre plus capables d'une autre, & ne surmontent iamais une mauuaise passion, qu'apres estre vaincus d'une pire: aussi ne font-ils iamais temperans que par intemperance. Or prenons garde icy que nous ne pensions que ce soit la voye de la vertu, que ce changement de voluptez, de craintes ou de douleurs l'une à l'autre, & de la moindre à la plus grande, comme un change de monnoye: mais que la bonne piece est seulement celle qui fait changer le reste & le mettre en vente; c'est à scauoir, la sagesse & la prudence, pour laquelle & avec laquelle toutes choses sont acceptées & vendues, & que c'est aussi la force ou courage, la temperance & iustice, & en somme la vraye vertu avec la sagesse, & la prudence, sans en oster les voluptez ou craintes, & autres sortes de passions qui suruiennent; ou si separée de la sagesse, elle ne vient point à changer en elle-mesme, & que telle vertu ne soit qu'une vertu seruite, une ombre & une apparence qui n'ait en soy rien de saint ny de vray, & que la pureté & verité de la vertu soit en la purification de tout cela, & que la temperance, la iustice, force & sagesse soit une sorte de purification,

*Je crois que les premiers mortels
Meritent presque des Autels
Tant leur ame fut curieuse
D'obliger la posterité
Et nous laissant la verité*

*Sous vne ombre mystérieuse,
Leurs preceptes nous ont appris
Que les lourds & vilains esprits,
Dont l'humeur pesante & grossiere
En vivant ne se purgent pas,
Se trouvent apres le trespas
Ensenelés dans la poussiere,
Ces froides horreurs de l'Enfer,
Cette nuit, ces vieux lits de fer,
Où se vont coucher les furies.*

*Ce gros chien qui iappe au portal
Ces grandes plaines de voiries,
Sont leur eternal hospital:
Mais un esprit que la vertu
A peu piquer de son estude,
Et qui tient dans la servitude
Le desir du corps abbatu,
Quittant le monde, il quitte la misere;
Et prenant au Ciel son quartier,
Au lieu de rencontrer ou Caron ou Cerbere,
Il ne void que des Dieux en son heureux sentier.*

Pour trouver hors de cette vie un séjour heureux, il faut estre homme de bien, & n'avoir point l'esprit souillé des vices du monde: C'est comme on dit, il y en a beaucoup qui portent le Tyrse, mais peu qui soient des Bacchus. Par ces Bacchus, j'entends ceux qui ont Philosophé de bonne sorte, parmy lesquels ie ne pense point estre des derniers, ce que ie sçauray bien-tost, si Dieu le permet, car ie n'ay plus gueres à l'essayer; voilà mon excuse, ô Cebes. Pour la constance que tu me reproches, lors que ie laisse ainsi mes amis sans regret, c'est que j'espere en trouver d'autres où ie vay, qui ne valent pas moins que ceux-cy. Je sçai bien que peu de gens ont cette creance: mais si les discours que ie vous viens de faire pour ma defense, vous ont mieux persuadé qu'aux Atheniens, me voilà content, & tout va bien. Tout cela, dit Cebes, est très-bien discorru, tu as traité toutes ces matieres très-bien à mon gré: il faut que ie te fasse une question, & que ie te mette en discours pour ce qui est de l'ame particu-

30 DE L'IMMORTALITE'
lièrement ; car plusieurs doutent qu'elle soit immor-
selle , & quelques-vns croÿent.

*Que l'ame dans un corps vivant,
Qu'un peu de feu tient allumée,
En la mort n'est qu'un peu de vent,
Qui se perd comme une fumée:
Que si donc l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun trépas,
Je crois qu'après cette lumière
L'ame est en sa perfection,
Et trouve une condition
Plus heureuse que la première:
Socrate , ce que tu promets
Des biens qui durent à jamais,
Dedans le logement celeste,
Aduiendra comme tu le dis
S'il est vray que nostre ame reste
Quand le tombeau tient refroidi
Sous une glace à tous funeste,
Les organes qu'elle eut vains.*

Voyons donc , dit Socrate , ce que nous trouuerons
de probable en cette matiere : ie la trouue serieuse &
ne pèse point qu'on puisse dire que ie m'amuse icy en
des discours qui n'en valent pas la peine. Considerons
premierement s'il faut auoier que les ames des morts
soient aux Enfers , ou si elles n'y sont point.

*On croit de longue main que les esprits des morts
Que les siecles passez ont appelle des ombres,
Après auoir quitté la dépouille du corps,
Occupent dans l'Enfer quelques demeures sombres:
Et que n'estans point asservies
Dans un trespas perpetuel,
Par un changement mutuel
Elles font de nouvelles vies
Et quittant les Royaumes vains
Reuiennent dans les corps humains.*

Que si eela est vray que des morts les viuantz puis-

sent encore renaistre, nos ames seroient là sans doute: car elles ne sçauroient reuenir à la vie, si elles n'estoient en quelque part. C'est donc vne coniecture assez suffisante pour nous faire entédre que nos ames sont là, s'il est vray que les viuans ne puissent venir que des morts. Que si cela n'est point, il nous faudra trouuer vne autre raison, & pour bien comprendre cecy, ne prenons pas garde seulement à ce qui est des hommes, mais encore de toutes sortes d'animaux & de plantes, & de toutes les choses du monde qui s'engendrent: considerons s'il n'est pas vray que châque chose se fasse de son contraire, pour tout ce à quoy il eschet d'auoir vn contraire, comme le beau & le laid, le iuste & l'injuste sont cōtraires, & mille autres choses comme cela; Sçauoir s'il est necessaire que ce qui a vn contraire ne puisse en aucune chose estre fait que de son cōtraire: par exemple, ce qui se fait plus grand, il est necessaire que de ce qu'il estoit auparauant, c'est à dire d'un chose moindre, il soit ainsi deuenu plus grand; de mesme ce qui se fait à cét heure moindre, s'est fait ainsi moindre en se diminuant de quelque chose plus grande; de mesme ce qui se fait plus robuste, c'est d'auoir esté plus foible: ou plus meschant d'auoir esté meilleur, ou plus tardif, d'auoir esté plus viste. C'est ainsi que nous trouuons que toutes choses se font de leur contraire. Or il se treuve vn milieu entre les deux contraires, ce qui est la generation, le progrez ou passage de l'un à l'autre; cōme entre ces deux contraires plus grand, & moindre, le milieu c'est l'accroissement & le descroissement: ainsi nous disons que l'un diminue, & que l'autre croist, comme du froid & du chaud, on dit aussi échauffer & refroidir: & cela comme tous autres contraires se discernent ainsi, & se confondent mutuellement. Et combien que le nom des choses en plusieurs endroits vienne à manquer, tenons en effet que tout se fait de son contraire, & que leur milieu c'est la generation qui passe de l'un à l'autre. Au reste ce que nous appellons, n'a-il point son cōtraire, comme veiller a pour son contraire dormir, & viure aussi, a pour son contraire mourir; ces deux choses ne se font-elles pas l'une de l'autre, puis qu'el-

les sont contraires ? Et n'ont-elles point deux generations ou progres, comme elles sont deux pour reuenir de l'une à l'autre ? Ainsi comme le veiller & dormir sont deux contraires, mourir & viure le sont aussi, cōme du sommeil se fait la veille & de la veille le sommeil ; ainsi de la vie se fait la mort, & de la mort aussi la vie. (Et puis qu'il est ainsi, & que si necessairement il se fait quelque chose du mort, il faut que ce soit vn viuant, nos ames sont sans doute aux Enfers) comme la generation & progres du veiller au dormir s'appelle s'endormir, & comme le progres & generation du dormir au veiller s'appelle s'éveiller ; ainsi le progres de la vie à la mort s'appelle trespasser, & le progres & la generation de la mort à la vie ne se trouuera-elle point ? La Nature seroit-elle manquée & deffœueuse en ce seul point ? Il ne le faut pas croire. Nous trouuerons donc la generation de la mort à la vie, & ce progres s'appellera ressusciter : si bien que des morts viennent les viuans, aussi bien que des viuans se font les morts. Et de là s'ensuit qu'il faut necessairement que les ames des morts soient en quelque lieu d'où elles puissent reuenir sans ce rechangemēt d'une chose à l'autre, & sans ce progres de generation, par lequel les choses se refont ainsi d'elles-mêmes, & reuiennent dans la nature, comme par vn tour de cercle tout à la fin tomberoient en mesme figure, & rien ne se feroit plus, comme si toutes les choses venoient à tomber dans vn profond sommeil dont elles ne peussent se releuer iamais. Tu crois bien que toutes choses seroient à la fin reduites en vn mesme estat, & sans doute.

*Ce qu'on dit d'un Berger amoureux de la Lune,
Dont iamais le sommeil n'a pû fermer les yeux,
Ce n'est que le discours d'une fable importune,
Et le foible entretien d'un esprit odieux.*

Que si toutes choses venoient à se confondre, & se mettre en estat de n'estre point discernées, il arriueroit ce que dit Anaxagoras, que toutes choses sont ensemble.

*L'ombre esteindroit cette lumiere,
Et les Elemens démolis
Se treuuerioient enseuelis
Dans la difformité premiere.*

Car si ce qui est en vie meurt, & qu'estant mort il ne puisse ressusciter, il s'ensuiura que tout finit & que rien ne peut viure.

*Tout ce que le Soleil voit n aistre
Est contraint de laisser son estre
Dans les lacqs d'un mortel sommeil,
Si de là il ne nous déliure,
Pour reuenir vers le Soleil,
Enfin tout cesseroit de viure.*

Mesme, bien que les viuans donnent vie à d'autres, si tous sont sujets à perir sâs renaistre, à la fin pourroit on voir aussi tout esteint: le le crois, dit Cebes, & ne pense point auoir esté surpris pour mettre à cecy qu'il y a vne resurrectiô: que des morts il reuient d'autres viuans, & que les ames reuiennent apres les corps, & qu'apres cette vie les bons en trouueront vne meilleure, & les meschans vne pire. Cecy me remet au souuenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nôtre discipline n'est qu'une reminiscence. S'il est ainsi, il faut qu'en vn autre temps auant qu'estre en ce monde, nous ayons appris ce dont il nous souuient maintenant.

*Ce qui vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'un desir ardent de sçauoir,
Est comme vne leçon seconde
Par où nostre esprit va reuoir
Ce qu'il vid en un autre monde,
Et ne fait que s'entretenir
Des choses autrefois connües,
Que l'ombre d'un ressouuenir
Auoit encore retenuës.*

Ce qui ne se peut sans que nos ames ayent esté ailletrs auparavant que de venir en cette forme humaine.

*De là se tire un iugement,
Que nostre ame a vescu chez elle,
Loin de ce mortel logement,
Pour monstrier qu'elle est immortelle.*

Ie te prie, ô Cebes, dit Simias, dy-moy quelles demonstrations tu as pour nous prouuer ton dire ; En voicy vne tres-belle raison, respond Cebes, que les hōmes quand on leur demande quelque chose, si c'est quelqu'un qui les sçache bien interroger, ils respondent à propos, & disent les choses comme elles sont: ce qu'ils ne sçauoient faire s'il n'y en auoit dans leur esprit quelque certaine science, & vne raison droite: & si on les applique à la Geometrie, en ses figures & descriptions, on verra que nos esprits ont certaines connoissances delia acquises.

*Alors vne diuine flâme
Auec des inconnus ressorts,
Pousse les mouuemens de l'ame
Dedans la masse de nos corps,
Des communes intelligences,
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Par les sentimens des sciences,
Se communiquent à la chair.*

Les raisons que Cebes amena, contenterent Simias, & luy remirent dans l'esprit la persuation qu'il auoit eue auparauant tout autre, & creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'une reminiscence: il eut toutes fois enuie d'en ouyr parler Socrate en discourant ainsi.

S O C R A T E.

Pour se ressouuenir de quelque chose, il faut l'auoir sçeu auparauant; quand la science de quelque chose nous vient de cette façon, il faut aduouer que c'est vne reminiscence, & voicy comme ie le prends: Si quelqu'un apres auoir veu quelque chose, ou entendu, vient à se ressouuenir, non seulement de cela, mais encore de quelque autre chose en suite dont la connoissance est differente; le ressouuenir de cette chose plus estoignée s'appelle reminiscence; comme par exemple,

la connoissance d'un homme & d'un luth sont des choses differentes, & lors qu'un amoureux vient à voir le luth dont il a veu iouïr sa maistresse, il se souvient aussi-tost de sa maistresse.

*Si ie passe en un iardinage
Semé de roses & de lys,
Il me ressouient de Philis,
Qui les a dessus son visage.
Diane qui luit dans les Cieux,
Tousiours ieune, amoureuse & belle,
Me la remet deuant les yeux,
Pource qu'elle est chaste comme elle.
Je la vois si ie vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit icy,
Il me ressouient d'elle aussi,
Pource que l'Vniuers l'adore.
Les graces dedans un tableau,
Le petit Amour & sa flame,
Bref, tout ce que ie vois de beau
Me la fait reuenir dans l'ame.*

Ainsi pensant à Cebes, on peut aussi penser à Simias, & cela s'appelle reminiscence: mesme lors qu'il arriue qu'on se ressouient des choses que la longueur du temps & la non chalance auoient effacées de la memoire; & ne se peut-il pas faire que voyant un cheual peint, ou un lièvre peint, on vienne à se ressouvenir d'une personne, & qu'à voir la peinture de Simias, on se represente aussi Cebes: Ainsi voyons nous que la reminiscence arriue par le moyen de ce qui est approchant & semblable, & par le moyen aussi de ce qui est dissemblable.

*Au seul ressouvenir d'auoir couru les eaux,
Nos rapides pensers volent dans les estoilles,
Et le moindre instrument qui sert à des vaisseaux
Nous fait ressouvenir du cordage & des voilles.*

Mais alors qu'on vient à se rememorer d'une chose par quelque autre qui luy ressemble, il faut sçauoir re-

connoître par dessus du defaut en la ressemblance de la chose qui nous vient au souuenir. Vn peu d'attention icy ; Disons-nous pas qu'il y a quelque chose qui s'appelle égal ; le n'entens point d'un bois égal à un autre , ou vne pierre à vne autre, ou autres choses de même : mais j'entends quelque chose hors de tout celà, qui s'appelle l'égal , & cet égal est-ce quelque chose ? Sans doute , respond Simias , & la connoissance de l'égal nous est venuë pour auoir veu des bois & des pierres, ou autres choses égales, nous auôs imaginé cet égal qui est autre chose que les bois ou pierres, ou autres choses égales ; Car ce mesme bois ou pierres se disent quelquesfois égaux , & quelquesfois inégaux, pour diuers respects : mais ce qu'on appelle égal ou inégal, égalité, ou inégalité, est tousiours & ne change point. C'est pourquoy les choses égales & l'égalité ne sont pas mesme chose , & cependant de ces choses égales qui ne sont point l'égal , nous auons tiré la connoissance de l'égal. Ainsi soit du semblable ou du dissemblable. Alors que par un objet vous vous representez quelque autre chose, soit semblable ou non , il se fait necessairement vne reminiscence. Or voyons si nous procedons ainsi enuers les choses qui sont dans celles que nous appellons maintenant égales, bois, pierres, & autres choses, faut il penser qu'elles soient aussi égales que l'égal mesme ? il s'en faut beaucoup. Ne confessons-nous point qu'un homme qui voit & considere attentiuement vne chose laquelle il desire être pareille, & tout à fait à vne autre chose qui l'est en effet, s'il voit que ce qu'il desire deuenir tel, & est effectueux & qu'il connoisse qu'il differe, & est elloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit qu'il peust deuenir, il faut que cet homme ait veu & connu autresfois la chose ressembler un peu, où il connoist qu'elle ne peut paruenir entierement. Il nous en arriue de mesme en ce discours de l'égal, car il faut que ce que nous appellons égal , que nous auons connu d'abord par les choses égales , & qui est plus qu'elles , & à la perfection duquel les autres taschent d'atteindre , il faut que ce soit necessairement quelque chose que nous auons eu autrefois dans l'esprit ; mais que nous

ne l'auons sçeu connoistre par quelque vn de nos sens, veüé, ouye, attouchement, ou quelque autre.

C E B E S.

Il faut faire voir, ô Socrate, que ce dont il est question s'en va là, & se traite de mesme. Et c'est sans doute de la faculté des sens que nous entendons, que toutes les choses qui sont sousmises au sens, appertent ce qui est égal, combien qu'elles ne se puissent atteindre. Il est ainsi, dit Socrate, car auant que nous commençassions à voir, ny ouyr, ou vser de quelque autre sens, il falloit bien que nous eussions la connoissance du vray égal, c'est à dire, ce qu'est l'esgalité, puis que nous luy voulons rapporter tellement les choses égales sousmises au sens, que nous sçachions iuger qu'elles tâchent à deuenir iusqu'à ce point où est l'égal mesme: mais qu'elles demeurent imparfaites, & n'y peuuent paruenir. Cela, dit Simias, suit necessairement de ce que nous auons dit cy-dessus. Or dit Socrate,

*Aussi tost qu'une creature
Vient à paroistre en l'vniuers,
Chacun des sens de la nature
Trouue ses objets découuerts.
Nostre ame d'abord est pourueüe
Dans vn corps sans empeschement,
D'ouye, de goust & de veüe,
D'odorat & d'attouchement.*

Dés le moment que nous nâquismes, nous commençâmes à voir & ouyr, & d'entrer en la connoissance de tous les autres sens, & falloit qu' auparauant nous eussions eu la connoissance de ce qui s'appelle égal. Partant il est necessaire que nous l'ayons compris auant que de naistre. Que si nous auons eu cette connoissance deuant nostre natiuité, il est probable que nous l'auons aussi en la naissance, & que nous sçauions auant que de naistre, & aussi-tost apres estre nés, que c'est que l'égal plus grand ou moindre, beau, bon, iuste, sain, & autres, ausquels nous assignés proprement & attribuons vn estre veritable, & en interrogeant, & en répondant. Si bien qu'il est necessaire que nous ayés

eu la connoissance de tout cela auant que de naistre. Que si apres auoir receu des sciences, nous venons à ne les point oublier, comme nous faisons, il s'ensuiuroit que nous serions nés avec les sciences, & que durant tout le cours de nostre vie, nous les garderions, & sçaurions tout. Or oubly n'est autre chose que perte de sçauoir. Que s'il est vray qu'estans nés nous ayons perdu le sçauoir que nous auions auparauant, & apres par l'ayde des sens nous recouuriôs ce sçauoir, ce que nous appellons apprendre, seroit ce point recouurer nostre propre sçauoir qui estoit à nous auant que de naistre? & ce recouurement se peut-il appeller vn ressouuenir? Car il aduient aussi comme nous auons desia fait voir, qu'en oyant ou voyant quelque chose, on se remet souuent en l'esprit quelque autre chose, soit semblables ou non, à celle qu'on voit ou qu'on oyt, ce qui s'apelle se ressouuenir. Ainsi de deux choses l'une, où nous naissons sçauans, & le sommes toute nostre vie; ou ce que nous apprenons s'appelle ressouuenir, & toute la discipline n'est autre chose qu'une remémorance. Et lequel des deux, Simias, aymes-tu le mieux aduouër? ou que nous naissons sçauans, ou que nous venions apres à nous ressouuenir des choses que nous auons sçeuës autres fois. Je ne sçay, respond Simias, lequel des deux ie dois choisir: Et nous pourrois-tu bien dire quel en est le meilleur choix, à ton aduis? Comment, dit Socrate, vn homme sçauant ne peut-il point rendre raison de ce qu'il sçait? Il le faut bien, respond Simias, que tous soient capables de rendre raison de ce que nous traittons icy? Pleust à Dieu, dit Simias.

*Mais tout sera finy de main,
Et dès que l'Arrest inhumain
T'aura fait aualer le verre,
Cette matiere va perir:
Car qui peut-on aller querir
En tous les endroits de la Terre,
Qui nous puisse ainsi discerner?*

Ouy, l'ay grand peur que demain il ne se trouue

plus personne qui puisse dignement discourir de ce sujet. Socrate, tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point. Certes, c'est mon opinion. Il faut donc puis qu'ils ne le sçauent pas, & que tous l'ont sçeu autrefois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce soit un ressouvenir : & quand est-ce que nos ames ont receu autrefois les sciences ? Ce n'est pas apres que nous fusmes nés, mais auparauant. C'est pourquoy, Simias, il faut qu'au parauant de venir en cette forme humaine, que nos ames ayent esté quelque par avec sçauoir & intelligence, si ce n'est que peut-estre ô Socrate, nous ayons, receu le sçauoir au propre moment de la naissance. Peut-estre, dit Socrate. Mais si nous les auons receuës en ce temps-là ; où est le temps auquel nous les auons perduës, sinon que nous les ayons perduës en les receuant ? Ne sçauois-tu trouuer quelque autre temps, dit Socrate.

Nul que ie sçache, dit Simias, & cette derniere doute que ie te viens de dire, n'est rien du monde. Apres tout, dit Socrate, si ce que nous appellons beau, iuste, & toute autre essence est quelque chose en nostre entendement, & que cela ayt esté autrefois en nous, & que reuenant à le rechercher nous l'apreniôs, & le fassions reuenir en l'esprit : il est aussi vray que nostre ame a esté autrefois mesme auparauant nostre naissance, si bien que comme il est certain que ces choses là, beau, iuste, bon & autre essence, sont quelque chose : c'est aussi vne necessité que nos ames ayt esté auant que nous vinssions sur la terre. Il est assez clair, dit Simias, personne n'en peut gueres douter apres ton discours ; là dessus ma curiosité,

*Laisse mon esprit en repos,
Et tire de ces vrayz propos
Des consequences neceßaires,
Mesme Cebes de qui la foy
Chancelle es choses les plus claires,
Prend tes raisons pour vne loy;
Chacun de nous qui les écoute
Y trouue ce qu'il a voulu,
Et demeure tout resolu
Sans aucun ombrage de doute.*

Sçaches donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont esté deuant nos corps ; mais pour ce qui est de l'aduenir, sçauoir si elles sont apres la ruine des membres où elles viuent au iourd'huy,

*Quand nos corps trespasser d'une pierre conuers,
Changent les os en poudre, & la charogne en vers.*

C'est dequoy personne de nous, à mon aduis, ne se trouue encore persuadé. Car il n'est point incompatible qu'elles ayent esté auparauant la vie corporelle, & pendant la vie, & que nonobstant elles cessent en la mort, puisque nous demeurons d'accord, que les ames ont esté auant que d'entrer dans le corps. Socrate, nous auons à demy monsté ce qu'elles sont aussi apres qu'elles en sont sorties; car si du viuât s'est fait la mort, du mort aussi se doit faire le viuant, & si l'esprit est venu pour animer le corps, & qu'il soit venu du pays des morts, il faut aussi que sortant de cette vie, il s'en aille vers les morts, & qu'il soit là en quelque lieu d'où il puisse encores reuenir quand il faudra : mais peut-estre estes vous dans les craintes des petits enfans.

*Il vous semble qu'un peu de vent
Auprés des leures se leuant,
Parmy ses tourbillons emporte
La flame qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte
En la sepulture des corps ;
Mesme que si la douce haleine
De quelque delicat zephir
Reçoit nstre dernier soupir,
L'ame passe avec moins de peine,
Et que ce petit traitt de feu
S'éuanouissant dure un peu ;
Mais si d'auanture il arriue
Que l'esprit courant aux sablons,
Qui courent l'infemale riuie
Trouue en chemin des Aquilons,
Sa route est discontinuée,*

*D'abord il bronche au monument,
Et le dispose en vn moment
Bien plus viste que la nuée.*

Je ne sçay si parmy vous, il n'y a point quelque esprit malade de ces imaginations d'enfant. Pour vous purger de telles fantaisies,

*Et pour vous empescher de craindre
Les chimeres d'une vapeur
Que l'esprit troublé de la peur
Ne se peut empescher de feindre.*

*Si la vertu de discourir
N'est capable de vous guerir,
Il ne faut qu'une medecine
De breusets & d'enchantemens;
Pour oster toute la racine
De vos sors espouuantemens.*

Mais apres que tu seras party (dit Cebes) où trouverons-nous vn Medecin qui nous sçache appliquer ces remedes ?

*Si vous auez bien ce desir,
La Grece vous donne à choisir
Des esprits qu'on estime au monde les plus rares
Et s'il vous plaist de voir ailleurs,
Visitez les pays des nations barbares,
Si vous pensez que là se trouvent les meilleurs.
N'espargnez ny soin ny fortune,
Cherchez en terre & sur Neptune
Les riches cabinets de ces diuins thresors,
Apprenez comme quoy l'on meurt & ressuscite,
Et pour l'amour de l'ame accoustumez le corps
A dormir dans le bruit du fabuleux Cocyte.
Mais quoy qu'un estranger vous puisse auoir appris
Et que son sçauoir vous contente,
Examinez aussi vous-mesme vos esprits
En cette matiere importante,
Et possible que parmy tous,
Quoy que nostre pays se vante
Il s'en trouuera peu qui vailent mieux que vous.*

Mais reuenons à nostre premier propos, & enquerrons-nous premierement, qu'est-ce à qui il échet cette passion, que d'estre dissout? Et qu'est-ce qui doit craindre tel accident ou passion, & par quelle partie; Il faut considerer apres, qu'est-ce que nostre ame, & ne prendre de ces choses-là, ny crainte ny esperance, qu'en faueur de nostre ame. Il est certain que ce qui se compose, & ce qui est desia composé, en tant que composé est sujet naturellement à estre dissout. Et quand il se trouue quelque chose qui n'est point composé, c'est cela seulement qui se trouue exempt de se voir dissout. Or ce qui est enuers les mesmes choses se trouue tousiours de mesme sorte: cela sans doute doit estre simple, & ce qui ne change diuers respects composez. Reuenons à ces discours que nous auons desia laissez. L'essence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires & responses, nous a fait l'estre veritable de quelque chose, se trouue tousiours de même, & selon mesmes choses, comme l'égal, le beau, & tout autre estre, demeure tousiours par soy-mesme de mesme sorte, & enuers mesmes choses, sans estre iamais capable d'aucune sorte de changement. Car pour ce qui est de mille autres choses que nous appellons belles, comme cheuaux, hommes, habillemés, & les autres que nous disons, ou belles, ou égales, ceux là se trouuent d'une nature contraire à ses essences; car tout cecy est changeant, & pour son respect, & pour celuy d'autres choses, ne se trouuant iamais vn, ny de mesme sorte, & sont choses toutes perceptibles aux sens corporels: mais ces estres veritables, & tousiours constans ne peuuent estre apprehendez ny connus que par les seules facultez de l'entendement. Ainsi il sera bon que nous posions deux especes de choses, vne des visibles, l'autre des inuisibles; & que l'inuisible est tousiours de mesme sorte, & le visible non; nous sommes sans plus composez de deux parties, de l'ame & de corps: Le corps est visible, l'ame ne se peut voir, au moins des hommes; nostre discours n'est icy que de ce qui touche à la nature humaine, selon laquelle veritablement l'ame ne peut estre veüe. Le corps est de l'espece des visibles, l'ame des inuisibles, Et nous auons

desia dit, que l'ame se voulant ayder du corps pour venir à l'intelligence de quelque chose, est trompée, & considere tout faussement.

*L'ame courant apres la verité
Parmy la nuit de tant d'obscurité
Où nostre chair la tient enuëlöpée,
Trouue nos yeux à son ayde impuissans
Et sans se voir honteusement trompée,
Ne suit iamais la conduite des sens.*

*L'esprit serré de là mortelle escorce,
Dans ses liens n'a point de force
Pour bien tenir ses organes suiets,
Et corrompu dans cette masse impure,
L'entendement discerne les obiets
Tout au rebours de leur propre nature.*

C'est la foiblesse du corps qui fait ainsi pancher l'ame vers ces choses que nous disons sujettes à mutations, & qui ne se trouuent iamais de mesme.

*Vne eau bien claire & d'un roc decoulee
Ne se peut voir à des torrens meslée
Sans se troubler par de bourboux détours;
Et nostre esprit tant soit-il pur & sage,
Parmy les sens ne passe son discours,
Sans se corrompre en ce villain passage.*

*Mais quand l'esprit se tient de son appuy,
Que tous les sens sont esloignez de luy,
Quand son discours à soy-mesme se fie,
Loin des obiets de basse qualité,
Par les sentiers de la Philosophie
Il va tout droit à l'immortalité.*

*Son mouuement le porte aux connoissances
Des vrays obiets des plus simples essences,
Qu'on ne voit point suiettes à changer,
C'est où l'esprit de luy-mesme se range,
C'est ce qu'il aime, & fait comme estranger,
Ce que nature a sujetti au change.*

Cette affection de l'esprit & cette disposition à se tenir aux choses qui sont tousiours vnes, s'appelle Sa-

pience, & Prudence. Sans doute il nous faut aduoûer de là que l'esprit doit necessairement estre rengé en l'espace de ces choses incapables de mutatiô, & le corps au contraire. Au reste il faut remarquer encore.

*Que l'esprit est le plus puissant,
Et qu'au dessein de quelque chose,
Le corps par tout obeïssant,
Se trouue tousiours agissant,
Ainsi que l'ame le dispose:
C'est honneur de commandement
Est vne glorieuse marque
Et les rigueurs de Radamant,
Et les puissances de la Parque
Ne mettent point au monument
Ce braue & cét heureux Monarque.*

Nous pouuons bien iuger d'une apparence assez claire, que cét auantage de conduire & de commander est quelque chose de diuin, & que ces necessitez d'obeyr & de suiure tiennent du terrestre, & du mortel. Ainsi de la suite de tous nos discours precedens, nous trouuerons que l'ame tres-semblable à ce qui est diuin, immortel, intelligible, d'une seule forme, indissoluble, qui est tousiours de mesme sorte, & en mesme estat, & que le corps au contraire se rapporte du tout à ce qui est humain, mortel, non intelligible, changeant de forme, sujet à estre dissout, & qui ne se trouue iamais de mesme sorte, ny en mesme estat. Sçauois-tu, ô Cebes, amener des raisons au contraire, & prouuer comme quoy il peut estre autrement, que ce que nous disons? Nullement, dit Cebes.

S O C R A T E.

Puis donc qu'il est ainsi, il s'ensuit que le corps est vne chose qui s'en va estre bien-tost dissoute & qui apres la separation doit aussi-tost n'estre plus, & que l'ame est quelque chose qui ne se peut aucunement dissouldre, ou bien fort approchante de ce qui est indissoluble. Je le crois comme cela, dit Cebes.

Et tu crois cependant qu'apres l'heure suprefine,

Quand l'esprit s'éloignant d'une charogne blesme
 Nous a laissé sans mouvement,
 Le corps demeure encore auant que se dissoudre,
 Et que mesme l'effroy du pasle monument
 Travaille assez long-temps à la reduire en poudre,
 Mesme quana la fureur d'un sort trop ins. lent
 Rait des corps bien sains, par un coup violent,
 Leurs puissantes temperatures,
 Avec un peu de soin se conseruent assez,
 Et les Egyptiens font bien des sepultures
 Qui des siecles entiers gardent les trespas:
 Et combien que la chair cede à la pourriture,
 Comme estant de plus molle & plus fresse nature,
 Le corps ne se dissipe pas:
 Mais les nerfs & les os durent apres le reste,
 Si bien que tout cela dure apres le trespas,
 Combien que tout cela ne soit rien de celeste.

Cela, Cebes, ne te donne-t'il point de doutes? Car
 nous disons que le corps comme mortel visible, estoit
 dissoluble, deuoit selon l'apparence finir tout aussitost
 apres le trespas. Et qu'au contraire l'ame immor-
 telle & inuisible deuoit seulement estre dissoluble, &
 s'en alloit sortant du corps, se sauuer en quelque ex-
 cellente retraitte.

Que nostre ame toute inuisible
 Soudain que le corps expiroit,
 Bien-heureuse se retiroit,
 Comme par un vol insensible:
 Et viuant apres le trespas,
 Elle auoit au Ciel sa demeure,
 Où les Dieux ne permettent pas
 Que iamais quelque chose meure.

Quoy? penserions-nous donc qu'elle se trouuaft en
 cette esperance, & que pour ne rien voir d'elle apres
 sa separation d'avec le corps, il s'ensuiue qu'elle ne
 soit plus? Nullement mes amis. Mais bien au con-
 traire.

L'ame dressant son vol vers la loge eternelle,
 Moins il se peut trouuer de pesanteur en elle:

Mieux elle a despoüillé la masse de la chair,
 Plus viste elle remonte en sa dernière source,
 Et ne peut rien trouver capable d'empescher
 Les mouvemens heureux de sa legere course.

Après les vrais obiets où l'œil n'a rien à voir,
 Dans le profond soucy d'acquérir du sçavoir,
 Des passions du sang dans le sang depouillée,
 Elle demeure ferme en des pas bien glissans,
 Elle fuit de la chair qu'elle cognoist souillée,
 Et vit en défiance avecque tous les sens.

Ainsi vivant tousiours avec soy retirée,
 De la contagion de son corps separée,
 Elle n'emporte rien de ses mauvaises mœurs,
 Les desirs, les amours, la crainte, la folie,
 Et tout ce qui provient des charnelles humeurs
 Demure dans la chair au monde ensevelie,

Pure & nette qu'elle est, ayant trouué son port
 Dans le Ciel, où i jamais n'a peu venir la mort,
 Elley trouve sa part de repos & de gloire,
 Elle n'a de confort que les Dieux seulement,
 Et ce que tout mortel est obligé de croire,
 Cette felicité dure eternellement.

Mais l'autre à qui les sens ont donné des delices,
 L'Ame à qui les vertus ont esté des supplices,
 Que le soin du sçavoir n'esmeut que par horreur,
 Qui s'est avec le corps estroittement liée,
 Et qui de lascheté suivant le vain erreur,
 Fait gloire de se voir à la chair alliée.

Dans les plaisirs trompeurs, dont nos sens abrutis
 Ne peuvent sans effort estre icy diuertis,
 Elle est comme assoupie, & languit dans des charmes,
 Sa volupté se rend insensible au remors,
 Et tout ce qui l'oblige à recourir aux larmes,
 Ce n'est que le soucy d'abandonner le corps.

Ainsi dans les desirs de la chair enyurée,
 Elle n'en est i jamais que fort peu deliurée,
 Et laissant un sejour qui luy fust si plaisant,
 Elle ne voit plus rien quittant cette lumiere,
 Et traïsne en l'autre monde un fardeau si pesant,
 Que son vol ne vient point au bout de la carriere.

Dans le chemin du Ciel, où l'esprit veut aller,

*Des grossieres humeurs l'arrestent parmy l'air,
 Qu'ils souffrent à contre-cœur ces impures matieres,
 Si bien que ces esprits à la mercy des vents,
 Vagabonds sans retraite autour des cimetieres,
 Sont le rebut des morts & l'effroy des vivans.*

Ce ne sont que les ames des meschans qui sont tous jours tourmentées , & avec des playes visibles, & des gemissemens qui semblent partir de quelque chose de corporel , aussi ont-elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitée avec tant d'affection & de familiarité.

*Leur essence au trépas de cette chair sortie,
 De ses lourdes vapeurs emporte une partie,
 Qui l'empesche d'aller où les bons ont leurs rangs,
 Ainsi son vol rebrousse en la basse contrée,
 Et parmy les tombeaux ces fantosmes errans
 Recherchent dans les corps une seconde extrée.*

*Que si le cours du temps ramenant les saisons,
 Redonne à ces esprits encore des maisons,
 Selon leurs sentimens ils trouvent des organes,
 Ils habitent des corps de divers animaux,
 Alors les ignorans ont la forme des asnes,
 Et reviennent un iour pour souffrir mille maux.*

*L'un qui de son vivant avoit l'humeur encline
 Au vol, à l'injustice, au sang à la rapine,
 Il revient dans le monde en forme d'esprenier,
 Il guette dans les airs où fondra sa furie,
 Il siffle à la vapeur d'un charongneux graurier,
 Et de ces corps puants qu'on jette à la voirie.*

*Ceux qui n'ont fait vivans que boire & que manger
 Dans des corps de pourceaux se viennent tous loger,
 Et dans la mesme humeur qu'ils ont iadis suivie,
 Sans cognoistre que c'est de soucy ny de pleurs,
 Faisant à leur retour une pareille vie,
 Un tcurbier leur plaist mieux qu'un pré semé de fleurs.*

Ainsi chacun selon le naturel qu'il a , retrouve des corps disposez à le recevoir : & les corps des bestes

mourant reçoivent encore leur vie des hommes qui retiennent les mesmes complexions.

*Les uns qui sans venir à des sciences claires,
Ont exercé vivans des vertus populaires,
Et qui moralement ont esté bonne gens,
Qui par bonnes coustumes ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont esté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du service.*

*Au recours de la mort ie croy qu'ils sont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de formis,
Qui vivans doucement en la terre où nous sommes,
Remplissent leurs cachots de froment & de miel,
Ces petits animaux refont de mesmes hommes,
Mais rien de tout cela ne va iamaïs au Ciel.*

*Ce riche firmament où brillent tant de flâmes,
Est un chemin ouvert aux bien-heureuses ames,
Pour passer au séjour où les Dieux sont logez;
Nous entrons pour iamaïs en leur sainte alliance,
Après que nos esprits ont esté bien purgez,
Et qu'ils ont surmonté la chair par la science.*

Il faut donc bien philosopher tout le temps de nostre vie pour atteindre à cette pureté qui nous porte au Ciel, & l'esprit qui se vouë de bonne sorte à la profession d'une estude si excellente, ne se mesle iamaïs aux affections corporelles, & ne prend point de part aux soucis dont le reste des hommes sont ordinairement trauaillez.

*Le soin d'enrichir sa famille
Ne le rend point plus diligent,
Il luy chaut fort peu qu'on le pille,
On ne le void iamaïs changeant
Pour la perte de son argent,
Ny de son fils, ny de sa fille.*

*Il ne fut iamaïs suborneur
Pour briguer la Magistrature;
Aussi l'infamie & l'honneur
Sont pour luy de mesme nature,
Et la peur de la sepulture
Ne trouble iamaïs son bon-heur.*

*C'est le seul sçavoir qui l'assure,
 Et qui l'empesche de trembler
 Au moment de la dernière heure;
 Car son esprit sans se troubler,
 Se voit du corps déjàsssembler,
 Sçachant bien son autre demestre,
 Il est bien-aise de mourir,
 Et les ignorans au contraire,
 Qui n'ont iamais sçeu discourir
 Alors ne sçavent plus que faire,
 Et loin du iour qui les éclaire,
 Pensent entierement perir.*

La raison pourquoy les Philosophes ont à la mort vne assurance que les autres n'ont point, & qu'ils sçavent bien le lieu de leur retraitte, apres estre sortis de cete vie, c'est que leur esprit s'estant commis absolument au soin & à la conduite de la Philosophie, il a peu à peu cogneu d'elle qu'il est attaché dans le corps par des liens bien dangereux, & qui le retiennent aux mouuemens dont il se veut esleuer à la connoissance des choses pures. La Philosophie le despetre & dégage de cette contrainte par vne estude continuelle, elle luy fait entendre que dans la familiarité qu'il a parmy le sang & la chair, il est à craindre qu'il ne luy naisse des conuoitises qui l'aydent à se ruiner luy-mesme, & seruent au corps pour corrompre l'ame. Cette consideration que la discipline de la Philosophie luy fait venir insensiblement, l'oblige de se retenir tant qu'il peut de cette conuersation, d'estre tousiours en deffiance chez son hôte, comme avec vn estranger, & ne se communiquer iamais aux sens par la recherche de quelque science: car il n'y a ny œil, ny oreille qui soit assez fidelle à rapporter queque objet à l'entendement: Mais se retirant chez elle, & se cultiuant toute seule elle doit venir enfin à la cognoissance des choses qui ont vn estre veritable, & qui sont d'elles mesmes: comme tout au rebours elle ne doit point croire veritable, ce qu'elle apprend ou considere par l'ayde & par la communication du corps; car ce sont choses qui ne sont point d'elles-

mesmes, mais par autrui, & sensibles & visibles, où ce que l'ame comprend de luy est intelligible & inuisible. Vn vray Philosophe iugeant que son esprit doit obeyr à ce dessein que la Philosophie fait en luy, & qu'il est à propos de se fier en elle & de la croire, il tasche cōme elle luy ordonne de s'affranchir de toutes sortes de voluptez, conuoitises, craintes & douleurs, iugeant bien que dans les plaisirs, dans la crainte, dans la douleur, & la conuoitise, outre ces maux ordinaires, comme perte d'argent, ou maladies, qui leur sont attachez, il y a sans doute vn plus grād mal: c'est que dans tout cela l'ame pâtit, & n'y prend pas garde: car alors que l'ame vient à se picquer de plaisir ou de douleur, apres quelque chose, & qu'elle croit ce faux objet des choses visibles, quelque chose de beau, manifeste, & veritable, sans doute alors elle est bien prise & bien engagée dans le corps, pource que toute sorte de volupté ou de douleur est maistresse dans le corps, & se prenant à l'ame, elle l'assubjettit, & la plongeant dans les sentimens charnels, elle l'oblige à participer à mesmes mœurs, & à mesme nourriture, la rend incapable de toute pureté, & l'a fait sortir du corps toute sale de ses tâches & de ses ordures, d'où elle renaist encore, comme si on l'eust semée & entée dans quelque autre corps bien loin du commerce de ses essences diuines, pures & vniformes: aussi est-ce pour l'amour d'elles, & pour le bonheur de les conseruer, que les vrays amateurs de la science s'appliquent à l'estude de la vertu, & non point pour les considerations qui esmeuent les esprits du populaire à sa recherche. Le Philosophe cognoist assez qu'apres que la Philosophie l'a delia deliuré des liens du corps, & nettoyé de ses ordures, il ne luy faut plus retomber dans ce borbier, ny se remettre au trauail d'vne mesme estude, comme Penelope, apres sa toile. Mais pensant au repos de toutes ses affections, suiuant sa raison, & se tenant ferme en elle, s'il s'esleue en la contemplation de ce qui est par dessus l'opinion, & qui est infailliblement vray & diuin, duquel ayant esté nourry, il croit qu'il luy faut passer la vie de mesme, esperant qu'au sortir d'icy il ne faudra iamais re-

passer vers quelque chose de pareil , où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

*Dans cette bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le Sage d. slogeant d'icy,
Ne craint point que le vent l'emporte,
Et ne meurt point dans le soucy
Que son ame demeure morte.*

Après que Socrate eut ainsi acheué son propos, toute la compagnie fut assez long-temps sans parler, luy-mesme sembloit repasser dâs l'esprit les discours qu'il venoit de faire. Cebes & Simias furent les premiers qui rompirent le silence, & s'estans parlez vn peu l'vn à l'autre., Socrate les regarda. Et qu'est-ce qu'il vous semble , leur dit-il, de ce que nous auons dit ? N'avez vous point encore là-dessus quelque chose à vous enquerir ? Car il y reste encore bien des doutes & des objectiôs à qui voudroit traiter cela bien pleinement. Si vostre deuis est sur quelque chose de particulier entre vous , ie ne vous dis mot : mais si c'est sur quelque difficulté de nostre discours qui vous donne de la peine, dites-le hardiment, & repassez, s'il vous plaist, ce traité, si vous pensez voir qu'en quelque endroit on y puisse dire quelque chose de mieux, & si vous croyez que ie vous puisse seruir à cette conference , faisons ensemble cet examen.

S I M I A S.

Pour ne te point mentir , Cebes & moy, il y a desia long-temps que nous nous entrepoussons l'vn l'autre, pour te faire parler encore : mais nous craignons de faire vne inciuilité , & vne imprudence en l'estat de la calamité presente où tu es. Socrate , riant à eux, vrayment , dit-il, il me seroit mal-aysé de faire croire à d'autres que cet accident ne me donne point d'affliction, puis que vous ne m'en croyez pas vous-mesmes : car il vous semble que ie dois estre aujourd'huy plus fascheux & plus triste que ie n'estois au reste de ma vie.

*Vous ay-ie bien donné des signes
 Que i'eusse peur du monument ?
 Croyez-vous que mon sentiment
 Vaille moins que celui des Cignes ?
 Lors que la mort les vient querir
 Et qu'ils en font desia la proie ?
 Ils sont bien-aises de mourir
 Et ne font que chanter de ioïe.*

Quelques-vns disent que c'est de douleur que les Cignes chantent aux approches de la mort: mais ie ne trouue point cela probable; car il n'y a point d'oyseau qui puisse chanter en la moindre incommodité qu'il ait, ny les Rossignols, ny les Arondelles qu'on feint estre encore en la memoire de leur ioïe, la faim ou le froid les rend muets. Ie croy pour moy que c'est d'aise que les Cygnes chantent, & qu'ayans comme vne inspiration du Dieu Apollon, à qui ils son consacrez, ils bruslent du desir d'approcher de leur maistre, & en font des chants de ioïe.

*I'ay comme eux l'esprit prophetique,
 Et pense que le Dieu des vers
 Ne m'aura pas moins découuers
 Les secrets de sa pronostique,
 Et qu'une beste ne peut pas
 Moins que moi craindre le trépas.*

Ne craignez donc point de m'interroger sur ce qu'il vous plaira, & me faire employer ce peu de temps que les luges me donnent. Tu parles bien, luy dit Simias. Ie ne craindray point maintenant à te dire surquoy ie doute, & où ie puis trouuer moins à me resoudre en tout ce discours. Or ie ne pense pas, ny possible toy non plus que la verité s'en puisse bien trouuer en cette vie.

*Durant le cours mortel que Dieu donne à la vie,
 Il est bien mal-aisé de contenter l'enuie
 Que nos esprits ont de sçauoir
 Au moins ce peu de iours que nous auons au monde;
 Emploïons tout nostre pouuoir,*

*A dissiper l'horreur de cette nuit profonde
Et de ce peu de clarté
Que l'estude nous apporte,
Taschons d'en ouvrir la porte
Qui mène à la verité.*

Ce seroit donc vne lascheté, ô Socrate, de t'espar-
gner au besoin que nous auons icy de toy. Il faut que
tu espluches & examine derechef ce traité, deusses-tu
te rendre, & deffaillir au trauail, afin de nous in-
struire en cette matiere, & que nous puissions pene-
trer aussi auant que peut l'entendement de l'homme;
Car dans vn si profond Ocean, si nous n'y pouuons
pas voir la felicité que nous y desirons, nous y deuons
prendre pour le moins toutes les assurances que nous
y pourrons trouuer.

*On a recours à des vaisseaux
Ne pouuant vser des carrosses,
Pour fendre les humides bosses
Qui grossissent le dos des eaux.*

Assure-nous donc le mieux que tu pourras, & nous
instruits en toute cette question, afin que ie ne me re-
pente point vn iour d'auoir perdu cette occasion de
m'en éclaircir avec toy: Il est vray que Cebes, & moy
auons des difficultez. Et peut-estre, dit Socrate, avec
sujet: commencez à me dire dequoy vous estes moins
satisfaits. En cét endroit, luy dit Simias, où tu as
parlé de l'inuisible, diuin, & tres-beau, qui se peut,
ou semble aussi bien dire de l'harmonie d'un luth bié
accordé & bien touché; car on dira que l'harmonie de
ces accords parfaits sont quelque chose de diuin, de
pur, & d'immortel, & que les cordes & le bois du
luth sont choses corporelles, composées & terrestres,
& de la nature de ce qui est mortel; si bien qu'apres
auoir rompu les cordes & cassé le luth, on prouuera
par tes raisons que ce qui est de celeste, c'est à dire,
cette harmonie, demeure encore, & ne se dissipe point:
car il n'y a nulle imaginatió que le luth demeure apres
les cordes rompuës, & que les cordes qui sont de ce
qui est mortel, demeure aussi: mais que l'harmonie

qui est de l'immortel & du divin estoit perduë , & avoit cessé desjà avant que le luth & les cordes : & que cependant l'harmonie demeurast quelque part, & que le bois du luth & les cordes se pourrissent plustost que cette harmonie peust souffrir quelque chose : car ie pense bien, ô Socrate ! que tu as pris garde que c'est nostre opinion ; pour ce qui est de l'ame , qu'elle est quelque chose tel que cette harmonie , sentant qu'il y a dans nostre corps vne certaine disposition & complexion du chaud , du froid , du sec , & de l'humide, & telles autres choses, & que le temperament & consonance de ces choses là, c'est l'ame qui agit ainsi dans le corps , & fait des fonctions lors que ses temperatures vont bien. Que s'il est donc ainsi que nostre ame soit vne harmonie , toutes les fois que les maladies ou les passions viennent à rompre l'ordre de ses temperamens , & ruiner ses organes , pour divine qu'elle soit , il faudra qu'elle perisse aussi bien que ces autres harmonies & consonances de luth & de bois, & autres que peuvent faire des artisans, & que le corps la grossiere partie de ces choses là demeurët iusqu'à tant que le feu ou la pourriture les emporte, si bien qu'elles sont toujours de plus de durée que l'ame, & ses plus subtiles parties. Considere donc, ie te prie, qu'est-ce qu'on respondra à qui voudra croire que l'ame est vn temperament de la composition du corps , & qu'en la mort c'est elle qui déloge la premiere , & qui perit plustost.

*Là Socrate se print à rire,
Et iettant des traits allumez
De ses regards accoustumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire.
Ces difficultez, nous dit-il,
Sont d'un raisonnement subtil,
Qu'il faudra que ie vous explique:
Pourquoy donc quand vous m'écouter
Sur ces discours où vous doutez,
Avez-vous esté sans repliquer
Quelqu'un plus éloquent que moy
Devoit renfoncer mes paroles,*

Et mieux faire voir comme quoy
 L'on dispute dans nos escoles ;
 Ce discours a bien merité
 Qu'on apporte un peu de clarté
 Dans une si crasse ignorance,
 Puis que vrayment son apparence
 Est proche de la verité.

Scachons-le, quoy qu'il nous en conste,
 Mais avant que de refuter
 L'erreur de la premiere doute,
 Encore faut-il que i'écoute
 Surquoy Cebes veut disputer,
 Afin que mieux sur chaque chose,
 Partageant nostre peu de temps,
 Sans permettre que ie repose,
 Je vous rende tous plus contents
 Aux matieres que ie propose.

Ainsi traittant tous posément,
 Nous connoistrons bien aisément,
 Si c'est l'opinion premiere
 Où la raison nous va ranger ;
 Et s'il est besoin de changer,
 Au moins faisons quelque lumiere
 Pour en connoistre le danger.

Puis se tournant vers Cebes , le pressoit de luy proposer aussi ses doutes , comme Simias auoit fait , & luy dit,

A quoy crains-tu de consentir ?
 Qu'est-ce enfin de si difficile
 A quoy ton esprit indocile
 Est resolu de repartir.

Il me semble, respondit Cebes , qu'il en est de l'ame comme de son harmonie. Or pour ce qui est de son estre , avant que venir dans le corps , ie ne dis point qu'il ne puisse estre vray , & m'en rapporte fort à la preuue des discours que tu nous as faits : mais qu'elle soit apres nostre mort , c'est ce que ie ne crois pas de bon cœur. Et si ie ne suis pas pourtant de l'opinion de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le

corps, ny qu'elle soit de plus longue durée; car moy ie pense que l'ame est plus-excellente sans comparai-
son que tout cela, & partant voicy comme quoy ie
voudrois exposer la raison precedente de Simias: Puis
qu'apres vn homme mort, on voit ce qui estoit de
moindre en luy demeurer encore, pourquoy n'ad-
uoiera-on point que ce qui estoit en luy de plus ferme
& de plus durable demeure aussi bien, & subsiste au
mesme moment que le reste? Mais voyons de quel
poids sera la responce que ie fais à celà. Il me faut pour
m'expliquer vn comparaison aussi bien qu'à Simias.
Il me sembe que ce discours est presque de mesme, que
si quelqu'un disoit apres la mort d'un vieux Tisseran,
que cét homme est encore, pource que l'habit qu'il
auoit demeure encore, & pour toute preuue il diroit,
que puis qu'un homme doit durer plus qu'un habille-
ment de toille, il faut que cét habille-ment demeurant
apres la mort du Tisseran, le Tisseran soit aussi, puis
qu'il est plus de durée que son habille-ment. Pour moi,
Simias, ie croy que cela est foible, & que peu de gens
se voudroient payer de telles raisons; car ce Tisseran
qui aura vsé plusieurs habillemens, & en aura tissé plu-
sieurs, il est mort apres beaucoup d'habillemens, &
seulement plûto-
st qu'un, & si ne s'ensuit nullement
pour cela qu'un homme soit quelque chose de plus vile
& de plus debile qu'un habille-ment. On peut ce me
semble faire la mesme comparaiso-
n de l'ame au corps,
que l'ame est plus de durée, & le corps moins durable:
mais que chaque ame consume plusieurs corps, mesme
en ceux qui viuent long-temps: car si le corps s'en va
& deperit tous les iours, mesme durant la vie, & que
l'ame repare tou-
jours ce qui se consume, & remet ce
qui se perit; alors que l'ame perit, c'estoit son dernier
habille-ment, deuant lequel elle meure avant suruescu
à plusieurs autres, & qu'apres la fin de l'ame, le corps
qui n'a plus de quoy se refaire est contraint de mon-
trer l'imbecilité de sa nature, & pourrit & éuanoit
bien-tost. De tout ce discours on ne trouue point que
l'ame demeure apres que nous ne sommes plus; car
quand bien on l'accorderoit que non seulement l'ame
estoit auant le corps, qu'apres la mort de quelques-uns

leurs ames deviendroient encore dans les corps, & qu'il se trouuast des esprits qui vinssent ainsi à quitter & reprendre des corps; comme la nature de l'ame est excellente & puissante, si peut-on dire pourtant que l'ame enfin lassée de tant de generations, & d'esteindre & de r'allumer tant de vies, pourroit rencontrer vne mort dernière, dont elle ne reuiet iamais. Outre qu'il n'y a personne qui se puisse apperceuoir que la separation de l'ame avec le corps est celle où l'ame doit perir; que s'il est ainsi, c'est vne folie d'auoir des confiances en la mort, ne pouuant faire voir que l'ame est immortelle & indissoluble, & selon l'apparence on tire de là vne necessité que chacun doit craindre pour son ame, quand elle est proche de son partement, ne sçachant si elle prend son congé pour touïours, & si c'est la separation qui la doit acheuer.

*Ce fut là le discours où nostre ame attachée,
De sentimens douteux diuersement touchée,
Dans vn estonnement nous laissa rous ravis,
Nous vismes des raisons par d'autres renuersées,
Et desia bien penchans vers ce dernier aduis,
Nous ne sçauions à quoi resoudre nos pensées.*

*Socrate, nous ayant persuadé si bien,
Que nul sur son discours ne doutoit plus de rien,
Nos esprits balancez souffroient vne contrainte,
Et de cette dispute à demi rebutez,
Nous creusmes que la chose estoit douteuse ou feinte,
Ou que nos iugemens estoient trop hebetez.*

Ce n'est point sans sujet, Phædon, que vous demeurastes en ce doute & en cét étonnement; car seulement à t'ouyr parler, il m'a pris vne mesme defiance des persuasions de Socrate, & m'ébahy pourquoy ie commence à me desdire de son opinion veritable. C'a esté touïours mon aduis, qu'il y a vn grand rapport de l'ame à cette harmonie, & comme ie l'ay touïours crû auparauant, ton discours m'a remis encore plus auant cette creance, si bien que i'ay besoin tout à fait d'autres preuues que les premiers pour connoistre que l'ame soit immortelle. Partant ie te conjure

de me dire si Socrate se trouua aussi émeu que les autres pour ses objections , s'il eut des raisons pour bien appuyer sa doctrine , de quelle façon il se prist à disputer, & comme quoy il s'en acquitta.

*Prayement depuis le temps que ie connois sa vie,
I'admire de l'ouyr parler si saintement :
Toutefois la vertu de mon ame rauie,
Ne me saisit iamais de tant d'étonnement.*

*Du trouble de son deuil mon esprit se rapaise,
Et le ressentiment que i'ay de son trespas
Ne scauroit m'empescher que ie ne sois bien-aise
D'auoir veu l'accident de ce mortel repas.*

*Les raisons qu'il tiroit de son esprit fertile,
Contre les mouuemens de nos esprits douteux,
Rendirent tout l'effort de l'erreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux.*

*Sans qu'aucun déplaisir luy parust au visage,
Il vit bien comme quoy le faux nous émuuoit,
Et d'un œil complaisant comme estoit son langage,
Il ouyt proposer les doutes qu'on auoit.*

*Puis à chaque blessure apportant un dictame,
Il donna ses raisons avecque tant de poids,
Qu'il fut assez puissant pour affranchir nostre ame,
A qui desia l'erreur auoit donné ses loix.*

*Comme dans un combat des troupes estonnées,
Quand l'ennemy vainqueur a dissipé leurs rangs,
Ont besoin d'un Chef pour estre ramenées,
Et refaire le gros de leurs soldats errans.*

*Socrate, doucement avecques sa conduite,
De ces mauvais obiets rompant la trahison,
Ramena ces esprits qui s'estoient mis en fuite,
Et leur fit retrouver le train de la raison.*

*Combien que son propos d'un sens incomparable
Parut vne merueille au iugement de tous,
Il sembloit toutefois encor plus admirable
En cette gaye humeur dont il parloit à nous.*

*I'estois lors d'auanture au pied du liét funeste
Où ses yeux attendoient le sommeil du trépas,
Socrate estoit assis plus haut que tout le reste,
Et moy sur la main droite en un siege assez bas.*

Passant dessus mes yeux son regard venerable,
 Etioüant de sa main avecques mes cheveux,
 Il sembloit à le voir que le Ciel favorable
 En son affliction eut accompli ses vœux.

Comme chacun de nous à l'écouter s'appreste
 Encore sur mon poil il repassa la main,
 Et possible, dit-il, en me pressant la teste,
 Phædon, ces beaux cheveux seront coupez demain.

Je respondis, quoy ? ne sçachant pas entendre
 Pour quel dueil il vouloit que ie les fisse choir.
 Ah! dit-il, cher Phædon, ce seroit trop attendre,
 Si nous auons icy plus près le desespoir.

Tous deux situ me crow, tant que Phæbus demeure
 Sur l'Orison dernier, dont ie dois voir le cours,
 Razons-nous, s'il aduient que la raison nous meure,
 Et montrons par ce dueil la mort de nos discours.

Comme au pays d'Argos, au milieu des batailles,
 Les soldats font serment d'estre tousiours rasez
 Jusqu'à tant que leur glaiue ait fait les funeraillles
 D'eux, ou des combatans qui leur sont opposez.

Moy, si i'estois Phædon, auant que de me rendre
 Au deffi de Simie, & de Cebes aussi,
 Je les mettrois au poinct de ne s'oser d'endendre,
 Ou mon dernier soupir s'acheueroit icy.

Ah! dis-ie, mon dessein-seroit bien ridicule,
 De me prendre moy seul à ces deux forts esprits,
 Je serois temeraire, & le puissant Hercule
 D'un si sot desespoir ne fut iamais repris.

Si tu te vois, dit-il, trop foible d'aduanture,
 Phædon, prens vn second, Hercule en fit autant,
 Demande-moy secours, tant que ce iour me dure,
 Je seray l'Iolas avec toy combattant.

Ouy, dis-ie, vous, Hercule, & moy trop foible en-
 core
 Pour fuire l'Iolas en ce combat icy,
 Et de peur que mon bras vos coups ne deshonore,
 Vous en prendrez tout seul la gloire & le soucy.

Après ces complimens rentrans dans la matiere,
 Il retrama le fil d'un discours si second,
 Que parmy tout le cours de la dispute entiere
 Il fit voir qu'il n'auoit que faire d'un second.

*Afin que nostre esprit plus clairement regarde
 Dans le vray qui souvent se couure de l'erreur,
 Deuant tous, nous dit-il, chers amis prenez garde
 Que iamais la raison ne vous soit en horreur.*

*Chacun deuiant suiet à cette maladie,
 Lors que par le discours il s'est trouué seduit,
 Et que des faux objets dans vne ame estourdie,
 Au lieu de la lumiere on fait venir la nuit.*

*La meilleure raison nous vient en deffiance,
 L'ame vne fois trompée a tousiours de la peur,
 Et n'ose apprehender l'obiet de la Science
 Quand celuy qui la donne est soupçonné trompeur.*

*Ainsi dans l'amitié que nous auons vouée
 A quelqu'un dont l'amour se forme en nos desirs,
 Nostre ame avec la sienne estroitement noüée,
 Se laisse innocemment surprendre à ses plaisirs.*

*Mais l'infidelité qui demeueroit cachée,
 Enfin se decouurant fasche vn homme de bien,
 Et l'ame avec effort d'un tel ioug détachée,
 Se deffie tousiours d'un si traistre lien.*

*Mesme apres que plusieurs ont abusé nostre ame,
 Que nous auons glissé souvent de mesme pas,
 Et que ceux dont nos cœurs estimoient plus la flâme,
 Ont eu le plus funeste & le plus feint appas.*

*Nostre esprit rebuté ne croit point de courages
 Capables de donner ny de garder la foy,
 Les plus sacrez sermens luy laissent des ombrages,
 Et le font incredible à tous autres qu'à soy.*

*C'est pourtant vn deffaut de la foiblesse humaine
 Qu'une infidelité nous doive ainsi picquer,
 Et l'homme de qui l'ame est vigoureuse & saine,
 Iamais de tels rebuts ne se laisse choquer.*

*Il faut vn peu d'adresse à bien cueillir des roses,
 Il faut bien du mystere à gouverner les gens,
 Il faut de l'artifice à discerner les choses,
 Que n'ont iamais connu tout ces esprits changeans.*

Or si les entendemens foibles qui se trouuent ainsi
 Sujets à se rebuter, auoient vn peu de finesse à se seruir
 Des hommes, ils connoistroient la chose comme elle
 est, c'est à dire, qu'il se trouue peu d'hommes extrême-

ment bons , ou extrêmement mauuais , mais il y en a vne infinité de mediocres. Pourquoy , luy dis-ie , me dites-vous celà ? Tout ainsi, dit-il , qu'il en arriue aux choses petites ou grandes , vois-tu pas qu'il n'y a rien de si rare que de trouuer vn homme, ou vn chien , ou autre chose bien grande, ou bien petite?

*Les objets d'estrange figure
Sont rares parmy les humains,
Il se trouue dans la nature
Peu de Geans & peu de Nains.*

*Bien peu de beauté comme Helene,
Peu de freres comme Castor,
Peu d'yurongnes comme Silene,
Peu de sages comme Nestor.*

*Peu de chiens comme estoit Cerbere,
Peu de fleuues comme Acheron,
Peu de femmes comme Megere,
Peu de Nochers comme Charon.*

*Aucun teint beau comme Iasinthe,
Rien de si claire que le Soleil,
Rien de plus amer que l' Absinthe,
Et rien plus doux que le sommeil.*

*Peu de bruits comme le tonnerre,
Peu de morts comme Pelion,
Et des animaux de la terre,
Peu sont fiers comme vn lyon.*

*Peu de felicitez suprémes,
Peu d'incomparables mal-heurs,
Peu de ressentimens extrêmes,
De voluptez ou de douleurs.*

Enfin tu trouueras que les choses extrêmes sont fort rares, & que les mediocres sont frequentes. Que si on venoit à proposer vn prix à la méchanceté & au crime, il s'en trouueroit peu qui vinssent à l'extremité , & qui se trouuassent entierement méchans.

*Si le Ciel estoit les tortures,
Dont il punist les forfaitures,
Et qu'il y proposast vn prix,
Comme à des choses legitimes,*

*Il se trouueroit peu d'esprits,
Qui sceussent bien faire des crimes.*

Est-ce pas ton aduis, ô Phædon ! Te luy respondi que ie croyois ainsi. Tu fais bien, me dit-il, ce n'est pas pourtant tout vn des raisons & des homes, pour ce qu'elles ne sont pas ainsi differentes & rares aux extremitez entre-elles, comme nous disons des homes extremement meschans ou bons: mais ie me suis emporté en te suiuant iusques à ce discours; toutefois voicy où est nostre similitude, en ce que nous auôs dit au commencement qu'il y a vn certain artifice à se seruir des homes, & à les connoistre, de peur de s'y tromper. Tout de mesme, il y a du mystere à se bien seruir de quelques raisons & à les connoistre. Sans doute si quelqu'un vient à prendre vne creance, & aperceuoir vne raison sans s'y estre seruy de l'art des raisons, il est sujet à se tromper, se confondre, & se rebuter, & qu'apres que cette creance se trouue fausse, & qu'il l'a decouure telle luy-mesme, comme il peut estre qu'elle sera fausse, & peut-estre aussi qu'elle ne le sera point, & ce méconte luy estant arriué plusieurs fois, il ne peut estre qu'il ne se rebute, & ne vienne en deffiance de toutes les raisons. Cét inconuenient est ordinaire à ceux qui ayment à traiter des raisons contradictoires; car tu sçais qu'ils s'imaginent estre les seuls parfaitement sçauans, & que ce sont eux seulement qui ont decouuert, qu'il n'y a rien de sain ny de ferme dans les choses, ny dans les raisons: mais tout est sans-dessus-dessous, pêle-mêle, comme en l'Euripe, & qu'il n'y a rien où il y ait d'arrest pour vn moment, & toute discipline de verité leur semble suspecte & dangereuse.

*Comme Euripe en ses eaux mouuantes,
Qu'aucun vaisseau n'ose toucher,
Et qui donnent tant d'espouuantes,
Qu'on fremit à les approcher.*

Et n'est-ce pas, Phædon, vne honteuse & miserable maladie, que se trouuant des raisons bonnes &

fermes, & bien capables d'appuyer nostre creance, vn homme vienne à s'en deffier par la déprauation, & le dégoust de son esprit, que ces discours ainsi contradictoires ont empiété, & luy ont persuadé que tout est tantost vray, & tantost faux, & qu'estant deuenu ennemy de toutes les raisons, il fasse comme le malade qui impute l'amertume de son goust aux viandes, & cettuy-cy sa foiblesse & son deffaut aux raisons pour les hayr après toute sa vie, & se priuer de la verité, & de la connoissance des choses.

*Son sens gasté se persuade
Qu'il ne faut plus rien affermer
Comme l'appetit d'un malade
Qui ne trouue rien que d'amer.*

*Cher Phædon, croyons ie te prie,
Que souuent l'ame des humains
A bien besoin d'estre guerie,
Et taschons à nous rendre sains.*

*Mille choses sont veritables,
Et peuuent par le fondement
De leurs preuues indubitables,
S'appuyer dans l'entendement.*

*Les deffauts sont dans nos pensées,
Il se trouue peu de mortels
Dont les ames soient bien sensées,
Mais taschons à deuenir tels.*

*Moy pour auoir cét aduantage
Demourir sur un vray discours,
Et vous pour engarder l'usage
En tout le reste de vos iours.*

*Auiourd'huy que ma mort est proche,
Et que ie cours à mon repos,
Ie veux éuiter le reproche
De disputer mal à propos.*

*Que ie hay l'humeur enragée
De ces esprits contentieux,
Qui gesnent une ame engagée
Dans les discours ambitieux.*

*Toutes choses paroissent sombres
A qui les veut ouyr parler,*

*Leurs subtilitez sont des ombres,
Et leurs voix du vent & de l'air.*

*Tout le souci de leur estude
N'est qu'une sorte vanité,
De donner une incertitude
Sous couleur d'une verité.*

*Et laissant le vrai d'une chose,
Ils n'ont que des discours menteurs,
Pour rendre ce qui se propose
Apparent à leurs auditeurs.*

*Moy d'une humeur toute contraire,
Laisant libres vos iugemens,
Je ne tasches qu'à satisfaire
Par raison à mes sentimens.*

*Ennemi d'un discours qui tente,
Et qui suborne les esprits,
C'est assez que ie me contente,
Car ie n'ay rien plus entrepris.*

*Connoissant la chose à mon aise,
Je suis quitte de mon devoir,
S'il aduient que mon sens vous plaië,
C'est à vous de le recevoir.*

Et voicy, mon amy, le profit qui me reuient en disputant de la sorte. C'est que mon opinion & ce que j'entreprës de prouuer se trouuât veritable, il sera bon de s'y arrester; si ie me trompe en ma creance, & qu'il soit faux qu'apres la mort il demeure encore quelque chose de nous, au moins ce peu de temps que j'ay auât que de mourir, passera avec moins d'ennuy, & pour vous & pour moy. Et apres tout l'ignorance de ces choses là ne me peut pas durer beaucoup, ie n'ay plus gueres à m'en éclaircir: & voila de quel dessein ie reuiens, ô Simias: & vous Cebes, tout prest à disputer; mais pour vous, si vous m'en croyez, ne vous en rap- portez point à Socrate, mais à la verité. Quand vous iugerez que ie dis vray, accordez-le, sinon, niez-le, & me repliquez hardiment, & prenez garde pour moy que me trompant moy-mesme, ie vous trompe aussi, & me separe d'avec vous, comme la guespe, apres vous auoir laissé mon aiguillon. Reuenons donc à vos

objections, s'il ne me ressouuient pas bien, aydez-moy à les repeter. Le doute de Simias, si ie ne me trompe, c'est que l'ame, quoy que plus belle, & plus diuine que le corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a avec ces harmonies dont nous auons parlé. Cebes, ce me semble, accordoit bien que l'ame estoit de plus de durée que le corps : mais il ajoutoit que personne ne peut sçauoir si l'ame apres auoir consommé plusieurs corps, laissant enfin le dernier né, ne finit aussi elle-mesme, & que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame : mais que le corps est sujet à se dissoudre, & deperir continuellement. Simias & Cebes accorderent tous deux, que c'estoient là leurs doutes : mais dit Socrate, niez-vous ce qui a esté dit au traité precedét, ou si vous en accordez vne partie, & en niez l'autre ? Il y a (luy dirent-ils) des choses que nous trouuons bonnes, & d'autres que nous n'approuuons point. Mais, dit Socrate, touchant la reminiscence, qu'est-ce qu'il vous en semble ? Croyez-vous qu'elle est ? & si elle est, estes-vous d'accord avec moy qu'il en faille tirer vne conséquence necessaire, que l'ame a esté en quelque lieu auparauânt que venir dans le corps ? Pour celà, dit Cebes, i'ay pris vn grãd plaisir au discours que tu en as fait, & me tiens ferme en cette creance ; Et moy, dit Simias, i'en suis tout de mesme, & serois fort estonné s'il estoit possible qu'on me persuadast le contraire. Tu es pourtant obligé à ton hôte Thebain à prendre vn autre opinion, si tu crois que l'harmonie soit quelque chose de composé, & que l'ame soit vne harmonie de la temperature & de la constitution du corps ; car tu ne sçauois aduoüer que cette consonance composée de quelque chose, ait esté plustost que la chose, dont il falloit qu'elle se composast. Tu ne sçauois iamais aduoüer celà. Iamais, dit Simias. Et vois-tu pas bien cependant que tu es contraint de le confesser, quand tu dis que l'ame a esté plustost que le corps, & qu'elle est vne consonance composée du corps : ton dire reuient à cecy, qu'elle se fait des choses qui ne sont point. Encore mesme l'harmonie du Luth ne peut estre de la sorte, c'est à dire, auant les choses dont elle est composée ; car les

bois & les cordes , & quelques sons rudes & mal accordés precedent cette douce & parfaite consonance qui vient apres tout celà & se perd plustost que le reste. Voy donc comme quoy ce que tu dis icy reuient fort mal à ce que tu'disois auparauant , & que sur les propos de ces harmonies & de ces concordances , tes discours se treuuent tres-mal d'accord. Tres-mal, dit Simias , si est-ce qu'en cette matiere de consonance, il faut sur tout que les paroles soient bien concertées & qu'elles ne discordent point en propos: le desordre au langage ne doit pas estre si remarquable.

*Dans vne passion de douleur ou de rage,
Quand l'espoir d'un amant est troublé d'un refus,
Ou qu'un pastre Nocher gemit parmy l'orage,
L'ame ne peut fournir que des propos confus.*

*N'importe qu'un bouuier en escorchant la terre,
Parle avec éloquence à ses taureaux rebours,
Ny qu'un braue soldat en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice à ranger ses discours.*

*Au lieu de bons discours & de voix éloquentes,
On ne peut escouter qu'un dissolu caquet
Sur le mont Cytheron où s'en vont les Bacchantes,
Quand leur Dieu les appelle à son vineux banquet.*

*Mais celui dont l'esprit n'est iamais en desordre,
Et que les passions laissent à son repos,
Afin que les Censeurs n'ayent de quoy le mordre,
Il doit auoir le soin d'accorder ses propos.*

C'est à dire , ô Simias ! qu'un Philosophe doit faire en sorte que ses discours se trouuent de bon accord, & les tiens à present se trouuans tres-desaccordans, il faut que de deux tu choisisses lequel tu aymes le mieux, ou receuoir la discipline de la reminiscéce , ou croire que l'ame est vne harmonie. Je choisis le premier, dit-il, car ie ne sçache point qu'on m'ait iamais prouué suffisamment que l'ame soit comme vne harmonie. Je ne l'ay iamais veu faire apparoitre que par des choses vray-semblables ; & les opinions qui s'impriment par des apparences trompent ordinairement, & en la Geometrie, & en autres choses; mais la preuue

de la reminiscence est appuyée, ce me semble, sur des fondemens assurez: car nous auons dit que l'ame deuant que d'entrer dans le corps est autre art; en telle sorte que son essence a le surnom du vray estre, & pour ce point là ie m'en trouue bien persuadé. C'est pourquoy ie ne scaurois croire ny à personne, ny à moy-mesme, que l'ame soit cette harmonie. Quoy encore, Simias, lui dit Socrate, te semble-t'il qu'une consonance ou autre composition de quelque sorte qu'elle soit, puisse estre autrement, & auoir dispositions que celles des choses dont elle est faite, ny pâtir, ny agir, que ces choses ne patissent & agissent? le croy que non, dit Simias.

S O C R A T E.

L'harmonie à mon aduis sans sa matiere, dont elle est composée, n'est rien du tout.

*Cela n'est rien qu'un peu de bois,
Qui de soy ne sçachant rien dire,
Emprunte la vie & la voix
Et des cordes & de nos doigts,
Et de la façon de la lyre:
Mais lors que le bois est cassé,
Tous les joueurs les plus habiles
R'appellans le sont trespassé,
Sur un instrument enfoncé,
Touchent des cordes inutiles.*

Il n'y a donc point d'apparence, dit Socrate, que telle consonance procede, & fasse suiure les choses dont elle est composée, mais bien plustost qu'elle suit, en telle sorte qu'elle ne peut auoir ny son, ny mouuement contraire à ses parties. Sans doute, dit Simias.

S O C R A T E.

Et la consonance n'est point consonance en sa nature, sinon en tant qu'elle est temperée. Simias trouua cecy d'abord vn peu obscur, & luy dit qu'il ne l'entendoit point. C'est (luy dit Socrate) que la consonance à mesure qu'elle est ou plus ou moins contemperée, qu'elle reçoit ou plus ou moins, elle est ou plus ou moins consonance: comme en vn concert, à me-

sûre qu'il est bon ou mauuais, on dit qu'il y a ou plus ou moins d'harmonie, ce qui ne se peut dire de l'ame en tant qu'ame, que pour le respect de quelque chose ou grande, ou petite, elle soit, ou moins, ou plus ame. Prend garde encore à cecy; disons-nous pas de l'ame que l'une a du sens & de la vertu, & celle-là nous l'appellons bonne; & que l'autre a de la folie & du vice, & nous l'appellons mauuaise: & celuy qui croit les ames estre des harmonies, dira-il en cét endroit, que cette ame a de la vertu, ou que cette autre a du vice; ou au lieu du vice & vertu, il dira que cette ame a de la consonance, ou de la dissonance, & que la bonne est consonance, & estant vne consonance elle-mesme, elle ait des consonances qu'elle possède, & que la mauuaise soit dissonance elle-mesme, & n'en ait point d'autre en soy? Je n'ay point de quoy repartir-là, dit Simias.

S O C R A T E.

Tu vois bien que ceux qui croient que l'ame soit vne harmonie, sçauent respondre comme cela. Or nous auons déjà concedé qu'une ame n'est ny plus ny moins ame, ny a moins de degrez de consonance l'une que l'autre, & que l'ame qui n'est ny plus ny moins consonance, n'est ny plus ny moins temperée l'une que l'autre. Et ie te prie, l'ame qui n'est ny plus ny moins temperée, peut-elle estre participante de la consonance à moins ou plus de degrez, ou plustost esgalement? Je croy qu'elle y participe esgalement, respond Simias.

S O C R A T E.

Par consequent l'ame, puis qu'elle n'y participe moins avec l'une que l'autre, elle n'est aussi ny plus ny moins temperée l'une que l'autre. Estant donc de la sorte, elle n'est pas plus participante à la consonance qu'à la dissonance; si bien qu'estant telle, vne ame ne sçauoir auoir plus de vices ni plus de vertus l'une que l'autre, si le vice est vne dissonance, & la vertu vne consonance. Il me le semble, dit Simias. Mais bien au contraire, dit Socrate, car la raison veut que si l'ame est vne consonance, elle soit incapable de vice, pour ce que la vraye consonance, entant qu'elle est consonance, ne participe iamais à la dissonance, & par là on

prouue qu'une ame, si elle est bien ame, n'est point capable d'auoir de vice, & par ces raisons, on trouue que les ames de toutes sortes d'animaux, estant aussi bien ames l'une que l'autre, sont toutes bonnes. Cela semble-il pas bien dit, & s'ensuiuroit si cette proposition estoit vraye, que l'ame seroit vne consonance: Encore plus Simias, de toutes les choses qui sont en l'homme, ne penfes-tu point que celle qui tient l'empire c'est l'ame? mesme alors qu'elle est prudente; & pour obtenir cette maistrise, faut-il qu'elle obeyse au corps, ou qu'elle luy resiste, comme en vne extrême soif ou faim, où l'appetit du corps est pressé de boire ou de manger, souuent l'ame le retient & l'empesche d'obeyr à son desir: Il est vray, dit Simias.

*Souuent que le corps auéuglé
De son appetit desreglé,
Cherche de contenter sa rage;
L'esprit resiste à ses desirs,
Et pour éuiter son dommage,
Le destourne de ses plaisirs:
Après vne eau claire & coulante,
Alors qu'une soif violente
Nous a mis les poulmons en feu,
La crainte d'une maladie
Nous fait bien arrester vn peu,
Quoy que nostre appetit nous die:
En chasque passion extrême
L'ame se combat elle-mesme,
Et quelque forte liaison
Que nostre corps ait avec elle,
Nos sentimens & la raison
Se font guerre perpetuelle.*

Et ce combat ne seroit point, si l'ame estoit vne harmonie composée des temperatures du corps, car en ce cas elle seroit obligée de suiure ce temperament comme nous auons dit, & d'agir, ny ne pâtir qu'avec les choses dont elle seroit composée, sans iamais en produire qui leur fust contraire: où tout au rebours nous voyons que l'ame est ordinairement contraire au

corps , tantost le pressant à des exercices qui luy donnent de la peine contre son gré , tantost en le forçant par des medecines, tantost par des censures contre les vices , & des admonitions contre les douleurs, craintes & autres passions.

*Lors que la crainte du danger
Nous a fait passer le visage,
L'ame afin de nous soulager,
Raisonne avecque le courage,
Et semble dresser un langage
A quelque chose d'estranger.*

Voicy vn endroit d'Homere , où Vlysse touché de quelque déplaisir , exhorte son courage par sa raison, & semble faire parler vne partie de s^e ame avec l'autre, lors que se battant la poitrine, il se prend à dire:

*Quoy ? ma constance est-elle morte ?
Où dort aujour d'huy ma valeur ?
Arme-toy mon courage , & porte
Le faix de ce nouveau mal-heur ;
Je t'ay veu vaincre la douleur
D'une calamité plus forte.*

Penses-tu, Simias, qu'Homere ait ainsi parlé, croyant que l'ame fut vne harmonie , & quelque chose de sujet aux passions du corps, ou s'il a creu qu'elle fust quelque chose de plus diuin & plus excellent ? Il entendoit sans doute , dit Simias, que l'ame estoit quelque chose de plus diuin que l'harmonie. Il n'est point donc raisonnable que nous tenions l'ame pour vne harmonie , car nous serions de contraire opinion à ce Poëte diuin Homere , & à nous mesmes. Il est vray, dit Simias, me voila content.

*Enfin avec assez de peine,
La nuit fait place à la clarté,
Et la consonance Thebeine
Nous laisse sans difficulté.*

Te voila donc appaisé, hôte Thebain: mais comme quoy appaiserons nous Cebes ?

*De quels si rares sentimens
Faut-il auoir l'ame animée,
Pour refuter les argumens
De la subtilité Cadmée ?*

A t'ouyr respondre aux objections de Simias, i'ay bien cognu que tu trouueras le chemin de me contenter : car ie ne pensois pas qu'il fust possible de tenir contre ses objections, & me suis tout ébahy de la raison que tu as imaginée contre l'harmonie dont il n'a peu soustenir le pressant assaut; si bien que ie m'attends fort à voir le discours Cadmeen renuersé aussi bien que l'autre. Espargnez-moy, dit Socrate, ne me louiez-pas si-tost, peut-estre qu'on nous enuoirra l'explication du reste, & que ie ne m'acquitteray pas si bien du discours suiuant: Dieu y pouruoirra, mais nous qui (comme dit Homere) sommes aux prises, voyons si ce que tu as dit est quelque chose. La somme de ce que tu propose est qu'on te face voir, comme quoy l'ame est indissoluble & immortelle.

*Afin que passant chez les morts,
Et quittant la prison du corps
Où son ame estoit aseruie,
Le Sage ne se trompe pas,
En esperant qu'une autre vie
Luy doit naistre d'autre trespas.*

*Tant de voluptez mesprisées,
Tant de nuités sagement usées,
L'Enfer si long-temps combattu,
Et tant de saintes réueries,
Pour l'estude de la vertu
Ne seroient que des mocqueries.*

*Ces suprêmes felicitez,
Qui suivent les aduersitez,
Dont la vie terrestre abonde,
Seroient un esprit decouuant,
Et les plaisirs de l'autre monde
Ne se trouueroient que de vent.*

De sorte que le Philosophe qui auroit si bien estudié à la sagesse toute sa vie, se trouueroit à sa mort vn

vray fol de s'estre attendu à des choses vaines & fauf-
 fes. C'est le danger, Cebes, auquel tu crois qu'il est su-
 jet, ne cognoissant pas encore comme quoy personne
 ne se peut asseurer de l'immortalité de l'Ame : Car
 pour estre de plus longue durée & plus excellente
 que le corps, & semblable à quelque chose de diuin,
 comme aussi pour auoir esté auant le corps, & auoir
 cogneu & fait toute seule plusieurs choses, tu dis qu'il
 ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, & que
 mesme cette entrée qu'elle fait dans ce corps humain,
 lui est comme vne maladie, par où elle commence à se
 ruiner, si bien que dans la vie du corps elle n'y trouue
 que des miseres pour elle, & en la mort elle y trouue
 aussi sa ruine, & quoi qu'elle ne se loge qu'en vn corps,
 ou qu'elle reuiue dans vn ou plusieurs, cela ne sçauoit
 asseurer personne en sa mort : car il faut estre fol pour
 n'auoir point de peur en ce moment, si on ne sçai
 point parfaitement de raisons qui prouuent l'Immor-
 talité. Voila ce que ie dis, Cebes. Je l'ay tout repeté,
 afin que tu y adioustes, ou que tu en oistes encore si bõ
 te semble. Il n'y a rien, dit Cebes, pour le present que
 i'y vueille adioster ny diminuer. Lors Socrate s'ar-
 restant ve peu; & comme appellant ses esprits : ce que
 tu demandes, dit-il, ô Cebes! n'est pas peu de chose. Il
 nous faudra traiter à ce sujet la cause de la generation
 & de la corruption. A ce propos, ie te raconteray ce-
 qui m'est arriué, & si tu iuges que de ce que ie diray il
 y ait quelque chose qui fasse pour descouurir la verité
 de la question que tu proposes, tu t'en seruiras. Es-
 coutes-moy ;

*J'auois en mon ieune âge un merueilleux desir
 De voir de l'Vniuers l'admirable structure,
 Et mon esprit touché d'un iuste desplaisir
 D'ignorer les secrets qui sont dans la nature,
 Creut que c'estoit l'objet qu'il me falloit choisir.*

*Mon ame avec effort combattoit l'ignorance,
 Je bruslois d'une ardeur de deuenir sçauant,
 Et de peu de plaisir paissant mon esperance,
 Mes curiositez alloient tousiours auant,
 Pour voir si mon estude auoit quelque assurance.*

*Je croyois que c'estoit vn dessein glorieux,
De sçauoir comme quoi toutes choses arriuent,
D'entendre quelle force ont les flambeaux des Cieux,
Pourquoi les animaux ça bas meurent & viuent,
Et ce soin me rendoit tousiours plus curieux.*

*Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le sens d'aucuns ie voulois discourir,
Si ce n'est point le feu, la terre, l'air & l'onde,
Quand le froid & le chaud viennent à se pourrir,
Qui donnent la vigueur aux animaux du monde.*

Après cela i'allois imaginer si du feu, de l'air, ou du sang, nous venoit le sçauoir, ou si c'estoit le cerueau qui nous fournissoit les facultez de l'oüye, de la veüe, de l'odorat, & que de tels sens se faisoit la memoire & l'opinion, & que de la memoire & de l'opinion mise à repos, se faisoit la science. Ainsi considerant, & les corruptions de ces choses-là, & les passions qui arriuent autour du Ciel & de la terre, i'ay trouué à tout cela mon entendement fort defectueux, & me suis mis à considerer ces choses-là, si stupide que rien plus. Je m'en vay vous en apporter vne coniecture suffisante; C'est que cette consideration & cette réuerie m'offusqua tellement, qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouveau, mais encore me faisoit-elle oublier ce que i'auois appris, & ce que ie croyois avec d'autres, auoir tres-bien sçeu auparavant, comme cecy, de sçauoir de quelle sorte croist vn homme: car ie pensois qu'il estoit clair à vn chacun, que le boire & le manger font croistre l'homme, & qu'adioustant chair sur chair, & os sur os, de mesme qu'en toutes autres choses, y mettât ce qu'il leur faut, & les traittant selon que leur nature le requiert. Premièrement, d'une petite masse s'en fait vne grande, & qu'ainsi d'un petit homme s'en fait vn grand homme. C'estoit alors mon opinion, te semble t'il pas qu'elle estoit bonne? Pour moy ie la trouue bonne, dit Cebes. Prends garde encores à cecy, ie croyois que c'estoit assez bien pensé à moy, lors que voyant vn homme, ou vn cheual grand auprès d'un petit, ie iugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, & ie co-

gnoissois fort clairement que dix estoient plus que huit, pource qu'il y en auoit deux dauantage, & qu'une mesure de deux coudées estoit la moitié plus grande que celle d'une coudée. Et maintenant, luy dit Cebes, qu'est-ce que tu en iuges? Je suis veritablement, luy respondit Socrate, bien loin de croire que j'entende aucune cause de toutes ces choses-là, qui ne me peux pas bien persuader, encores que lors que quelque'un adiouste vn à vn, si cét vn à qui on a adiousté, ou cét autre vn à qui on ajouste, à cause de la conjunction de l'un à l'autre deuient deux: car j'admire comment, puis qu'estans separez, l'un & l'autre n'estoient qu'un, & n'estans point alors deux, pourquoy s'estans joints, cette congrellion qui les fait mettre l'un apres l'autre, soit la cause qu'ils soient deux: & ne puis me persuader non plus pourquoy si quelque'un vient à diuiser vn, cette diuision soit cause qu'il en soit deux: car il se trouueroit-là vne cause pour laquelle ce deux se fait; toute contraire à celle d'aparauant. La premiere cause estoit pource que l'un approchoit de l'autre, & celle-cy pource que l'un s'éloigne de l'autre, & ne pense point encore sçauoir pourquoy vn se fait; ny pour dire en somme, pourquoy quelque chose se fait, ou perit, ou est, ie ne le pense iamais entendre par cette voye, mais i'y mesle en vain quelque autre moyen, & ne reçois nullement ce-luy-là: Mais ayant ouy lire vne fois d'un liure à Anaxagoras, vne opinion qu'il auoit, que l'entendement estoit la cause de toutes choses, & dispoisoit de tout.

*Que nostre entendement dispoisoit toutes choses,
Qu'il en estoit la cause, & qu'il auoit ouuers
Les abyssmes plus creux où demeueroient enclofés
Toutes les raretez qui sont dans l'Vniuers.*

*Aussi-tost son adius arresta ma creance,
Car c'estoit le meilleur que j'eusse encore veu,
Je croyois que l'esprit ayant cette puissance,
Auroit tout disposé le mieux qu'il auroit peu.*

*Et que pour voir la cause, & la raison plus scire
Pourquoy dedans le monde vne chose perit,
Pourquoy l'autre n'est plus, & celle-cy demeure,*

Puis que le bien estoit le but de nostre esprit.

*Il falloit s'enquerir comment tout deuoit estre ;
Comme il estoit meilleur que cecy ne fust point,
Que cette chose fust, que l'autre vint à naistre,
Et nous eussions connus les causes de tout point.*

Car si l'entendement ne dispose iamais de la chose que bien, en cognoissant cōme quoy vne chose seroit bien disposée, on cognoist comme quoy elle est disposée, & qu'ainsi vn homme ne deuroit rien considerer ny de soy, ny des autres, que ce qui est de plus à propos & de meilleur. Or il est necessaire que celuy qui sçait ce qui est bon, sçache aussi ce qui est mauuais, pource que c'est vne mesme science. Dedans cette pensée, ie me resiouyissois d'auoir trouué en Anaxagoras, vn Maistre qui m'aprist ce que i'auois tant desiré de sçauoir, c'est à dire, les causes des choses. Et que premieremēt, il me dit si la terre estoit ou planiere ou ronde, & qu'apres il m'en eust apporté la cause & la necessité, c'est à dire, qu'il m'eust monstré comme quoy il estoit mieux qu'elle fut, & pourquoi elle estoit telle ; si bien que s'il me disoit que la terre estoit au milieu du monde, ie m'attendois qu'il me fist entendre qu'il estoit meilleur qu'elle fust ainsi, & que m'ayant monstré cela, ie ne serois plus en peine de chercher vn autre espece de cause.

*Qu'il apprendroit à mon sens curieux,
Pour quel sujer la terre est toute ronde,
Et s'il falloit, afin qu'elle fust mieux,
Qu'elle se tint au beau milieu du monde.*

*Je m'attendois qu'il me diroit aussi
Pourquoi se montre & se cache la Lune,
Pourquoi le iour penetre iusqu'icy,
Et ce que peut le Ciel sur la Fortune.*

*Qu'il me monstrest pourquoi tant de flambeaux
Qui dans le Ciel font leurs courses legeres,
Deuoient paroistre & si grands & si beaux,
Et nous monstrent leurs clartez passageres.*

Je m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, &

qu'il m'instruiroit clairement de quelle sorte, & pour quelle raison il estoit meilleur que cette chose, ou cette autre patist ou agist en cecy ou en cela. Car ie ne pensois pas qu'apres m'auoir dit au commencement que nostre esprit dispoist toutes choses, il m'alloit apres assigner autre cause des choses, sinon la cause d'estre bien, c'est à dire, que chasque cause est ainsi, pource que pour estre bien, il faut qu'elle soit ainsi. Si i'estois donc persuadé que nommant particulièrement les causes, il assigneroit à chasque chose pour la cause, ce qui estoit meilleur pour elle, & generalement pour la cause de toutes choses, ie croyois qu'il allegueroit le bien commun,

*Animé de cette esperance,
Jurant desia sur mon auteur,
Je trouuay que cét imposteur
Auoit pis que mon ignorance.*

*D'un auenglement qui tenoit
Ses fantaisies égarées,
Quelques natures atherées,
Sont les causes qu'il amenoit.*

*Des essences imaginaires,
L'une d'air & l'autre de feu,
Bref ie fus honteux d'auoir leu.
Des discours si peu necessaires.*

Après auoir leu tout son liure, que i'acheuay avec vne grande impatience, ie me repentis d'en auoir pris la peine: car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantaisies, & des choses incroyables, & enseignoit vne cause aussi hors de propos, que qui diroit tout ce que Socrate fait, il le fait par son entêtement; & que voulant après alleguer la cause particuliere de chasque chose que ie fais, il diroit premierement que ie suis maintenant assis icy, pource que mon corps est composé d'os & de nerfs, & que les os sont solides, & qu'ils ont vne espace de l'un à l'autre entre les jointures, & que les nerfs sont dans nostre corps en telle sorte qu'ils s'y peuuent estendre & retirer, & qu'ils lient les os avec la peau & la chair où ils sont: si bien

que montans les os en leurs conjonctions, les nerfs qui tirent & lochent communément, font que i'ay la faculté de plier chacun de mes membres, & que pour cela ie suis abaissé dans ce siege : ou si voulant alleguer la cause de la conference que ie fais icy avec vous, il diroit que c'estoit la voix, l'air, ou l'ouye, & de mauuaises raisons comme cela, sans toucher à la cause veritable, qui est la volonté des Atheniens, qui ont trouué bon de me condamner, & moy de subir la peine qu'ils m'ont ordonnée.

*Et vraiment ces nerfs & ces os
Dont auourd'huy la mort s'empare,
S'il se fust pû bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote, ou Megare.
Mais puis qu'il plaist à la Cité
De me condamner que ie meure,
Ie croy que la necessité
V'eut icy borner ma demeure ;
Et i'endure plus doucement
Vn trespas qu'un bannissement.*

Il n'y a donc nulle sorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choses-là pour des causes : mais sans doute si quelqu'un dit que sans les nerfs & les os, ie ne scaurois executer ce que i'aurois dessein de faire, il diroit vray : ce feroit pourtant vn extrême nonchalance de discours, d'asseurer que ie fais tout à cause de ces choses-là, tant que ie le fay par mon entendement, sans amener la cause d'estre bien, & sans dire que ie le fay avec ces choses, & par l'entendement à dessein de faire, comme quoy il faut que cela soit pour estre bien : & ceux qui ne s'expliquent pas comme cela, ne scauent pas discerner la vraye cause d'une chose d'avec ce, sans quoy la cause ne peut point estre cause, & que les ignorans appellent fausse cause, en prenant l'un pour l'autre.

*Comme dans vne nuit obscure,
Où nostre veüe est en defect,
Et chasque chose est sans figure,
On ne prend iamais ce qu'il faut.*

C'est pourquoy quelques-vns qui veulent que la terre tourne tousiours en ród, disent qu'elle ne bouge iamais de dessus le Ciel. Les autres qui la font comme vne grande maist de Patissier, tiennent qu'elle est soustenuë de l'air, comme d'un fondement.

*Ceux-cy croient la terre vne pesante boule,
Qui sans aucun repos autour de soy se roule,
Mais que tousiours son siege est ferme sous les Cieux :
Les autres qui la font comme vne grande buye,
Soustiennent d'un discours qui ne vaut gueres mieux,
Que la vague de l'air est le fonds qui l'appuye.*

Et ne s'enquierent ny les vns ny les autres de la puissance par laquelle elle a esté disposée aux mieux qu'elle le pouuoit estre, & ne pensent qu'elle ait vne vertu & force demonique.

*Et ceux-cy pour porter cette pesante charge,
Penseroient auoir trouué quelque puissant Atlas,
De qui l'espaule estoit plus vigoureuse & large,
Et que ce grand fardeau ne rendroit pas si las.*

Mais ils s'imaginent auoir rencontré quelque plus robuste & plus immortel Atlas, & de plus larges espauls qui puisét mieux porter tout que l'autre: & ne croyent point que la bienseance & le bon conjoignent ny contiennent aucune chose du monde. Parmy tant d'incertitudes, ie me rendrois volontiers disciple de qui que ce fust, qui me voulust enseigner la vraye cause des choses: Mais puis que ie ne la cognois point, & qu'il m'est impossible de la trouuer par moy-mesme, ny par autruy, i'ay entrepris vne seconde nauigation pour l'aller querir, & tenter vne autre voye pour paruenir à la cognoissance de la cause. Et veux-tu, ô Cebes, que ie te communique l'inuention dont ie me suis aidé? De bon cœur, respondit Cebes.

S O C R A T E.

Comme ie fus lassé de considerer les choses sans rien aduancer,

*Mon esprit rebuté de ce travail penible,
Poursuivant vn dessein qui n'estoit pas possible,
Craignit de s'aveugler par vn objet si beau,
Comme quand le Soleil dans l'Ocean arrive,
Nos regards qui tout droit contemplent son flambeau,
Se sentent éblouys d'une clarté trop vive,
Et l'unique moyen de le toucher des yeux,
C'est de le voir dans l'eau qui le nous monstre mieux.*

Ainsi pour sauuer mon esprit d'un tel éblouissement, ie creus qu'au lieu de porter mes sens tout droit, & immédiatement à mon sujet, ie ferois mieux de le cōtempler comme en un miroir, & m'imaginay qu'il falloit recourir aux raisons, pour considerer la verité par elles. Mais peut-estre que nostre comparaison ne respond point à toutes ses parties : car ie n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choses dans les raisons, les regarde plustost dans des images, que celuy qui les void dans les œuures : Car ie crois que cettuy-cy les regarde aussi bien dans des images, que l'autre qui les void dans les raisons: si est-ce toutefois que i'ay prins cette adresse, & choisi mon chemin par-là. Voicy comme quoy ie fais, supposant vne raison que ie trouue la plus valable. Je tiens pour veritable ce qui se rapporte le mieux à elle, i'observe cela, & touchant les causes des choses & touchant autre chose. Et comme i'approuue ce qui est selon la raison que i'ay posée, aussi ie desapprouue & tiens pour faux tout ce que i'en trouue éloigné. Je te veux mieux expliquer ce que ie te dis, car ie ne pense pas que tu l'entende bien encores. Non pas beaucoup, dit Cebes. Je n'ameine icy rien de nouveau, dit Socrate, mais seulement ce que i'ay repeté souuēt en la dispute precedente. Je m'en vay donc continuer à te faire voir cette espece de cause que i'ay tant traittée & reuiens à ce que i'ay si souuent presché. Je suppose donc qu'il y a quelque chose qui de soy est beau, bon, & grand, & telles autres choses. Que si tu m'accordes cela, i'espere de te faire voir ce qui est proprement cause, & de te trouuer l'immortalité de l'Ame.

Conclus quand il te plaira, ie te l'accorde.

S O C R A T E.

Mais considere en ce qui s'ensuit, si tu veux y consentir aussi : car ie pense que s'il y a quelque chose de beau outre le beau mesme, que cette chose belle, quelle qu'elle soit, n'est belle que d'autant qu'elle participe au beau, & c'est ainsi que i'en dis du reste. Ne crois-tu point que c'est pour cette cause ?

C E B E S.

Ie le crois.

S O C R A T E.

Pour moy ie ne vay point plus auant, & ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'un me demande pourquoy cecy ou cela est beau, ie luy diray que c'est à cause qu'il a ou la couleur esclatante, ou la figure belle, ou quelque autre chose comme cela : ie ne sçaurois luy respondre autre chose, & si ie recherche des causes plus auant ie me trouble. Cecy crois-je bien absolument & sans doute, combien que peut-estre sans raison que rien ne fait vne chose belle, que la presence ou la communion du beau, de quelque façon, & pour quelque raison qu'il arriue, & cela n'ose-je pas bien asseurer encore; mais que tout ce qui est beau est beau, à cause du beau. C'est ce qu'on peut respondre plus asseurement, & appuyé sur ce fondement, ie ne pense pas tomber, & ie puis dire asseurement que toute chose belle est faite belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela ? Si fay, dit Cebes. Par mesme raison, ce qui est grand par la grandeur, & ce qui est de plus grand est de mesme raison plus grand, & ce qui est plus petit, est ainsi plus petit par sa petitesse. C'est comme cela, dit Cebes. Ainsi, dit Socrate, tu n'approuueras point celuy qui diroit que cét homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, & que cét autre est plus petit que luy de toute la teste, come si leur grandeur & leur petitesse se deuoit cognoistre & discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand, n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, & plus grand à cause de la grandeur aussi; & ce qui est plus petit,

n'est aussi plus petit que de la petiteſſe, & à cauſe de la petiteſſe. Tu raiſonneras ſans doute ainſi, de peur que ſi tu viens à dire que quelqu'un eſt plus grand ou plus petit de la teſte, on ne t'obieſte que premieremēt par cette raiſon vne meſme choſe fait le plus grand, plus grand; & le plus petit, plus petit, apres que de la teſte donc cecy ſera moindre, cela auſſi qui eſt plus grand en eſt plus grand, & que c'eſt vne choſe monſtrueuſe que ce qui eſt grand ſoit grand, à cauſe de ce qui eſt petit. Ne craindrois-tu pas auſſi de dire que dix ſont plus que huit, à cauſe des deux, pluſtoſt qu'à cauſe de la multitude ou numeralité? & ſemblablement qu'une meſure de deux coudées eſt plus grande que celle d'une coudée, à cauſe de cette moitié, pluſtoſt qu'à cauſe de la grādeur? c'eſt ce que tu deurois craindre de dire. Et ne craindrois-tu point de dire que ſi un eſt adjouſté à un, que cēt adjouſtement eſt la cauſe qu'il ſ'en fait deux, & ſi un ſe diuiſe, cette diuiſiō eſt la cauſe qu'ils ne ſont deux: Mais tu dois crier tout haut, & aſſeurer que tu ne ſçais comme quoy autrement, ou cecy, ou cela ſe fait, que par la participation de l'eſſence qui luy eſt propre, à laquelle il participe: & que tu ne ſçais point autre cauſe pourquoy il faut que ces vns qui doiuent eſtre deux ſoient participans, & comme auſſi tout ce qui doit eſtre mis à un, doit eſtre participant à l'vnité, & laiſſeras ces adjonſtions & diuiſions & toutes ces ſubtilitez à de plus ſçauāſ que toy, pour faire des réponces pareilles à leur fantaſie. Mets moy touſiours en défiance, & craignāt comme on dit, ton ombre meſme, tu te tiendras touſiours ferme en la raiſon que tu auras poſée, & feras tes réponces de la forte; Que ſi quelqu'un ſe tenant à la meſme raiſon que tu aurois poſée, venoit à te preſſer, tu le laiſſeras-là ſans luy répondre qu'apres auoir conſideré, ſi ce qui ſuit de cette raiſon s'accorde avec elle ou non. Que ſi tu eſtois obligé à rendre raiſon de la raiſon même que tu aurois poſée, il te faudroit recourir à d'autres poſitions, & choiſir celle qui te ſembleroit la meilleure de toutes les precedentes, & ne confondrois iamais comme font les contentieux, les principes, & ce qui dériue des principes, ſi pour le moins tu voulois trouuer,

quelque chose du vray : car pour ces contentieux , ils n'ont ny soin, ny discours qui tède à cela, & si ne laissent point à faute de s'apiece de plaire & trouver leur compte dans cét embrouillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes, si tu es du nombre des Philosophes, tu feras, ie pense, ce que ie dis.

PHÆDON.

Cebes & Simias approuverent là tout ce que Socrate disoit.

ECHECRATES.

Ils auoient sans doute raison d'y consentir, car ie ne pense pas que ce discours ne soit maintenant assez clair aux plus hebetes.

PHÆDON.

Aussi n'y eust-il personne en la compagnie qui ne le trouuast aisé.

ECHECRATES.

Ce n'est pas de merueille , puis que moy qui n'y estois point, le comprends fort bien, & le trouue facile seulement à te l'ouyr dire. Mais apres cela , comme quoy est-ce qu'il poursuiuit ?

PHÆDON.

Après que Socrate les eust rangez à son opinion , & qu'ils luy eurent accordé que chacune des especes est quelque chose, & que ce qui leur participe prend d'elles sa denomination , il se mit encore à les interroger de cette sorte.

SOCRATE.

S'il en est ainsi que nous auons montré, auouëras-tu point alors que tu dis que Simias est plus grand que Socrate, & plus petit que Phædon , que ces deux choses-là sont en Simias, c'est à dire, la grandeur & la petitesse ?

CEBES.

Affeurément.

SOCRATE.

Et tu confesses toutefois que Simias surpasse Socrate , non pas en la sorte que tes paroles le disent, car tu ne crois pas qu'il ait esté ainsi ordonné par la nature, que Simias entant que Simias surpasse Socrate; mais à cause de la grandeur de stature qu'il a, ny que Socrate

aussi soit moins que Simias, entant qu'il est Socrate, mais à raison de sa taille qui est petite, au respect de celle de Simias.

C E B E S.

Je le crois comme cela.

S O C R A T E.

Et semblablement Phædon ne surpasse point Simias entant que Phædon, mais entant qu'il est de grande stature au prix de Simias, qui se trouue de petite taille, au respect de Phædon.

C E B E S.

Il est ainsi.

S O C R A T E.

Si bien que Simias aura la denomination de petit & de grand : car il est entre les deux, surpassant par sa grandeur la petitesse de l'un, & cedant par sa petitesse à la grandeur de l'autre.

P H Æ D O N.

Alors il nous dit en souffrant; Il semble que ie vous ay descrit cecy avec trop d'affection, si est-il pourtant de mesme que i'en ay parlé.

C E B E S.

Il appert.

S O C R A T E.

Je le dis à dessein de vous faire croire ce que ie crois aussi. Mon opinion est que la grandeur ne veut iamais non seulement estre ensemble & grande & petite, mais aussi que cette grandeur qui est en nous ne reçoit iamais petitesse, & ne veut point estre surmontée : mais que de deux choses il en arriue l'une, ou qu'elle fuit & se retire quand la petitesse son contraire approche, ou bien qu'elle meurt & finit aussi-tost que la petitesse est arriuée: car elle ne peut attendre, ny se rendre en receuant la petitesse, autre chose que ce qu'elle estoit: côme moy par exemple, qui ay la petitesse, tandis que ie suis ce que ie suis, sans doute ie ne puis estre que petit. Tout de mesme vne chose grande ne peut estre petite, & ce qui est de petit en nous, ne peut ny deuenir ny estre grand, ny aucune sorte de contraire: car vn contraire tant qu'il demeure tel qu'il estoit, ne peut iamais deuenir son contraire, mais il faut qu'il

fuye ou perisse auffi-tost que son contraire arriue.

C E B E S.

C'est iustement mon opinion.

P H A E D O N.

Alors quelqu'un de la compagnie, (ie ne sçaurois dire maintenant qui ce fust) comme tout esbahy, se prit à dire; Bons Dieux, ne nous a-t'on point accordé dans les discours precedés tout le cōtraire de ce qu'on nous vient de dire icy ? car on nous a monsté que du moindre se faisoit le plus grand, & du plus grand le moindre, & que sans doute il y auoit vne generation des contraires les vns des autres, & maintenant il semble que vous disiez que cela ne se peut. Socrate auançant vn peu la teste, escouta cela, & tout à l'instant; Tu as (dit-il) bonne memoire d'auoir retenu cela: mais tu n'entends pas pourtant la difference qu'il y a de ce que nous disons à cette heure, à ce que nous auons dit auparauant: car alors nous disions que d'une chose cōtraire se faisoit vne chose cōtraire; & ici nous disons qu'un contraire ne peut iamais deuenir son contraire, ny touchant ce qui est en nous de contraire, ou en la nature. Nous parlions des choses qui ont des contraires, & les appellons du non de contraires: & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'un de l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes, & toy dit Socrate, ne te trouues-tu point troublé pour cette objection ?

C E B E S.

Nullement.

S O C R A T E.

Nous auons donc simplement aduoué, qu'un contraire ne se fait iamais de son contraire.

C E B E S.

Il est vray.

S O C R A T E.

Prends garde si tu n'es point aussi d'accord avec moy en cecy: Appelles-tu cela quelque chose, la chaleur & le froid.

C E B E S.

Sans doute.

Mais appelles-tu simplement le chaud & le froid neige & feu ?

C E B E S.

Non vrayement.

S O C R A T E.

Tu dis donc que la chaleur est quelque autre chose que le feu, & le froid quelque autre chose que la neige.

C E B E S.

Ie le pense.

S O C R A T E.

Mais tu crois bien aussi que la neige tant qu'elle est neige ne peut point recevoir de chaleur, comme nous disions, & qu'elle ne peut estre ensemble, & neige & chaude, mais que la chaleur venant, il faut qu'elle fuye, ou qu'elle cesse d'estre ; & que le feu tout de mesme, le froid venant, se dérobe ou s'esteigne, & qu'il ne scauroit estre ensemble & feu & froid.

C E B E S.

Tu dis vray.

S O C R A T E.

Remarque donc qu'il y a certaines choses, qui non seulement honorent tousiours l'espece de leur nom: Mais encore quelque autre chose qui n'est pas à la verité ce qui est le premier, mais qui en a la forme tandis qu'il est, & voicy en quoy tu trouueras peut-estre plus claire ce que ie dis, non-pair, garde tousiours ce non-pair : mais n'en a-t'il point aussi d'autre ; car c'est ce que ie cherche, scauoir s'il n'y a point quelque autre chose qui n'est pas à la verité proprement ce qu'est non-pair ; mais qui cependant avec vn autre nom qu'il a, est obligé aussi de porter tousiours ce nombre non-pair, pource qu'il est ainsi ordonné par la nature, qu'il ne peut iamais estre abandonné du non-pair, comme le nombre de trois que nous appellons le ternaire, ne te semble-il point qu'il est tousiours appelé ternaire, & non-pair ? lequel non-pair n'est pas cependant la mesme chose que ternaire, car il est dit aussi bien & de cinq, & de sept, comme de trois, & autre medité de nombres ou imparieté ; car chacun de ces nombres-là est aussi bien non-pair, que le ternaire, n'étant pas cela

mesme qu'est non-pair, chacun d'eux ne laisse pas d'estre non-pair, semblablement & deux, & quatre & autre ordre de nombre quel qu'il soit, combien qu'il ne soit pas cela mesme qu'est pair, chacun d'eux pourtant est pair.

C E B E S.

Sans doute.

S O C R A T E.

Regarde donc icy ce que ie demande, c'est qu'il semble veritablement que non seulement les contraires entr'eux ne se reçoivent iamais l'un l'autre, mais aussi que les choses qui sont de telle sorte que n'estans point contraires entr'elles-mesmes, cependant possèdent tousiours des contraires, ne reçoivent iamais vne espece contraire à l'espece qu'elles ont, mais qu'à son arriuée elles s'en vont ou perissent. Ne dirons-nous point que trois defaudront plustost, & paroïroient toute autre chose plustost que d'estre faits pairs, en tant qu'ils sont trois ?

C E B E S.

Il est vray.

S O C R A T E.

Si est-ce pourtant que la duité n'est pas contraire à la ternité.

C E B E S.

Nullement contraire.

S O C R A T E.

Si bien que non seulement les especes contraires ne se reçoivent iamais entr'elles-mesmes, mais qu'outre les especes, il ya des choses qui ne souffrent point l'entrée des contraires.

C E B E S.

Tu dis vray.

S O C R A T E.

Veux tu donc que nous définissions, s'il nous est possible, ces choses-là comme elles sont ?

C E B E S.

Ie le desire fort.

S O C R A T E.

Ces choses, Cebes, ne sont-elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est con-

crainct de retenir non seulement l'idée de soy-mesme, mais d'auoir aussi son contraire ?

C E B E S.

Comme quoy est-ce que tu dis cela ?

S O C R A T E.

Comme ie disois vn peu auparauant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'idée de trois, doit estre non seulement trois, mais aussi non-pair.

C E B E S.

Il est vray.

S O C R A T E.

A cela nous disions qu'une idée contraire à la forme qui parfait cela, n'arriue iamais.

C E B E S.

Iamais.

S O C R A T E.

C'est pourquoy le nombre de trois est exempt d'estre pair.

C E B E S.

Il est vray.

S O C R A T E.

Il s'ensuit donc que la ternité ou nombre de trois est necessairement non-pair.

C E B E S.

Ie l'aduouë.

S O C R A T E.

Ainsi ce que i'auois pris à definir, à sçauoir quelles choses ce sont qui n'estant contraires à rien ne reçoient pas pourtant le contraire: Cela, dis-je, est de mesme que la ternité, qui n'estant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant iamais, pour ce qu'il luy apporte tousiours ce qu'il luy est contraire. Tout de mesme en est-il du nombre de deux au non-pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur, & de beaucoup d'autres choses comme cela. Vois donc maintenant, Cebes, si tu ne penses point qu'il faille definir ainsi, que non seulement le contraire ne reçoit point son contraire, mais aussi ce qui apporte quelque chose de contraire à ce où il va. Ce qui apporte ne recevra iamais une forme contraire à ce qui est apporté; retiens-le donc bien encor, car il n'est pas inutile de le redire:

iamais le nombre de cinq ne recevra l'espece du pair, ny dix qui est le double du non-pair: car cettuy-cy qui est contraire à l'autre, ne reçoit pourtant jamais l'espece de non-pair; ny au nombre de douze, les six moitez de ce douze ne reçoivent jamais la forme du tout, ny de tous autres qui ont comme cela la moitié d'un nombre, ou qui en ont une troisieme partie, ne reçoivent jamais la forme du plus grand nombre; car en la recevant ils periroient, & ne seroient plus ce tiers, ou cette moitié qu'ils estoient. M'entends-tu bien, & te trouves-tu bien de mon aduis en tout cela?

C E B E S.

Fort bien.

S O C R A T E.

Derechef, dy-moy comme depuis le commencement, & me responds, non point parce que i'interroge, mais par autre chose à mon intention. Or ie dis outre cette responce assurée que nous auons posée dès le commencement, rends-moy quelque autre responce aussi assurée, qui soit tirée de ce que nous auons dit plus facilement, cōme si tu m'interrogeois de la sorte; Dis-moy Socrate, qu'est-ce qui estant dans le corps, l'eschauffe? le ne t'iray pas rendre cette assurée & grossiere responce, que c'est la chaleur, mais d'une plus exquisite, tirée de nos discours plus recens, ie te diray que c'est le feu. De mesme si tu me demandes, qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade? le ne te respondray pas la maladie, mais la fièvre: & si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans un nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'impairité, mais l'uniré, & comme cela en autres choses prends garde si tu comprends bien mon sens.

C E B E S.

Entierement.

S O C R A T E.

Responds-moy donc, qu'est-ce qui estant dans le corps le rend viuant?

C E B E S.

L'ame.

S O C R A T E.

Et cela n'est-il pas tousiours?

CEBES.

Il ne peut-estre autrement.

SOCRATE.

L'ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, luy apporte sans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a-il point quelque chose contraire à la vie?

CEBES.

S'y-a.

SOCRATE.

Et qu'est-ce?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE.

Or l'ame ne reçoit jamais le contraire de ce qu'elle amene, comme nous avons accordé au discours precedent.

CEBES.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions-nous tantost ce qui ne reçoit point l'idée du pair?

CEBES.

Non-pair.

SOCRATE.

Et ce qui n'est point capable de iustice ou de musique, nous l'appellons iniuste ou non-musicien, & si ce qui n'est point capable de la mort, & qui n'en reçoit point, comment l'appellerons-nous? Sans doute immortel. Or l'ame veritablement ne reçoit jamais la mort, elle est donc immortelle.

CEBES.

Il s'ensuit sans doute, qu'elle est immortelle.

SOCRATE.

Et l'ame veritable ne reçoit jamais la mort.

CEBES.

Jamais

SOCRATE.

Auons-nous donc fait voir cela assez clairement?

Tres-bien & tres-suffisamment.

S O C R A T E.

Ne te semble-il point aussi, ô Cebes ! que si le non-pair estoit exempt de ruine & de mort, trois le feroit aussi ; & si ce qui n'est point capable de recevoir la chaleur ne perissoit iamais, que la neige aussi demeureroit aupres du feu sans se fondre, & qu'elle ne periroit point, & ne receuroit point de chaleur.

C E B E S.

Ie le croy.

S O C R A T E.

Par mesme raison, si ce qui n'est point capable de devenir froid, ne mouroit iamais lors que le feu attaque le froid, le feu ne s'esteindroit pas pour cela, & ne s'évanoüyroit point : mais il se retireroit sans danger.

C E B E S.

Il le faudroit par nécessité.

S O C R A T E.

Par vne pareille nécessité pouons-nous conclure, touchant l'immortel, que si ce qui est immortel ne perit point, il est impossible que l'ame perisse à la veüe de la mort : car comme nos discours precedens ont montré, elle ne peut point recevoir la mort, & ne peut point perir, cōme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non-pair ne peut point estre pair, ny le feu froid, ny la chaleur qui est au feu froide.

Au reste quelqu'un pourra dire, que combien que le non-pair ne devienne iamais pair pour l'arriüée du pair en luy, comme nous auons esté d'accord, que toutesfois apres le non-pair, disons que le pair succede à sa place. Et si quelqu'un nous disoit que le non-pair est dissout & n'est plus, nous ne luy sçaurions nier cela : A la verité ne sçaurions-nous aussi ; car il n'est pas du non-pair comme de ce qui est indissoluble, & s'il en estoit de mesme, nous trouuerions facilement que pour le pair venant, le non-pair ny les trois ne periroient point, & pourrions tenir le mesme, & du feu de la chaleur, & de tout le reste, Ne le pourrions-nous pas bien à ton aduis ?

Fort aisément.

S O C R A T E.

Mais pour ce qui est de l'immortel, s'il nous appert qu'il est incapable de perir, il nous appert aussi que l'ame outre qu'elle est immortelle, est aussi incapable de perir. Si cela n'estoit point accordé il faudroit trouuer vne autre raison, mais il n'en est nullement besoin touchant cela : car qu'est-ce qui seroit indissoluble, si ce qui est immortel & d'éternelle durée se pouoit dissoudre ?

*Nostre ame deslogeant du corps,
Auecques ses organes morts,
Ne seroit que vers & que poudre,
Et tout l'enclos de l'Vniuers
N'auroit plus rien exempt des vers
Si l'immortel se peut dissoudre,
Les Dieux mesmes seroient dissous
Et les Dieux mourroient comme nous.*

Mais puis que ce qui est immortel est aussi incorruptible, pourquoy est-ce que l'ame si elle est immortelle, ne seroit-elle point aussi incorruptible ?

C E B E S.

Il s'ensuit necessairement.

S O C R A T E.

*Ainsi quand la mort nous separe,
Sa fureur prend pour son objet
Tout ce que l'homme a de sujet
A sa possession auare :
Mais ce que nous auons de beau,
D'indissoluble & d'inuisible,
D'immortel & d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leurs organes,
Logerons heureux chez les Manes.*

C E B E S.

Il ne me reste nulle sorte de difficulté qui m'empesche de consentir à ton opinion : mais si Simias ou quelqu'un de la compagnie a quelque chose à dire, ils

n'ont que faire de se taire ; car il me semble qu'on ne doit laisser passer le temps en l'occasion d'ouyr parler de telles choses , ou d'en discourir.

*Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout éclaircy,
Et le temps est bien cher aussi
Quand on traite, ou quand on escoute
Des discours pareils à ceux-cy.*

S I M I A S.

Je n'ay rien à dire non plus que toy , ô Cebes ! contre les raisons precedentes; toutefois la grandeur de la chose dont il s'agit & la foiblesse humaine me donnent assez de defiance sur ces discours.

S O C R A T E.

Tu as raison, Simias , & nos premieres propositions, combien qu'elles vous semblent dignes de foy, ont besoin pourtant d'estre plus diligemment considerées: que si vous le pouvez vne fois assez comprendre, vous fuirés cette raison autant qu'il est possible de le faire, & cela estant rendu clair, vous n'aurez plus rien à demander.

S I M I A S.

Tu dis vray.

S O C R A T E.

*Amis, si l'ame est eternelle,
Il est bien iuste de songer
Comme quoy nous devons purger
Tout le mal qui se trouue en elle,
Ce mystere, à qui l'a compris,
Est bien utile à nos esprits,
Et deuant que nostre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le iour,
Nous eschangerons cette demeure
A quelque plus heureux séjour.*

*Et s'il faut que la pourriture
Fasse manger nostre ame aux vers,
Lors que nos membres sont couuers
Du fardeau de la sepulture ;
Les mauvais ont le bon destin,
Car où se trouueroit enfin
La peine , ou le plaisir de l'homme,*

*Si quand les corps sont desmolis,
L'ame languit, & se consume
Avec les os ensevelis?*

*Mais puis que nostre esprit s'éloigne
Quand la mort saisit nostre chair,
Qu'il ne se laisse point toucher,
Et ne devient jamais charongne,
Tous ces esprits pernicious,
Qui des actes plus vicieux
Rendent l'ame & la chair complices,
Ne scauroient fuyr leur tourment,
Et rencontrent mille supplices
Dans les horreurs du monument.*

*Et les ames les mieux sensées,
Dont la prudence & la bonté
Gouvernent à leur volonté
Les mouvemens & les pensées,
Avec le sçavoir qui les suit,
Elles s'en vont guster le fruit
De leurs attentes arrivées,
Rien ne les suit que leur sçavoir,
Quand le trespass les a privées
Du corps qu'elles souloient avoir:*

*Dés le premier pas de la fuite
Qu'elles prennent à leur départ,
L'ame qui porte pour sa part
La gloire d'estre bien instruite,
Trouve bien de l'avancement
En son heureux commencement:
Mais telles qui n'ont pour partage
Que l'ignorance & que le mal,
Trouvent bien du desavantage
En ce délogement fatal.*

*Vn Demon qui durant la vie
Habite l'esprit d'un chacun,
Pour la loy d'un destin commun,
Conduit l'ame qu'il a suivie,
Et la meine dedans un lieu,
Où du commandement de Dieu
Toutes les ames ramassées,
Vont recevoir leur jugement,*

*Aussi-tost qu'elles sont passées
Dans leur eternel logement.*

*Ces Demons , comme ils ont la charge
De les prendre au sortir d'icy,
Après leur iugement aussi
Leur font voir vne plaine large,
Où l'ame vefue de son corps,
Attendant de nouueaux ressorts,
Long-temps errante & vagabonde,
Se traifne aux bords des fleuves noirs,
Dont les peuples de l'autre monde
Arrousent leurs hideux manoirs.*

*Leurs fatalitez acheuées,
Elles rompent ce dur sommeil,
Et retournent vers le Soleil
Dont elles ont esté priuées :
Vn Demon aussi les conduit
Hors de cete profonde nuit,
D'où leur iuste sort les renuoye,
Et dans ces incogneus quartiers,
Leur passage au lieu d'une voye
Trouue de differents sentiers.*

*Mille destours , mille trauerses,
Dans ces lieux , s'offrent à leurs pas,
Quoy que Thelephe ne creut pas
Tant de routes, ny si diuerses :
Æschile qui la fait parler,
Entendit qu'il falloit aller
Par vne carriere assez droite,
Et qui ne se monstroir de rien,
Ny plus large, ny plus estroite
Au meschant qu'à l'homme de bien.*

*Mais ces opinions le trompent,
Ces chemins sont pleins de marests,
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent :
Sans doute Æschile estoit menteur,
Et sans l'aide d'un conducteur,
Qui n'ignore pas vne adresse ,
Les esprits ne scauroient passer,
Et j'army la nuit & la presse,*

Se verroient tous embarrasser.

*Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les iours
Que ces chemins ont des destours,
Et qu'ils sont pleins de precipices &
Si bien qu'un esprit moderé,
S'estant commis de si bon gré
Au Demon qui le veut conduire,
Trouve son voyage plaisant,
Et se laisse si bien instruire,
Qu'il n'ignore rien du present.*

*Au contraire, une ame enchaînée
Des liens de la volupté,
Et d'un sentiment enchanté,
Parmy la chair contaminée,
Quand la mort finit ses plaisirs,
Bruissant encore des vains desirs,
Dont le sang l'auoit chatouillée,
Recherche autour des os pourris
Cette charongne despoillée,
Où ses vices estoient nourris.*

*A la fin quand de longues gehennes,
Pires que flammes & que fers,
La reiettant dans les Enfers
Pour y continuer des peines,
Le vieux Demon qui l'introduit
Dedans l'Empire de la nuit,
La quitte dans ces riuës sombres,
Où tout le temps de son erreur,
Ny l'Enfer ny les autres ombres,
Ne la souffrent qu'avec horreur.*

*Chaque esprit gronde à ses approches,
Tous les Manes troublent sa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faits,
La percent toute de reproches,
Il faut des siècles infinis,
Auant que ses forfaits punis
Elle eschappe de sa torture,
Et sort par la nécessité
Du grand ressort de la nature,
Par qui tout est ressuscité.*

Ces vilaines ames apres de longues erreurs & des peines infinies, retrouuent dans le monde des habitations toutes conformes à leurs mauuais sentimens ; & les bonnes au contraire , sans estre obligées à l'erreur ny au supplice des autres , iouyissent bien-tost apres leur trépas d'une demeure fortunée , capable d'exercer leurs iustes & prudentes volonte , elles s'en reuont sans doute en des lieux bien-heureux , car ce sont les Dieux qui prennent la peine eux-mesmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup de lieux , & de bien admirables , & n'est pas si grâde , ny telle que disent quelques-uns , au moins à ce que i'en ay appris par d'autres.

S I M I A S.

Comment me dis-tu cela ? pour moy i'ay bien ouy dire beaucoup de choses du Globe de la terre , mais non pas ce que tu dis en auoir appris de veritable , & serois bien aise que tu prinsles la peine de le raconter.

S O C R A T E.

Veritablement il me semble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choses se font , & que de trouuer quelles sont les vrayes , c'est ce qui surpassè sa faculté. Je ne pense pas aussi moy-mesme y suffire , & quand bien i'en serois parfaitement sçauant , ma vie seroit trop courte pour vn conte si long : ie te diray bien pourtant la forme du Globe de la terre , & ses lieux , de la sorte que ie crois qu'ils sont.

S I M I A S.

Ce sera bien assez.

S O C R A T E.

*Je croy que cette masse est ronde,
Que les Cieux luy sont à l'entour,
Et que ferme dans son seiour,
C'est son propre poids qui la sonde :
Les Cieux qui sont égaux par tout,
La balancent de bout en bout,
Elle mesme en soy soustenuë,
Par tout pesante également,
Se tient sans s'aider de luy nuë,
De son contrepoids seulement.*

Car

Car vne chose qui est ainsi d'égale pesanteur, si elle est mise au milieu de quelque chose aussi égale par tout, elle ne sçauroit pancher ny d'un costé ny d'autre: & se trouuant avec tant de rapport, elle demeure & tient par l'inclination & la disposition d'autrui: C'est ce que ie me suis premierement persuadé.

SIMIAS.

Auec beaucoup de raison.

SOCRATE.

*Cette masse ainsi suspendue,
Et comme ie le croy sçauoir,
Est comme il est aisé de voir,
D'une merueilleuse estendue:
Nous icy comme des fourmis,
Et des grenouilles, sommes mis
Autour des marests & de l'onde,
Entre le Phaside & ce lieu,
Où les piliers d'un d'emy-Dieu,
Creurent auoir borné le monde.*

*En plusieurs endroits de la sorte,
Habitable comme ceux-cy,
Elle a des logemens aussi
Pour d'autres mortels qu'elle porte:
Car selon la forme & le fais,
Qui de l'onde ou de l'air espais
Dedans cette grandeur s'escoule,
Ses flancs deuiennent enfoncez
Et fournissent des lieux assez
Pour faire peupler cette boule.*

*Vne plus excellente terre,
Pleine de douceur & de paix,
Où l'air ne fait venir iamais
L'importunité du tonnerre,
Pure & parfaite en tous ses lieux;
Est assise dedans les Cieux,
Où tout est pur, tout admirable,
Là les Astres sont arangez,
Là les Bien-heureux sont logez;
Là tout est plaisant & durable.*

*Ce grand Palais de la Nature,
Comme ie croy, s'appelle Ether,*

Par ceux à qui i'ay veu traiter
Des secrets de cette structure :
Les Astres apres ces objets,
Qui demeurans ainsi sujets,
Penetrent les airs comme verre,
Et iusqu'au fonds de l'Vniuers
Cherchent les chemins entr'ouuers
Pour passer au sein de la terre.

Nous icy comme dans un autre,
Vn peu touchez de leurs rayons,
Asez imprudemment croyons
Estre bien esloignez du centre :
Nous pensons que nostre sejour
Est au plus haut du large tour
Qui ceint l'enclos de cette masse,
Que la terre est toute deßous,
Et que les bestes avec nous
N'en habitent que la surface.

Ainsi les Tritons & les Mérée,
Qui dedans l'abisme des eaux
Voyent le Ciel & ses flambeaux
Au trauers de l'onde azurée,
Imagineroient sans raison,
Que leur moite & basse prison
Seroit tout au deßus de l'onde,
Et que les lumieres des Cieux
Ne scauroient apparostre mieux
En quelqu'autre quartier du monde.

Ils croiroient que dedans Neptune
Les Astres s'iroient allumer,
Et qu'ailleurs que dedans la mer,
Ne loge ny Soleil ny Lune,
Mais s'ils auoient tant seulement
Du deßus de leur Element
Contemplé le siege où nous sommes,
Leurs erreurs s'éuanoüiroient,
Et leurs regards s'ébloüiroient
De la clarté qui luit aux hommes.

Nous icy comme dans des caues,
Trop pesans pour nous enuoler,
Sous le grand Empire de l'air

DE L'AME.

Demeurons comme des esclaves;
 Nous croyons que les feux luisans
 Au trauers de l'air conduisans
 Tant de lumieres incogneues,
 N'ont autre siege que les airs,
 Et que d'où partent les esclairs,
 De là partent aussi les nuës.

Mais si iamais quelque aduanture
 Nous esleuoit d'un coup de vent,
 Pour nous faire voir plus auant
 Les merueilles de la Nature,
 Nous irions iusqu'où le Soleil
 Paroit si clair & si vermeil,
 Iusqu'où ces nuageuses voiles
 N'ont encore iamais monté,
 Et dans un Ciel où la clarté
 S'accorde avecque les estoilles.

Là bien plus haut que le tonnerre
 Dans un Palais si glorieux,
 Si quelqu'un abaissoit les yeux
 Sur les ordures de la terre,
 Il seroit honteux de la voir
 Et rauy du nouveau sçauoir
 De tant de merueilles si rares,
 Voyant qu'au prix de tant de bien;
 Tous nos tresors sont moins que rien;
 Se mocqueroit bien des auares.

Les poissons hors de la cauerne,
 Où la bize & les aquilons
 Renuersans l'onde & les sablons,
 Troublent le Dieu qui les gouuerne:
 Hors des creux puants de la mer,
 Où tout est vilain, tout amer,
 Tout rongé de sel & d'escume,
 Trouueroient beaux ces lieux icy,
 Comme nous le Palais aussi,
 Où la torche du iour s'allume.

Les marbres qui sont nos murailles;
 Les joyaux qui parent nos doigts,
 Et tout ce que les champs Indoïs
 Se laissent tirer des entrailles.

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

Bref, tant de biens de tant de prix,
 Où des plus connoisseurs esprits
 L'insensé desir se limite,
 Ne sont rien en comparaison
 De ce qui luit dans la maison
 Où la troupe des Dieux habite.

Sur ces propos icy ie vous raconteray vne fable
 tres-belle, si vous la voulez ouyr, pour vne plus claire
 intelligence des contrées de cette excellente terre qui
 est au dessous du Ciel.

SIMIAS.

Nous serons tous bien aises de l'entendre,

SOCRATE.

Qui de ce lumineux Royaume,
 Que iamaïs la nuit ne voila,
 Pourroit voir cette terre-là,
 Il y verroit comme vne Paume,
 De qui le dessus est couuert
 De iaune, de blanc, ou de vert,
 Et mille autres couleurs encore,
 Comme celle de l'arc d'Iris,
 Comme l'esmail des prez fleuris,
 Et du chariot de l'Aurore.

Tout ce qu'on voit dans la peinture
 Des portraits qui se font icy,
 Comme tous nos objets aussi
 Imitent un peu leur nature,
 Nos sembles & basses couleurs
 N'aprochent point l'esclat des leurs,
 Ny la neige, ny l'escarlata,
 Ny le iaune du lourd metal,
 Qui dedans l'ame du brutal
 Si dangereusement esclate.

Mille autres couleurs incognues
 A la faculté de nos yeux,
 Brillent en ses sublimes lieux
 Au trauers de l'onde & des nuës,
 Et le creux d'un séjour si beau,
 Qui s'emplit de l'air & de l'eau
 Que tousiours la nature y verse,

*Luit d'un esclat tout different,
Si bien que cette terre prend
Toujours quelque couleur diuerse.*

*La sont peints les fruiets & les arbres,
Chaque fleur vaut un diamant,
Là c'est bastir honteusement,
Que de faire servir les marbres,
Les escarboucles & les rubis,
Et ce qu'un Roy sur ses habits
Peut faire voir de plus superbe,
Se trouue parmy leurs forests,
Comme icy dedans nos marests
Se trouue du sable & de l'herbe.*

*L'argent y donne peu de ioye,
Et les metaux de plus de pris
Y viennent si fort à mespris,
Qu'on n'en fait point de la monnoye :
La toute sorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux,
Où nostre terre est affermie,
Viuent avec liberté,
Et dans des lieux pleins de santé,
Iouyssent d'une longue vie.*

*On voit là des plaisans risages,
Affranchis de la loy du sort,
Et iusqu'où la faim de la mort
N'estendit iamais ses rauages:
On y voit des Iles aussi
Bien plus belles que celles-cy,
Ce n'est point la mer qui les touche,
Elles ont au lieu de rempars,
Un air serain de toutes parts,
Où iamais Phœbus ne se couche.*

*Ceux qui dans ce pays de grace
Occupent ces Palais heurieux,
Sont plus grands & plus vigoureux
Que n'est cette mortelle race :
Les elemens leur sont plus doux,
L'air leur est ce que l'onde à nous ;
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de nostre air infecté,*

*Un beau Ciel tout plein de clarté
Est ce que leur poulmon respire.*

*Ils ont l'esprit & le visage
Plus aimables que nous n'avons,
Et des choses que nous sçavons,
Un plus grand & meilleur usage:
Ils ont les sens en leur vigueur,
Et la déplaisante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne trouble pas un de leurs iours,
Non plus que les fascheux discours
Que font nos ames estourdies.*

*D'autant que l'air vaut mieux que l'onde,
Et que le Ciel vaut mieux que l'air,
Tout ce qui fait vivre & parler,
Est meilleur en cet autre monde:
Ainsi de ces heureux humains,
Les esprits & les corps bien sains,
Dans leur forte temperature,
Peuvent heureusement sçavoir
Jusques où s'estend le pouvoir
Et la volonté de nature.*

*Là sont tous ces fameux miracles
Que nous oyons dire des Cieux,
Et ces vrais Organes des Dieux,
Que les mortels nomment Oracles:
De vrais Temples & des Autels
A l'entretien des immortels,
Leur donnent une libre entrée,
Et dans cet admirable lieu
Il est aisé de voir un Dieu,
Comme un homme en cette contrée,*

*Sans aucun ombrage des nuës,
Loin de la nuit & du sommeil,
On y voit & Lune & Soleil,
Et toutes les Estoilles nuës:
Jamais aucun trait de mal-heur
N'y fit venir une douleur,
Les Dieux ne sont là que propices,
On ne voit point là de prison,
Ni de peste, ni de poison,*

Ni de fers, ni de precipices.

Des canaux de diuerses sortes
Retiennent des eaux là dedans,
D'où saillent des ruisseaux grondans
Par les plis de leurs veines tortes;
Ces fosses en diuers endroits
Sont ores larges, ores estroits,
Leur emboucheure est toute ronde,
Ils different de ceux d'icy,
Ores du bord plus estreßy,
Ou de la baze plus profonde.

Chacun dans les creux qui le serre,
Suiuant un poids qui va dessous,
Ces canaux se rencontrent tous
Dans le centre de cette terre;
Là mille merucilleux ruisseaux
Changent l'un l'autre de vaisseaux,
Ils meslent mille fois leur course,
Et chacun forcé de changer,
Laisse dans un gouffre estrange
Ce qu'il apporte de sa source.

Icy des eaux viues & fortes
Vomissent le soulfre & le feu,
Foy d'autres qui coulent peu,
Laißent geler leurs vagues mortes:
Ces fleuues eternels & grands
Sont l'un de l'autre differents;
L'un est fascheux, l'autre est facile,
L'un est clair, l'autre est un torrent,
Toußours parmy la bourbe errant,
Comme fait celuy de Sicile.

Depuis le haut iusqu'à la baze,
L'un dedans l'autre renuersez
Ces fleuues sont tous balancez
Dans un profond & large vaze,
Qui panche indubitablement
De tous costez également;
Ce vaze est ce fossé d'Homere,
De tout ce globe se couurant
Que tous ces fleuues vont osurant
Comme le ventre de leur mere.

Cette masse d'eau passagere
 Dans ce vase ainsi suspendu,
 Ny trop serré, ny trop fendu,
 N'est ny pesante ny legere,
 Cette humeur est sans fondement,
 Comme aussi sans nul firmament,
 Elle s'abaisse, elle se leue,
 Elle s'enfuit, elle reuiet,
 Elle s'stance & se retient,
 Sans se donner iamais de tréue.

L'air qui vient dans son ouuerture,
 Et qui la suit de bout en bout,
 Allant & reuenant par tout,
 Est aussi de mesme nature :
 Suivant ces eaux & ces limons,
 L'air comme il fait en nos poulmes
 Incessamment souffle & respire,
 Et poussé dans ces flots mouuens,
 Fly fait naistre de grands vens,
 Soit qu'il aille ou qu'il se retire.

Ce canal tire son hal'ine
 Lors que nos eaux coulent là bas,
 Et les souffle quand il est las,
 Et que sa caue est toute pleine
 Resoufflant ce qu'il a puisé,
 Vn grand amas d'eaux diuisé,
 Amplement nos terres abreue,
 Vn de ses bras fait des marests,
 Et l'autre arrache des forests,
 Pour y faire passer vn fleue.

Tous nos ruisseaux & nos fontaines
 Naissent de ce débordement,
 Et de là prend son fondement
 Le siege des vagueuses plaines;
 Ces mesmes eaux en leur retour
 Vers ce vaste & profond sejour,
 Du grand vase appelé Tartare,
 Coulent par des chemins diuers,
 De mille gouffres entr'ouuerts,
 Au sein de ce canal auare.

Les uns plus promptement se rendent

Dans les lieux dont ils sont venus,
 Les autres un peu plus retenus,
 Plus paresseusement descendent,
 Repassant par mille recoins,
 Les uns plus bas, les autres moins,
 Ils tombent dans la grande masse,
 Et voulant replacer leurs eaux,
 Ils trouvent tous que leurs vaisseaux
 Ont leur assiette un peu plus basse.

Arrivés qu'ils sont dans ce gouffre,
 Où ce fleuve rit, l'autre dort,
 Et cet autre, d'un cours plus fort
 Ne jette que flâme & que soufre,
 Et les mornes, & les coulans,
 Se vont encore remeslans
 Dans le large creux de ce ventre,
 C'est jusqu'où peut aller leur saut,
 Car il faudroit tomber d'en haut,
 S'ils vouloient devaler du centre.

Dans ce large espace du monde,
 Quatre grands fleuves principaux,
 A l'entour des champs infernaux
 Traisnent les vieux cours de leur onde:
 Le grand Ocean en est un,
 Qui sous l'Empire de Neptune,
 Riche de poissons & de barques,
 Mouille la terre à l'environ:
 Le second fleuve est Acheron,
 Qui fait un grand marests aux Parques.

Après les courses vagabondes,
 Un estang nommé comme luy,
 Dans ces lieux de joye & d'ennuy
 Arrête ses rapides ondes:
 Dans ces obscurs & tristes bords;
 Quequesfois les ombres des morts
 Vont accomplir leurs destinées,
 Et noyer que sont tous leurs maux
 R'animent d'autres animaux
 Dans les lieux dont elles sont nées.

Un fleuve de nature estrange
 Entre ces deux-là fait son cours,

Et tombe en un Lac où tousiours
 L'onde brusle parmy la fange:
 On void là-dedans s'enflamer
 Bien plus d'eau que n'en a la mer,
 Aussi ce fleuve est-il plus large,
 Il ceint la terre, & va couler
 Vers l'Acheron sans s'y mêler,
 Puis au grand canal se descharge.

A cause de l'onde enflammée,
 Qui bout dedans ce gros vaisseau,
 Cette grande chaudiere d'eau
 Est Pyritphlegeton nommée:
 Du sein de ses fougueux torrens,
 Mille petits ruisseaux errans
 Par des conduites incertaines,
 Reglissent dans ce lieu profond,
 Et par toute la terre font
 Des ruisselets & des fontaines.

Le dernier fleuve est le Cocyte,
 Dont le cours d'abord fluctueux,
 Et fier, grondant, impetueux,
 Et rien que son flot ne l'excite;
 Il est entre bleu, rouge, & noire,
 Comme on void dans ce creux noir
 La couleur de l'onde stigide:
 Six sur les fleuves couronné,
 Sans que Jupiter detroné,
 Eut perdu le foudre & l'Égide.

Comme les Dieux en cette guerre,
 Cocyte prend là du secours,
 Et passe d'un plus roide cours
 Dans les entrailles de la terre,
 Puis par mille destours roulant
 Vers Pyritphlegeton courant,
 Il trouue l'Acheron en teste,
 Et sans se mêler à pas un,
 Il se rend dans ce lieu commun,
 Qui leur tient sa cauerne preste.

Le grand conseil de la nature
 L'ayant ainsi bien ordonné,
 Ce regne est le lieu destiné

Où les morts font leur aduantage;
 Leur Demon les a là logez,
 C'est où les Dieux les ont iugez,
 Ce sont-là les Dieux redoutables,
 Consacrez aux droicts de la mort,
 Où se donne l'arrest du sort,
 Pour les iustes & les coupables.

Qui ne rend pas bien son seruice
 Au saint deuoir de la vertu,
 Et n'est aussi tout abbatu
 Sous l'infame empire du vice :
 Tous ceux de qui les sombres iours
 D'un fade & mediocre cours
 Ont passé cette vie humaine,
 Trouuent un pareil sort pour eux,
 Ny bien heureux, ny malheureux,
 Dedans cette commune plaine.

Ils sont mis dans une charrette,
 Où le Demon leur passager,
 Conduisant ce fardeau leger,
 Au marest d'Acheron s'arreste :
 Ils sont là commè tous noyez,
 Jusqu'à tant qu'ils soient nettoyez
 Des ordures de leurs offences,
 Et quelques supplices souffers,
 Les Dieux leur vont oster les fers,
 Pour leur donner des recompenses.

Les ames de sang enyurées,
 Toutes noires de trahison,
 Ont le Tartare pour prison,
 Et n'en sont iamais deliurées :
 Là sont mis les meurs de Rois,
 Comme ceux qui iusqu'aux abois
 N'ont aimé que le sacrilege
 Et pour les tirer de ce lieu,
 La misericorde de Dieu
 N'a point assez de priuilege.

D'autres ames bien criminelles;
 Mais pour qui les Dieux moins fâchez,
 Ne condamnent point leurs pechez
 A des tortures eternelles :

Ceux qu'un brutal aveuglement
 Prouoque irraisonnablement
 A fâcher le pere & la mere,
 Sont dans cet espoir de guerir,
 S'estans purgez avant mourir
 Par une repentence amere.

Vn dégoust de lieux adorables,
 Vn meurtre fait mal à propos,
 Dont l'image est le repos
 A l'ame de ces miserables ;
 Ce sont-là ces crimes pesans,
 Dont les Dieux ne se r'apaisans
 Qu'après une vengeance rude,
 Tiennent les esprits affliger
 Dedans le Tartare obliger
 D'une effroyable servitude.

Il faut que la Lune accomplisse
 Douze fois au Ciel son sentier,
 Et qu'un an passe tout entier
 Pour le terme de leur suplice :
 Le temps arriué qu'un tourment
 Si durable, & si vehement,
 Leur permet un peu de relasche,
 Le destin à demy contant,
 Et lassé de leur nuire tant
 Hors de ces cachots les arrache.

Auant leur deliurance entiere,
 Sortans de ce canal commun,
 Ils sont tous renvoyez chacun
 Dedans le sein d'une riuere:
 Ceux que le meurtre a condamnez,
 Au Cocite sont amenez ;
 Cét autre fleuve plein de flâme,
 Reçoit ces hommes violens,
 Qui contre leurs peres insolens
 En ont eu des remords dans l'ame.

Lors ces forçats avec licence,
 Suiuant les flots qui les ont pris,
 S'en vont visiter les esprits
 Dont ils ont blebé l'innocence :
 Et les trouuans près de Palus,

Qui d'un large & tranquile flux
Arrosent une heureuse plaine,
Desireux de s'y resjouyr
Les conuurent de les ouyr,
Et d'auoir pitié de leur peine.

Si ces Manes leur font la grace
De les recevoir à mercy,
Ils s'en vont avec elles aussi
Posseder une heureuse place,
Et pleins de franchise & d'honneur,
Participent à leur bon-heur:
Mais tant que leur iustice auare
Leur veut retenir leurs forfaits,
Sans auoir ny trespas ny paix,
Ils s'en reuont dans le Tartare.

Leur peine se rend infinie,
Leur douleur ne cuit pas assez,
Et tant qu'il plait aux offencez,
Leur faute n'est iamais punie:
Mais soudain qu'ils sont pardonnez,
Ils vont au rang des fortunez,
Le malheur calme son orage,
L'Enfer est las de les punir,
Et chacun perd le souvenir
D'en auoir receu de l'outrage.

Mais ceux qui d'une sainte vie
Ont suuy le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux
A tousiours limité la vie,
Sçauans & sans aucun deffaut,
Ils volent bien-heureux la haut,
Où parmy des grandeurs suprefmes.
Ils n'ont plus de corps comme icy.
Et francs de tout humain soucy,
Ils deuiennent des Dieux eux-mesmes.

A des felicitez si rares
Se doit donner tout nostre soin,
Car cette gloire de bien loin
Passe la pompe des Thars:
Nul sans prudence, & sans bonté,
Encore n'est iamais monté.

*Dans ce grand Palais de lumiere,
Où nostre parfaite raison
Doit habiter vne maison
Plus heureuse que la premiere.*

P H Æ D O N.

Il finissoit ainsi sa fable dans le discours de ces beatitudes eternelles, que les esprits bien purgez par la Philosophie, doiuent esperer, & dont il ne pouuoit, disoit-il, exprimer la magnificence, faute du loisir & capacité d'un homme, qui ne suffit pas au discours des choses si merueilleuses : au bout de son compte, il dit à Simias.

Toutes ces choses-là, comme ie les ay rangées, ne sont pas dignes, sans doute, qu'un homme de bon sens y arreste entierement sa creance: toutesfois estans certains de l'immortalité de nos ames, nous deuons penser que leur habitation en l'autre monde sera quelque chose approchant à ce que ie vous en ay discouru, & sans l'incertitude où nous demeurons pendant la vie, il me semble qu'il est à propos de se persuader à peu près ce que j'ay dit, & de l'apprendre par cœur, comme les Magiciens font leurs vers : s'il y a du danger qu'on se trompe, il y a de la gloire à courre ce hazard, & ie crois qu'une esperance bien legitime doit icy soulager les incommoditez de ceux qui viennent dans les mépris du faste, & de la volupté du corps, & qui ayant sceu trouuer le goust des plaisirs que la science donne, n'ont resioüy leur esprit d'autre chose, & n'empruntét rien d'estranger pour l'accommoder ; ils sont parrez d'ornemens tous tirez de lui-mesme, qui sont, la téperance, la iustice, la magnanimité, la liberté & la verité. Parmy toutes ces vertus, le Sage se trouue ferme contre les atteintes de la mort, & par tout le temps de sa vie, se trouue aussi préparé pour son depart qu'à l'heure mesme qu'il faut qu'il parte. Pour vous tous qui estes icy, vous délogerez sans doute, & mourrez chacun à vostre temps ; mais pour moy, c'est maintenant cōme diroit quelque Tragique, que les destins m'appellent, même il est desia temps que ie m'en aille pour me lauer : car auant que de prendre le poison, ie me veux nettoyer pour n'accommoder point les femmes,

qui s'amuseront à laver ce corps mort. Là dessus Criton luy demande s'il ne vouloit rien commander à personne, touchant ses enfans ou pour quelque autre chose, où on luy peût faire plaisir. Je n'ay rien à vous recommander, dit-il, que ce que ie vous préche il y a long-temps, que si vous prenez garde à vous, vous me servirez de beaucoup & à vous-mêmes, quoy que vous ne m'en voulussiez pas icy donner parole, & que si vous ne suiuez en toute vostre vie les traces qui vous ont esté marquées, par tous les discours que nous auôs faits, assurez-vous que vous n'y gagnerez rien, quoy que vous vueilliez y accorder à nostre conference. Nous y prendrons garde, luy dit Criton : mais comme quoy veux-tu qu'on t'enseuelisse : Comme il vous plaira, dit-il, au moins si apres vous me poussez atteindre : & tout souffrant, il se tourna vers nous : Je ne sçauois, dit-il, persuader à Criton que c'est moy ce Socrate qui dispute icy & qui range ainsi mes discours, il étoit que ie suis cette charongne qu'il doit voir incontinent, & se soucie peu de la consolation que ie vous ay voulu donner, & de l'opinion que i'ay d'estre aujourd'huy bien loin de vous & de paruenir à la condition des bien-heureux. Assurez-vous en donc Criton, ie vous prie, & soyez mes cautions envers luy autrement qu'il n'a esté pour moy envers mes Juges : car il a respondu que ie comparoistrois en jugement, & vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'apres que ie seray mort, ie ne comparoistray plus pour tout, mais que ie m'en iray. Persuadez-lui ie vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voyant brasser ou enseuelir mon corps, il ne soit pas si fol que de me plaindre, comme si i'endurois beaucoup, & qu'il ne die point aux funeraillies, que c'est Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre sous la terre. Sçachez aussi Criton, que ce qui est si mal dit, ne manque pas seulement en cela, mais qu'il nuit aussi en quelque façon à nos esprits : mais bien il faut dire que mon corps doit estre enseuely, & de la sorte qu'il te semblera bon. Cela dit, il se leua, & passa dans vne chambre pour se laver : Criton le suiuit, & nous pria de les attendre. Nous estions là cependant à nous en-

entretenir sur les discours qui auoient esté tenus, & à de-
plorer nostre fortune en la perte de cét homme-là, qui
estant nostre Pere à tous, nous laissoit à sa mort tous
orphelins. Apres que Socrate fut lauë, on luy apporta
ses fils : car il en auoit deux petits, & vn desia grand,
il y vint aussi des femmes ses domestiques. Socrate
leur ayant parlé tout deuant Criton, & leur ayant or-
donné ce qu'il vouloit, il leur commanda de se retirer,
& à ses fils aussi, puis il reuint à nous enuiron l'heure
que le Soleil s'alloit coucher, car il auoit esté là dedans
assez long-temps. Comme il nous fut venu retrouver
tout lauë, il s'assit, & sans qu'il eut presque loisir de
nous plus rien dire, voicy le bourreau qui arriue, & se
tenant auprès de Socrate, il luy dit : le ne pense point
trouuer en toy l'estonnement que i'ay accoustumé de
trouuer aux autres : car ils depitent à moy, & me disent
des injures, lors que faisant ma charge, par le com-
mandement des Magistrats, ie leur viens annoncer
qu'il leur faut aualer le poison, & i'ay recogneu à te
voir icy, que tu as l'ame grande & genereuse, & l'hu-
meur paisible, que tu es le meilleur homme qui soit ia-
mais entré dans cette prison, & sçay bien que tu ne
m'imputeras point ton mal-heur, mais à ceux qui en
font la cause. Tu connois assez maintenant la nouuelle
que ie t'apporte : Adieu, tâche à te preparer à cette ne-
cessité. Apres luy auoir dit cela, il se retira tout pleu-
rant. Socrate tournant les yeux sur le bourreau : Adieu,
luy dit-il, toy-mesme, ie vay me preparer : Et tout
aussi-tost, voilà, nous dit-il, vn honneste homme
& courtois : ce n'est pas aujourd'huy seulement que ie
l'ay connu ciuil comme cela, il m'a tousiours fort sa-
lûë, & m'est venu icy souuent entretenir ie croy qu'il
est homme de bien, voyez comme quoy il me plaint.
Courage Criton, faisons ce qu'il nous dir, & si le poi-
son est prest, qu'on me l'apporte, s'il ne l'est pas encore,
qu'on le luy fasse apprester. Quoy ? dit Criton, ie croy
que le Soleil n'est point encore couché, & ie sçay que
les autres sont encore long-temps à prendre le poison
apres qu'on leur a dit : mesmes ils ne le boient bien
souuent qu'apres auoir bien gousté, & iouïy de ce qu'ils
ayment ; ainsi n'as-tu point affaire de te hastier, car il

y a du temps assez. Ceux qui font de la sorte , dit Socrate , ont raison : car ils croyent que cela leur profite à quelque chose. Et moy i'ay raison de ne le point faire ; car ie croy que pour retarder, ie n'y puis gagner autre chose que de me rendre ridicule à moy-mesme, comme trop amoureux de ma vie , & mesnager d'une chose où ie n'ay rien. Mais oblige-moy, ie te prie , & fais ce que ie te dis. Comme Criton eut ouy cette resolution , il fit signe à vn garçon qui n'estoit pas loin de là. Ce garçon sortit de la chambre , & sans arrester beaucoup, il reuint avec celuy qui deuoit dōner le poison , qu'il apporta tout prest dans la coupe. Socrate le regardant : et ie te prie , dit-il , toy qui entends cecy qu'est-ce qu'il faut que ie fasse? Autre chose que te promener apres auoir beu iusqu'à tant que tu sentes affoiblir tes iambes, apres tu te coucheras. & luy disant cela il luy rendit la coupe. Socrate veritablement , ô Eche-crates , la print fort ioieusement sans changer de couleur : mais regardant viuement comme il auoit accoustumé , il dit au bourreau ; Est-il pas permis d'en respendre vn peu par maniere de sacrifice ? Il n'y en a, lui dit l'autre, iustement que ce qu'il faut. I'ay tout beu, dit Socrate , mais si est-il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rendent ma mort fauorable, & ce te separation heureuse , ie les prie de bon cœur : & ainsi soit-il. Disant celi, il porte le verre à sa bouche & boit fort gayement. Plusieurs de la compagnie s'estoient empeschez de pleurer iusques alors : mais le voyant comme il beuuoit , & apres qu'il eut beu , il nous fut impossible de nous retenir : pour moy ie me laissay-là tellement emporter à la douleur , que les larmes me tomboient à force du regret que i'auois , non pas tant pour luy que pour moy-mesme , & la perte que ie faisois d'un tel amy ; Criton aussi auant que de commencer de pleurer s'estoit leué : & Apollodorus qui n'auoit tout le iour fait autre chose , se print lors à crier les hauts cris , déplorant la condition de tous ceux qui estoient-là, horsmis de Socrate : Vrayement, nous dit Socrate , vous estes de braues gens, n'avez-vous point de honte ; ie n'auois renuoyé ces femmes pour autre chose : car ie sçay que cette

foiblesse de se plaindre & de pleurer leur est ordinaire. Et i'ay souuent ouy dire , que c'est avec applaudissement & ioye qu'il faut s'en aller d'icy. Arrestez-vous donc , & prenez patience. Nous rougismes tous à cette parole , & ne pleurâmes point dauantage. Desia tout se promenant , il sentit faillir ses jambes , & se coucha sur le dos : car ainsi luy auoit ordonné le bourreau , qui vn peu apres venant à le coucher , commença à prendre garde aux pieds de Socrate , & à ses iambes , & luy pressant fort bien le pied , luy demanda s'il ne sentoit rien : Rien du tout , dit Socrate : apres il luy serra les iambes , & montrant tousiours de la main en les serrant , il nous montra qu'elles estoient froides & toutesroides : le touchant encore vne fois , il nous dit , lors que le froid sera venu au cœur il trespasera. Aussi-tost le froid le saisit , iusques-là il se descouurit , car il s'estoit enueloppé d'une robe , & puis le dernier mot qu'il profera fut. O Criton , dit-il , nous deuons le Coq à Esculape , payez-le , ie vous prie , & n'y manquez point : Cela se fera , luy dit Criton , mais ne te plaist-il point encore quelque chose : A cela Socrate ne répondit point , mais ayant demeuré coy tout vn temps , il remua vn peu : le bourreau le descouurit : lors Socrate ficha sa veüe & la perdit. Criton luy ferma les yeux & la bouche :

Voilà , Echecrates , la fin de nostre amy : homme sans doute , à mon iugement , le meilleur , le plus sage , & le plus iuste que i'ay iamais pratiqué.

Fin du Traicté de l'Immortalité de l'Âme.





AV ROY, SVR SON EXIL.

O D E.



ELVY qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les élemens,
Et meut avec des tremblemens,
La grande masse de la terre :
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,

Luy qui vous presse sa lumiere,
Et qui malgré les Fleurs de Lys,
Vn iour fera de la poussiere
De vos membres enseuelis.

Ce grand Dieu qui fit les abysses
Dans le centre de l'Vniuers,
Et qui les tient tousiours ouuers
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Treuvent vn assésuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge
Des maux où vous m'avez ietté.

Esloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du iour
Ne me luit plus qu'avec peine :
Sur le faiste affreux d'un rocher,,
D'où les Ours n'osent approcher,
Je consulte avec des furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes réueries
A me faire precipiter,

Aujourd'huy parmy des Sauuages,
 Où ie ne trouue à qui parler,
 Ma triste voix se perd en l'air,
 Et dedans l'écho des riuages :
 Au lieu des pompes de Paris,
 Où le peuple auecque des cris
 Benit le Roy parmy les ruës,
 Icy les accens des corbeaux,
 Et les foudres dedans les nuës
 Ne me parlent que de tombeaux :

I'ay choisi loin de vostre Empire
 Vn vieux desert , où les serpens
 Boiuent les pleurs que ie respens,
 Et soufflent l'air que ie respire :
 Dans l'effroy de mes longs ennuy
 Je cherche, insensé que ie suis,
 Vne lvyonne en sa colere,
 Qui me déchirant par morceaux,
 Laisse mon sang & ma misere
 En la bouche des lionceaux.

Iustes Cieux qui voyez l'outrage
 Que ie souffre peu iustement,
 Donnez à mon ressentiment
 Moins de mal , ou plus de courage :
 Dedans ce lamentable lieu,
 Fors que de soupirer à Dieu,
 Je n'ay rien qui me diuertisse :
 Iob qui fut tant homme de bien,
 Accusa le Ciel d'iniustice,
 Pour vn moindre mal que le mien.

Vous grand Roy si sage & si iuste,
 Qu'on ne void point de Roy pareil,
 Suiuez-vous le mesme conseil
 Qui fit iadis faillir Auguste ?
 Sa faute offence ses néueux,
 Et fait perdre beaucoup de veux
 Aux autels qu'on doit à sa gloire,
 Mesmes les Astres auourd'huy
 Font des plaintes à la memoire,
 De ce qu'elle a parlé de luy.

Encore dit-on que son ire

L'auoit bien iustement pressé,
 Et qu'Ouide ne fust chassé,
 Que pour auoir osé medire:
 Moy dont l'esprit mieux arresté,
 D'une si sotte liberté
 Ne se trouua iamais capable,
 Aussi-tost que ie fus banny,
 Je souhaittay d'estre coupable,
 Pour estre iustement puny.

Mais iamais la melancolie
 Qui trouble ces mauuais esprits,
 N'a fait paroistre en mes escrits
 Vn pareil excez de folie:
 Et si depuis le premier iour
 Que mon deuoir & mon amour
 M'attacherent à vos seruices,
 Je n'ay tout oublié pour eux,
 Le Ciel pour chastier mes vices
 Fasse vn enfer plus rigoureux.

Je n'ay point failly que ie sçache,
 Et si i'ay peché contre vous,
 Le plus dur exil est trop doux
 Pour punir vn crime si lasche:
 Aussi quels lieux ont ce credit,
 Où pour vn acte si maudit
 Chacun n'ait droit de me poursuiure:
 Quel Monarque est si loing d'icy,
 Qui me vueille souffrir de viure,
 Si mon Roy ne le veut aussi.

Quoy que mon discours execute,
 Que feray-je à mon mauuais sort,
 Qu'appliqueray-je que la mort
 Au mal-heur qui me persecute?
 Dieu qui se plaist à la pitié,
 Et qui d'un saint vœu d'amitié
 Joint vos volonte à la sienne,
 Puis qu'il vous a voulu combler
 D'une qualité si Chrestienne,
 Vous oblige à luy ressembler.

Comme il fait à l'humaine race
 Qui se prosterne à ses Autels,

Vous ferez paroître aux mortels
 Moins de iustice que de grace:
 Moy-dans le mal qui me poursuit,
 Je fais des vœux pour qui me nuit,
 Que iamais vne telle foudre
 N'ebbranle l'establisement
 De ceux qui vous ont fait resoudre
 A signer mon bannissement.

Vn iour leurs haïres apaisées
 Feront caresses à ma douleur,
 Et mon sort loin de mon malheur
 Trouuera des routes aisées:
 Si la clarté me dure assez
 Pour voir, apres ces maux passez,
 Vn Ciel plus propre à ma fortune,
 Mon ame ne rencontrera
 Aucun soucy qui l'importune,
 Dans les vers qu'elle vous fera.

De la veine la plus hardie
 Qu'Apollon ait iamais remply,
 Et du chant le plus accomply
 De sa parfaicte melodie,
 Dessus la fueille d'un papier,
 Plus durable que de l'acier,
 Je feray pour vous vne image,
 Où des mots assez complaisans,
 Pour bien parler de mon courage
 Manqueront à vos courtisans,

Là suiuant vne longue trace
 De l'histoire de tous nos Roys,
 La Nauarre & les monts de Foix
 S'étonneront de vostre race:
 Là ces vieux portraits effacez,
 Dans mes Poëmes retracez,
 Sortiront des vieilles croniques,
 Et ressuscitez dans mes vers,
 Ils reuiendront plus magnifiques
 En l'estime de l'Vniuers.

Depuis celuy que la fortune
 Amena si près du Liban,
 Et sous qui l'orgueil du Turban

Vit fouler le front de la Lune,
Je feray parler ces Roys morts,
Et renouvelant mes efforts
Dans le discours de vostre vie,
Je feray si bien mon deuoir,
Que la voix mesme de l'enuie
Vous parlera de me reuoir.

A V R O Y.

C Her object des yeux & des cœurs,
Grand Roy dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux & d'auguste,
Vsez moins de vostre amitié,
Vous perdrez ce titre de luste
Si vous vsez trop de pieté.

Quand vn Roy par tant de projets
Voit dans l'ame de ses sujets
Son autorité dissipée,
Quoy que resonne le conseil,
Je pense que les coups d'espée
Sont vn salutaire appareil.

L'honneur d'un luste Potentat
Est de faire qu'en son estat
La paix ait des racines fermes,
Par là se doit-il maintenir,
Et demeurer tousiours aux termes,
De pardonner & de punir,

Contre ces esprits insensez,
Qui se tiennent interessez
En la calamité publique,
Selon la loy que nous tenons,
Il ne faut point qu'un Roy s'explique
Que par la bouche des canons.

Les forts brauent les impuissans,
Les vaincus sont obeyssans,
La iustice estouffe la rage :
Il les faut rompre sous les faix,
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.

HENRY, détourne icy tes yeux,
 Et regarde ces tristes lieux
 Consacrez à ta sepulture,
 Considere comme ton cœur
 Se lasche, & contre sa nature
 Reçoit vn ennemy vainqueur.

Toutefois, grand Astre des Roys,
 Celle qui te print autrefois
 Encor impunément te braue,
 Ton cœur ne luy resiste pas,
 Et demeure tousiours esclau
 De ses victorieux appas.

Grande Reine en faueur des Lys,
 Avec luy presque enseuelis,
 N'offensez point ses funerailles
 Pour l'auoir, à quoy le dessein
 De venir rompre des murailles,
 Si vous l'avez dans vostre sein ?

Merueilleux changement du sort,
 Ce Grand Roy que deuant sa mort
 Vous gaigniez avec des larmes,
 Est-il si puissant aujourd'huy,
 Qu'il vous faille employer les armes
 Pour auoir empire sur luy ?

Quoy que ce grand cœur genereux,
 Forcé d'un respect amoureux,
 Ait fleschy deuant vostre face,
 Il n'est point si fort abbattu
 Que son Fils n'y trouue vne place
 Où faire reluire sa vertu.

Nous croyons que ses reuoltez,
 A nostre abord espouuantez,
 Se deffendront mal à la bresche ;
 Et qui fera comparaison
 De vingt canons contre vne flesche,
 Dira que nous auons raison.

Sur la Paix de l'année mil six cens vingt.

O D E.

LA paix trop long-temps desolée,
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire le Mausolée,
Les jeux, les dances, & l'amour :
Au seul esclat de nos espées
Les tempêtes sont dissipées,
Tous nos bruits sont enseuelis :
Mon Prince a fait cesser la guerre,
Et la grace a rendu la terre
Pleine de Palmes & de Lys.

Nostre estat d'un riche visage
Desespéré de son salut,
Sans le Roy ne trouuoit l'usage
D'aucun remede qui valut :
Grand Roy que vos vertus sont grandes !
Et bien dignes de nos offrandes ;
Que vos trauaux ont eu de fruit ;
Toute la terre en est semée,
Et la voix de la renommée
N'en sçauroit faire assez de bruit.

Et bien, races dénaturées,
Qu'avez-vous plus à murmurer ?
Les fureurs se sont retirées,
Le desordre n'a peu durer,
Vos estendards sont nostre proie,
Vos flammes font nos feux de joye,
Le Roy triomphe du mal-heur,
Et iamais on a veu Monarque
Qui grauast de meilleur marque
Son iugement, ny sa valeur.

La trahison confuse & blesme,
Ne sçait plus surquoy se ranger,
Le Roy a mis tout ce qu'il ayme
Loin de la honte & du danger.

Il a reprimé la licence
 Dont on pressoit son innocence,
 Et ses desseins laborieux,
 Qui ne sont point à l'aduanture,
 Ont fait voir que sa creature
 Estoit aussi celle des Dieux.

Dans vos victorieuses armes,
 Si la clemence l'eust permis,
 Et plus de sang, & plus de larmes
 Eussent marqué ses ennemis,
 Et dirois bien à quels supplices
 S'attendoient leurs noires malices ;
 Mais il est las de les punir,
 Il est honteux de leur diffame,
 Et seroit fasché que son ame
 En eust gardé le souuenir.

Il suffit que la paix est ferme,
 Que ces esprits audacieux
 Ont enfin acheué le terme
 De leurs complots seditieux :
 Il suffit que rien n'importune,
 Ny sa vertu, ny sa fortune,
 Que le Ciel rit à son plaisir,
 Que sa gloire a laissé l'enuie,
 Et que sa grandeur assouuie
 Ne trouue ny but ny desir.

Traistres outils de nos folies,
 Instrumens de flâme & de fer,
 Que vos races enseuelies,
 Se recachent dedans l'enfer :
 Aussi bien nos Dieux tutelaires,
 Dont ces reuoltez ordinaires
 Ont armé nos mains tant de fois,
 Iurent que le premier rebelle
 Sera la victime eternelle
 De l'injure de tous nos Roys.

Esperer encore des graces,
 Et croire en de pareils forfaits,
 Que vous ny vos futures races
 Puissez iamais trouver de paix,
 C'est douter que vos felonniez

Ne soient proches d'estre punies,
C'est ne sçauoir point de prison,
S'imaginer qu'un a deux testes,
Que le Ciel n'a point de tempestes,
Ou qu'il ayme la trahison.

Mais ie fauts en mes défiances,
Vostre mal vous a fait pâtir,
Et ie croy que vos consciences
L'ont fait avec du repentir :
Auriez-vous bien la barbarie
De confesser que la furie
Vous ait fait venir sans remors
Au trauers du fer & des flammes,
Où tant de genereuses ames
Ont accru le nombre des morts ?

Ie dis , de quel sanglant orage
L'enfer se déborda sur nous,
Et voulut mal à mon courage,
De m'auoir fait venir aux coups :
La campagne estoit allumée,
L'air gros de bruit & de fumée,
Le Ciel confus de nos débats,
Le iour triste de nostre gloire,
Et le sang fit rougir le Loire
De la honte de vos combats.

C'est assez fait de funerailles,
On voit vn assez grand tableau
De cheuaux , d'hommes, de murailles,
Que la flamme a jetté dans l'eau :
C'est assez , le Ciel s'en irrite,
Et de quelque si grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'est rien de tel que de viure
Sous vn Roy tranquille , & de suiure
La sainte Majesté des Loix.

A V R O Y.

E S T R E N N E S.

LE dessein que j'auois de saluer le Roy,
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy,
D'une vieille coustume aux presens ordonnée,
Attendoit que le temps recommençast l'année;
Mais mon iuste deuoir ne s'est pû retenir,
Je trouue que ce iour est trop long à venir,
Et ce n'est point icy le temps ny la coustume;
A qui ie donne loy de gouverner ma plunie:
Quelque iour de l'année, où ie respire l'air,
C'est de ce fils des Dieux de qui ie dois parler.
Mon ame en adorant à cét obiect s'arreste,
Et mon esprit en fait mon trauail & ma feste:
Tout ce que la nature a de rare & de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que peut le Ciel pour obliger la terre,
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses des rosiers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents, & le bruit des oyseaux,
Le vestement d'Iris, & le teint de l'Aurore,
Les attrails de Venus, ny les douceurs de Flore,
Tout ce que tous les Dieux ont de cher & de doux,
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous,
Cesar auprès de vous perd ce renom d'Auguste,
Mars celuy de vaillant, Themis celuy de iuste:
La vertu n'eut iamais de mouuemens si saincts
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux desseins:
C'est par où dans nos cœurs son amitié s'imprime,
C'est pour l'amour de vous que nous quittôs le crime,
L'exemple de vos mœurs force plus que la Loy,
Et vostre sainte vie autorise la foy,
Lors que ces grands desseins, à qui l'Europe entiere
Pour vn mois d'exercice estoit peu de matiere,
Furent mis au tombeau du plus vaillant Heros,

Dont le sein de la terre ait iamais eu des os :
La vertu s'en alloit, mais vous l'avez suiue,
Et retenant de huy la Couronne & la vie,
Il vous pleust d'arrester avecque vous aussi
Les belles qualitez qui l'honnoroient icy :
Le croyois l'Vniuers perdu dans cette perte,
Que la terre apres luy demeureroit deserté,
Que l'air seroit tousiours de tempeste allumé,
Que le Ciel dans l'enfer se verroit abysmé,
Et que les Elemens sans ordre & sans lumiere
Reuiendroient en l'horreur de sa masse premiere,
Sa gloire alloit du pair avec les mortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'estoient que des Autels.
Tous les peuples Chrestiens l'auoient fait leur arbitre,
Iamais autre que luy ne possedast ce titre,
Sa vertu luy gaigna tous ces noms glorieux,
Que nostre fantaisie accorde aux demy-Dieux,
Les plus grands Roys trouuoiet du merite à luy plaire,
Tout aymoit sa faueur, tout craignoit sa colere;
Ainsi que le Soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit sur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long-temps honteusement oyssue,
Meditoit d'arracher son myrthe & son oliue:
Le bruit de ses desseins par l'Europe voloit,
Chacun de ses projets differemment parloit,
Tous les Roys ses voisins pendoient sur la balance
Egalement douteux où fondroit sa vaillance :
Son courage rioit, de voir que la terreur,
Se mesloit parmy tous dans leur confuse erreur:
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et sans vous c'eust esté le plus grand Roy du monde;
Que sans vous son trespas eut causé de malheurs!
Qu'il nous eut fait verser & de sang & de pleurs!
Mais grace au Roy des Cieux, tout preuoyant & sage,
Dont vous estes icy la plus parfaite Image,
Nous sommes consolez, & le mesme cercueil
Qui r'enferma ses os, r'enferma nostre dueil:
Les arts, & les plaisirs, les autels & les armes,
Ont presque du regret d'auoir ietté des larmes:
Quel de tous les plus grands & des plus braues Roys,]
Assure mieux que vous l'autorité des Loix?

Vostre Empire nous sçait si doucement contraindre,
 Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre,
 L'ame la plus sauvage a pour vous de l'amour,
 Quel si grand Roy n'est point ialoux de vostre Cour ?
 Et les Dieux contemplant vostre adorable vie,
 Si vous n'estiez leur fils vous porteroient enuie :
 Le Soleil est rayuy quand son œil vous reluit,
 Et ne voudroit iamais de repos ny de nuict,
 Ses rayons n'ayment point à chasser le nuage,
 Que pour n'estre empeschez de vous voir en visage,
 C'est pour l'amour de vous qu'il bastit ses maisons,
 Qu'il rompit les chaos, qu'il changea les saisons,
 Qu'il nous fit discerner le Ciel d'avecque l'onde,
 Et mit le grand esclat de la lumiere au monde :
 Pour vous son feu s'occupe à ce metal pesant,
 Par tout dedans le Louure à vos yeux reluisant :
 Pour vous sa fantaisie en nos verges errante,
 Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
 Et sçachant que vos yeux se plaisent aux couleurs,
 Il vous peint son amour dans la face des fleurs :
 Que cét arbre fut gay, quand aux rives de Loire,
 Il vit les monumens grauez pour vostre gloire,
 Sentant que son deuoir touchoit vostre grandeur,
 Il n'esclaira iamais avecque tant d'ardeur,
 Et receut comme encens l'honorable fumée,
 Que le canon donnoit à vostre renommée :
 Le fleuve de son liét alors fit vn cercueil,
 Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
 Et redoubla ses pas pour conter à Neptune,
 Ce que vostre vertu fit faire à la fortune :
 Neptune resiouy de vos succez heureux,
 Rendit de vostre Nom tous ses flots amoureux,
 Et d'un char empané fendant ses routes calmes,
 Vint planter sur ses bords vne forest de palmes,
 Et le Ciel glorieux d'un si iuste bon-heur,
 Avec affection fit feste à vostre honneur :
 Mars n'a point fait encore vne si belle proye,
 Et vante ce iour-là, plus que la nuict de Troye,
 Voyant vostre ieunesse en nos sanglants combats,
 Dans le sein du peril rechercher ses esbats :
 Que nous eusmes de peur qu'un excez de courage
 Ne nous mist au hazard d'un general naufrage :

Benit soit ce grand Dieu, qui d'un soin paternel
Garde à vostre genie vn bon-heur eternal :
Il a fait vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le Ciel que vostre Empire :
Ce sage & grand esprit, que vostre saint desir
Pour le salut commun nous a daigné choisir:
Ce grand Dieu nous fait voir avec trop d'assurance,
Que le destin du Ciel est celuy de la France,
Que vos plus grands desseins arriuent à leur port,
Et que vous & les Dieux n'avez qu'un mesme sort.
On dit que ce grand siege où tous les Dieux reposent,
Et d'un conseil secret de vos desseins disposent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flambeaux
Eclatent à nos yeux si puissans & si beaux,
Eut autrefois besoin, qu'un mortel prit l'audace
De se charger du faix de sa pesante masse :
Atlas s'avantura de soutenir les Cieux,
Autrement la nature eut veu tomber les Dieux :
Ce n'est point qu'en effect la celeste machine
Se trouue quelquefois proche de sa ruine,
Ny que iamais vn homme à nostre sort pareil,
Ait penetré les airs & touché le Soleil,
Cette fable au vray sens que la raison luy donne,
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,
Et l'esprit si hardy, qu'il osa s'esleuer
Iusqu'où mortel que luy ne pouuoit arriuer :
Il sçauoit les secrets d'Iris & du Tonnerre,
Et comme chaque estoille a pouuoir sur la terre,
L'Vniuers le croyoit son general appuy,
Et plusieurs Potentats se repositoient sur luy:
La nature y reprit vne vertu seconde,
Le destin luy laissa la conduite du monde,
Et les Dieux par plaisir mirent entre ses mains
L'ineuitable droit qu'ils ont sur les humains.
Grand Roy vous avez fait vn Ciel de vostre Empire,
Il eut vn bon Atlas, le vostre n'est pas pire,
Et chacun voit assez qu'en sa comparaison,
Vostre amitié s'accorde avecque la raison :
Tant que vostre faueur éclaire ses pensées,
Nos fortunes ne sont d'aucun d'œil menacées,
Quoy que les factieux retrament de nouveau,

Leurs complots en naissant trouueront leur tombeau,
 Et vous verrez toujours durer à la Couronne,
 La paix qu'à vostre esprit vostre innocence donne,
 Ainsi fasse le Ciel, & iamais son courroux
 N'approche aucun danger, ny de luy, ny de vous.

AV PRINCE D'ORANGE.

O D E.

VN esprit lasche & mercenaire,
 Qui d'une gloire imaginaire
 Flate les cœurs ambitieux,
 Lors qu'il parle de vos loüanges,
 Met les hommes plus vitieux
 A la comparaison des Anges.

Aussi bien nuë & sans appas,
 La pauvre Muse n'ose pas,
 Parmi les Pompes où vous estes,
 Faire venir la verité,
 Et si les bouches des Poëtes
 Ne quittent leur seuerité,
 Elles demeureront muëtes.

Prince, ie dis, sans me louer,
 Que le Ciel m'a voulu doüer
 D'un esprit que la France estime,
 Et qui ne fait point mal sonner
 Vne loüange legitime,
 Quand il trouue à qui la donner.

Mais le vice à qui tout aspire,
 Maistrise avec tant d'empire
 Ceux qui gouernent l'Vniuers,
 Que chez les plus heureux Monarques,
 O honte de ce temps peruers !
 A peine ay-ie trouué des marques
 Qui fussent dignes de mes vers.

Et depuis que la Cour aduoüe
 Ces ames de cire & de boüe,
 Que tout crime peut employer,
 Chacun attend qu'on le corrompe

Et les grands donnent le loyer
Tant seulement à qui les trompe.

Lors que la force du deuoir
Pousse mon ame à decevoir
Quelqu'un à qui ie fais hommage,
Si quelquefois pour vn mortel,
Ie tire vne immortelle image,
C'est afin qu'il se rende tel
Qu'il se voit peint en mon ouvrage.

Mais quand ie pense à ta valeur,
O que mon sort a de mal-heur !
Car mesme de nouveaux Orphées
Ne pourroient en flattant les Dieux,
Dire si bien que tes Trophées
Ne meritent encore mieux.

Quels vers faut-il que ie prepare ?
En quel si beau marbre de Pare
Dois-je grauer des monumens,
Qui soient fidelles à ta gloire ?
Quels si religieux sermens,
Jurant tes faits à la memoire
Feront croire que ie ne mens.

L'Espagne mere de l'orgueil,
Ne preparoit vostre cercueil
Que de la corde & de la rouë,
Et venoit avec des vaisseaux
Qui portoient peintes sur la prouë
Des potences & des bourreaux.

Ses troupes à pleine licence,
Venoient fouler vostre innocence,
Et l'appareil de ses efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs tapissez de corps
Manqueroient plustost de cimetiere,
Pour le sepulchre de ses morts.

Les vostres que mordit sa rage,
Mourans disoient en leur courage,
O nos terres, ô nos citez !
Si vous n'estes plus asservies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.

O vous que le destin d'honneur
Retira pour nostre bon-heur,
Belles ames soyez apprises,
Que l'horreur de vos corps détruits
N'a point rompu nos entreprises,
Et que nous recueillons les fruiçs
Des peines que vous auez prises.

Nos ports sont libres , nos rampars
Sont asseurez de toutes pars,
Picorans iusqu'au bout du monde :
Si nos victorieux nochers
Trouuent des ennemis sur l'onde,
Ce sont les vents , & les rochers.

Ainsi ta gent victorieuse,
Dessus la tombe glorieuse
Des braues dont tu fus le chef,
Maurice vante ta proüesse,
Et dans les pleurs de son méchef
Verse des larmes de lieffe.

Toy seul grand Prince es le vainqueur,
Car si les tiens monstrent du cœur,
Tout ce qui les y fait resoudre
Sont tes yeux dont le feu reluit
Dans le sang , & parmy la poudre,
Comme aux orages de la nuit
Brillent les flâmes de la foudre.
Sans toy , qui ne deuoit douter
Que ce peuple au lieu de goûter
La douceur d'un repos durable,
De sa foible rebellion,
Il retomboit plus miserable
En la vengeance du Lyon.

La liberté qu'on a veu naistre
Du grand Mars , dont tu pris ton estre,
Après luy , veufue de support,
Si tu n'eusses esté son frere,
Par quel secours que de la mort,
Esperoit-elle se deffaire
Des mains d'un ennemy si fort?
Tu l'arrachas du precipice,
Faisant voir que tout est propice

A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir,
La liberté n'est pas mortelle.

Mais que pour te deifier,
Il te falut sacrifier
De sang au tenebreux Monarque :
Que pour épargner le denier
Qu'on paye aux riues de la parque
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduit la mortelle parque.

Hercules à qui les immortels
Ont donné rang à leurs Autels,
N'a pas mieux merité sa feste,
Et si le sort l'eut assailly
Des forces qu'il t'a mis en teste,
Il eust sans doute defailly.

Ostade où les soldats d'Ibere,
En riant de vostre misere,
Pleuroient la cause de la leur,
Voyant le sort qui t'accompagne
Vendre tant mesme le malheur,
A creu que le demon d'Espagne
S'entend avecque ta valeur.

Les ans qu'on mit pour ses ruines,
Furent les iours de tes machines,
Regagnerent vn plus beau lieu :
Et c'est ainsi que tes journées,
Comme on te conte pour vn Dieu,
Valent autant que des années.

A Niuport où ton œil charmoit
La frayeur, & la defarmoit,
On vit Bellone au sang trempée,
Dans le choc se precipiter :
Et par fois qu'elle estoit frappée,
Au lieu de Mars & Iupiter,
Ne reclamer que ton espée.

Aux coups que le canon tiroit,
Le Ciel de peur se retiroit,
La mer se veid toute al'umée,
Les Astres perdirent leur rang,

L'air s'estouffa de la fumée,
Et la terre se noya de sang.

Parny la nuit de ses tumultes,
quelque grand Dieu que tu consultes,
Alors que tout sembloit perir,
Vint aux coups, afin de te suiure,
Sans besoin de te secourir :
Car pour ne t'empescher de viure,
La Parque auroit voulu mourir.

L'ennemy battu sans retraite,
N'auroit au bout de sa deffaite
que ta clemence pour support ;
Ainsi par fois apres l'orage,
Les nochers ont trouué leur port
Sur les rochers de leur naufrage.

A bien chanter tant de combats,
Où iamais tu ne succombas,
Je voudrois consacrer mes veilles :
Mais ton esprit trop retenu,
Se fâcherait à tes oreilles,
Si ie l'auois entretenu
De la moindre de tes merueilles.

Aussi bien n'est-il pas besoin
que mon Poëme soit tesmoin
De tes exploits si manifestes :
Car quelque part qu'on puisse aller,
Si quelqu'un n'a point veu tes gestes,
Il en a bien ouy parler.

L'horison de la gent sauvage
N'a point de mont ny de riuage
Où ne soit adoré ton los,
que dans ton nom l'Hyperborée
A fait voir à nos matelots ;
Haut escrit en lettre dorée,
Sur le fer de ses jaelots.

Puis que sa gloire est accomplie,
Grands destins ie ne vous supplie
que de faire continuer
L'honneur où ie le vois paroistre,
Sans le faire d'iminuer,
quand vous ne le pouuez accroistre,

Mais le Ciel que tu dois orner,
 Maurice tasche de borner
 Le fil sacré de tes iournées :
 Il t'a desia marqué le lieu
 Où tu dois apres cent années,
 Assis vn peu plus bas que Dieu
 Fouler aux pieds les destinées.

Les Muses en m'ouurant les Cieux,
 M'ont fait voir que ses demy-Dieux
 A qui la terre fait offrande,
 Fors le bien de ton amitié,
 N'ont point felicité si grande,
 Qui ne te peût faire pitié.

Les astres dont la bien-veillance
 Se sentent forcez de ta vaillance,
 Sont apprestez pour t'accueillir &
 Desia leur splendeur t'environne,
 Dieu comme fleurs les vient cueillir
 Pour t'en donner vne couronne
 Qui ne pourra iamais vieillir.

AV DVC DE LUYNE.

O D E.

Escriuains tousiours empeschez
 Apres des matieres indignes,
 Coupables d'autant de pechez
 Que vous auez noircy de lignes,
 Je m'en vay vous apprendre icy
 Quel deust estre vostre soucy,
 Et dessus les iustes ruines
 De vos ouurages criminels,
 Auecque des vers eternels
 Peindre l'image de Luyne.

Je confesse qu'en me taisant
 D'une si glorieuse vie,
 Je m'estois rendu complaisant
 Aux iniustices de l'enuie,
 Et meritois bien que le Roy,

Ensuite du premier effroy
 Dont me fit pastir sa menace,
 M'eust fait sentir les cruautéz
 Qu'on ordonne aux desloyautez
 Qui n'ont point merit   de grace.

A qui plus iustement qu'à luy
 Se doiuent nos saintes louanges ?
 Quel des humains voit auiourd'huy
 Sa vertu si proche des Anges ?
 Ceux que le Ciel d'un iuste choix
 Fait entrer dans l'ame des Roys,
 Ils ne sont plus ce que nous sommes,
 Et semblent tenir un milieu
 Entre la qualité de Dieu,
 Et la condition des hommes.

Vn chacun les doit estimer
 Ainsi qu'un Ange tutelaire ;
 La vertu , c'est de les aimer ;
 L'innocence , est de leur complaire ;
 Les mouuemens de la bonté
 C'est proprement leur volonté :
 Les suiure, c'est fuyr le vice ;
 Bien viure, c'est les imiter,
 Et ce qu'on nomme meriter ,
 C'est de mourir pour leur seruice.

Grand Duc que toutes les vertus
 Recommandent à nostre estime,
 Et que les vices abbatus
 Tiennent pour vainqueur legitime:
 Benits soyent par tout l'Vniuers
 Les doctes & les sages vers
 Où ta gloire sera sem  e ,
 Et iamais ne soyent innocens
 Ceux qui refuseront l'encens
 Aux Autels de ta renommée.

Vn nombre d'esprits furieux
 De ta prosperité s'irrite,
 Et fait des querelles aux Cieux,
 Pour auoir payé ton merite :
 Apaisez-vous foibles mutins,
 En dépit de vous les destins

Luy seront à iamaïs propices,
Puis que mon Prince en prend le soin,
Sçachez que sa fortune est loïn
Du naufrage & des precipices.

Si son ame estoit sans appas,
Si sa valeur estoit sans marques,
Et que sa vertu ne fust pas
Necessaire auprès des Monarques,
On pou:roit avec moins de tort
Blasmer son favorable sort:
Mais toutes nos ingrattitudes
S'accorderont à confesser
Que sa prudence a fait cesser
La honte de nos seruitudes.

Quand le Ciel parmy nos dangers
Auoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus estrangers
Donnoient des pleurs à nos miseres,
Quand nos maux alloient iusqu'au bout,
Que l'Estat ébranlé par tout
Estoit prest à changer de maistre,
Il fist mourir nostre douleur,
Et perdre esperance au malheur
De la faire iamaïs renaistre.

Ce grand iour où tant de plaisirs
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de desirs,
Et qui r'apaisa tant de haines,
Tous nos cœurs sans fard & sans fiel
enclinant où l'amour du Ciel
Poussoit nos volonteé vnies,
Ravis de ce commun bon-heur,
Firent des vœux à son honneur,
Pour nos calamitez finies.

Ceux qui mieux ont senti l'effet
D'une si loüable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a fait,
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mespris
Dont la grandeur estoit foulée,

Et leur foiblesse avec raison,
Souhaittoit l'heureuse saison
Que ce grand Dieu a r'appellée.

Le remords vous doit bien punir,
Vostre ame est bien peu liberale,
De luy nier le souuenir
D'une grace si generale :
Que vos fureurs changent d'object,
Aussi bien cherchant le sujet
De la haine qui vous anime,
Vous ne trouuerez point dequoy ,
Sinon que la faueur du Roy
Tienne lieu de honte & de crime.

Ceux qui veillent à rechercher
Quelque juste sujet de blâme,
Ne peuuent point luy reprocher
Vn deffaut du corps & de l'ame :
Pour moy lors que ie pense à luy,
Cette fureur qui pousse autrui
De mes sens bien loin se retire,
Tous mes vers vont en compliment,
Et ne scaurois trouuer comment
Il se faut prendre à la satire.

S'il est coupable , c'est d'auoir
Trop de iustice & de vaillance ,
D'aimer son Prince , & recevoir
Les effets de sa bien-veillance ,
Grand Duc laisse courir le bruit,
Et gousté doucement le fruit
Que la bonne fortune apporte,
Tous ceux qui sont tes ennemis
Voudroient bien qu'il leur fust permis
D'estre criminels de la sorte.

Jamais à leurs funestes vœux
Va Dieu propice ne responde,
Jamais sinon ce que tu veuix
Ne puisse reüssir au monde :
Que tousiours de meilleurs succez
Te donnent de nouveaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'enfin les plus enragez

A ta deuotion rangez,
Te viennent payer des offrandes.

A Monsieur de Montmorency.

O D E.

L Ors qu'on veut que les Muses flattent
Vn homme qu'on estime faux,
Et qu'il faut cacher cent defaux,
Afin que d'eux vertus esclattent,
Nos esprits d'un pinceau diuers,
Par l'artifice de nos vers,
Font leur visage à toutes choses,
Et dans le fard de leurs couleurs,
Font passer des mauuaises fleurs
Sous le teint des lys & des roses.

Ce vagabond, de qui le bruit
Fut si cheri des destinées,
Est si grand, que trois mille années
Ne l'ont point encore détruit :
Auecque de si bonnes marques
N'eust foulé la rigueur des parques,
Ny peuplé le pays Latin,
Si depuis qu'on brusla sa ville,
Auguste n'eust prié Virgile
De luy faire vn si beau destin.

Tout de mesme au siecle où nous sommes,
Les richesses ont acheté
De nostre auare lascheté
La façon de loüer les hommes:
Mais ie ne te conseille pas
De presenter aucun appas
A tant de plumes hypocrites,
D'autant que la posterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.

Laisse-là ces esprits menteurs,
Sauue ton nom de leurs outrages,

Les complimens sont des ouurages
 Dedans la bouche des flatteurs :
 Moy, qui n'ay iamais eu le blasme
 De farder mes vers ny mon ame,
 Je trouueray mille tesmoins
 Que tous les Censeurs me reçoient,
 Et que les plus entiers me doiuent
 La gloire de mentir le moins.

Cette grace si peut vulgaire
 Me donne de la vanité,
 Et fait que sans temerité
 Je prendray le soin de te plaire :
 Les Dieux aidans à mon dessein,
 Me verseront dedans le sein
 Vne fureur mieux animée,
 Ils m'apprendront des traicts nouveaux,
 Et plus durables & plus beaux,
 En faueur de ta renommée.

Mais aussi-tost que mon desir,
 Qui ne respire que la gloire
 De trauailler à ta memoire,
 Iouyra d'un si doux loisir,
 Mon astre qui ne sçait reluire
 Que pour me troubler & me nuire,
 Cachera son mauuais aspect,
 Et son influence inhumaine,
 N'a pas eu pour moy tant de haine,
 Qu'elle aura pour toy de respect.

Mes affections exaucées
 En l'ardeur d'un si beau projet
 Recouriront pour ton object
 La liberté de mes pensées ;
 Mes ennuis seront écartez,
 Et mon ame aura des clartez
 Si propices à tes louanges,
 Que le Ciel s'il n'en est jaloux,
 Ayant trouué mes vers si doux,
 Il les fera redire aux Anges.

Je sens vne chaleur d'esprit,
 Qui vient à persuader ma plume
 De tracer le plus grand volume

Que François ait iamais escrit :
Tout plein de zele & de courage,
Je m'embarque à ce grand courage,
Je sçay l'Antarctique & le Nort,
L'entends la Carte & les Estoilles,
Et ne fais point enfler mes voilles
Avant qu'estre asseuré du port.

Par les rochers & dans l'orage
De l'onde où ie me suis commis,
Je prepare à mes ennemis
L'esperance de mon naufrage :
Mais que les Astres irritez
De toutes leurs aduersitez
Persecutent mon entreprise,
Je ne cognois point de mal-heur,
Qu'au seul renom de ta valeur
Je ne vainque,ou ie ne mesprise.

A Monsieur de Losieres.

O D E.

MON Dieu que la franchise est rare !
Qu'on trouue peu d'honnestes gens !
Que la fortune & ses regens
Sont pour moy d'une humeur auare.
L O S I E R E S , personne que toy,
Dans les troubles où ie me voy,
Ne me montre vn œil favorable,
Tout ne me fait qu'empeschement :
Et l'amy le plus secourable
Ne m'assiste que laschement.

Si i'estois vn homme de fange,
Ou d'un esprit iniurieux,
Qui ne porta iamais les yeux,
Sur le sujet d'une loüange,
Ou qu'on m'eust veu desobliger
Ceux qui me veulent affliger,
Je ne serois point pardonnable,
L'approuuerois mes ennemis,

Et trouuerois irraisonnable
L'esecours que tu m'as promis.

Mais iamais encore l'enuie
D'escrire vn pasquin ne me prit,
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aïse de ma vie :
L'ayme mieux ne dire mot
Du plus infame & du plus sot,
Et me sauuer dans le silence,
Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'une violence
Ma renommée, & mon repos.

O destin que tes loix sont dures !
L'innocence ne sert de rien,
Que le sort d'un homme de bien
A de cruelles aduantures !
Ce grand Roy redouté de tous,
Dont ie ne souffre le courroux
Pour aucun crime que ie sçache,
Me menace d'un chastiment,
Contre qui l'ame la plus lasche
Fremiroit de ressentiment.

Il est bien aisé de me nuire,
Car ie ne puis m'assuiettir
Au soucy de me garantir,
Quoy qu'on fasse pour me destruire,
Ie sçay bien qu'un astre puissant,
A tous ses yeux obeïssant,
Force les plus fiers à luy plaire,
Et que c'est plus de dépiter
La menace de sa colere,
Que le foudre de Iupiter.

Mais que la flâme du tonnerre
Vienne esclater à mon trépas,
Et le Ciel fasse sous mes pas
Creuer la masse de la terre,
Mon esprit sans estonnement
S'appreste à son dernier moment ;
Plus ie sens approcher le terme,
Plus ie desire aller au port,
Et tousiours d'un visage ferme

Je regarde venir la mort.

Ainsi quoy que ce fier courage
Menace mon foible destin,
Sans estre poltron ny mutin,
Je verray fondre cét orage ;
Et coniure ton amitié
De n'auoir ny soin ny pitié,
Quelque mal-heur qui m'importune :
Dieu nous blesse & nous sçait guerir,
Et les hommes ny la Fortune
Ne nous font viure ny mourir.

Au Marquis de Bouquinkant.

O D E.

Vous pour qui les rayons du iour
Sont amoureux de cét Empire,
Que Mars redoute, & que l'Amour
Ne sçauroit voir qu'il ne soupire.
C'est bien avec du sujet
Qu'un grand Roy vous a fait l'objet
D'une affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre génie
Forçast leurs inclinations.

Les faueurs que vous meritez
Ont obligé mesme l'enuie
D'accroistre vos prosperitez,
En disant bien de vostre vie :
Lors qu'elle veut parler de vous,
Sans artifice & sans courroux,
Elle se produit toute nuë,
Et ses vains desirs abbatus,
Fait gloire d'estre recognuë
Pour triomphe de vos vertus.

Personne n'est fâché du bien
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde :
Ainsi le celeste flambeau,

Qui fut l'ornement du plus beau
 Qu'enfanta la masse premiere,
 N'a iamais eu des enuieux,
 Car il n'vse de sa lumiere
 Que pour en éclairer nos yeux.

Chaque saison donne ses fruits,
 L'Automne nous donne ses pommes,
 L'Hyuer donne ses longues nuits,
 Pour vn plus grand repos des hommes :
 Le Printemps nous donne des fleurs,
 Il donne l'ame, & les couleurs
 A la fueille qui semble morte :
 Il donne la vie aux forests,
 Et l'autre saison nous apporte
 Ce qui fait jaunir nos guerets.

La terre pour donner ses biens
 Se laisse fouïller iusqu'au centre,
 Et pour nous les champs Indiens
 Se tirent les tresors du ventre :
 L'onde enrichit de cent façons
 Nos vaisseaux & nos ameçons,
 Et cét élément si barbare,
 Pour se faire voir liberal,
 Arrache de son sein auare,
 L'Ambre, la Perle, & le Coral.

Ce qu'on dit de ce grand thresor
 Découlant de la voix d'Alcide,
 C'estoient vrayement des chaisnes d'or
 Qui tenoient les esprits en bride :
 Cognoissant ces diuins appas,
 Alexandre donnoit-il pas
 Tout son gain de paix & de guerre ;
 Ce Prince avec tout son bon-heur,
 S'il n'eust donné toute la terre,
 Ne s'en fust iamais fait Seigneur.

Les Zephirs se donnent aux flots,
 Les flots se donnent à la Lune,
 Les Nauires aux Matelots,
 Les Matelots à la fortune ;
 Tout ce que l'Vniuers conçoit
 Nous apporte ce qu'il reçoit

Pour rendre nostre vie aisée :
 L'abeille ne prend point du Ciel
 Les doux presens de la rosée
 Que pour nous en donner le miel.

Les rochers , qui sont le tableau
 Des sterilitez de Nature,
 Afin de nous donner de l'eau,
 Fendent-ils par leur masse dure ?
 et les champs les plus impuissans
 Nous donnent l'yuoire & l'encens,
 Les deserts les plus inutiles
 Donnent des grands tiltres aux Roys,
 et les arbres les moins fertiles
 Nous donnent de l'ombre & du bois.

Marquis, tout donne comme vous,
 Vous donnez comme celuy-mesme
 Dont les animaux seruent tous
 La liberalité suprême :
 Dieu nous donne pour son amour,
 Auecques les presens du iour,
 Mesme les traits de son visage,
 Ce monde ouurage de ses mains,
 N'est point basti pour son vsage,
 Car il l'a fait pour les humains.

Que le Ciel reçoit de plaisir
 Alors qu'il voit sa creature
 Viure dans vn si beau desir,
 et si conforme à sa nature :
 Je voudrois bien vous imiter,
 Mais ne pouuant vous presenter
 Ce que la fortune me cache,
 Puis que tout donne à l'vniuers,
 Je veux que tout le monde sçache
 Que ie vous ay donné des Vers.

CONTRE L'HYVER.

O D E.

PLein de colere & de raison
Contre toy barbare saison
le prepare vne rude guerre,
Malgré les loix de l'Vniuers,
qui de la glace des hyuers
Chassent les flammes du tonnerre ;
Auiourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy desferre.

Je veux que la posterité,
Au rapport de la verité,
Iuge ton crime par ma haine ;
Les Dieux qui sçauent mon mal-heur,
Cognoissent qu'il y va du leur,
Et d'une passion humaine,
Participans à ma douleur,
Promettent d'alleguer ma peine.

La parque retranchant le cours
De tes Soleils bien que si cours,
Rien que nuit sur toy ne deuide,
Puisse-tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut souhaitter le loup auide,
T'arriuent tous les maux d'lbis,
Comme le souhaittoit Ouide.

Cerés ne voit point sans fureur
Les miseres du Laboureur,
Que ta froideur a fait resoudre
A brusler mesmes les forests :
Les champs ne sont que des marests
L'esté n'espere plus de moudre
Le reuenu de ses guerets,
Car il n'y trouuera que poudre.

Tous nos arbres sont dépoüillez,
Nos promenoirs sont tous moüillez,
L'émail de nostre beau parterre

A perdu

A perdu ses viues couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air est malade d'un cattherre,
Et l'œil du Ciel noyé de pleurs
Ne sçait plus regarder la terre.

La Nasse attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oysive au port est retenüe;
La tortuë & les limaçons
Ieusnent perclus sous les glaçons;
L'oyseau sur vne branche nuë
Attend pour dire ses chansons
Que la feuille soit reuenüe.

Le Heron quand il veut pescher,
Trouuant l'eau toute de rocher,
Se paist du vent & de sa plume,
Il se cache dans les roseaux,
Et contemple au bord des ruisseaux
La bize contre sa coustume,
Souffler la neige sur les eaux,
Où bouilloit autrefois l'écume.

Les poissons dorment assieurez,
D'un mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toy tant seulement,
Qui restreins leur moite élément
Jusqu'à la goutte plus profonde,
Et les laissent sans mouuement
Enchassez en l'argent de l'onde.

Tous les vents brisent leurs liens,
Et dans les creux Æoliens
Rien n'est resté que le Zephire,
Qui tient les œillets & les lys
Dans ses poulmons enseuelis,
Et triste en la prison souspire,
Pour les membres de sa Philis
Que la tempeste luy déchire.

Aujourd'huy mille Matelots
Où ta fureur combat les flots,
Deffaillis d'art & de courage,
En l'aduanture de tes eaux

Ne rencontre que des tombeaux,
Car tous les astres de l'orage,
Irritez contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.

Mais tous ces maux que ie descris
Ne me font point ietter des cris,
Car eusses-tu porté l'abyfme
Iusques où nous leuons les yeux,
Et d'un debord prodigieux
Trempe le Ciel iusqu'à la cime,
Au lieu de t'estre iniurieux,
Hyuer, ie louïerois ton crime.

Helas! le gouffre des malheurs;
D'où ie puise l'eau de mes pleurs,
Prend bien d'ailleurs son origine;
Mon desespoir dont tu te ris,
C'est la douleur de ma Cloris;
Qui rend toute la Cour chagrine;
Les Dieux qui tous en sont marries,
Jurent ensemble ta ruine.

Ce beau corps ne dispose plus
De ses sens, dont il est perclus
Par la froideur qui les assiege:
Espargne Hyuer tant de beauté,
Remets sa voix en liberté,
Fais que cette douleur s'allege,
Et pleurant de ta cruauté,
Fais distiler toute la neige.

Qu'elle ne touche de si près
L'ombre noire de tes Cyprés,
Car si tu menaçois sa teste,
Le Laurier que tu tiens si cher,
Et que l'éclair n'ose toucher,
Seroit sujet à la tempeste,
Et les Dieux luy feroient secher
La racine comme le faiste.

Mais si ta crainte ou ta pitié
Veut fleschir mon inimitié,
Sois-luy plus doux que de coustume:
Ronge nos vignes de muscats,
Dont les Muses font tant de cas:

Mais à la faueur de ma plume,
 Dans ses membres si delicats
 Ne r'amene iamais le rhume.

Promeine tes froids Aquilons
 Par la campagne des Gelons,
 Gresse dessus les monts de Trace:
 Mais si iamais tu reprimas
 La violence des frimas,
 Et la durescé de ta glace
 Sur les plus temperez climats,
 Le sien tousiours ait cette grace.

Sa maison comme le sainct lieu
 Consacré pour le nom d'un Dieu,
 Rien que pluye d'or ne possède,
 La neige fonde sur son toict,
 Vn sacré Nectar qui ne soit
 Ny bruslant, ny glacé, ny tiede,
 Mais tel que Iupiter le boit
 Dans la coupe de Ganimede.

Si tu m'accordes ce bon-heur
 Par cét œil que i'ay fait Seigneur
 D'une ame à l'aimer obstinée,
 Je iure que le Ciel lira
 Ton nom qu'on n'enseuelira
 Qu'au tombeau de la destinée,
 Et par moy ta loüange ira
 Plus loin que la derniere année.

LE MATIN.

O D E.

L'Aurore sur le front du iour
 Seme l'azur, l'or & l'yuoire,
 Et le Soleil lassé de boire,
 Commence son oblique tour.

Ses cheuaux au sortir de l'onde,
 De flamme & de clarté couverts,
 La bouche & les nazeaux ouverts,
 Rontlent la lumiere du monde.

La Lune fuit deuant nos yeux,
La nuit a retiré ses voilles,
Peu à peu le front des estoilles
S'vnit à la couleur des Cieux.

Defia la diligente Auette
Boit la marjolaine & le thin,
Et reuient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.

Je voy le genereux Lyon
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse,
Qui fait fuir Endymion.

Sa dame entrant dans les bocages
Compte les Sangliers qu'elle a pris,
Ou deuale chez les esprits
Errant aux sombres marécages.

Je voy les Agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naistre,
Cloris chantant les meins paistres
Parmy ces côtaux verdissans.

Les oyseaux d'un joyeux ramage,
En chantant semblent adorer
La lumiere qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.

La charruë escorche la plaine,
Le bouvier qui suit les seillons,
Presse de voix & d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix appreste son fuseau,
Sa mere qui luy fait sa tasche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Vne confuse violence
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumiere avec le bruit
Dissipent l'ombre & le silence.

Alidor cherche à son réueil
L'ombre d'Iris qu'il a baïsée
Et pleure en son ame abusée,
La fuite d'un si doux sommeil.

Les bestes sont dans leur taniere,

Qu'ils tremblent de voir le Soleil:
L'homme remis par le sommeil,
Reprend son œuvre coustumière.

Le forgeron est au fourneau
Où comme le charbon s'alume,
Le fer rouge dessus l'enclume
Estincelle sous le marteau.

Cette chandelle semble morte,
Le jour l'a fait évanouïr,
Le Soleil vient nous ébloïr,
Voy qu'il passe au trauers la porte.

Il est iour, leuons-nous, Philis,
Allons à nostre iardinage
Voir s'il est comme ton visage,
Semé de Roses & de Lis.

LA SOLITUDE.

O D E.

DAns ce val solitaire & sombre,
Le Cerf qui brame au bruit de l'eau
Panchant ses yeux dans vn ruisseau
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source vne Nayade,
Tous les soirs ouure le portal
De sa demeure de crystal
Et nous chante vne serenade.

Les Nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests,
Cherchent des cabinets secrets
Loin de l'ambûche du Satire.

Iadis au pied de ce grand chesne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Baccus, l'Amour, & le sommeil
Firent la fosse de Silene.

Vn froid & tenebreux silence
Dort à l'ombre de ses ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence,

L'esprit plus retenu s'engage
 Au plaisir de ce doux séjour,
 Où Philomele nuit & iour
 Renouvelle vn piteux langage.

L'orfraie & le hibou s'y perche,
 Icy vivent les loups garoux,
 Iamais la Iustice en courroux
 Icy de criminels ne cherche.

Icy l'Amour fait ses estudes,
 Venus y dresse des Autels,
 Et les visites des mortels
 Ne troublent point ses solitudes.

Cette forest n'est point profane,
 Ce ne fust point sans la fâcher
 Qu'Amour y vint iadis cacher
 Le berger qu'enseignoit Diane.

Amour pouuoit par innocence
 Comme enfant, tendre icy des rets,
 Et comme keine des forests
 Diane auoit cette licence.

Cupidon d'une douce flâme,
 Ourant la nuit de ce valon,
 Mit dedans les yeux d'Apolon
 Le glaçon qu'il auoit dans l'ame.

A l'ombrage de ce bois sombre
 Hyacinthe se retira,
 Et depuis le Soleil iura
 Qu'il seroit ennemy de l'ombre.

Tout auprès le jaloux Borée,
 Pressé d'un amoureux tourment,
 Fut la mort de ce jeune Amant
 Encore par luy soupirée.

Saincte forest ma confidente,
 Je iure par le Dieu du iour,
 Que ie n'auray iamais amour
 Qui ne te soit toute euidente.

Mon Ange ira par cet ombrage,
 Le Soleil le voyant venir,
 Ressentira du souuenir
 A l'accez de sa premiere rage.

Corine ie te prie approche,

Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couuert
Entrons au creux de cette roche;

Ouvre tes yeux ie te supplie,
Milles amours logent là-dedans;
Et de leurs petits traits ardans,
Ta prunelle est toute remplie.

Amour de tes regards souspire,
Et ton esclauue deuenue,
Se voit luy-mesme retenu
Dans les liens de ton Empire.

O beauté sans doute immortelle
Où les Dieux trouuent des appas,
Par vos yeux ie ne croyois pas
Que vous fussiez du tout si belle.

Qui voudroit faire vne peinture
Qui pût vos traits représenter,
Il faudroit bien mieux inuenter,
Que ne fera iamais Nature.

Tout vn siecle les destinées
Trauailerent apres ses yeux,
Et ie croy que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.

D'une fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui iettent des feux & des dards
Dont les Dieux aimeroient la force.

Que son teint est de bonne grace,
Qu'il est blanc, qu'il est vermeil,
Il est plus net que le Soleil,
Et plus vny que de la glace.

Mon Dieu que tes cheteux me plaisent,
Ils s'ébatent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Je suis jaloux quand ils te baissent.

Belle bouche d'ambre & de rose,
Ton entretien est déplaisant,
Si tu ne dis en me baissant,
Qu'aimer est vne belle chose.

D'un air plein d'amoureuse flâme,
Aux accens de ta douce voix,

172 OEUVRES POETIQUES

Le voy les fleuues & les bois
S'embraser comme à fait mon ame.

Si tu mouilles tes doigts d'yuoire
Dans ce crystal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera s'il en ose boire.

Presente luy ta face nuë,
Tes yeux avecque l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront
Que Venus est icy venuë.

Si bien elle y sera dépeinte,
Que les Faunes s'enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aymeront,
Ne sçauront descouurir la feinte.

Entends ce Dieu qui te conuie
A passer dans son élément,
Ou qu'il souspire bellement
Sa liberté desia rauie.

Trouble luy cette fantaisie,
Destourne-toy de ce miroir,
Tu le mettras au desespoir,
Et m'osteras de jalousie.

Vois-tu ce tronc & cette pierre,
Je croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour deuient jaloux
De ce myrthe & de ce lierre.

Sus ma Corine, que ie cueille
Tes baisers du matin au soir,
Voy comment pour nous faire asseoir
Ce myrthe a laissé cheoir sa feuille,

Oy le Pinçon & la Linotte
Sur la branche de ce rosier,
Vois branler leur petit gosier,
Oy comme ils ont changé de notte.

Approche, approche ma Driade,
Icy murmureront les eaux,
Icy les amoureux oyseaux
Chanteront vne serenade.

Preste-moy ton sein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront,
Ainsi mes sens se pascmeront

Dans les lacs de tes bras d'yuoire.

Ie baigneray mes mains folastres
 Dans les ondes de tes cheueux,
 Et ta beauté prendra mes vœux
 De mes œillades idolatres.

Ne crains rien, Cupidon nous garde,
 Mon petit Anges es-tu pas mien,
 Ha ! ie voy que tu m'aimes bien,
 Tu rougis quand ie te regarde.

Dieux ! que cette façon timide
 est puissante sur mes esprits !
 Regnaud ne fust pas bien espris
 Par les charmes de son Armide.

Ma Corine que ie t'embrasse,
 Personne ne nous void qu'Amour,
 Voy que mesme les yeux du iour
 Ne trouuent point icy de place.

Les vertus qui ne se peuuent taire.
 Ne peuuent escouter aussi,
 Et ce que nous ferons icy
 Leur est vn incogneu mystere.

O D E.

VN fier demon qui me menace
 De son triste & funeste accent,
 Contre mon amour innocent,
 Gronde la haine & la disgrace.

On m'a rapporté que tes yeux,
 Dans leurs paupieres languissantes,
 N'auoient plus ces flâmes puissantes
 Qui bleissoient les ames des Dieux.

Nature est vrayment bien hardie
 Et le sort bien faux & malin,
 D'assujettir le sang diuin
 A l'effort d'une maladie.

En detestant ses cruautéz,
 Quelque peur qui m'en diuertisse,
 Ie crie contre l'injustice
 Que le Ciel fait à tes beautéz.

Depuis ce malheureux message,
 Qui m'a priué de tout repos,
 La tristesse a mis dans mes os
 Vn torrent d'amour & de rage.

Malade au liſt d'où ie ne ſors,
 Ie ſonge que ie vois la parque
 Et que dans vne meſme parque
 Nous paſſons le fleuve des morts.

Si tu te deüils de mon abſence,
 C'eſt vn ſupplice d'amitié,
 Qui merite autant de pitié,
 Qu'elle a de peine & d'innocence.

Ie mourray ſi tu meurs pour moy,
 Autrement ie ſerois bien traître,
 Puis que le ſort ne m'a fait naiſtre
 Que pour mourir avecque toy.

SVR VNE TEMPESTE.

O D E.

PArmy ces promenoirs ſauuages
 I'oy bruire les vents & les flots,
 Attendant que les Matelots
 M'emportent hors de ces riuages.
 Icy les rochers blanchiſſans
 Du choc des vagues gemiſſans,
 Heriſſent leurs maſſes cornuës
 Contre la colere des airs,
 Et preſentent leurs teſtes nuës,
 A la menace des éclairs.

I'oy ſans peur l'orage qui gronde,
 Et fuſt-ce l'heure de ma mort,
 Ie ſuis preſt à quitter le port
 En dépit du Ciel & de l'onde:
 Ie meurs d'ennuy dans ce loilir,
 Car vn impatient deſir
 De reuoir les pompes du Louure,
 Trauaille tant mon ſouuenir,
 Que ie bruſſe d'aller à Doure,

Tant i'ay haste d'en reuenir.

Dieu de l'onde vn peu de silence,
Vn Dieu fait mal de s'émouuoir,
Fais-moy paroistre ton pouuoir
A corriger ta violence :
Mais à quoy sert de te parler,
Esclaue du vent & de l'air,
Monstre confus, qui de nature
Vuide de rage & de pitié,
Ne montres que par aduanture
Ta haine, ny ton amitié ?

Nochers qui par vn long vsage
Voyez les vagues sans effroy,
Et qui connoissez mieux que moy
Leur bon & leur mauuais visage,
Dites-moy, ce Ciel foudroyant,
Ce flot de tempeste aboyant,
Les flancs de ces montagnes grosses,
Sont-ils mortels à nos vaisseaux,
et sans applanir tant de bosses,
Pourray-je bien courir les eaux ?

Allons Pilote où la fortune
Pousse mon genereux dessein,
Ie porte vn Dieu dedans le sein,
Mille fois plus grand que Neptune,
Amour me force de partir,
Et deust Thetis pour m'engloutir
Ouurir mieux ses moites entrailles,
Cloris m'a sceu trop enflammer,
Pour craindre que mes funerailles
Se puissent faire dans la mer.

O mon Ange ! ô ma destinée !

Qu'ay-je fait à cet element,
Qu'il tienne si cruellement
Contre moy sa rage obstinée ?
Ma Cloris ouure icy tes yeux,
Tire vn de tes regards aux Cieux,
Ils dissiperont les nuages,
et pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rages
Que pour punir sa cruauté.

Desia ces montagnes s'abaissent,
 Tous les sentiers sont aplanis,
 Et sur ces flots si bien vnis
 Le voy des Alcions qui naissent :
 Cloris que ton pouuoir est grand,
 La fureur de l'onde se rend
 A la faueur que tu m'as faite,
 Que ie vay passer doucement,
 Et que la peur de la tempeste
 Me donne peu de pensément.

L'ancre est leuée , & le Zephire
 Avec vn mouuement leger
 Enfle la voile, & fait nager
 Le lourd fardeau de la Nauire:
 Mais quoy, le temps n'est plus si beau,
 La tourmente reuiet dans l'eau,
 Dieux ! que la mer est infidelle,
 Chere Cloris si ton amour
 N'auoit plus de constance qu'elle,
 Je mourois auant mon retour.

A CLORIS.

O D E.

A Vsi franc d'amour que d'enuie,
 Je viuois loin de vos beautez,
 Dans les plus douces libertez
 Que la raison donne à la vie :
 Mais les regards imperieux
 Qu'Amour tire de vos beaux yeux,
 M'ont bien fait changer de nature :
 Ha ! que les violens desirs
 Que me donna cette auanture,
 Furent traistres à mes plaisirs.

Le doux esclat de ce visage
 Qui paroissoit sans cruauté,
 Et des ruses d'une beauté,
 Me sembloit ignorer l'vsage,
 Me surprit d'un si doux mal-heur,

Et m'affligea d'une douleur,
Si plaisante en ma frenaïsie,
Que dès lors j'aymay ma prison,
Et deliuray ma fantaisie
De l'empire de ma raison.

Contre ce coup inévitable,
Qui me mit l'amour dans le sein,
Je ne sçay prendre aucun dessein,
Ny facile ny profitable :
Embrazé d'un feu qui me suit
Par tout où le Soleil me luit,
Je passe les monts Pyrenées,
Où les neiges que l'œil du iour;
Et les foudres ont épargnées,
Fondent au feu de mon amour.

Sur ces riuages où Neptune
Fait tant d'écume & tant de bruit,
Et souvent un vaisseau destruit,
Fait sacrifice à la fortune,
L'inuoque les ondes & l'air :
Mais au lieu de me consoler,
Les flots grondent à mon martyre;
Mes souspirs vont avec le vent,
Et mon pauvre esprit se retire
Aussi triste qu'auparavant.

Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous oster l'aveuglement
De nos charmantes réveries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces mareïsts,
Cette effroyable solitude;
Dont le Soleil avec des pleurs
Prouoque en vain l'ingratitude,
Que font-elles à mes douleurs?

Grands deserts, sablons infertiles
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me devez-vous tenir
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous estes dans ces deserts.

Bien sensibles à ma memoire ;
Philis, que ce bon-heur m'est doux,
Et que ie trouue de la gloire
A me ressouuenir de vous.

Enfin ie croy que la tempeste
Me permettra d'ouurir les yeux,
Et que l'inimitié des Cieux
Me laissera leuer la teste :
Après tous ces maux acheuez,
Les faueurs que vous reseruez
A ma longue perseuerance,
Reprocheront à mon ennuy,
D'auoir creu que mon esperance
Me quitteroit plustost que luy.

Au retour de ce long voyage,
La terre en faueur de Philis,
D'œilllets, de roses, & de lys
Semera par tout mon passage:
Ces grands pins deuenus plus beaux,
Ioignans du faiste les flambeaux
Dont la voûte des Cieux se pare,
Iront aux Astres s'enquerir,
Si quelqu'autre bien s'accompare
A celuy que ie vay querir.

Ce iour sera filé de soye,
Le Soleil par tout où i'iray,
Laissera quand ie passeray
Des ombrages dessus ma voye,
Les Dieux à mon sort complaisans,
Me combleront de leurs presens,
I'auray tout mon saoul d'ambrosie,
Les Deesses me viendront voir,
Au moins si vostre courtoisie,
Leur veut permettre ce deuoir.

Cette triste nuit acheuée,
Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil
Ne preuiennent mon arriuée,
A l'aise du premier abord,
Lors que tous les destins d'accord
Permettront que ie vous renuoye,

Si ie n'ay pour me secourir
Des remedes contre ma ioye,
Ie dois bien craindre de mourir.

Ie sçay qu'à la faueur premiere
Que vos regards me ietteront,
Mes esprits ravis quitteront
Le doux objet de la lumiere :
C'est tout vn, i'ayme mieux mon sort;
Car les cruautez de la mort
N'ont point de si cruelle geine,
Que les Rois ne voulussent bien
Se trouuer en la mesme peine,
Pour vn mesme honneur que le mien.

O D E.

CLoris ma franchise est perduë,
Mais quand pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit renduë,
Mon ame se plaindroit de luy :
Toute la force & l'industrie
Que i'opposois à la furie
De mes traux trop rigoureux,
A fait des efforts inutiles,
Car mes sentimens indociles
En deuiennent plus amoureux.

Ce qui peut finir ma souffrance,
Et recommancer mon plaisir,
S'esloigne de mon esperance,
Aussi bien que de mon desir,
Les destins, & le Ciel luy-mesme,
Qui reconnoissent comme i'ayme,
Au seul objet de mes douleurs
Ne me presentent point leur ayde,
Car ils sçauent que tout remede
Est plus foible que mes langueurs.

Ie connois bien que l'œil d'un Ange,
Que le Ciel ne gouuerne pas,
Et qui tient à peu de louange
Qu'amour brusle de ses appas,

S'il veut vn iour à ma priere
 letter l'éclat de sa lumiere
 A l'aduantage de mes vœux,
 Fera naistre vn fort qui merite
 Plus de bien que ie ne merite,
 Et plus d'honneur que ie ne veux.

Tandis que ma flâme, ou ma rage,
 Attendoit apres sa beauté,
 Vn faux & criminel ombrage
 Embarrasse sa volonté ;
 Ce feint honneur , cette fumée
 Vient estonner sa renommée,
 De l'impudence des mortels :
 Cloris perdez cette foiblesse,
 Si vous ne vivez en Deesse,
 Dequoy vous seruent mes Autels ?

Le plus audacieux courage
 Deuant vous ne fait que trembler,
 Qui voit vostre diuin visage
 N'est plus capable de parler,
 Vos yeux gouuernent des pensées,
 Des âmes les plus insensées;
 Et les bornent de toutes parts;
 Et la plus aigre médifance
 N'est qu'honneur , & que complaisance
 Aux attraits de vos doux regards.

Moy qui suis deuenu perfide
 Contre les Dieux que j'adorois,
 Et dont l'ame n'a plus de guide,
 Sinon l'empire de vos loix ;
 Je vous crois parfaite & diuine;
 Et mon iugement s' imagine
 Que les faicts les plus odieux,
 Lors que vous leur donnez licence;
 Sont plus iustes que l'innocence,
 Et que la sainteté des Dieux.

Mais quand les âmes indiscrettes
 S'amuseroient à discourir
 De nos flâmes les plus secretes;
 Elles ne doiuent pas mourir:
 O Dieux qui fistes les abyssmes.

Pour la punition des crimes,
Je renonce à vostre pitié,
Et vous appelle à mon supplice,
Si jamais mon ame est complice
De la fin de nostre amitié.

Chere Cloris, ie vous coniure
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'iniure
Des faux bruits que vous redoutez;
Comme vous i'en ay des atteintes;
Et mille violentes craintes
Me persecutent nuit & iour;
Je croy que les Dieux & les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de nostre amour.

Je suis plus craintif que vous n'estes,
Et crains que les destins ialoux
Ne donnent vn langage aux bestes,
Pour leur faire parler de nous :
Vn ombre, vn rocher, vn zephire,
Parlent tout haut de mon martyre;
Et quand les foudres murmurans
Menacent le peché du monde,
Je croy que le tonnerre gronde,
Du service que ie vous rends.

Mais quoy que le Ciel & la terre
Troublaissent nos contentemens,
Et nous fissent souffrir la guerre.
Des astres & des elemens,
Il faut rire de leurs malices;
Et dans vn fleuve de delices
Noyer les soins iniurieux,
Qui priuent nos ieunes années
Des douceurs que les destinées.
Ne permettent iamais aux vieux.

O D E.

HEureux tandis qu'il est viuant
Celuy qui va tousiours suiuant
Le grand Maistre de la nature.

Dont il se croit la creature;
 Il n'enuiera iamais autrui,
 Quand tous les plus heureux que luy
 Se mocqueroient de sa misere;
 Le rire est toute sa colere.
 Celuy-là ne s'esueille point
 Aussi-tost que l'Aurore point,
 Pour venir des soucis du monde
 Importuner la terre & l'onde;
 Il est tousiours plein de loisir,
 La iustice est tout son plaisir,
 Et permettant à son enuie
 Les douceurs d'une sainte vie,
 Il borne son contentement
 Par la raison tant seulement :
 L'espoir du gain ne l'importune,
 En son esprit est sa fortune,
 L'esclat des cabinets dorez
 Où les Princes sont adorez,
 Luy plaist moins que la face nuë
 De la campagne ou de la ruë;
 La sottise d'un courtisan,
 La fatigue d'un artisan,
 La peine qu'un Amant souspire,
 Luy donne esgalement à rire,
 Il n'a iamais trop affecté
 Ny les biens, ny la pauvreté,
 Il n'est ny seruiteur, ny maistre,
 Il n'est rien que ce qu'il veut estre,
 Iesus-Christ est sa seule foy,
 Tels seront mes amis & moy,

A P H I L I S.

S T A N C E S.

HA ! Philis que le Ciel me fait mauuais visage
 Tout me fasche & me nuit,
 Et reserué l'Amour & le courage,
 Rien de bon ne me suit,

Les Astres les plus doux ont conjuré ma vie,
 Je n'ay plus de soustien,
 La Cour me semble vne maison deserte,
 Où ie ne trouue rien.
 Les hommes & les Dieux menacent ma fortune,
 Mais en leur cruauté,
 Pour mon soulas tout ce que i'importune,
 Ce n'est que ta beauté.
 Les traits de tes beautez sont d'assez fortes armes
 Pour vaincre mon mal-heur,
 Et dans la gesne assisté de tes charmes,
 Je mouray sans douleur.
 Dedans l'extremité de la peine où nous sommes,
 Soupirant nuit & iour,
 Je feins que c'est la disgrâce des hommes,
 Mais c'est celle d'Amour,
 Parmy tant de dangers c'est avec peu de crainte
 Que ie prends garde à moy,
 En tous mes maux le sujet de ma plainte,
 C'est d'estre absent de toy.
 Pour m'oster aux plus forts qui me voudroiét pour-
 le trouue assez de lieux : [suiure,
 Mais quel climat m'asseurera de viure
 Si ie quitte tes yeux.
 Le Soleil meurt pour moy, vne nuit m'environne,
 Je pense que tout dort,
 Je ne voy rien, ie ne parle à personne,
 N'est-ce pas estre mort ?

S T A N C E S.

Que mon espoir est foible, & ma raison confuse,
 C'est bien hors de propos,
 Bruissant comme ie fais que mon esprit s'amuse
 A chercher du repos.
 Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
 Irritent ma douleur :
 Et ie suis en fureur, quand mon discours s'essaye
 De ruiner mon mal-heur,

Car si vn cher ennuy combat ma violence,
 Je meurs si doucement,
 Que pour me secourir ie ferois conscience
 De parler seulement.

Philis dans les tourmens que ta rigueur me donne,
 Quoy que ie meure à tort,
 Je me diray coupable, afin qu'on te pardonne
 L'iniure de ma mort.

Amour a resolu que ie sois ta victime,
 Mais que ta cruauté
 A son occasion ne fasse point de crime,
 Qu'avecque ta beauté.

Non, mon sort est meilleur, Philis veut que ie viue,
 Et sans compassion
 Ne scauroit endurer qu'un desplaisir arrive
 A mon affection.

On void sur son visage animé de sa flâme
 Qu'elle a de la pitié,
 Et ma fureur me trouble, où ie vois que son ame
 Entend mon amitié.

Ie sçay bien que l'honneur, & les loix de la vie
 Combattent son desir,
 Et que sa chasteté resiste à mon enuie
 Avecque desplaisir.

Son cœur dans cét effort sauuant son innocence,
 Languit pour mon sujet,
 Et donne ses souspirs sans doute à mon absence,
 Plustost qu'à son objet.

Vn riuail me traaverse, elle qui s'en afflige
 Se deferoit de luy,
 Mais la condition de ce fascheux l'oblige
 De souffrir avec luy,

Cét amant importun, dont elle est offensée,
 Pese à son entretien,
 Et recognoist assez qu'elle a dans la pensée,
 Autre feu que le sien,

S T A N C E S.

MOn esperance refleurit,
Mon mauuais destin perd courage,
Aujourd'huy le Soleil me rit,
Et le Ciel me fait bon visage.

Mes maux ont acheué leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contens,
Amour a r'amené mon Ange.

Dieux ! que i'ay si souuent priez,
Sans me vouloir iamais entendre,
Ie vous ay bien iniuriez
D'estre si longs à me la rendre.

L'excuse vostre cruauté,
Ie perds le soin de vous desplaire,
Le retour de cette beauté
A finy toute ma colere,

*A Mademoiselle de Rohan, sur la mort de Madame
la Duchesse de Neuers.*

IE vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs,
Puis que cette Princesse est digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre vn dueil si legitime ;
Pour elle nos regrets prennent vn iuste cours,
Et de les arrester ie croirois faire vn crime,
Autli bien que la mort en arrestant ses iours.

Ie sçay bien que vostre ame assez robuste & saine
Auecques ses discours a combattu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guerison ;
Y tascher apres vous on ne le peut sans blasme,
Car ie ne pense pas qu'on troue en la raison
Ce que vous ne pouuez trouuer dedans vostre ame.

Les plus cuisans mal-heurs trouuent allegement,
Après que le deuoir a rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature :
Mais lors que mon esprit songe à vous consoler

Contre les sentimens d'une perte si dure,
Plus ie suis preparé, moins i'ay dequoy parler.

Tandis que la memoite à vos sens renouvelle
L'esclat de la vertu qui reluisoit en elle,
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guerir :
et quand le souuenir d'une amitié si ferme
Pour guerir vostre ennuy se laissera mourir,
Croyez que vostre vie est proche de son terme.

Aussi cette Princesse estant loing de vos yeux,
Le iour de tous vos maux est le plus odieux,
La mort de vos langueurs est la moins inhumaine,
quelque part de la terre où vous fassiez sejour,
Il ne vous reste plus que des objets de haine,
Après auoir perdu l'objet de vostre amour.

De moy , si la rigueur d'un accident semblable
M'auoit osté le fruit d'un bien si desirable,
Je croirois que pour moy tout n'auroit que du mal,
Mes pieds ne s'oseroient asseurer sur la terre,
Le iour m'offenceroit, l'air me seroit fatal,
et la plus douce paix me seroit vne guerre.

Aigrissez-vous tousiours d'un chagrin plus recent,
que vostre ame en flattant l'ennuy qu'elle ressent,
Pour si chere compagne incessamment souspire,
Iamais son entretien ne vous sera rendu,
et le Ciel reparant vos pertes d'un Empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'avez perdu.

A ELLE-MESME.

P Vis qu'en cét accident le sort vous desoblige,
le croy que tout le monde avecque vous s'afflige,
et ce commun mal-heur qui trouble l'Vniuers,
Reprocheroit vn crime aux loix de la nature,
Sinon que cette mort a fait naistre vos vers,
Dont l'aymable douceur efface son injure.

A voir vos sentimens escrits si doucement,
A voir vostre douleur peinte si viuement,
le voy qu'en vain la mort de ce butin se vante ;
Car comme la raison m'apprent à discourir,
Celle que vous plaiguez est encore viuante,

Puis qu'elle est dans vos vers qui ne sçauroïent mourir.

Vous mêlez dans ce dueil tant d'agréable charmes,
 Que c'est estre insensé que luy donner des larmes,
 Le la croy bien-heureuse en si rare tombeau,
 Et regarde sa gloire avecque tant d'enuie,
 Que si l'on m'eust deu faire vn monument si beau
 Je mourrois de regret de ne l'auoir suiui.

I'ay creu que la tristesse estoit pleine de maux,
 Et perdois en l'erreur d'un iugement si faux;
 La douce réuerie ou l'ennuy nous amuse:
 Mais vous faites le dueil avecque tant d'appas,
 Que i'ayme la rigueur, combien que ie l'accuse;
 Et trouue du plaisir à craindre le trespas.

Pour Mademoiselle D. M.

STANCES.

IE suis bien ieune encore, & la beauté que i'ayme
 Est ieune comme moy:

I'ay souuent desiré de luy parler moy-mesme,
 Pour luy donner ma foy.

I'obey sans contrainte à l'amour qu'il me donne,
 Quelque desir qu'il ait;

Et sans luy resister, mon ame s'abandonne,
 A tout ce qu'il luy plaist.

Si pour luy tesmoigner combien ie suis fidelle
 Il me falloit mourir,

Quoy qu'on eust fait la mort mille fois plus cruelle,
 On m'y verroit courir.

Je iure mon destin, & le iour qui m'esclaire,
 Qu'il est tout mon soucy,

Et ce Soleil si beau ne fait que me desplaire,
 Quand il n'est pas icy.

Lors que l'aube en suiuant la nuit qu'elle a chassée
 Espars ses tresses d'or,

Le premier mouuement qui vient à ma pensée,
 C'est l'amour d'Alidor.

Je tasche en m'éueillant à r'appeller les songes
 Que i'ay faits en dormant,

Et dans le souuenir de leurs plaisans mensonges
le reuoy mon Amant.

Mon esprit amoureux n'est point sans violence
Au milieu du repos,
Ie le voy dans la nuit & parmy le silence,
l'entends ses deux propos.

Tous les secrets d'amour que le sommeil exprime
Mon ame les ressent,
Et le matin ie pense auoir commis vn crime
Dans mon liét innocent.

De honte à mon réueil ie suis toute confuse,
et d'un œil tout fâché
Ie voy dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'auoir fait vn peché.

Ie me veux repentir de cette double offense,
Mais ie ne sçay comment,
Car mon esprit troublé me fait vne deffense,
Que luy-mesme dément.

Dans mon liét desolée toute moite de larmes,
Ie prié tous les Dieux,
De mal-traitter Morphée, à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.

Helas ! il est bien vray que ie suis amoureuse,
Et qu'en mon saint Amour,
Ie me puis reputer l'Amante plus heureuse
Qui soit en cette Cour.

I'adore vne beauté si viue & si modeste,
Qu'elle peut tout raurir,
Et qui ne prend plaisir d'estre toute celeste,
Qu'afin de me seruir.

Il a dedans ses vœux des pointes & des charmes,
Qu'un Tygre gousteroit,
Et si Mars luy voyoit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.

Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine
Ne marche le Lyon,
Et plus braue qu'Achille ardent à la ruine
Des pompes d'Iliou.

C'est le meilleur esprit, & le plus beau visage
Qu'on ait encore veu,
Et les meilleurs esprits n'ont point eu l'auantage

Que

Que mon Amant n'ait eu.

La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroître,
Fait estime du sien; (stre,

Et les mieux accomplis ne le sçauroient connoître
Sans en dire du bien.

Hors de luy, la vertu dans l'ame la plus belle,
Est comme en vn tombeau,

Et ses plus grands éclats sont moins qu'une éteincelle
Au prix de ce flambeau.

Je pense en l'adorant que mon idolatrie
A beaucoup mérité,

Et j'aimerois bien mieux mettre à feu ma patrie,
Que l'auoir irrité.

Dieux que le beau Paris eut une belle proye,
Que cette Amant fit bien

Alors qu'il alluma l'embrasement de Troye,
Pour amortir le sien.

O mon cher Alidor ! je suis bien moins qu'Helène
Digne de t'émouuoir :

Mais tu sçais bien aussi qu'avecque moins de peine
Tu me pourrois auoir,

Il la fallut prier, mais c'est moy qui te prie,
Et la comparaison

De ses affections avecque ma furie,
Est loin de la raison.

L'impression d'honneur, & celle de la honte
Sont hors de mon esprit :

La chasteté m'offense, & paroît vn vieux conte
Que ma mere m'apprit.

Jamais fille n'ayma d'une amitié si forte,
Tous mes plus chers parens,

Depuis que j'ay conçu l'amour que ie te porte,
Me sont indifferens.

Ils auroient beau se plaindre & m'appeller barbare,
On me doit pardonner :

Car vers eux ie ne suis de mon amour auare,
Que pour te la donner.

Reçois ma passion, pourueu que ton mérite
N'en soit pas offensé,

Et vois que mon esprit ne te l'auroit écrite,
S'il n'estoit insensé.

STANCES.

MAintenant que Philis est morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont vn cœur fut iamais atteint:
Est dans le sepulchre avec elle,
Je croy que l'amour le plus sain &
N'a plus pour moy rien de fidelle.

Cloris, c'est mentir trop souuent,
Tes propos ne sont que de vent,
Tes regards sont tous pleins de ruses,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Je me mocque de tes excuses,
Et t'ayme moins de la moitié.

Je te voy tousiours en contrainte,
Il te vient tousiours quelque crainte,
Tu ne trouue iamais loisir,
Dis plustost que ie t'importune,
Et que ie te ferois plaisir
De chercher ailleurs ma fortune.

Ne fais plus semblant de m'aymer,
Et quoy qu'il me soit bien amer
De perdre vne si douce flâme,
Si tu n'as point d'amour pour moy,
Je iure tes yeux & mon anie
De ne songer iamais à toy.

Je t'allois consacrer ma plume,
Et te peindre dans vn volume,
Sur qui les ans ne peuuent rien;
Sçache vn peu de la renommée;
Comment i'ay sceu dire du bien
D'une autre que i'auois aymée.

Mais cela ne te touche pas,
Les vers sont de mauuais appas,
Vn roc n'en deuient point passible;
Ce sont des foibles ameçons
Pour ton naturel insensible,
Que luy promettre des chansons.

Que veux-tu plus que ie te donne,
Auiourd'huy que Dieu m'abandonne;

Que le Roy ne me veur pas voir,
 Que le iour me luit en colere,
 Que tout mon bien est mon sçauoir,
 Dequoy plus te pourrois- ie plaire?

Si mon mauuais sort peut changer,
 Je iure de te partager
 Les prosperitez où i'aspire,
 Et quand le Ciel me feroit Roy,
 Va present de tout mon Empire
 Te feroit preuue de ma foy.

Mais tu n'as point l'esprit auare,
 Et quelque dignité si rare
 Qu'un Dieu mesme te vint offrir,
 Quelque tourment qu'il eut dans l'ame,
 Tu le laisserois bien souffrir
 Auant que soulager sa flâme,

Quant à moy, las de tant brüsser,
 Et si pressé de reculer,
 I'ay desesperé de la place,
 La nature icy vaut bien peu
 Qu'un front de neige, vn cœur de glace
 Puissent tenir contre le feu.

A CLORIS.

STANCES.

S'il est vray Cloris que tu m'aimes,
 Mais i'entens que tu m'aimes bien,
 Je ne crois pas que les Rois mesmes
 Ayent vn heur comme le mien :
 Que la mort seroit importune
 De venir changer ma fortune
 A la felicité des Dieux :
 Tout ce qu'on dit de l'ambroisie,
 Ne touche point ma fantaisie
 Au prix des graces de tes yeux.

Sur mon ame il m'est impossible
 De passer vn iour sanste voir,
 Qu'avec vn tourment plus sensible
 Qu'un damné ne sçauroit auoir;

Le sort qui menaça ma vie,
Quand les cruautéz de l'enuie
Me firent esloigner du Roy,
M'exposant à tes yeux en proye,
Me donna beaucoup plus de ioye
Qu'il ne m'auoit donné d'effroy.

Que ie me pleus dans ma misere,
Que i'aymay mon bannissement,
Mes ennemis ne valent guere,
De me traitter si doucement :
Cloris , prions que leur malice
Fasse bien durer mon supplice,
Ie ne veux point partir d'icy ,
Quoy que mon innocence endure,
Pourueu que ton amour me dure,
Que mon exil me dure aussi.

L'endure l'amour & sa flâme,
Que les doux regards de Cloris
Me font desia trembler dans l'ame
Quand on me parle de Paris :
Insensé ie commence à craindre
Que mon Prince me va contraindre
A souffrir que ie sois remis :
Vous qui le mistes en colere,
Si vous l'empeschez de le faire
Vous n'estes plus mes ennemis.

Toy qui si viuement pourchasse
Les remedes de mon retour,
Prens bien garde quoy que tu fasses
De ne point fa scher mon amour:
Arreste vn peu , rien ne me presse,
Ton soin vaut moins que ta paresse,
Me bien seruir c'est m'affliger :
Ie ne crains que ta diligence,
Et prepare de la vengeance,
A qui tasche de m'obliger.

Il te semble que c'est vn songe
D'entendre que ie m'ayme icy,
Et que le chagrin qui me ronge
Viennne d'vn amoureux soucy,
Tu penses que ie ne respire
Que de sçauoir où va l'Empire;

Que deuient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit refoudre
A faire partir vne foudre
Qui consume le Palatin.

Toutes ces guerres insensées,
Ie les trouue fort à propos,
Ce ne sont point là les pensées
Qui s'opposent à mon repos;
Quelques maux qu'aportent les armes,
Vn Amant verse peu de larmes
Pour fléchir le courroux diuin,
Pourueu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Alemagne
Se noye de sang ou de vin.

Et combien qu'un appas funeste
Me traïsne aux pompes de la Cour,
Et que tu sçais bien qu'il me reste
Vn soin d'y retourner vn iour :
Quoy que la fortune appaisée
Se rendist à mes vœux aisée,
Aujourd'huy ie ne pense pas,
Soit-il le Roy qui me r'appelle,
Que ie puisse m'esloigner d'elle
Sans trouuer la mort sur mes pas.

Mon esprit est forcé de suiure
L'aymant de son diuin pouuoir,
Et tout ce que i'appelle viure,
C'est de luy parler & la voir :
Quand Cloris me fait bon visage,
Les tempestes sont sans nuage,
L'air le plus orageux est beau,
Ie ris quand le tonnerre gronde,
Et ne croy point que tout le monde
Soit capable de mon tombeau.

La felicité la plus rare
Qui flatte mon affection,
C'est que Cloris n'est point auare
De caresse & de passion :
Le bon-heur nous tourne en coustume,
Nos plaisirs sont sans amertume,
Nous n'auons ny courroux ny fard,
Nos trames sont toutes de soye,

Et la parque apres tant de ioye,
Ne les peut acheuer que tard.

DESESPOIRS AMOVREUX.

STANCES.

E Sloigné de vos yeux, où i'ay laissé mon ame,
Le n'ay de sentiment que celuy du mal-heur,
Et sans vn peu d'espoir qui luit parmy ma flâme,
Mon trespas eut esté ma derniere douleur. (de,

Pleût au Ciel qu'aujourd'hui la terre eut quitté l'on-
Que les raiz du Soleil fussent absens des Cieux,
Que tous les éléments eussent quitté le monde,
Et que ie n'eusse point abandonné vos yeux.

Vn arbre que le vent emporte à ses racines,
Vne ville qui voit démolir son rampart,
Le faicte d'une tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant départ.

Depuis vostre Damon ne sert plus que de nombre,
Mes sens de ma douleur s'en vont desia ravis,
Je ne suis plus viuant, & passerois pour ombre,
Sinon que mes souspirs descouurent que ie vis.

Mon ame est dans les fers, mon sang est dās la flâme,
Jamais mal-heur ne fut à mon mal-heur esgal;
I'ay des vautours au sein, i'ay des serpens dans l'ame,
Et vos traits qui me font encore plus de mal.

Errant depuis deux mois de Prouince en Prouince,
Je traïsne auecque moy la Fortune & l'Amour,
L'un oblige mes pas à courtirer mon Prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.

Des plus rares beautez en ce fascheux voyage,
Où iadis pour aymer les Dieux fussent allez,
M'ont assez prodigué les traits de leur visage:
Mais ce n'estoit qu'horreur à mes yeux desolez.

Par tout où loin de toy la fortune me traîne,
Je iure par tes yeux que tout mon entretien
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souuient moins de mon nom que du tien.

En ma condition d'où mille soins me partent,
L'entendement me laisse, & tout conseil me fuit,

Tous autres pensemens de mon ame s'escartent
Au souuenir du tien , qui sans cesse me suit.

Que ta fidelité se forme à mon exemple,
Fuy comme moy la presse , hay comme moy la Cour,
Ne frequente iamais bal, promenoir ny temple,
Et que nos Deitez ne soient rien que l'Amour.

Tout seul dedans ma châtre où i'ay fait mon Eglise,
Ton image est mon Dieu, mes passions ma foy :
Si pour me diuertir Amour veut que ie lise,
Ce sont vers que luy-mesme a composé pour moy,

Dans le trouble importun des soucis de la guerre,
Chacun me void chagrin : car il semble à me voir
Que ie fais des projectz pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'auoir.

STANCES.

Quand tu me vois baïser tes bras,
Que tu poses nuds sur tes draps
Bien plus blancs que le linge mesme :
Quand tu sens ma bruslante main
Se pourmener dessus ton sein,
Tu sens bien Cloris que ie t'aime.

Comme vn deuot deuers les Cieux,
Mes yeux tourne deuers tes yeux,
A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardans desirs,
Ie laisse sans ouurir ma bouche
Auec toy dormir mes plaisirs.

Le sommeil aise de t'auoir,
Empesche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son Empire
Auec si peu de liberté,
Que ton esprit tout arresté
Ne murmure ni ne respire.

La rose en rendant son odeur,
Le Soleil donnant son ardeur,
Diane & le char qui la traine,
Vne Nayade dedans l'eau,
Et les graces dans vn tableau,
Font plus de bruit que ton haleine.

Là ie souspire auprès de toy,
Et considerant comme quoy ,
Ton œil si doucement repose,
Ie m'escrie , ô Ciel ! peux-tu bien
Tirer d'une si belle chose,
Vn si cruel mal que le mien.

STANCES.

IE iure le iour qui me luit,
Et la foible horreur de la nuit
Où la tristesse me conuie,
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié
Que ne fait celuy de ma vie.

Après que mon suprême iour
M'aura porté dans le séjour
Des ames mieux fauorizées,
Mon ame versera des pleurs,
Qui feront naistre mille fleurs
Dans les campagnes Elizées.

Ce doux & ce poignant soucy,
Le mesme qui me touche icy,
Reuiura dans mon ame morte,
Et les esprits qui le verront,
Approchant mon feu jureront
Qu'ils n'en ont point veu de la sorte.

Après moy d'un appas flatteur,
Quelque infidelle seruireur
Surprendra tes desirs nouices,
Et tu n'as point assez de foy
Pour permettre que mes seruices
Te fassent souuenir de moy.

Ie te conjure par tes yeux,
Que i'ayme & que i'honore mieux
Ny que le Ciel, ny que la terre,
Tost ou tard de t'en repentir,
Car le Ciel te feroit sentir
Quelque pointe de son tonnerre.

STANCES.

LA frayeur de la mort esbranle le plus ferme :
Il est bien mal-aisé
Que dans le desespoir , & proche de son terme,
L'esprit soit apaisé.
L'ame la plus robuste ; & la mieux préparée
Aux accidens du sort,
Voyant aupres de soy sa fin toute assurée,
Elle s'estonne fort.
Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'un supplice douteux,
Encore avec espoir endure la contrainte
De ses liens honteux.
Mais quand l'arrest sanglant a resolu sa peine,
Et qu'il void le bourreau
Dont l'impiteuse main luy détache vne chaisne,
Et luy met vn cordeau.
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacée ,
Son ame est dans les fers,
L'image du gibet luy monte à la pensée,
Et l'effroy des enfers.
L'imagination de cet objet funeste
Luy trouble la raison,
Et sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste,
Et pis que le poison.
Il jette malgré luy les siens dans la destresse,
Et traine en son mal-heur
Des gens indifferens , qu'il voit parmy la presse
Parler de sa douleur.
Par tout dedans la Gréue il voit fendre la terre,
La Seine est l'Acheron,
Chaque rayon du iour est vn traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La consolation que le Prescheur apporte
Ne luy fait point de bien :
Car le pauvre se croit vne personne morte,
Et n'escoute plus rien.
Ses sens sont retirez, il n'a plus son visage,
Et dans ce changement

Ce seroit estre fol de conseruer l'vsage

D'un peu de iugement.

La nature, de peine & d'horreur abbatuë,

Quitte ce mal-heureux,

Il meurt de mille morts, & le coup qui le tuë

Est le moins rigoureux.

CONSOLATION A. M. D. L.

STANCES.

Donne vn peu de relâche au deuil qui t'a surpris,
 Ne t'oppose iamais aux droicts de la nature,
 Et pour l'amour d'un corps ne mets point tes esprits
 Dedans la sepulture.

La mort dans tes regrets, à toy se presentant,
 Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur & que misere :
 Pourquoi donc tasches-tu qu'elle t'en fasse autant
 Qu'elle a fait à ton pere ?

Quoy que l'affliction te fasse discourir,
 Tes beaux iours ne sont point en estat de le suiure,
 Comme c'estoit à luy la raison de mourir,
 C'est la tienne de viure.

Il estoit las d'honneur, de fortune & de iours,
 Tes jeunes ans ne sont que commencer ta vie,
 Et si tu vas si-tost en acheuer le cours,
 Que deuiendra Liuié ?

Remets pour l'amour d'elle encore ses appas,
 Qui s'en vont effacer dans ton visage sombre,
 Et qu'un si long chagrin ne te mal-traite pas
 Pour contenter vn ombre.

Il est vray qu'un tel mal est fascheux à guerir,
 Et de quelque vigueur que ton esprit puisse estre,
 Il te faut soupirer, lors que tu vois perir
 Celuy qui t'a fait naistre.

Encore ses vertus touchoient ton amitié
 Au de là du deuoir où la nature oblige,
 Si bien que la raison approuue la pitié,
 Pour l'ennuy qui t'afflige.

Ses conseils sçauoient rendre vn Roy victorieux,
 Son renom honoroit & la paix & la guerre,

Et ie croy que l'enuie est cause que les Cieux
L'ont osté de la terre.

Mais aussi quel climat n'en a du desplaisir ?
L'Europe à son sujet se plaint contre les Parques,
Autant que si leur lacs estoient venus saisir
Quelqu'un de ses Monarques.

Ie voy comme le Ciel pour soulager ton dueil
Veut que tout l'Vniuers à tes souspirs réponde,
Et pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.

Toutefois tous ces cris sont des soins superflus,
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées,
Vn homme enseuely ne considere plus
Nos yeux ni nos pensées.

Sçachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux Autels,
Tu dois estre asseurée de sa beatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les immortels
Sont pleins d'ingratitude.

Tes importuns regrets se rendront criminels,
Ton pere en son repos ne trouuera que peine,
Puis-qu'il semble estre admis aux plaisirs eternels
Pour te mettre à la geine.

Le mal deuiant plus grand que plus nous l'irritons;
Reuiant dans les plaisirs que la jeunesse apporte,
C'est vn grand bien de voir fleurir les rejettons,
Lors que la fouche est morte.

Vn homme de bon sens se mocque des mal-heurs;
Il plaint également sa seruante & sa fille :
Iob ne versa iamais vne goutte de pleurs
Pour toute sa famille.

Après t'estre affligée pense à te réjouir,
Qui t'a fait la douleur t'a laissé les remedes,
Il ne te reste plus que de sçauoir jouir
Des biens que tu possedes.

Arreste donc ces pleurs vainement répandus;
T'aisse en paix ce destin que tes douceurs detestent;
Il faut après ces biens que nous auons perdus.
Sauuer ceux qui nous restent.

E L E G I E.

DAns ce temple , où ma passion
 Me mit dedans le cœur les beautez de ma Dame,
 Je bannissois l'Amour, encore que sa flamme
 Destournast ma deuotion.
 Au lieu de penser à nos Dieux,
 L'adorois vous voyant l'image de Diane,
 Et m'estimois heureux de deuenir profane,
 En me consacrant à vos yeux.
 Ce fut avec des mesmes traits
 Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchise :
 Suis-je pas glorieux de donner ma franchise
 A la mercy de ses attraits ?
 A ce premier rauissement
 Mon ame triompha de se sentir blessée,
 Et l'Autel m'eust dépleu d'oster à ma pensée
 L'entretien d'un si doux tourment.
 Me deust le Ciel faire perir,
 Je mesure ma peine avecque mes années,
 Et l'Amour se fait fort d'oster aux Destinées
 La puissance de me guerir.
 Au point que cette ardeur m'a mis,
 Mon superbe bon-heur se mocque de l'enuie,
 Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie,
 Je me ris de mes ennemis.
 Tout ce monde de poursuuans
 Me font perseuerer avec plus de ioye ;
 Ce renommé lason n'eust iamais eu sa proye
 S'il eust craint la mer & les vens.
 Sous l'auspice de vostre loy
 Il n'est point de grandeur que mon esprit ne braue,
 Et le mesme accident qui me fait estre esclau,
 Il me semble qu'il m'a fait Roy.

E L E G I E A V N E D A M E.

Si vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
 Mon ame languissoit, ie n'auois plus de veine,

Ma fureur estoit morte, & mes esprits couuers
D'une tristesse sombre auoient quitté les vers ;
Ce mestier est penible, & nostre saint estude
Ne cognoist que mespris, ne sent qu'ingratitude,
Qui de nostre exercice aime le doux souci,
Il hayt sa renommée & sa fortune aussi :
Le sçauoir est douteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France :
Aujourd'huy l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eust iamais vn siecle plus barbare,
Et iamais le bon sens ne se trouua si rare :
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien,
Laisse faire au destin sans se mesler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au mōde,
Ne trouue à son plaisir la nature seconde,
Et que son influence encor à pleines mains,
Ne verse ses faueurs dans les esprits humains :
Parmy tant de fuseaux la Parque en sçait retordre,
Où la contagion du vice n'a sçeu mordre ;
Et le Ciel en fait naistre encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la Diuinité,
Des bons entendemens qui sans cesse trauaillent
Contre l'erreur du peuple, & iamais ne defaillent,
Et qui d'un sentiment, hardy, graue & profond,
Vivent tout autrement que les autres ne font :
Mais leur diuin genie est forcé de se feindre,
Et les rends mal-heureux s'il ne se peut contraindre,
La coustume & le nombre autorise les sots,
Il faut aimer la Cour, rire des mauuais mots,
Acofter vn brutal, luy plaire, en faire estime :
Lors que cela m'aduient ie pense faire vn crime ;
L'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein,
Je ne crois plus auoir l'entendement bien sein,
Et pour m'estre souillé de cét abord funeste,
Je croy long-temps apres que mon ame a la peste :
Cependant il faut viure en ce commun malheur,
Laisser à part, esprit, & franchise, & valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame,
Et perdre tout plaisir pour acquerir du blâme :
L'ignorant qui me iuge vn fantasque réueur,
Me demandant des vers croit me faire faueur,

Blâme ce qu'il n'entend , & son ame étourdie
 Pense que mon sçauoir me vient de maladie :
 Mais vous à qui le Ciel de son plus doux flambeau,
 Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
 Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infames,
 Ny l'obscur fureur de ces brutales ames :
 Car l'esprit plus subtil en ses plus rares vers
 N'a point de mouuemens qui ne vous soient ouuers,
 Vous avez vn genie à voir dans les courages,
 Et qui cognoist assez mon ame & mes ouurages:
 Or bien que la façon de mes nouveaux écrits
 Differe du trauail des plus fameux esprits,
 Et qu'ils ne suiuent point la trace accoustumée,
 Par où nos écriuains cherchent la renommée :
 l'ose pourtant pretendre à quelque peu de bruit,
 Et croy que mon espoir ne sera point sans fruit,
 Vous me l'avez promis, & sur cette promesse,
 Je faulse ma promesse aux vierges de Permesse,
 Je ne veux reclaimer, ni Muse, ni Phebus,
 Grace à Dieu bien gucry de ce grossier abus
 Pour façonner vn vers que tout le monde estime,
 Vostre contentement est ma derniere lime :
 Vous entendez le poidt, le sens, la liaison,
 Et n'avez en iugeant pour but que la raison :
 Aussi mon sentiment à vostre adueu se range,
 Et ne reçoit d'autrui ni blâme ni loüange :
 Imite qui voudra les merueilles d'autrui,
 Malherbe a tres-bien fait, mais il a fait pour luy,
 Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie :
 Quant à moy ces larcins ne me font point d'enuie;
 l'approuue que chacun écriue à sa façon,
 l'ayme sa renommée, & non pas sa leçon,
 Ces esprits mendians d'vne veine infertile,
 Prennent à tous propos sa rime ou son stile,
 Et de tant d'ornemens qu'on trouue en luy si beaux,
 Ioignent l'or & la soye à des vilains lambeaux,
 Pour paroistre aujourd'huy d'aussi mauuaise grace,
 Que parut autres-fois la corneille d'Horace,
 Ils trauaillent vn mois à chercher comme à fils,
 Pourra s'apparier la rime de Memphis :
 Ce liban, ce turban, & ces riuieres mornes,
 Ont fougent de la peine à retrouver leurs bornes;

Cét effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont iamais vn rais de bonne vision :
L'en cognois qui ne font de vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne,
Gratent tant le François qu'ils le déchirent tout,
Blasinant tout ce qui n'est facile qu'à leur goust,
Sont vn mois à cognoistre en tastant la parole,
Lors que l'accent est rude , ou que la rime est mole ;
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement , sinon que tout leur aage
S'est laissé consommer en vn petit ouurage ;
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pour ce que les faisans ils sont deuenus vieux :
De mesme l'Araignée en filant son ordure,
Vse toute sa vie & ne fait rien qui dure :
Mais cet autre Poëte est bien plein de ferueur,
Il est blesme,transi,solitaire,réueur,
La barbe mal peignée,vn œil branlant & caue,
Vn front tout refrongné,tout le visage haue,
Ahane dans son liët, & marmotte tout seul,
Comme vn esprit qu'on oit parler dans vn linceul :
Grimasse par la ruë,& stupide retarde
Ses yeux sur vn object,sans voir ce qu'il regarde:
Mais desia ce discours m'a porté trop auant,
Je suis bien prés du port,mon voile a trop de vent,
D'une insensible ardeur peu à peu ie m'esleue,
Commençant vn discours que iamais ie n'acheue,
Je ne veux point vnir le fil de mon sujet,
Diuersement ie laisse & reprens mon objet,
Mon ame imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers & ranger la science,
La reigle me déplaist,i'escris confusement,
Iamais vn bon esprit ne fait rien qu'aisément :
Autresfois quand mes vers ont animé la Seine,
L'ordre où i'estois contraint m'a bien fait de la peine,
Ce trauail importun m'a long-temps martyrë,
Mais enfin grace aux Dieux ie m'en suis retiré.
Peu s'en faire naufrage & sans perdre leur course,
Se sont auanturez à cette longue course :
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire avec le iugement,

Imaginer beaucoup , & d'une source pleine
 Puiser tousiours des vers dans vne mesme veine ;
 Le dessein se dissipe , on change de propos
 Quand le stile a goûté tant soit peu le repos,
 Donnant à tels efforts ma premiere furie,
 Iamais ma veine encor ne s'y trouua tarie :
 Mais il me faut resoudre à ne la plus presser,
 Elle m'a bien serui, ie la veux carresser,
 Luy donner du relasche, entretenir sa flâme
 Qui de sa jeune ardeur m'échauffe encore l'ame,
 Je veux faire des vers qui ne soient pas contrains,
 Promener mon esprit par des petits desseins,
 Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaist,
 Mediter à loisir, rêuer tout à mon aise,
 Employer toute vne heure à me mirer dans l'eau,
 Ouyr comme en songeant la course d'un ruisseau,
 Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
 Composer vn quatrain sans songer à le faire,
 Apres m'estre égayé par cette douce erreur,
 Je veux qu'un grand dessein échauffe ma fureur,
 Qu'un œuvre de dix ans me tienne à la contrainte
 De quelque beau Poëme , où vous serez dépeinte :
 Là si mes volonteZ ne manquent de pouuoir,
 J'auray bien de la peine en ce plaissant deuoir,
 En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
 Il faudroit inuenter quelque nouveau langage,
 Prendre vn esprit nouveau, penser & dire mieux
 Que n'ont iamais pensé les hommes & les Dieux,
 Si ie paruiens au but où mon dessein m'appelle,
 Mes vers se mocqueront des ouurages d'Apelle,
 Qu'Helene ressuscite, elle aussi rougira
 Par tout où vostre nom dans mon ouurage ira.
 Tandis que ie remets mon esprit à l'escole,
 Obligé dès long-temps à vous tenir parole,
 Voicy de mes escrits, ce que mon souuenir,
 Desireux de vous plaire, en a peu retenir.

E L E G I E.

IE pensois au repos , & le celeste feu
 Qui me fournit ces vers s'alantissoit vn peu,

Lors que le messager qui m'a rendu ta lettre,
 Dans ma premiere ardeur m'est venu tout remettre :
 J'ay d'abord à peu près deuiné ton dessein,
 Et deslors que mes yeux ont recogneu ton sein,
 Mon sang s'est reschauffé, tes vers m'ont piqué l'ame;
 et de leur propre éclat m'ont ietté de la flâme :
 Clerac en est émeu, son fleuve en a grossi,
 Et dans ce peu de temps que ie t'écris cecy,
 D'autant qu'à ta faueur il sent flatter son onde,
 Lot s'est rendu plus fier que riuere du monde :
 Le débord insolent de ses rapides eaux,
 Courrant avec orgueil le faiste des roseaux,
 Fait taire nos moulins, & sa grandeur farouche
 Ne sçauroit plus souffrir qu'un airon le touche ;
 Dans l'excez de la joye où tu le viens raurir,
 Ce torrent glorieux ne daigne plus seruir :
 Je l'aime de l'honneur qu'il rend à ta caresse,
 Et luy veux faire part aux Autels que ie dresse,
 Réuant sur son riuage, apres tes beaux escrits,
 Tout à coup dans l'objet d'un penser qui m'a pris :
 Je disois en voyant comme son flot se pousse,
 Ainsi va la fureur d'un Roy qui se courrousse:
 Ainsi mes ennemis contre moy furieux
 M'ont rendu sans sujet le sort iniurieux,
 Et si loin estendu leur orgueilleux rauage,
 Qu'à peine sur les mont ay-je veu du riuage;
 Mon exil ne sçauoit où trouuer seureté,
 Par tout mille accidens choquoient ma liberté,
 Quelques deserts affreux, ou des forests suantes,
 Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes,
 Onr esté le sejour où le plus doucement
 J'ay passé quelques jours de mon bannissement ;
 Là vrayment l'amitié d'un Marquis fauorable,
 Qui n'eust iamais horreur de mon sort déplorable,
 Diuertit mes soucis , & dans son entretien
 le trouuay du bon sens qui consola le mien,
 Autrement dans l'ennuy d'un lieu si solitaire,
 Où l'esprit ny le corps ne trouuent rien à faire,
 Où le plus Philosophe, avecque son discours,
 Ne sçauoit sans languir auoir passé deux iours,
 Le chagrin m'eust saisi, sans vne grande chere,
 Qui deux fois chaque iour enchantoit ma misere:

Car ie n'ay sçeu trouuer de l'humeur dont ie suis
Vn plus present remede à chasser mes ennuis:
Et si comme tu dis vous auez tous enuie
De me faire passer vn iour de douce vie,
Apreste de bon vin ; mais n'en prens point d'autrui ;
Car ie sçay que ton pere en a de bon chez luy ;
Il m'a bien obligé du salut qu'il m'enuoye,
Dis-luy que cét honneur m'a tout comblé de joye,
Et qu'un pauvre banny ne croyoit pas auoir
Cette prosperité que tu m'as fait sçauoir ;
Ainsi i'aime le Ciel , & iamais la disgrace
Ne frappe ton destin , ni celuy de ta race :
Si mon mal-heur s'appaise, & qu'il me soit permis
De refaire ma vie avecque mes amis,
Ie verray de quel œil tu verras mon passage,
Et que ces vers t'en soyent vn assésé message,
Possible auant qu'un mois ait acheué son cours,
Le Soleil me rendra ses agreables tours.
Ie croy que ce Printemps doit chasser mon orage ;
Mon mauuais sort vaincu flattera mon courage,
Et perdant tout espoir de m'abbatre iamais,
Tout confus il viendra me demander la paix :
Et quand mon iuste Roy n'aura plus de colere,
Qui m'a persecuté, taschera de me plaire :
Et quoy que de me perdre vn chacun ait tasché,
Ie diray sans mentir qu'ils ne m'ont point fasché,
Et qu'un exil si plein de dangers & de blâme,
Ne m'a point fait changer le visage ni l'ame,
Ceux avec qui ie vay son estonnez souuent
De me voir en mon mal aussi gay que deuant :
Et le mal-heur fasché de ne me voir point triste,
Ignore d'où me vient l'humeur qui luy resiste :
C'est l'arme dont le Ciel a voulu me munir
Contre tant d'accidens qui me deuoient venir,
Autrement vn tissu de tant de longues peines
M'eust gelé mille fois le sang dedans les veines,
Mon esprit dès long-temps fust reduit en vapeur
S'il eust peu conceuoir vne vulgaire peur :
Mon ame de frayeur fust-elle point faillie,
Lors que Panat me fist sa brutale saillie ?
Que les armes au poing, accompagné de deux ;
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux ?

Te croyois bien mourir, il le croyoit de mesme,
Mais pour cela le front ne me deuint point blesme;
Ma voix ne changea point, & son fer inhumain
A me voir si constant luy trembloit à la main;
encore vn accident aussi mauuais ou pire,
Me plongea dans le sein du poissonneux Empire;
Au milieu de la nuit, ou le front du Croissant
D'un petit bout de corne à peine apparoissant,
Sembloit se retirer & chasser les tenebres,
Pour ietter plus d'effroy dans des lieux si funebres :
Lune rompts ton silence, & pour me dementir,
Reproche-moy la peur que tu me vis sentir :
Que d'eus-je deuenir, vn iour que le tonnerre
Presque dessous mes pieds vint ballier la terre,
Il brusta mes voisins, il me couurit de feu,
Et si pour tout cela ie le craignis bien peu :
Mais vrayment ce discours te doit sembler estrange,
Et tu vois que ces vers sentent trop ma louange,
Tu m'a mis sur ce train, ie te veux imiter,
Et comme tu l'as fait, i'escris pour me flatter.
Adieu, ne reuiens plus solliciter ma veine,
L'ay fait à ce matin ces vers tout d'un haleine,
Et pour me diuertir du desir de la Cour,
Depuis peu i'en escris plus d'autant chasque iour,
Le finis vn trauail, que ton esprit qui gouste
Les doctes sentimens, trouuera bon sans doute;
Ce sont les saints discours d'un fauory du Ciel,
Qui trouuera le poison aussi doux que le miel,
Et qui dans la prison de la Cité d'Athenes
Vit lascher sans regret & sa vie & ses chaiffnes,
Ainsi quand il faudra nous en aller à Dieu,
Puissions-nous sans regret abandonner ce lieu,
Et voir en attendant que la fortune m'ouure
L'ame de la faueur, & le portail du Louure.

E L E G I E.

Quand la diuinité qui formoit ton essence
Vit arriuer le temps au point de ta naissance,
Elle choisit au Ciel son plus heureux flambeau,
Et mit dans vn beau corps vn esprit aussi beau,

La trempe que tu pris en arriuant au monde,
Estoit du feu, de l'air, de la terre & de l'onde;
Immortels Elemens, dont les corps sont diuers,
Estrangement meslez font vn seul Vniuers,
Et durent enchainés par les liens des ames,
Selon que le destin a mesuré nos trames;
Triste condition, que le sort plus humain
Ne nous peut assurer au soir d'estre demain;
Ainsi te mit nature au cours de la fortune,
Aussi sujet que tous à cette loy commune,
D'un naturel fragile & qui se vient ranger
A quel point que l'humeur le force de changer,
Impatient, tardif, injurieux, affable,
Despoteux, complaisant, malicieux, aimable,
Serf de tes passions, & du commun soucy,
Des vices des mortels, & des vertus aussi;
N'attens point que ton nom honteusement i'escriue,
Ce qui ne fut iamais sur la Troyenne riué,
Que ie t'appelle Achille, & que tu sois vanté
Par tant de faux exploicts qu'on a iadis chanté,
Ces Poëtes réueurs par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux Heros ont trompé le merite,
Et sans aucune foy laissant mille tesmoins,
Ils nous en disent plus, mais en font croire moins;
Car au raport trompeur d'un demy-dieu qu'on nôme,
Ie doubteray s'il fut tant seulement vn homme:
Mon esprit plein d'amour & plein de liberté,
Sans fard & sans respect t'escriit la verité,
Et sans aucun dessein d'offencer ou déplaire,
Ie fay ce que mon sens me conseille de faire:
I'éscrirois le Demon, qui du train de tes iours
Si difficilement guidait le jeune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante,
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante:
I'éscrirois ton destin, avant le doux moment
Que pour te faire serf le Ciel te fit Amant:
Mais nostre jeune temps laisse aussi peu de marque
Que le vol des oyseaux, ou celui d'une barque,
Et les traicts de ces ans confusément passez,
Pensent au souuenir s'ils n'en sont effacez,
Laisant ces iours perdus iusqu'aux premieres forces
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces,

Mes vers ne discourront que depuis le bon iour
Que tu te vins ranger à l'empire d'amour,
Et suiuant ta fureur tu penseras peut-estre,
Que deslors seulement tu commenças à naistre,
Que tu ne fus viuant ny d'esprit ny de corps,
Que depuis qu'un bel œil te donna mille morts;
Les aimables attraits dont les yeux d'une Dame
Firent naistre l'ardeur de ta premiere flâme,
Furent bien-tost vainqueurs, & l'amour qui te prit;
Au lieu de te desplaire obligea ton esprit,
Ton naturel ployable à la premiere atteinte,
Souspira son tourment d'une si douce plainte,
Et si modestement permit d'estre arresté,
Qu'il sembla que tes fers estoient ta liberté,
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse,
Se trouua pour ton bien de nature amoureuse:
En ce destin les maux que le Ciel a versez,
Dans l'erreur de tes iours sans cesse trauezsez,
Ont trouué leur remede, & n'est peine si forte
Que par luy ton esprit legerement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eust vne fois charmé,
Contre tout autre effort tu fus assez armé,
Toute autre passion au prix mouïse & legere,
Depuis ne fut en toy que foible & passagere;
Depuis pour viure esclau au joug d'une beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loyauté,
Celle qui gouuernoit ta captiue pensée,
Dissimuloit le coup dont elle fut blessée:
La honte & le deuoir, & ce fascheux honneur,
Ennemis conjurez de tout nostre bon-heur,
De contraintes froideurs desesperoient son ame,
Quand ton object pressant sollicitoit sa flâme;
En ses regards forcez son amour paroïssoit,
Et par la resistance heureusement croïssoit;
Tes yeux dont la fureur auoit changé l'vsage,
Languïssioient estonnez auprès de son visage,
Son visage & le teint plus blanc, frais & vermeil,
Que le teint de l'Aurore & le front du Soleil:
Elle estoit à tes yeux plus agreable encore,
Que deuant le Soleil ne fut iamais l'Aurore:
Vostre object en son sexe également pouuoit
Se dire le plus beau que la nature auoit,

Et les traits de ta face aujourd'huy que l'injure
Du temps qui change tout, a changé ta figure :
Vniquement parfaits, sont punis d'un amour,
A qui mille beautés font encore la cour :
Quelle d'eust estre alors, & combien plus prisee
Ta face, que le poil n'auoit point déguisee
En sa jeune vigueur, conforme au jeune objet
De la premiere belle à qui tu fus sujet,
Tu meritois beaucoup, & si l'Amour auare
Eust frustré ton espoir, il eust esté barbare,
Indigne que iamais à son sacré brazier
Aucun Amant portast le mirthe & le rozier ;
Mais ce Dieu, pour t'oster tout sujet de te plaindre,
La voulut avec toy de mesmes nœuds estraindre :
De mutuelle ardeur son esprit enflamma,
Et rangea son humeur au point qu'elle t'aima :
D'un semblable desir vous taschiez à me plaire,
Ce que l'un desseignoit, l'autre le vouloit faire :
Vous lisiez dans vos fronts ce que vos cœurs disoient,
Et de mesmes propos vos âmes deuisoient,
Alors qu'impatient en ta flâme excessiue
Tu blasmois le refus de son amour cointiue,
Son cœur plus que le tient de martyre souffroit,
Te refusant du corps ce que l'ame t'offroit :
Ta qualité de marque, aucunement estrange
A son sang populaire, & tiré de la fange,
Nioit à son espoir les bien-heureux accords
Qui ioignent sous Hymen deux esprits & deux corps ;
Et ce titre d'espoux honteux aux âmes fortes,
Que par despit du Ciel & de l'amour tu portes,
Duisoit mal à ton âge, & pour vous allier
Il eust fallu la terre au Ciel apparier.
Quelquefois en riant tu m'as compté la feste
Que pour vostre nopçache on pensoit toute preste,
Lors que sa parenté ridicule esperoit
Qu'un accord entre-vous ferme demeureroit,
Elle qui seulement d'amour fut insensée,
Ne s'entretint iamais de si folle pensée ;
Mais contre le destin avec toy se plaignoit,
Qu'à vos desirs esgaux le rang ne se ioignoit,
Il est vray qu'en l'effort de cette rage extreme
Tu pouuois oublier & ta race & toy-mesme,

Et l'Amant qui troublé de tel empeschement
Se destourne d'aimer, aime trop laschement :
Mais tu sçauois qu'Amour meurt en la iouissance
Qu'il nous trauaille plus, moins il a de licence,
Qu'en des baisers permis cette vertu s'endort,
Et que le liét d'Hymen est le liét de sa mort.

E L E G I E.

DEsia trop longuement la paresse me flâte;
Et ie sens qu'à la fin elle deuient ingrata,
I'ay donné trop de temps à mon propre plaisir,
Pour trop de liberté i'ay manqué de loisir,
Ie veux effrontément auecque mon salaire
Nourrir à tes despens le soucy de me plaire,
Ie ne puis estre esclau, & viure en te seruant
Comme vn Maistre-d'Hostel, Secretaire, ou Suiuant,
Telle condition veut vne humeur seruile,
Et pour me captiuer elle est vn peu trop vile :
Mais puis que le destin a trahy mon esprit,
Et que loin du Perou la fortune me prit,
Ie crois aimer mon joug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contrainte obeyr & me taire:
C'est d'vn iuste deuoir surmonter la raison,
Et trouuer la franchise au fond d'vne prison;
Or ie suis bien-heureux sous ton obeissance,
En ma captiuité i'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy se lasseroit enfin,
D'auoir si librement vn serf si libertin :
Le soin de te seruir est ce qui moins m'afflige;
Et l'honneur de te voir est ce qui plus m'oblige;
Ton entretien est doux, agreable, & sçauant
Aux plus doctes discours qu'on peut mettre en auant,
Tes regards sont courtois, tes propos amiables,
Ton humeur agreable, & tes mœurs sociables,
Tes charges, tes maisons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu, ie ne les prise rien;
I'estime ton merite, il vaut mieux que le Gange,
Tes richesses au prix sont de terre & de fange,

Cela n'a point d'esclat auprès de ta valeur,
Et mon Poëme aussi n'emprunte rien du leur :
La race, la grandeur, l'argent, la renommée,
Aux iugemens bien clairs n'est qu'ombre & que fumée,
C'est vn lustre pipeur qui s'escoule & qui fuit
Avec l'entendement du brutal qui le fuit ;
Je sçay que la nature a voulu que tu prinsses
Et le sang & le nom d'une race de Prince ;
Mais quand bien les grands Rois , dont le nom est fa-
meux,

T'auroient laissé bien riche, & florissant comme eux,
Si d'un esprit commun le Ciel t'auoit fait naître,
Je serois bien marry de t'auoir eu pour maistre,
Qu'un homme sans esprit est rude & desplaisant,
Et que le joug des sots est fascheux & pesant,
Un sage à leur desir sans contrainte ne plie,
Et iamais sans regret d'un tel nœud ne se lie :
Un sot , il est cruel, ingrat, imperieux,
Tantost on le voit morne, & tantost furieux,
Oblige sans sujet, mal à propos offense,
Et qui ne fait iamais du bien quand il y pense ;
Son esprit ignorant ne peut rien estimer,
Il n'a nulle raison, il ne scait rien aimer ;
Or il veut qu'on le tance, & tantost qu'on le louë,
Tantost il fait du bruit, & tantost il se iouë,
Il ne sçait qui le fasche, ou qui luy fait plaisir,
Et luy-mesme en son cœur n'entend point son desir ;
Mais d'un orgueil farouche, & d'une ame insolente
Il force tout deuoir, toute loy violente,
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il est,
Qu'une chose soit bien que quand elle luy plaist,
Estre sçauant chez luy, c'est une honte, vn crime,
Il croit que c'est tout vn , qu'un charme ou qu'une
rime :

Si Dieu m'auoit iamais à tel maistre donné,
Je pourrois bien iurer que ie serois damné,
Et croy que mes destins auroient moins de colere,
De m'auoir attaché des fers d'une galere,
Bourrelle comme ceux que tu voyois ramer,
Quand un si beau dessein te porta sur la mer :
Neptune est effroyable, il tempeste, il escume,
Sa fureur iusqu'au Ciel vomit son amertume,

Trahi

Trahi les plus heureux, & leur fait vn cercueil,
 Tantost d'un banc de sable, & tantost d'un escueil,
 Ses abois font horreur, & mesme en la bonace,
 Par vn silence affreux ce trompeur nous menace :
 Il a deuant tes yeux fait blesmir les nochers,
 Obscurcy le Soleil, & fendu les rochers :
 De ses flots il fait naistre & mourir le tonnerre,
 Et de son bruit hideux gemir toute la terre:
 L'image de la mort passe au trauers des flots,
 Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots :
 Ces frayeurs ne t'ont point esbranlé le courage,
 On t'a veu tousiours ferme au plus fort de l'orage,
 D'un iugement robuste au milieu du danger,
 Tenir indifferent vn sepulchre estranger ;
 Et les lasches accens d'une voix estonnée
 Ne t'ont point fait gemir comme faisoit *Ænée*,
 Bien que moins rudement Neptune l'assaillit :
 Tout Heros qu'il estoit, le cœur luy deffaillit,
 Il eut peur de la mort, & se remit en l'ame
 Ses compagnons bruslez dans la Troyenne flame,
 Enuia leur destin, & d'un esprit peureux,
 Pour estre hors du peril, les nomma bien-heureux,
 Se fust voulu rebattre avec l'ombre d'Achille,
 Se plaignoit de suruiure aux cendres de sa ville,
 Et de n'auoir l'honneur que ses os fussent mis
 Dans le tombeau de Troye où gisoient ses amis ;
 Jamais tes sentimens n'auront tant de tristesse,
 quelque part de la terre où le Soleil te laisse ;
 Tu tiens également & propice & fatal,
 Ou la terre estrangere, ou le pays natal,
 Ha ! que i'ay de regret de n'auoir veu le monde,
 Par où ta jeune ardeur te promena sur l'onde,
 L'escrirois en beau vers le climat & le lieu
 Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu ;
 Je serois glorieux d'auoir peint ton image,
 A qui les mieux vantiez viendroient faire vn hōmage,
 Tu me dois accorder deux heures de loisir,
 Pour contenter icy mon curieux desir,
 Me faire vn long recit de toutes les traueses
 Que t'ont fait tant de mers & de terres diuerses,
 Je sçauray iusques où la Ligne tu passas,
 Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,

Et ce combat naual où ton ardeur trop prompte
Fit rougir tous les tiens de colere & de honte ;
L'ignore ces hazards, tu me diras que c'est,
Tu me diras comment vn naufrage se fait,
Le sanglant desespoir dont le vaincu se ronge,
Et les dangers hideux où le Soldat se plonge,
L'estat d'un homme libre, apres que le destin
Au Comite cruel l'a donné pour butin,
Avec combien d'horreur il le range à la chaine,
Et force l'innocence à recevoir la peine :
A voir tous ces objets d'horreur & de pitié,
Je croy qu'on en deuient plus dur de la moitié,
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche,
Du mal de son prochain moins ému qu'une foughe,
Et sur nos passions nostre desir vainqueur
Enfin dispose tout, & les yeux & le cœur.
Vne lente coustume avec le temps emporte
De nostre naturel l'affection plus forte :
Mais ta douce nature, & ton cœur seulement,
De ces contagions n'est touché nullement,
Tu reuiens tout courtois, si bien qu'en apparence
Tu n'aurois point passé les riuages de France,
entre tes qualitez cette douceur-d'esprit,
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout vn Grand qui s'humilie,
Fait vn joug fort aisé dont le plus fier se lie,
Il ne faut qu'un soufrire, il ne luy faut qu'un mot,
Afin d'enforceler & le sage & le sot.
Ceux-là de leur grandeur comme ie pense abusent,
Qui leur salut au moindre insolemment refusent,
Dans vne vanité qui les tient tous contrains
Ne voyant ce qu'ils sont qu'en l'éclat de leurs trains,
Se trouuent estonnez perdant leur bonne mine,
Si leur suite ordinaire avec eux ne chemine :
Pour monstrier leur pouuoir, d'un accent irrité
Parlent à leurs suiuaus avec autorité.
Il est bien raisonnable icy que ie te die,
Que ton esprit bien sain n'a point leur mal'adie ;
L'Astre qui te fit naistre éuita ce mal-heur,
Et suiuit vn destin bien different du leur :
Ne croit point que ie mente à dessein de te plaire,
C'est ce que ie n'ay point accoustumé de faire ;

Je fais le plus souuent mes discours trop hardis,
 Et par ce qu'on me croit on hayt ce que ie dis.
 Bien-heureux aujourd'huy que te voulant dépeindre,
 Je ne suis obligé de faillir ny de feindre;
 Pour toy seul mon humeur qui suit la verité,
 Trouue de l'aduantage en sa seuerité:
 Vne iuste amitié m'excite le courage
 D'une incroyable ardeur à ce dernier ouurage,
 Mon esprit glorieux s'attache à cét object,
 Et tire vanité d'un si rare sujet:
 Ta vertu me raut, & fait que mon Poëme
 Seruant à ton plaisir m'obligera moy-mesme.
 Or pour le grand dessein où i'engage mes vers,
 Il faut que tes destins me soient mieux descouuers,
 Que i'entre dans ton ame, & que de là ie tire
 La matiere du liure où ie te veux descrire:
 Mon trauail sera long, & depuis ton berceau
 Possible durera iusques à mon tombeau:
 Au raport de mes vers, n'espere pas qu'on croye
 Que tu sois descendu du fugitif de Troye;
 Car mes inuentions, sans prendre rien d'autrui,
 Te feront bien sortir d'aussi bon lieu que luy:
 Il fut vn vagabond, & quoy qu'on le renomme,
 Je ne sçay s'il posa les fondemens de Rome.
 Le compte de sa vie est fort vieux & diuers,
 Virgile de par luy-mesme à desmenty ses vers:
 Il le dépeint deuot, & le confesse traistre
 Vers l'amour que les Dieux reconnoissent pour maistre,
 Mais mon dessein n'est pas d'examiner icy
 Les deffauts du Troyen, ny du Poëte aussi,
 Plaise à Dieu que des miens nos escriuains se taisent,
 Et qu'à leur goust tardif mes ardeurs ne déplaisent,
 Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux,
 Pourueu que mon trauail soit au gré de nous deux,
 Si mes esprits lassez perdent iamais haleine,
 Ton agreable accueil r'animera ma veine,
 Et me loüant vn peu tu me feras plaisir,
 Et me rechaufferas d'un plus ardent desir.
 Vn regard de mespris me rebute & me lasse,
 Et mon sang le plus chaud en deuient tout de glace,
 Donne-moy du repos, & ne viens point choisir
 A mes conceptions les lieux ny le loisir,

Ores i' aime la ville, ores la solitude,
Tantost la pourmenade, & tantost mon estude;
Bref si tu ne me tiens pour vn fascheux rimeur,
Tu souffriras vn peu de ma mauuaise humeur.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis refoudre, excuse-moy de grace;
Escruians pour autrui ie me sens tout de glace;
Ie te promis chez-toy des vers pour vn Amant,
Qui se veut faire aider à pleindre son tourment:
Mais pour luy satisfaire, & bien plaindre sa flâme,
Ie voudrois parauant auoir cogneu son ame,
Tu sçais bien que chacun à des gousts tout diuers;
Qu'il faut à chaque esprit vne sorte de vers,
Et que pour bien ranger le discours & l'estude,
En matiere d'amour ie suis vn peu trop rude,
Il faudroit comme Ouide auoir esté piqué:
On escrit aisément ce qu'on a pratiqué,
Et ie te iure icy sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche,
Ie n'entends point les loix, ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon se mesle de charmer:
Cette Diuinité des Dieux mesme adorée,
Ces traicts d'or & de plomb, cette trouffe dorée,
Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ces appas,
Sont vrayement vn mystere où ie ne pense pas:
La sottise antiquité nous a laissé des fables,
Qu'un homme de bon sens ne croit point receuable;
Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain,
Celuy-là qui se plaist d'un fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à de confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes:
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouue du sens caché dans la confusion,
Mesme des plus sçauans, mais non pas des plus sages,
Expliquant aujourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parloient avec les Dieux,
L'on en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux;

Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Dodonne estoient aussi Prophetes,
Ces contes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis ;
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser:
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'une faueur parcille.
Penses-tu quand i'aurois employé tout vn iour
A bien imaginer des passions d'Amour,
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En paroles de choix, bien mises, bien rimées,
L'autre n'y trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est mal aysé d'escrire pour autruy.
Après qu'à son plaisir i'aurois donné ma peine ,
Ie sçay bien que possible il loueroit ma vaine,
Vrayment ces Vers sont beaux, ils sont doux & coulās;
Mais pour ma passion ils sont vn peu trop lents,
L'eusse bien desiré que vous eussiez encore
Mieux louié sa beauté, car vraiment ie l'honore,
Vous n'avez point parlé du front, ny des cheveux,
Ny de son bel esprit, seul objet de mes yeux,
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon Dieu que de travail vous donne ma folie !
Il voudroit que son front fut aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube & le Soleil,
Que i'escriue comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle vn ocean de larmes,
Ces termes esgarez offensent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'un nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abjure,
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIER.

Qui que tu sois de grace escoute ma Satyre,
Si quelque humeur ioieuse autre part ne t'attire;

Ayme ma hardiesse, & ne t'offense point
 De mes vers, dont l'aigreur vtillement te point.
 Toy que les Elemens ont fait d'air & de bouë,
 Ordinaire sujet où le mal-heur se ioüe,
 Sçache que ton filet que le destin ourdit,
 Est de moindre importance encor qu'on ne te dit ;
 Pour ne te point flatter d'une diuine essence,
 Voy la condition de ta sale naissance,
 Qui tiré tout sanglant de ton premier séjour ;
 Tu vois en gemissant la lumiere du iour,
 Ta bouche n'est qu'aux cris, & à la faim ouuerte,
 Ta pauvre chair naissante est toute descouuerte,
 Ton esprit ignorant encor ne forme rien,
 Et moins qu'un sens brutal sçait le mal & le bien,
 A grand peine deux ans t'enseignent un langage,
 Et des pieds & des mains te font trouuer l'usage,
 Heureux au prix de toy les animaux des champs,
 Ils sont les moins hays comme les moins meschans ;
 L'oyselet de son nid à peu de temps s'eschape,
 Et ne craint point les airs que de son aïlle il frappe,
 Les poissons en naissant commencent à nager ;
 Et le poulet escloué chante & cherche à manger :
 Nature douce mere à ces brutales races,
 Plus largement qu'à toy leur a donné des graces,
 Leur vie est moins sujette aux fascheux accidens
 Qui trauaillent la tienne, & dehors & dedans ;
 La beste ne sent point, peste, guerre ou famine,
 Le remors d'un forfait en son cœur ne la mine ;
 Elle ignore le mal pour n'en auoir la peur,
 Ne connoist point l'effroy de l'Acheron trompeur ;
 Elle a la teste basse & les yeux contre terre,
 Plus près de son repos, & plus loin du tonnerre,
 L'ombre des trespassez n'aigrit son souuëir,
 On ne voit à sa mort le desespoir venir :
 Elle compte sans bruit & loin de toute enuie
 Le terme dont nature a limité sa vie,
 Donne la nuit paisible aux charmes du sommeil,
 Et tous les iours s'égaye aux charmes du Soleil,
 Franche de passions, & de tant de traueses
 Qu'on voit au changement de nos humeurs diuerses,
 Ce que veut mon caprice, à ta raison desplait,
 Ce que tu trouue beau, mon œil le trouue laid :

Vn mesme train de vie au plus constant n'agrée,
La prophane nous fasche autant que la sacrée.
Ceux qui dans les borbiers des vices empeschez
Ne suivent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont tristes bien souuent, & ne leur est possible
De consommer vne heure en volupté paisible,
Le plus libre du monde est esclaué à son tour,
Souuent le plus barbare est sujet à l'amour :
Et le plus patient que le Soleil esclaire,
Se trouue quelquesfois emporté de colere.
Comme Saturne laisse & prend vne saison,
Nostre esprit abandonne & reçoit la raison :
Je ne sçay quelle humeur nos volontez maistrise,
Et de nos passions est la certaine crise,
Ce qui sert aujourd'huy nous doit nuire demain,
On ne tient le bon-heur iamais que d'une main :
Le destin inconstant sans y penser oblige,
et nous faisant du bien , souuent il nous afflige,
Les riches plus contens ne se sçauroient guerir
De la crainte de prendre & du soin d'acquérir :
Nostre desir changeant suit la course de l'aage,
Tel est graue & pesant qui fut iadis volage,
et sa masse caduque , esclaué du repos,
N'ayme plus qu'à resuer, hayt les ioyeux propos.
Vne salle vieillesse en desplaisir confite,
qui tousiours se chagrine , & tousiours se despite,
Voit tout à contre-cœur, & ses membres cassez,
Se rongent de regret de ses plaisirs passez,
Veut traifner nostre enfance à la fin de la vie ,
De nostre sang boüillant veut estouffer l'enuie,
Vn vieux pere réueur aux nerfs tous refroidis,
Sans plus se souuenir quel il estoit iadis,
Alors que l'impuissance esteint sa conuoitise,
Veut que nostre bon sens reuere sa sottise,
Que le sang genereux estouffe sa vigueur,
Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur,
Il nous veut arracher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne iuge pas bien saines,
Soit par rebellion, ou bien par vne erreur,
Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur :
I'approuue qu'un chacun suiue en tout la nature,
Son empire est plaisant & sa Loy n'est pas dure,

Ne suivant que son trait iusqu'au dernier moment;
Mesmes dans les mal-heurs on passe heureusement,
Jamais mon iugement ne trouuera blâmable,
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouue aymable,
Qui dans l'estat mortel tient tout indifferant,
Aussi bien mesme fin à l'Acheron nous rend,
La parque de Charon à tous inéuitable,
Non plus que le meschant n'espargne l'equitable,
Iuuste nautonnier; hélas! pourquoy fers-tu
Avec mesme auiron le vice & la vertu?
Celuy qui dans ses biens a mis toute sa ioye,
Et dont l'esprit auare apres l'argent aboye,
Ou qu'il tourne la terre en defendant la mer,
Ses nauires iamais ne puissent abismer:
L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne prise,
Et qu'un vis a'iguillon de vanité maistrise,
Soit tousiours bien paré, mesure tous ses pas,
S' imagine en soy-mesme estre ce qu'il n'est pas,
Qu'il fasse voir vn sceptre à son ame auéglée,
Et son ambition ne soit iamais réglée:
Cettuy-cy veut poursuiure vn vain tiltre de vent,
Qui pour nous maintenir nous perd le plus souuent,
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin seuer,
Qu'une sottise coustume ighoramment reuer:
De sa condition ie prise le bon-heur,
Et trouue qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.
Un esprit enragé, qui voudroit voir en guerre,
Pour son contentement & le Ciel & la terre,
Ne respire brutal que la flâme & le fer,
Et qui croit que son ombre eltonnera l'enfer,
Qu'il employe au carnage & la force & les charmes,
Et son corps nuit & iour ne soit vestu que d'armes:
Vne sauvage humeur, qui dans l'horreur des bois,
Des chiens, avec le cors, anime les abois,
Son dessein innocent heureusement poursuiue,
Et la tranquillité de cette peine oyssue:
Qu'il travaille sans cesse à broiser les forests;
Et iamais le butin n'eschappe de ses rets:
Celuy qu'une beauté d'inéuitable amorce
Retient dans ses liens plus de gré que de force,
Qu'il se flote en sa peine & tasche à prolonger
Les soucis qui le vont si doucement ronger,

Qu'il perde rarement l'object de ce visage,
Ne destourne iamais son cœur de cette image,
Ne se souuienne plus du ieu ny de la Cour,
N'adore aucun des Dieux qu'apres celuy d'amour,
N'ayme rien que ce ioug, & tousiours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble iamais d'aucun soupçon ialoux,
Se mocque des aguests d'un impuissant espoux,
Qu'il se trouue allegé par la moindre caresse
Des fers les plus peîans dont sa rigueur le presse,
Sauue les mouuemens de ses affections,
Ne tasche de brider iamais ses passions:
Si tu veux resister, l'amour te fera pire,
Et ta rebellion estendra son empire:
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer:
C'est vn fiévreux tourment, qui trauaillant nôtre ame,
Luy donne des accès, & de glace & de flâme,
S'attache à nos esprits, comme la fièvre au corps,
Iusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors,
Contre ses longs efforts la resistance est vaine,
Qui ne peut l'euitex, il doit aymer sa peine,
I'esclaué patient n'est qu'à demy dompté,
S'il veut à sa contrainte vnir sa volonté.
Le sanglier enragé, qui d'une dent pointuë
Dans son gosier sanglant mord l'espieu qui le tuë,
Se nuit pour se deffendre, & d'un auetigle effort
Se trauaille luy-mesme & se donne la mort.
Ainsi l'homme souuent s'obstine à se destruire,
Et de sa propre main il prend peine à se nuire,
Celuy qui de nature, & de l'amour des Cieux,
Entrant en la lumiere est né moins vicieux,
Lors que plus son Genie aux vertus le conuie,
Il force sa nature, & fait toute autre vie,
Imitateur d'autruy ne suit plus ses humeurs,
S'esgare pour plaisir du train des bonnes mœurs;
S'il est né liberal, au discours d'un auare
Il taschera d'esteindre vne vertu si rare.
Si son esprit est haut, il le veut faire bas:
S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Je croy que les destins ne font venir personne
En l'estat des mortels qui n'ait l'ame assez bonne,

Mais on le vient corrompre , & le celeste feu
 Qui luît à la raison ne nous dure que peu :
 Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
 Et tousiours chez autrui fait demeurer nostre ame,
 Je pense que chacun auroit assez d'esprit,
 Suiuant le libre train que nature prescrit.
 A qui ne sçait farder ny le cœur , ny la face,
 L'impertinence mesme a souuent bonne grace :
 Qui suiura son Genie , & gardera sa foy,
 Pour viure bien-heureux , il viura comme moy.

SATYRE SECONDE.

COnnois-tu ce fascheux , qui contre la fortune
 Aboye impudemmet comme vn chien à la Lune,
 Et qui voudroit ce semble en destourner le cours
 Par l'importunité d'un outrageux discours?
 D'une forte malice en son ame il s'afflige,
 Quand la faueur du Roy ses fauoris oblige ;
 Vn homme dont le nom est à peine connu,
 D'un pays estrange nouuellement venu,
 Que la fortune aueugle en promenant sa rouë,
 Tira sans y penser d'un orniere de bouë,
 Malgré toute l'enuie au dessus du mal-heur,
 D'un credit insolent gourmande la valeur:
 Et nous le permettons , & le François endure
 Qu'à ses propres despens cette grandeur luy dure.
 Nos Princes autrefois estoient bien plus hardis;
 Où se cache aujourd'huy la vertu de iadis !
 Apprens malicieux comme tu sçais mal viure,
 Qu'une fortune est d'or , & que l'autre est de cuivre,
 Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer,
 Que son compas est droit , qu'on ne le peut fausser:
 Nous venons tous du Ciel pour posseder la terre ,
 La faueur s'ouure aux vns , aux autres se reserve:
 Vne necessité que le Ciel establit ,
 Deshonore les vns , les autres annoblit:
 Vn ignoble souuent de riches biens herite,
 L'autre dans l'hospital est tout plein de merite:

Pour trouuer le meilleur il faudroit bien choisir,
 Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loix,
 encore si chaque infame estoit marqué d'un signe,
 Qui de toutes vertus le fist trouuer indigne,
 Les Roys qui sous les Dieux disposent du bon-heur,
 enrichiroient tousiours le merite & l'honneur,
 Que si l'ame des Dieux est la mesme iustice,
 Qu'elle ayme la vertu, qu'elle abhorre le vice,
 Les Roys qui sont leurs Fils & Lieutenans icy,
 Peuvent iuger des bons & des mauuais aussi :
 Et sans flatter mon Roy, ie trouue bien estrange
 Qu'un vulgaire ignorant, & tiré de la fange,
 Contre sa Majesté se monstre iniurieux,
 Dessus ses actions portant l'œil curieux.
 Quant à moy ie repete vne faueur bien mise
 enuers le plus chetif que le Roy fauorise,
 Quoy que touiours bien pauvre, & touiours dédaigné,
 Sur mon esprit l'enuie encor n'a rien gagné ;
 Qu'un hōme de trois iours, de soye & d'or se couure,
 Du bruit de sa carrosse importune le Louure,
 Qu'un estrangier heureux se mocque des François,
 Qu'il ayt mille suiuaus pourueu que ie n'en sois,
 Je leur fais ce souhait en mon humeur hardie,
 Je ne crains point faillir, quoy que ma Muse die,
 Ma liberté dit tout, sans toutefois nommer
 Par vne vaine aigreur ceux que ie veux blasmer :
 Aussi n'attends iamais que ie te fasse rire,
 D'un vers que sans danger ie ne sçauois escrire,
 Ceux-là sont fols vrayment qui vendent un bon mot,
 De cent coups de baston que fait donner un sot,
 esclaués imprudens de leur humeur mauuaise,
 Ne sçauent mediter un vers qui ne desplaie ;
 Des pasquins contre aucun ie ne compose icy,
 Et ne sçauois souffrir des iniures aussi :
 Le Dieu des Vers m'inspire vne modeste flāme,
 Qui n'est propre à donner ny recevoir du blāme,
 Je hay la médifance & ne puis consentir
 De gagner avec peine un triste repentir :
 Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,
 Connoistra son portraict, cōbien qu'on ne le nomme,
 Qui ne lit ma Satyre, il n'en est pas tancé,
 Plusieurs s'en fācheront à qui ie n'ay pensé,

Qui voit trop la laideur de son vilain visage,
 Il ne deuroit iamais en regarder l'image :
 Qui craint d'estre repris , il n'a qu'à se cacher,
 Et dés-là mon dessein n'est plus de le fascher.

E L E G I E.

CHere Philis, i'ay bien peur que tu meure
 Dans ce desert si triste où tu demeure ;
 Helas ! quel sort te peut là retenir,
 A quoy se peut ton ame entretenir ?
 Ta fantaisie est-elle point passée ?
 L'aurois-tu bien encor en la pensée ?
 Te souvient-il de la Cour ou de moy,
 Et de m'auoir iadis donné ta foy ?
 S'il t'en souvient, Philis, ie te coniure
 Par tous les droicts d'amour & de nature,
 Fais moy l'honneur de t'asseurer aussi
 Que ie languis de mon premier soucy,
 Si tu sçauois à quel poinct de folie
 M'a fait venir cette melancolie,
 Si tu sçauois à quoy ie suis reduict,
 En quel trauail mon ame est iour & nuict,
 Quoy que t'ait dit de moy ta deffiance,
 Ta ialousie ou ton impatience,
 Tu m'aymerois & sçachant mes ennuis,
 Tu me plaindrois en l'estat où ie suis,
 Passé, defait, & sec comme vn idole,
 Changé d'humeur, de force, & de parole ;
 Tousiours ie réue en mon affliction,
 Sans nul desir de consolation ;
 Ie ne veux point que personne s'employe
 A r'animer mon esprit ny ma ioye ;
 Car sans te faire vn peu de trahison,
 Ie ne sçauois chercher ma guerison.
 Puis qu'il est vray que i'ay cét aduantage,
 Que mon seruice a gaigné ton courage,
 Et que parmy tant d'aymables Amans
 Mon seul object touche mes sentimens,
 Ie serois bien d'un naturel barbare,
 Bien moins ciuil qu'un Scythe, qu'un Tartare,

Si ie n'aymois le bien de ton amour
Plus chèrement que la clarté du iour.
Le Ciel m'enuoye vn traitt de son tonnerre;
Et sous mes pieds fasse creuer la terre,
Dés le moment qu'un sort iniurieux
De ma memoire effacera tes yeux :
Helas ! comment trouuerois-je en ma vie
Quelque sujet qui m'en donnast enuie ;
Quelle beauté me scauroit obliger
A diuertir ma flâme ou la changer :
Dedans les yeux où loge ma fortune,
Venus a mis ses trois graces en vne :
Amour luy-mesme avec tous ses attraits,
Comme il est peint dans les plus beaux portraits,
Rapporte à peine vne petite trace
Du vif esclat qui reluit dans ta face :
Et tes beaux yeux , où s'est lié mon sort,
Touchent les cœurs d'un mouuement si fort,
Que si le Ciel d'une pareille flâme
Nous inspiroit sa volonté dans l'ame,
Tous les mortels d'une inuincible foy
Obeyroient à la diuine loy.
Ton front paroist, comme aupres de la nuë
Paroist au Ciel Diane toute nuë,
Plus vny qu'elle , & qu'on ne voit gasté
D'aucune tache empreinte en sa beauté :
Un teint vermeil, & frais comme l'Aurore
Lors qu'elle vient des riuages du More,
Sur ton visage a semé tant d'appas,
Qu'il faut t'aymer, ou bien ne te voir pas.
Amour sachant de quels traits est pourueü
Cette beauté s'est fait oster la veüë,
Et n'ose point hazarder ses esprits
A la mercy du charme qui m'a pris :
Et tel qu'il est imperieux & braue,
Il meurt de peur de deuenir esclaue.
O cher tyran des hommes & des Dieux,
Aueugle-toy de grace encore mieux,
Demeure ainsi dans ta premiere crainte,
Et ne la vois iamais viue ny peinte :
Tu ne scaurois regarder vn moment
De ses beautez, l'ombre tant seulement ;

Sans t'embrazer, sans trouuer la ruine
 De ton empire en leur flâme diuine,
 Que si l'effort de ton cœur indompté
 De ses appas sçauoir la liberté,
 Tu te plaindrois d'auoir l'ame trop dure,
 Et maudirois ta force & ta nature,
 Car le bon-heur d'aymer en si bon lieu,
 Passe la gloire & le repos d'un Dieu.
 Que penfes-tu que le Soleil est ayse,
 Lors qu'un rayon de sa clarté la baise,
 Lors que Philis regarde son flambeau
 D'un air ioyeux le iour est le plus beau :
 Et quand Philis luy fait mauuais visage,
 Le iour est triste & chargé de nuage:
 L'air glorieux de former ses souspirs,
 Entre en sa bouche auecque des Zephirs
 Tous embausmez des roses de l'Aurore,
 Et tous couuerts des richesses de Flore :
 Zephir, doux vent, doux createur des lys,
 S'il te souuient encore de ta Philis,
 Ranime-là, fais tant qu'elle reuienne
 Pour te baiser, & me laisser la mienne.
 Mais les discours qu'on nous a fait de toy,
 En mon esprit n'ont iamais eu de foy :
 Ton feint amour, tes fausses aduantures
 Ne sont que vent, & que vaines figures:
 Mais il est vray que ie suis bien atteint,
 Et que mon mal ne sçauroit estre feint,
 Que pleust aux Dieux que le discours des fables
 Trouuast en moy ses effets veritables,
 Et que le sort me voulust transformer
 En quelque obiect qui ne sceut rien aymer,
 Que ie mourusse, ou qu'il me fut possible
 De deuenir vne chose insensible,
 Vn vent, vne ombre, vne fleur, vn rocher
 Qu'aucun desir ne peut iamais toucher.
 O vous Amans qui n'estes plus en vie,
 Esprits heureux qui n'avez plus d'enuie,
 Là bas noyant vos maux & vos erreurs,
 Vous trouuerez bien plus douces vos fureurs ;
 Tristes forçats qui remplissez ce gouffre,
 Souffrez-vous bien les peines que ie souffre ?

Passes subjects des eternels nuits,
estes-vous bien aussi morts que ie suis ?
O mon fidele & mon triste Genie,
quand tu verras ma trafine desvnie,
et que mon ame ira toucher les bords
De la riuiera où passent tous les morts,
Vole au desert où ma Philis demeure,
Dy luy qu'en fin le Ciel veut que ie meure,
que la rigueur de mon iniuste sort
Consent enfin de me donner la mort :
Tu la verras peut-estre vn peu touchée,
Et de ma mort aucunement fâchée.
Va donc Genie , il est temps de partir,
Puis que mon ame est preste de sortir:
Mais mon Genie arreste-toy ie réue,
Cette douleur me donne vn peu de trefue;
l'entends Philis, son visage me rit,
Le souuenir de ses yeux me guerit :
Comment mourir , non , reprenons courage,
Vn teint plus vif remonte en mon visage,
Ma force esteinte est preste à s'animer,
Et tout mon sang vient à se r'allumer :
Amour m'esmeut , ie ne suis plus si blesme ,
Philis m'ayma que i'estois tout de mesme :
Car ie sçay bien qu'encore elle verroit
en mes regards , des traits qu'elle aymeroit:
Que si l'excez de ma douleur fatale
Rend quelquefois ce corps hideux & passe;
Cela, Philis, deuroit plus animer
Ce beau desir qui te pousse à m'aymer ,
Mon mal me rend ainsi desagreable ,
Pour trop aymer ie deuiens moins aymable,
Ton œil me rend , ou plus laid , ou plus beau,
Comme il m'approche , ou tire du tombeau.

E L E G I E.

ENfin guery d'une amitié funeste,
A mon esprit deormais il ne reste
Qu'un sentiment de iuste desplaisir,
D'auoir languy d'un si mauuais desir.

Bien mal-heureux d'auoir dans la pensée
Le souuenir de ma fureur passée,
Qui fut honteuse, & dont ie me repens,
D'oresnauant plus sage à mes despens :
Que si iamais mon iugement s'oublie
Iusqu'à rentrer en semblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Punissez-moy si vous auez des mains ;
Si vous auez pouuoir sur la tempeste,
Ne la poussez ailleurs que sur ma teste :
Et vous beaux yeux, plus ayez que le iour,
Qui remplissiez tous mes esprits d'Amour,
Pour penitence oütroyez-moy de grace,
Mourant pour vous, que mon peché s'efface,
Que ie reprenne en vos diuins appas
D'un lasche crime vn glorieux trespas :
Et quand mon ame, en vos liens captiue,
Pour mieux souffrir obtiendra que ie viue,
Que le regret d'auoir esté si sot,
Et sans le bien de vous seruir plustost,
Chaque moment reproche à mon courage
Le deshonneur de mon premier seruage.
Faites-le donc, beaux yeux, ie le consens :
Mais ie demande vn mal que ie ressens,
Ie suis desia dans ce supplice mesme,
Prest de mourir depuis que ie vous ayme,
Le souuenir d'auoir porté des fers
Si mal-heureux, me tient dans les enfers,
A chaque fois que ce bel œil m'enuoye
Ses doux regards, pleins d'honneur & de ioye,
Où Venus rit, où ses petits Amours
Passent le temps à se baiser tousiours ;
Les vains souspirs d'une contrainte flâme
Me font ainsi discourir en mon ame ;
Pauvre abusé que i'eus mauuais conseil,
Que i'ay bien pris la nuit pour le Soleil,
Que mon esprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouua bien docile,
Que ie fus lourd, que ie fus insensé,
Mon iugement en est tout offensé,
Les faux attraits à qui ie fis hommage,
Qu'ont-il d'esgal à ce diuin visage ?

Ce n'est qu'horreur au prix de ta beauté
A qui ie viens donner ma liberté.
Dieux ! que l'Amour estoit bien en colere,
De m'obliger au foucy de luy plaire ;
Que mes destins sont bien mes ennemis,
Qu'ils m'ont trahy, de me l'auoir permis.
Vous qui m'ostez cette mauuaise enuie,
Qui bannissez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui ie dois le bien
D'auoir rompu cét infame lien,
Gardez qu'Amour ne me soit plus contraire,
Que mon destin ne soit mon aduersaire :
Dites aux Dieux, vous qui les gouuernez,
Et leur esprit en vos yeux retenez,
Que si mon ame est encore capable
D'un autre amour, si lasche & si coupable;
Ils n'auront point de tonnerre si fort,
Qui ne me donne vne trop douce mort.
Mais où l'Amour trouueroit-il des armes ?
Quelle beauté luy fourniroit des charmes,
Pour desgager encore mes esprits
Des beaux liens où ie demeure pris ?
Autre que vous n'a rien que ie desire,
Vous estes seule au monde que i'admire,
Ie vous adore, & iure vos beaux yeux,
Qu'un Paradis ne me plairait pas mieux :
Que si mes vœux rendoient iamais possible
Qu'à vos regards mon ame fust visible,
Vous y verriez les plus beaux mouuemens
Qu'Amour iamais fist naistre à des Amans,
Vous y verriez la douce frenaisie
Dont vous auez ma volonté saisie :
Milles pensers à vos yeux inconnus,
D'un grand respect iusqu'icy retenus :
Vous y verriez un cœur sans artifice,
Se presentant luy-mesme en sacrifice,
Et qui se croit mourir assez heureux,
Si vous croyez qu'il soit bien amoureux :
Il est trop vray, ma peine est assez claire,
Et c'est en vain que ie la pense taire ;
Qui ne connoist à mes yeux languissans,
A mes souspirs sans cesse renaissans,

Qu'une fureur secrète me deuore,
 Que ie n'ay sceu vous decouurir encore,
 Bien que pressé de ne la plus celer,
 Auprès de vous ie ne sçauois parler:
 Ce que ie voy reluire en ce visage
 Me fait faillir la voix & le courage:
 Mais si ie puis iamais me rassurer,
 Ou si ie puis enfin moins soupirer,
 Je parleray, ie vous diray ma peine,
 Qu'autre que moy iugeroit inhumaine:
 Mais que ie sens plus douce mille fois,
 Que ie ne croy la fortune des Roys.

E L E G I E.

Aussi souuent qu'Amour fait penser à mon ame,
 Cōbié il mit d'attraits dās les yeux de ma Dame,
 Combien ce m'est d'honneur d'aimer en si bon lieu,
 Je m'estime aussi grand & plus heureux qu'un Dieu,
 Amarante, Philis, Caliste, Pasithée,
 Je hay cette noblesse à vos noms affectée,
 Ces tiltres recherchez avecque tant d'appas
 Tesmoignent qu'en effet vos yeux n'en auoient pas,
 Au sentiment diuin de ma douce furie,
 Le plus beau nom du monde, est le nom de Marie,
 Quelque soucy qui m'ait enuelopé l'esprit,
 En l'oyant proferer ce beau nom me guerit,
 Mon sang en est esmeu, mon ame en est touchée,
 Par des charmes secrets d'une vertu cachée,
 Je la nomme tousiours, ie ne m'en puis tenir,
 Je n'ay dedans le cœur autre ressouvenir:
 Je ne connois plus rien, ie ne voy plus personne,
 Pleust à Dieu qu'elle sceust le mal qu'elle me donne,
 Qu'un bon Ange voulust examiner mes sens,
 Et qu'il luy rapportast au vray ce que ie sens,
 Qu'Amour eust prins le soin de dire à cette belle,
 Si ie suis vn moment sans soupirer pour elle,
 Si mes desirs luy font aucune trahison,
 Si ie pensay iamais à rompre ma prison,
 Je iure par l'esclat de ce diuin visage,
 Que ie serois marry de deuenir si sage:

En l'estat où ie suis , aueugle & furieux,
Tout bon aduis me choque, & m'est iniurieux;
Ie hay la liberté , i'ayme la seruitude,
Et à la conseruer gist toute mon estude :
Quand le meilleur amy que ie pourrois auoir ;
Touché du sentiment de ce commun deuoir,
A monstret cét Amour employeroit sa peine,
Il n'auroit trauaillé que pour gaigner ma haine;
En telle bien-veillance vn Dieu m'offenceroit,
Et ie me vengerois du bien qu'il me feroit ,
Qui me veut obliger , il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que ie perisse:
Honorez mes fureurs , vantez ma lascheté,
Mesprisez deuant moy l'honneur , la liberté,
Consentez que ie pleure , ayez que ie souspire,
Et vous m'obligerez de plus que d'un Empire:
Mais non , reprochez-moy ma honteuse douleur,
Dites combien l'Amour m'apporte de malheur,
Que pour vn faux plaisir ie perds ma renommée,
Que mes esprits n'ont plus leur force accoustumée,
Que ie deuiens fascheux , sans courage, & brutal,
Bref , que pour cét amour tout m'est rendu fatal:
Faites-le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car ie connois qu'ainsi ma flâme se r'alume,
Plus on presse mon mal , plus il fuit au dedans,
Et mes desirs en sont mille fois plus ardans;
A l'abord d'un censeur, ie sens que mon martyr
De despit & d'horreur dans mes os se retire,
Amour ne fait alors que renforcer ses traits,
Et donne à ma Maistresse encore plus d'attraits :
Ainsi ie trouue bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment dauantage me dure :
Pour conseruer mon mal ie fais ce que ie puis,
Et me croyant heureux sans doute ie le suis :
Ie ne recherche point de Dieux ny de fortune,
Ce qu'ils font au dessous , ou par dessus la Lune
Pour le bien des mortels , tout m'est indifférent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend,
Ie croy que mon seruage est digne de louange,
Ie coy que ma Maistresse est belle comme vn Ange,
Qu'elle meritè bien d'auoir lié ma foy,
S'il est vray que son ame ait de l'amour pour moy:

Elle me la iuré, la promesse est vn gage,
Où la foy tient le cœur avecque le langage :
Je suis bien peu deuot d'auoir quitté ses yeux,
Je suis trop nonchalant d'un bien si précieux,
Je ne deurois iamais esloigner ce visage,
Qu'après que de mes sens i'auray perdu l'usage,
Aussi bien mes esprits loin de ses doux regards,
N'ont que melancolie, & mal de toutes parts, ,
Le seul ressouuenir des beautez de ma Dame,
Est l'vnique entretient qui resiouyt mon ame.
Mais si les immortels me font iamais auoir,
Au moins auant mourir, l'honneur de la reuoir,
Quelque necessité que le Ciel me prescriue,
Quelque si grand mal-heur que iamais m'en arriue,
Je me suis resolu d'attendre que le sort
Aupres de ses beautez fasse venir ma mort ;
S'il tandis ie souffrois le coup des destinées,
J'aurois bien du regret à mes ieunes années,
Mon ombre ne feroit qu'injurier les Dieux,
Et plaindre incessamment l'absence de ses yeux.

E L E G I E.

MOn ame est triste, & ma face abbatuë,
Je n'en puis plus, ta disgrâce me tuë,
Croy que ie t'ayme, & que pour te fascher
J'ay ton plaisir & mon repos trop cher ;
Que si ie viens iamais à te desplaire,
Je ne veux point que le Soleil m'esclaire,
Et si les Dieux ont si peu de pitié
Que de m'oster vn iour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre
Pour me bannir du Ciel & de la terre,
Hier pressé bien fort de ma douleur,
En soupirant mon innocent mal-heur,
Je suppliois Lisandre de te dire,
Que ton courroux au desespoir me tire,
Et si bien-tost il ne s'en va cesser,
Tu n'auras plus à qui te courroucer :
Car mon esprit consommé de ta haine
Ne peut souffrir dauantage de peine,

Sans plus de mal , ie connois bien pourquoy
 Ton doux regard s'est destourné de moy,
 Et que ma faute est assez pardonnable,
 Ou tu rendras ton amitié coupable,
 Voy donc de grace , auant que te venger,
 Que ton amour , ou mon crime est leger,
 Que i'ay du droict assez pour me deffendre;
 Si tu ne prends plaisir de me reprendre :
 Car en tel cas ie me veux accuser ,
 Et mon pardon moy-mesme refuser :
 Je diray tout pour flatter ta colere,
 I'ay si tu veux assaßiné mon pere,
 Mesdit des Dieux , empoisonné l'Autel,
 I'ay plus failly que ne peut vn mortel ;
 Mais si iamais tu me donnois licence
 De te presser à bien voir mon offence,
 Tu iugerois que ie suis trop puny,
 Pour vn moment de ta grace banny;
 Lors que le Ciel de tes faueurs me priue,
 Comment crois-tu mon Ange que ie viue?
 Ce qui me plaist , de tous costez me fuit ,
 En toutes parts tout me choque & me nuit,
 Je ne voy rien que des objets funebres,
 Comme mes yeux , mon ame est en tenebres.
 Mon ame porte vn vestement de duëil,
 Tous mes esprits sont comme en vn cercueil,
 Lors ma memoire est toute enseuelie,
 Mon iugement suit ma melancolie,
 Tantost ie prends le soir pour le matin,
 Tantost ie prens le Grec pour le Latin,
 Soit vers ou prose à quoy que ie traualle;
 Je ne puis rien imaginer qui vaille :
 Prens-en pitié, redonne la clarté
 A mon esprit , rends-luy la liberté :
 Que me veux-tu, ie confesse mon crime,
 I'ay meritè que la foudre m'abyssme
 Puis qu'il te plaist, ie t'ay manqué de foy,
 Je me repens , & ie ne sçay pourquoy.
 Il est bien vray qu'aux yeux du populaire,
 Ce que i'ay fait paroistra temeraire,
 Et me traittant comme vn esprit abjet,
 Ce long courroux semble auoir du sujet.

Mais si tu veux considerer encore
Ce que ie suis , à quel point ie t'honore,
A quel degré mon amitié s'estend,
Ce souuenir ne t'ennuyra pas tant,
Ie ne veux point m'ayder de mon merite
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ny mandiant vn estrangeur appuy
Deuoir ma paix à la faueur d'autrui,
Il ne faut point qu'autre que moy me trace
Honteusement vn retour à ta grace :
Si c'est Lisandre à qui ie dois ce bien,
Mon repentir ne m'a seruy de rien :
Si c'est luy seul pour qui tu me pardones,
C'est désormais à luy que tu me donnes ,
Et que tu veux laisser à sa mercy,
De me sauuer & de me perdre aussi :
Mais s'il te reste encore quelque hâme
Des beaux desirs que ie t'ay veu dans l'ame,
Si tu n'as point perdu cette bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Ie suis certain que tu seras bien ayse
Qu'autre que toy ton cœur ne me repaïse :
Et ie serois marry qu'autre que nous
Eust iamais sceu ma faute & ton courroux :
Tu me diras que ta haine estoit feinte,
Qu'en ce despit ton ame estoit contrainte,
Que tu voulois esprouuer seulement
Si ton courroux me pressoit mollement,
Si le refus de ta douce carresse
M'obligeroit à changer de Maïstresse,
Lors par le Ciel , par l'honneur de ton nom,
Par tes beaux yeux , ie iureray que non ,
Que l'amitié de tous les Roys du monde,
Tous les presens de la terre & de l'onde,
L'amour du Ciel , la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers,
Ne me sçauroient arracher du courage
Ce bel esprit & ce diuin visage,
Comme les cœurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont aysez d'un beau iour ,
Comme vn Printemps tout l'Vniuers recrée,
Ainsi l'esclat de ta beauté m'agrée ;

L'eau de la Seine arrestera son flux,
 Le temps mourra , le Ciel ne sera plus,
 Et l'Vniuers aura changé de face
 Auparauant que cette humeur me passe.

O D E.

L'Infidelité me déplaist ,
 Et mon humeur iuge qu'elle est
 Le plus noir crime de la terre:
 Lors que les Dieux firent venir
 Les premiers esclats du tonnerre,
 Ce ne fut que pour la punir.

La Deesse qui fait aymer,
 Des flots de l'inconstante mer
 Sortit à la clarté du monde :
 Or Venus , si ton doux flambeau
 Fust venu d'ailleurs que de l'onde,
 Sans doute il eust esté plus beau.

Ce qu'un Hyuer a fait mourir,
 Un Printemps le fait refleurir,
 Le destin change toutes choses:
 Mon amitié tant seulement,
 Vos beaux lys , & vos belles roses
 Dureront eternellement.

O D E.

EN fin mon amitié se lasse,
 Je suis forcé de me guerir,
 L'amour qui me faisoit perir ,
 Tous les iours peu à peu se passe:
 J'ay rappelé mon iugement,
 J'ay fait vœu d'aymer sagement :
 Je rougis de ma seruitude,
 Et proteste deuant les Dieux
 Que i'hay ton ingratitude,
 Plus que ie n'ay chery tes yeux,
 Je n'ay plus le soin de te plaire,
 Mes charmes sont esuanouis ,

Deformais ie me resiouys
 De ta hayne & de ta colere,
 Cette lascheté d'endurer
 Ne me sçauroit guere durer,
 Ie veux estre exempt de souffrance
 Aussi bien que toy de pitié,
 Et viure avec l'indifference
 Dont tu traites ton amitié.

Iamais douleur insupportable
 Iusques à mon mal n'empira;
 Iamais esprit ne soupira
 D'un trauail si peu profitable,
 Ie vis trop amoureuxment,
 Ie fers trop malheureusement,
 Ma belle ne veut point entendre
 Le mal qu'elle me fait sentir,
 Et me deffend de rien pretendre
 Que la honte & le repentir.

O mes Dieux, ô mon influence
 Regardez la peine où ie suis,
 Sans faire vn crime ie ne puis
 Eſperer vne recompence :
 O Dieux qui gouvernez nos cœurs !
 Si vous n'estes des Dieux mocqueurs,
 Ou des Dieux sans misericorde,
 Remettez-moy dans ma maison,
 Ou faictes enfin qu'on m'accorde,
 Ou la mort , ou la guerison,

O D E.

IE n'ay repos , ny nuit ny iour,
 Ie brusle , ie me meurs d'amour,
 Tout me nuit , personne ne m'ayde,
 Le mal m'oste le iugement,
 Et plus ie cherche de remede ,
 Moins ie trouue d'allegement.

Ie suis desesperé , i'enrage,
 Qui me veut consoler m'outrage,
 Si ie pense à ma guerison
 Ie tremble de cette esperance,

Je me fasche de ma prison,
Et ne crains que ma deliurance.

Orgueilleuse, & belle qu'elle est,
Elle me tuë, elle me plaît,
Ses faueurs qui me sont si cheres,
Quelques fois flattent mon tourment,
Quelques fois elle a des coleres
Qui me poussent au monument.

Mes amoureuses fantaisies,
Mes passions, mes frenesies,
Qu'ay-je plus encore à souffrir?
Dieu, Destins, Amour, ma Maistresse,
Ne dois-je iamais ny guerir,
Ny mourir, du trait qui me blesse?

Mais suis-ie point dans vn tombeau,
Mais yeux ont perdu leur flambeau;
Et mon ame Iris l'a ravie :
Encore voudrois-ie que le sort
Me fit auoir plus d'une vie,
Afin d'auoir plus d'une mort.

Pleust aux Dieux qui me firent naistre,
Qu'ils eussent retenu mon estre
Dans le froid repos du sommeil,
Que ce corps n'eust iamais eu d'ame;
Et que l'Amour ou le Soleil,
Ne m'eussent point donné leur Hâme.

Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre demon m'est fatal,
Tous les Astres me sont funestes,
J'ay beau recourir aux Autels,
Je sens que pour moy les celestes
Sont foibles comme les mortels.

O destins, tirez-moy de peine,
Dites-moy si cette inhumaine
Consent à mon affliction,
Je beniray son iniustice,
Et n'auray d'autre passion
Que de courir à mon supplice.

Las ! ie ne sçay ce que ie veux,
Mon ame est contraire à mes vœux,
Ce que ie crains ie le demande,
Je cherche mon contentement,

et quand i'ay du mal, i'aprehende
Qu'il finisse trop promptement.

O D E.

DIs-moy Tirsis sans vanité,
Remarques-tu que la beauté
Qui tient ton esprit & ta vie,
Ait pour toy quelque peu d'amour ;
Connois-tu bien qu'elle ait enuie
De te le tesmoigner vn iour ?

Elle est si parfaite & si belle,
Que sans blasme d'estre cruelle ;
Elle peut destourner ses yeux
Des mortels & de leurs offrandes ;
et mesmes refuser aux Dieux
L'amitié que tu luy demandes.

Mais faut-il aussi aduoüer,
Que tout ce qu'on sçauroit louer,
En tes perfections abonde,
et qu'elle se doit estimer
La premiere beauté du monde ;
Pour ce que tu la veux aimer.

S'il est vray qu'une mesme âme
Vous ait mis des desirs dans l'ame,
Ie te louë d'estre amoureux ,
Tu fais bien d'essuyer tes larmes,
Et de te croire bien-heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.

Que ton amour eut de profit,
Du monstre que le Roy défit,
Tout le monde alloit à la guerre ;
Et chacun s'estonnoit de voir
Le plus braue homme de la terre
Si paresseux à ce deuoir.

Ie disois patissant de honte,
Il n'a qu'une valeur trop prompte :
Mais ce courage est endormy ,
C'est en vain que l'honneur le presse,
Il hait trop peu cet ennemy,
Et chérit trop cette Maistresse.

O D E.

V N Corbeau deuant moy croasse,
 Vne ombre offusque mes regards,
 Deux belettes & deux renards
 Trauersent l'endroit où ie passe,
 Les pieds faillent à mon cheual,
 Mon laquay tombe du haut mal,
 l'entend craqueter le tonnerre,
 Vn esprit se presente à moy,
 l'oy Charon qui m'appelle à soy,
 Je voy le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source,
 Vn bœuf grauit sur vn clocher,
 Le sang coule de ce rocher,
 Vn aspic s'accouple d'une ourse,
 Sur le haut d'une vieille tour
 Vn serpent deschire vn vautour,
 Le feu brusle dedans la glace,
 Le Soleil est deuenu noir,
 Je voy la Lune qui va cheoir,
 Cét arbre est sorti de sa place.

S O N N E T.

S i i'estois dans vn bois poursuiuy d'un Lion;
 Si i'estois sur la mer au fort de la tempeste,
 Si les Dieux irritez vouloient presser ma teste
 Du faix du mont Olympe, & du mont Pelion;

Si ie voyois le iour que voit Deucalion,
 Où la mort ne cuida laisser homme ny beste,
 Si pour me deuorer ie voyois toute preste
 La rage des flambeaux qui brusloient Ilion.

Je verrois ces dangers avecque moins d'ennuy;
 Que les maux violens que ie souffre aujourd'huy,
 Pour vn mauuais regard que m'a donné mon Ange;

Je voy desia sur moy mille foudres pleuuoir,
 Du peché des humains Dieu contre moy se vange,
 Depuis que ma Philis se fasche de me voir,

S O N N E T.

Les Parques ont le teint plus gay que mon visage;
Je croy que les dânez son plus heureux que moy:
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy,
Des peines que ie sens n'a iamais eu l'vsage.

Les iours les plus serains pour moi sôt pleins d'orage;
Les objets les plus beaux pour moi sôt pleins d'effroy,
Et du plus doux accueil que me fasse le Roy,
Mon esprit insensé croit souffrir vn outrage.

Ton iniuste mespris m'a fait cette douleur;
Depuis incessamment ie réue à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire enuie:

Voy donc si mon malheur s'obstine à me punir;
Je pense que la mort refuse de venir,
Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie.

S O N N E T.

Qui que tu sois bié grâd, & bié-heureux sâs doute;
Puis que Deheins en parle, & qu'il t'estime tant,
Voy la troupe des Sœurs qui se dispose toute
A courre avecque-toy sur l'Empire flottant.

Thetis ne frappera ta nef qu'en la flattant;
Tu choisiras les vents, & la celeste voûte
De tous ses feux joyeux sur ton chef esclattant;
Caressera tes yeux, & guidera ta route.

Quelque terre incognuë où tu viendras à bord;
Tes vers connus par tout seront ton passe-port;
Mais non ne les prens pas avec toy dans l'onde,

Le Soleil qui ne vid iamais rien de si beau,
Enchanté parmy nous s'amuseroit dans l'eau;
Et d'une longue nuit aueugleroit le monde.

S O N N E T.

TOn orgueil peut durer au plus deux ou trois ans;
 Apres cette beauté ne fera plus si viue,
 Tu verras que ta flâme alors sera tardiue,
 Et que tu deuiendras l'objet des médifans.

Tu feras le refus de tous les Courtifans,
 Les plus sots laisseront ta passion oyfiue,
 Et tes desirs honteux d'une amitié lasciue
 Tenteront vn valet à force de presens.

Tu chercheras à qui te donner pour maistresse,
 On craindra ton abord, on fuira ta careffe,
 Vn chacun de par tout te donnera congé:

Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul conte,
 Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte:
 Lors tu seras punie, & ie feray vengé.

S O N N E T.

VOs rigueurs me pressioient d'une douleur si forte,
 Que si vostre present receu si cherement,
 Encore vn iour ou deux eust tardé seulement,
 Vous n'eussiez obligé qu'une personne morte.

Jamais esprit ne fut trauaillé de la sorte,
 Tout ce que ie faisois aigrissoit mon tourment,
 Et pour me secourir i'essayois vainement
 Tout ce que la raison aux plus sages apporte.

Enfin ayant baisé dans ce don precieux
 La trace de vos mains, & celle de vos yeux,
 L'ay repris ma santé plus qu'à demy rauie:

Cloris, vous estes bien maistresse de mon sort;
 Car ayant eu pouuoir de me donner la vie,
 Vous auez bien pouuoir de me donner la mort,

SONNET.

ME dois-je taire encor Amour, quelle apparence?
Jamais esprit ne fut forcé comme le mien,
Il faut ou denouer, ou rompre ce lien,
Et d'un dernier effort tenter ma deliurance.

Trop de discretion nuit à mon esperance;
Enfin ie veux sçauoir, ou mon mal ou mon bien,
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien
Que d'un sot exercice à ma perseuerance.

Mon amour ne veut plus seruir si laschement,
Elle osterà bien-tost ce foible empeschement,
Rien plus ne me sçauroit obliger à me taire :

Philis se rit d'un mal qu'elle me voit celer,
Et me iuge vn enfant qui ne sçauroit rien faire,
Puis que comme vn enfant ie ne sçauois parler.

SONNET.

Quelque si doux espoir où ma raison s'appuie,
Vn mal si descouvert ne se sçauroit cacher,
L'emporte mal-heureux, quelque part où ie fuye,
Vn traict qu'aucun secours ne me peut arracher,

Je viens dans vn désert mes larmes espancher,
Où la terre languit, où le Soleil s'ennuye,
Et d'un torrent de pleurs qu'on ne peut estanches,
Couure l'air de vapeurs, & la terre de pluye.

Parmy ces tristes lieux traissant mes longs regrets,
Je me promene seul dans l'horreur des forests,
Où le funeste orfraye & le hibou se perchent :

Là le seul reconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre pas que les viuans me cherchent,
Où le flambeau du iour n'ose iamais venir.

SONNET.

IE passe mon exil parmy de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'auoisine,
Où des arbres puants formillent d'écureux,
Où tout le reuenu n'est qu'un peu de resine.

Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de deuenir vieux,
Où la sterilité fait mourir la lesine,
Où tous les Elemens sont mal voulus des Cieux.

Où le Soleil contraint de plaire aux destinées,
Pour estendre mes maux allonge ses journées,
Et me fait plus durer le temps de la moitié :

Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere,
Puis que le Roy perdant sa bonté coustumiere,
A détourné pour moy le cours de sa pitié.

SONNET.

ESprits qui cognoissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentimens trouuent de la clarté
Dans la plus noire nuit d'une chose future.

Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauiez le dedale où le sort m'a jetté,
Quand est-ce que ie dois r'auoir ma liberté,
Dites-moy qui de vous entend mon aduanture;

Ange qui que tu sois, veille songer à moy,
Et lors que tu seras de garde auprès du Roy,
De qui le cœur deuot est tousiours en priere;

Arreste-moy le cours de son inimitié,
Et dis-luy que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matiere.

SONNET.

Vous dont l'ame diuine aspire aux choses saintes;
 Et que le Ciel a fait l'object de son amour,
 Verserez-vous des pleurs & ferez-vous des plaintes
 Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le iour?

Les coupables esprits ont tousiours mille craintes
 Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux séjour,
 Et leurs yeux criminels avecque des contraintes
 Approchent de l'esclat de la celeste Cour.

Mais vostre espoux qui sçeut parfaitement bié viure,
 S'est pleu dans les assauts que le trespas nous liure;
 Il est dedans le Ciel, où vous irez aussi:

Il est où vos pensers incessamment sejourment :
 Pourquoi donc voulez-vous que ses esprits retournét;
 Ils sont plus avec vous que s'ils estoient icy.

EPIGRAMMES.

Ie doute que ce fils prospere,
 Mars & l'Amour en sont jaloux,
 Pource qu'il est beau comme vous,
 Et courageux comme son Pere.

Grace à ce Comte liberal,
 Et à la guerre de Mirande,
 Je suis Poëte & Caporal,
 O Dieux que ma fortune est grande!
 O combien ie reçois d'honneur
 Des sentinelles que ie pose !
 Le sentiment de ce bon-heur
 Fait que iamais ie ne repose :
 Si ie couche sur le paué,
 Je n'en suis que plustost leué,

Parmy les troubles de la guerre
Je n'ay point vn repos en l'air,
Car mon liët ne sçauroit bransler
Que par vn tremblement de terre.

SVR VN BALLET, AV ROY, Le Forgeron pour le Roy.

IE ne suis point industrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,
Dont les subtilitez nuisibles,
Pour vn chef-d'œuvre de son art,
Dessous de filets inuisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.

Cét infame aux creux *Ætneans*,
Dessus les tombeaux des *Geans*,
Enyuré de soulfre & de flâme,
Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & sa femme
Faisoient des forgerons pour luy.

Je suis vn forgeron nouveau,
Qui sans enclume & sans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du seul regard de mes yeux
Fait partir vn esclair qui vole
Plus puissant que celui des Cieux.

Les plus rebelles des humaines
Subjugez des traits de mes mains,
Ont fait esmerueiller l'Europe,
Et Vulcan aduouë aisément
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer si rudement.

Le dard qu'Amour me fait forger,
Sans desplaisir, & sans danger
Penetre au fonds de la pensée,
Et la Dame qu'il veut toucher
En est si doucement blessée,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.

Mais les flèches de mon *courroux*,
Fatales qu'elles sont à tous,

216 OEUVRES POETIQUES
Font trembler le Dieu de la guerre,
Et rien ne l'a fait habiter
Dans vn Ciel si loin de la terre,
Que le soin de les éuiter.

AV DVC DE LVYNES. Apollon en Theſſalie.

Eſloigné du celeſte Empire,
Et du ſiege de la clarté,
N'attendez point que ie ſouſpire,
Car les faueurs du Roy, dont ie ſuis arreſté,
Font que mon deſtin n'eſt pas pire,
Et que j'ay plus d'honneur, & plus de liberté.
Au rauiſſement qui me reſte
Parmy ces agreables lieux
Ie croy que la maiſon Celeſte
Ne ſe doit point nommer la demeure des Dieux,
Pourquoy ie la iuge funeſte,
Et ce nouveau ſejour me plaïſt mille fois mieux.
Ce Prince a des vertus parfaites,
Ses appas ont gagné ma foy,
Iupiter fait bien les tempeſtes,
Et quoy que les mortels tremblent deſſous ſa loy,
On ne celebre point ſes feſtes
Auec tant de reſpect, qu'on ſert ce jeune Roy.
A voir comme quoy tout ſuccede
A ſes deſſeins auantureux,
Et qu'on ne ſçait point de remede
Pour ceux que ſa colere a rendus malheureux,
Sa faueur à qui la poſſede,
Rend le fort à ſon gré propice ou rigoureux,

VN BERGER PROPHETE.

Ie vis dans ces lieux innocens,
Où les eſprits les plus puïſſans,

Quittant leurs grandeurs souveraines,
Suiuent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois,
Et dans le bruit de nos fontaines.

Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon Roy,
Le'preside à mes aduantures;
Et comme si quelqu'un des Dieux
M'eust presté son ame & ses yeux,
Le comprends les choses futures.

L'ay veu quand des esprits mutins
Solicitoient nos bons destins
A quitter le soin de la France,
Et deuiné que leur malheur
Trouueroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.

Je voy qu'un jeune Potentat
Bornera bien-tost son Estat
Du plus large tour de Neptune,
Et son bon-heur, sans estre vain,
Pourra voir avecque desdain
Les carresses de la fortune.

APOLLON CHAMPION.

MOy de qui les rayons font les traits du tonnerre,
Et de qui l'Vniuers adore les Autels;
Moy dont les plus grâds Dieux redouteroiét la guerre,
Puis-je sans des-honneur me prendre à des mortels?

L'attaque malgré-moy leur orgueilleuse enuie,
Leur audace a vaincu ma nature & le sort:
Car ma vertu qui n'est que pour donner la vie,
Est aujourd'huy forcée à leur donner la mort.

L'affranchis mes autels de ces fascheux obstacles,
Et foulans ces brigands que mes traits vont punir,
Chacun d'oresnauant viendra vers mes oracles,
Et preuiendra le mal qui luy peut aduenir.

C'est moy qui penetrans la dureté des arbres,
Arrache de leur cœur vne sçauante voix,

qui fais taire les vents , qui fais parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduite des Rois.

C'est moy dont la chaleur donne la vie aux roses,
Et fais ressusciter les fruits enseuelis,
Je donne la durée & la chaleur aux choses,
Et fais viure l'esclat de la blancheur des lis.

Si peu que ie m'absente , vn manteau de tenebres,
Tient d'une froide horreur Ciel & terre couvers,
Les vergers les plus beaux sont des objets funebres,
Et quand mon œil est clos , tout meurt en l'univers.

BALLET.

VENUS AUX REYNES.

Lors que ie sortis de la mer,
Moins couverte d'eau que de flâmes,
La beauté qui me fait aimer,
Me destina Reine des Ames,
Et me dit que ie cederois

A vos yeux, qu'elle a fait mes Roys.

Le Soleil monstrant son flambeau
Par Cythere , & par Amathonte,
Lors qu'il eust veu le mien si beau
Il faillit à mourir de honte;
Mais vous enportez aujourd'huy
L'avantage que i'eus sur luy.

L'estonnement qu'il eut aux Cieux
Lors que ie me leuay de l'onde,
Je le ressens devant vos yeux,
Qui sont les plus beaux yeux du monde,
Astres des esprits bien-heureux
Dont mes amours sont amoureux.

Mes petits amours , mes appas,
Et mes graces les plus parfaites,
Belles Reines, sont-elles pas
Aux mesmes places où vous estes :
Je sçay que veritablement
Vostre Cour est leur élément.

Les bords de Cypre , où mon Autel
Autrefois en si belle estime,

M'auoit rendu chafque mortel
Tributaire d'vne viétime,
Sont defertes à caufe de vous,
Qui receuez les vœux de tous.

Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma feruitude,
Laflez d'vn fi mauuais fejour
En ont fait vne folitude,
Et rendent à vos Majeftez,
Mon Empire, & leurs libertez.

Leur cœur degoufté de mes loix,
Auffi bien que de mon viſage,
Demande à captiuer des Rois,
Quelque plus glorieux ſeruage,
Vous ſeules auez des liens
Plus honorables que les miens.

Vos beautez font qu'avec raifon
Ces Princes m'ont eſté rebelles,
Craignez la meſme trahiſon
Quand vous ne ſerez plus ſi belles :
Mais ſi c'eſt par là ſeulement,
Ils font ſerfs eternellement.

LES NAVTONNIERS.

LEs Amours plus mignards à nos raines ſe lient;
Les Tritons à l'enuy nous viennent caeſſer,
Les vents ſont moderez, les vagues ſ'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons paſſer;

Avec noſtre deſſein va le cours des eſtoiles,
L'orage ne fait point bleſmir nos matelots,
Et iamais Alcion ſans regarder nos voiles
Ne commit ſa nichée à la mercy des flots.

Noſtre Ocean eſt doux cōme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole & le Tage ſont moins riches que luy :
Icy iamais nocher ne craignit le Pirate,
Ny d'vn calme trop long n'en reſſentit l'enuy.

Sous vn climat heureux, loin du bruit du tonnerre,
Nous paſſons à loisir nos iours delicieux,

Et là iamaïs nostre œil ne desira la terre,
Ny sans quelque dédain ne regarda les Cieux.

Agreables beautez pour qui l'Amour souspire,
Esprouuez avec nous vn si ioyeux destin,
Et nous dirons par tout qu'vn si rare nauire
Ne fut iamaïs chargé d'vn si riche butin.

LE PRINCE DE CYPRE.

LEs lieux que nous auons laissez
Sôt beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre,
Le dégoust de la paix, ny la peur de la guerre
Iamaïs ne les a menacez.
Mars arriuant à la contrée,
Que nostre éloignement conuertit en deserts,
Hayt le fer & la flâme, & veut que les baisers
Fassent l'honneur de son entrée
Cypre ne se peut estimer,
Ses riuages feconds, que Neptune enuironne,
Font au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la mer.
Cupidon y est sans malice,
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié,
Là iamaïs vn esprit qui manque de pieté
Ne scauroit manquer de supplice,
Les plaisirs y sont en vigueur,
La loy de l'Hymenée aux desirs asservie,
Dans le contentement de nostre douce vie
Ne mesla iamaïs la rigueur.
Comme les Dieux en leur Empire
De tout ce qu'il nous plaist nous nous rendons espris,
Et pour vne beauté qui n'a que du mespris
Iamaïs nostre ame ne souspire.
Ce qu'Amour fait dessous les eaux,
Est vne loy pour nous que le Ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyseaux.
Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur, & des rayons du iour,

Les zephirs & les eaux parlent tousiours d'amour
 Aux Nymphes de ces belles riuës.
 Nostre Ciel est tousiours serain,
 Nostre joyeux destin est tousiours en disgrâce,
 Et chez nous le Soleil ne voit aucune trace
 Du siecle de fer, ny d'erain.
 Nous n'oyons point le bruit de Syrthes;
 Le plus fresle vaisseau se mocque des rochers,
 Trouue le vent facile, & conduit les nochers
 Iusqu'à l'ombrage de nos myrthes.
 Nous ne voyons iamais pleuuoir,
 Si ce n'est des rubis eschapez à l'Aurore,
 Que nos champs glorieux plus annoblis encore
 Daignent à peine receuoir.
 Nostre sort aux Dieux admirable,
 Lors qu'un renom meilleur nous a parlé de vous;
 A perdu son estime, & s'est rendu jaloux
 Du vostre encor plus desirable.
 Aux pieds de vostre Majesté,
 Nos grandeurs méprisant leur premier puissance,
 Mettent au seul honneur de vostre obeïssance
 Tout l'espoir qui leur est resté.
 Au nombre des sujets de France
 Aujourd'huy bien-heureux nous nous venons ranger,
 Et nostre masque osté de ce front estranger
 Nous osterà la difference.

S T A N C E S.

LE plus aimable iour qu'ait iamais eu le monde,
 Le plus riche Printemps que le Soleil ait veu,
 Celuy de nos amours, d'attraits le mieux pourueu,
 Ny toutes les beautez de la fille de l'onde.
 Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,
 Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
 Ny toutes ces fleurs d'or dont l'Aurore se pare,
 Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

EPIGRAMMES;

Qui voudra penser à des Empires,
 Et avec des vœux mutins
 S'obstine contre ses destins,
 Qui tousiours luy deuiennent pires :
 Moy ie demande seulement
 Du plus sacré vœu de mon ame,
 Qu'il plaise aux Dieux & à ma Dame,
 Que ie brusse eternellement.

Mon frere ie me porte bien,
 Ma muse n'a soucy de rien,
 L'ay perdu cét humeur profane :
 On me souffre au coucher du Roy,
 Et Phœbus tous les iours chez moy,
 A des manteaux doublez de pane.
 Mon ame incague les destins,
 Je fais tous les iours des festins,
 On me va tapisser ma chambre ;
 Tous mes iours sont des Mardy-gras ;
 Et ie ne bois point d'hypocras
 S'il n'est fait avecque de l'Ambre.

Vous commettez vn grand abus,
 En preant Bordier pour Phœbus,
 Il est trop mal dans la fortune
 Pour souffrir ces comparaisons ;
 Car Phœbus a douze maisons,
 Et le coquin n'en a pas vne.

Si Iacques le Roy, du sçauoir
 N'a pas trouué bon de me voir,
 En voicy la cause infallible :
 C'est que rauy de mon escrit,
 Il creust que i'estois tout esprit,
 Et par consequent invisible,



L A R I S S A.



N C I L L A B A R in ædibus
Romani ciuis cum seruo Græco
adolescente, quem infelix ma-
rium fides à libertate patriæ in
exoticam seruitutē egerat: nam
quibus indiciis natura signat in fronte, aut
genus, aut educationem, aut nobilitatē stirpis;
ingenuus iuuenis liberali prorsus vultu præ
se ferebat, & quam ingenuis occupationibus
ætatem incepisset, tota vitæ suæ ratione mon-
strabat: tam enim à seruilibus muniis erat
alienus, vt si quando veru depromeret, dixif-
ses tenere lanceam, si gestandum esset onus, le-
uioribus impar erat, vrgensque pondo ultra
milliarium ferre non valebat. Enitebatur ta-
men ad omnia, & difficillimis obsequiis facilē
se præbebat, animūq; docilem generis obli-
tum sui seueritati sortis obedientem fecerat.
Excruciabat itaque teneros artus inexpertæ
seruitutis iugum, & breui postquam seruire
cœpit, mollis & delicati corporis vires du-
riori victu, asperiori cultu languidæ marces-
cunt, labore & vigiliis quibus non assueuerant
minuuntur, & deficiunt. Aurei capilli putā
calamistris olim discriminati, tunc sordidis &

intricatis nodis implexi negligebatur: frontis
niueæ venustas ad rugas, & squalorem propè
deformata, oculi languidi, genæ diductæ,
manus callosæ, macies per vniuersa membra
horridulum, & eneruam ad extremam pene
tabem perduxerant: animus autem in tanta
ruina corporis si quâ spirabat aurâ singultus
erant, & suspiria. Dolebam ego vicem affli-
cti, & de Fortunæ tam sæua varietate com-
miseratione illius mæsta conquerebar: tum
si quando se dederat occasio, hortabar ærum-
nosum, & sæpissimè fletibus meis lachrymo-
sum aut solabar, aut adiuuabam, tum quæ il-
lius erant officia præripiebam; & anxie de-
fungebar, imò quæcumque domi curanda
erant ipsa penè sola peragebam. Neque verò
illius demum obire munera, ac laboribus meis
otium illi comparare, sed & proprio seruitio
vltroneum eius mancipium facta, socium co-
lere, & demereri conata sum. Enimuerò
quantumuis nouæ conditionis fato demissa
facies aliquid habebat sublimioris genij, &
quamlibet nubilo oculorum lumine fulgebat
quiddam lucidioris, humili, & obscuro meo
fideri iure veluti aliquo dominantis. Emi-
nebat itaq; ex vultu planè nobili nescio quid
in nos imperij, quod meus animus haud inui-
tus sequebatur: intellexit tamen benè natus
iuuenis, quantum deberet humanitati meæ,
& quoties beneficium acceperat, puduit non po-
tuisse referre, gratiasque verecundus egit iis
verbis quibus solet vrbanitas anlica truciori-
bus animis suppallari: vt erat ingenium
mite, placidi mores, sermo blandus, os ama-

bile, & planè diuinissimi vultus fôrmosa & luculenta maceria, breui de misericordia ærurnarum, in amorem eius lapsa sum. Primò quidem inoffensum antea pectus leuiter cæpit sauciari, necdum penitus admissus Cupido in ipso mentis aditu nascentibus flammis militabat, sensit animus orientem oculis ignem, & hoste gauisus suo vltro se illi permisit.

Ad lenocinantem huiusmodi fabulam progrediens Larissa, omnium aures ad sedulam attentionem erexerat: sed duarum precipuè virginum. Illæ autè inaduersione simulata, ne sermoni, castis animis refugiendo, inuerecundiùs interesse viderentur, faciem ab ore narrantis auertebant, ac iugiter oscitantes, tum conuiuentibus oculis, nutantèque capite molli-ter in somnum tota corporis specie fluere videbantur, vt quietis desiderium ementitæ, tuto silentio indulgerent secretæ libidini, ac lasciu sermonis gratissimè blandientes illecebras, mentibus prorsus experrectis, & vigilantissimis auribus hauriebant. Vibrauit etiam interim altera in conspectum loquentis curiosa lumina, sed velut improuisa & obtutu vago in somni recentis imaginibus errantia; subinde recondidit. Altera spontaneo lapsu de sede suâ commota, tanquam è cubili sub diluculum excitata? Hem! (ait) num illucescit rubor? tamen in parum confirmata fronte, vero pudori fictæ verecundiæ latebras indicauit. Risimus, & tantillum in punicantibus virginum malis intuitu morati, commentum apparuisse prodidimus. Desiderat tamen à

sermone Larissa, ac negans verba se ulterius habituram, quæ cuiuspiam supercilium néue per speciem irritarent, veterem nescio quam de Carmenta historiam minabatur, quum Philæsus interceptæ narrationis impatiens. Et hæ, inquit, ô Larissa; soporem tentant haud dubiè, quò tui Græculi libidinofam imaginem in somnis amplexari queant: rum impetu inuenili rugosæ vetulæ marcidas genas exosculatus; Et per tuam te Venerem obtestor, (ait) noli tam grauiter nobis irasci: ac diutissimè de rancido collo pendulus bellulus puer impetrauit, vt pergeret, puellis verò cætera se quàm pudicissimè posset absoluturum, Anus pollicita est, iussitque propius affiderent sibi: Licet (inquit) inuenibus quotidie semel insanire.

Tum his verbis tanquam data venia moribus improbis, & quiduis audiendi facta copia, virgines haud grauatim morem gerunt, & applicarunt se proximè Larissæ, quæ suas expectatissimas omnibus voces sic recipit. Sensim illapsus amor, ac de tenui principio velut in ardentem segerè factus validior, breui sibi per vniuersam animam viam fecit. Iam ex illo in suis primordiis oblectante fallaci cupidine sauior nescio quis Deus, & de triumpho captivæ mentis ferocior, in nos imperium exercere cœpit, deque hospite primo fœliciter in oculis & innocuè diuersanti sensimus quendâ incendiariû, qui tepidum venis sanguinem, & exustis voret ossibus medullas. Nihil hic contrà, pudor! quàm gemere aut lachrymari potuit, ac quicquid de misera La-

rissa placeat Tyranno grauius statuere, néue ipsa voluntas ausit reluctari. Quid, id est, aut quomodo dicendum, haud satis scio, sponténe an per vim subeatur amoris iugum, quî iudicem, quæ subinde querelis illum atque in eodem labore mentis votis etiam prosequuta sim. O pestem; dixi, (quoties sapere voluit meus furor) & humani generis pestem! cur tibi tantum de me licuit? tum repentè de contumeliis in preces versa: Parce, inquam, ô potentissime Deorum Domine, insania mea est quæ te crimatur, ac si quid est in hoc corde reliquum sani, Paphium & Idalium venerata, quæso, Glifonem meum mihi conciliato, & quicquid ego vnquam in te patraui sceleris, feruido passerum & columbarum sanguine roseis in altaribus tuis diluetur. At vero consternatis animis, ad vltimum lethali vulnere properantibus, non iam cibus, non somnus ad leuamen placuerunt, mentemque nostram impotentissima rabie seruulo mancipatam nulla ratio liberauit. Et formosior inde meus Gliso (hoc enim erat puero nomen) & gratior loquentis sermo videri cœpit, oculisque in oras clarius nitescantibus illecebræ nouæ voluptatis accedebant: nam vbi lenta dierum medicina luctus acerbicatem mitigauit, atque animus assuetudine malorum obduruit ad dolores, enituit vultus pristino splendori restitutus tanta pulchritudine, vt Venerem referre potuisset eam, quam Appelles dicitur effinxisse. Interim mihi tacito vulnere pereunti toto corpore languescunt vires, & quantum ad speciem formosi iuuenis

noui decoris additum, tantum decessit meæ formæ illâ ætate haud omnino pœnitendæ. Quod autem est in tormentis amantium acerbius, quæ me incenderat flamma, iam adal-
tior premebatur misero metu, quumque pro-
uectæ libidinis ferociore essent impetus,
quàm ut ulterius cohiberi possent, minus ta-
men audax erat tenellus, & amorum inex-
pertus animus, quàm ut pudoris mei pre-
tium tanto repulsæ periculo auderet temera-
riæ voci committere. Itaque desperandum
fuit, quippe in tabescente corpore moriens
anima, suam sibi sepulturam foderat, ni mi-
sericordiâ factorum, meus amator conclamat
propemodum vitæ meæ salutis viam aperuif-
set: nam ubi pertinaci morbo labefactari vi-
dit eam, cui plurimum debere se voluit, in-
doles generosi genij haud potuit mœrorem
inhibere, imo ne lachrymis quidem pepercit,
sed recentis casus memor, solatiis humanita-
ris mihi rependit officiosam vicem.

Dies erat, quem à Venere nominamus. Illo
die ferè sub vesperam de reliquiis herilis mē-
sæ cibum sumpturi simul accumbimus. Gliso
iampridem à fastidio veteris tristitiæ libe-
rior, cœnam haud ita parcā cœnabat lu-
bens, mēque obtutu gemino oculis eius affi-
xam, ac tridua inedia labilem ad cibum iden-
tidem sollicitavit. Quicquid ille de me aut
cerneret, aut loqueretur, videbantur amoris
inuitamenta, & insanam mentem multa spe
ad cupidinem adiuuabant. Quicquid ego de
eius affectibus cogitarem, mihi videban-
tur oculi promittere, ac postquam amandi ra-

bies altius in præcordiis effervuit, aut percundum erat, aut tandem experiendum, etiam euentu dubio quorsum effrenis audaciæ primi conatus euaderent. Igitur postero die cœpi pudorem pueri sollicitare & secreti occasionem nacta, adorta sum in meo lectulo morrentem : ibi in lachrymas vberius effusa, Gliso, inquam, aut tua basia, aut mea funera liceat erogare, hos oculos, & hos quos amplexor poplites obtestor, miserere tui causâ percuntis. Arrisit serenus amatoris vultus, & primis efflagitationibus statim annuit. Quid plura? rapuit in cubile non recusantem ; & repentino casu turbatû ad latus suum applicuit, longissimisque basiis periculoso gaudio deficientem animavit. O diem nunquam reddituræ voluptatis ! nos deinceps liberè clandestinis amoribus indulsimus. Vos, dum per ætatem licet, viuite, & fœliciter ductæ inuentutis dulcia stamina ad canos perducite, vt recordatione gratâ, exacta gaudia veluti repetentes, querulæ senectutis otiosa tædia solemini.

F I N I S.

The first thing I noticed when I stepped out of the train at the station was the cold. It was a sharp contrast to the warm, humid air of the tropics. I had heard that the weather in the north was harsh, but I didn't realize just how cold it would be. The wind was biting, and the sun was a pale, distant orb in the sky. I wrapped my coat around myself and tried to ignore the shivers running down my spine. The station was crowded, but everyone seemed to be in a hurry. I looked around, trying to find a familiar face, but I was alone. I had just arrived in a new country, and I was on my own. I took a deep breath and stepped out into the open air. The cold was overwhelming, but I knew I had to keep going. I walked towards the city, feeling the ground beneath my feet. The buildings were tall and imposing, and the streets were wide and empty. I felt like a small fish in a big sea. I had come to a new world, and I was going to make the best of it. I would face whatever challenges came my way, and I would overcome them. I was a survivor, and I was going to prove it to the world.

LES
OEUVRES
DU SIEVR
THEOPHILE.

SECONDE PARTIE.

L

211

243443

THEOLOGY

1844



AV LECTEUR.

CEVX qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits, que i'ay besoin de me monst^rer publiquement, si ie veux qu'on sçache que ie suis au monde. Je ne produits point icy l'impression d'un travail si petit & si desadvantageux à ma memoire, afin qu'on le voye; mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que ie viue, & que le Roy souffre que ie sois à la Cour. Il semble que ie fasse une imprudence de me plaindre de mon mal-heur, d'autant que c'est le divulguer: I'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y auoit encore quelqu'un à le sçauoir: mais il ne se trouue plus personne à qui ie ne doie satisfaction de ma vie, dont les mauuais & les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Je crains que mon silence fasse mon crime: car si ie ne repousse la calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose desaduoir. On a suborné les Imprimeurs, pour mettre au iour en mon nom des Vers sales & profanes, qui n'ont rien de mon stile, ni de mon humeur: I'ay voulu

que la Justice en sceust l'Autheur pour le punir. Mais les Libraires n'en connoissent à ce qu'ils disent, point le nom, & se trouvent eux-mesmes en la peine d'estre chastiez pour cét imposteur: Les Iuges les ont voulu traiter avec toute la severité que mon bon droit leur a demandée; mais le pouvoir que j'ay eu de me venger m'en a osté l'enuie. Et comme ie n'ay point plaidé pour faire du mal, mais pour en éviter, j'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abusé de mon nom que pour l'utilité de la vente de leurs livres: Et me suis contenté d'en faire supprimer les Exemplaires, avec la deffence de les r'imprimer. Le soin que j'ay pris en cela pour ma protection, est un tesmoignage assez évident, que ie ne suis pas cause de ma disgrâce, & que ie ne la merite point: Je voudrois bien que les Censeurs qui sont si diligens à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publics de la Justice qui font foy de cette verité. Mais tout ce qui fait à ma iustification, est contre leur dessein, leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me connoissent que par où ils exercent leur aigreur, & l'inclination qu'ils ont à tout reprendre, fait qu'ils craignent plus l'amendement d'un homme, qu'ils ne haïssent sa débauche. Cette promptitude de rechercher les mauvaises actions d'autrui, & cette nonchalance à reconnoistre les bonnes, est une fausse prud'homie, & une superstition malicieuse qui tient plus de l'hipocrisie que du vray zele. On souffre toutes sortes de desordres & de blasphemés, en la personne de qui que ce soit: mais on fait gloire de diffamer l'innocence en

la mienne. Ces calomniateurs qui sont des gens presque inconnus, & de la lie du monde, ont voulu persuader leur imposture à des saints personnages de qui ie veux éviter la haine, & pour l'estime que ie fais de leur vertu, & pour le respect que ie dois à leur credit, & i'espere que l'enuie travaillera inutilement à seduire la charité de ces Prelats, qui connoissent trop bien le visage de l'erreur, & sçavent que toutes les médisances sont suspectes de fausseté: Il est vray que des plus grands & des miieux sensez de la Cour, pource qu'ils sçavent ma vie, en ont parlé fauorablement. Je les nommeroie en les remerciant; mais dans le deshonneur qu'on me procure, ie ne veux pas leur reprocher qu'ils me connoissent. Il n'y a pas iusqu'à des Bourgeois, que ie sçay viure encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne fassent une deuotion de maudire mon nom, & de persecuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes ennieux, les porte contre moy au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir. Je parleroie plus clairement pour ma defense; Mais la reuerence publique, & ma propre discretion me commandent d'estouffer ces iniures, & de cacher à la curiosité des esprits foibles, la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fust une instruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blasmer un peché inconnu, c'est qu'on l'enseigne. Et les ames qui sont aisées à se débaucher trouuent là des occasions à se peruertir; Il me suffit de me sauuer de leur malice, & de leur faire entendre que si les efforts de leur animosi-

té leur succedent iusqu'à ma ruine, il me restera toujours une consolation. du remors qui leur en est ineuitable : car ie sçay bien que le dessein de leur persecution n'est pas tant de me sacrifier à la pieté qu'à leur ambition : Le peu d'estime qu'on fait de mes escrits, & les médisances contre une reputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent gueres, & qui ne m'affligent pas aussi beaucoup. Mais cette enuie enragée qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune, ni de seureté pour ma vie, me picque veritablement, & me met aux termes d'éclatter contre mes ennemis : s'ils me font voir ma perte manifeste, ie me soucieray fort peu du peril qui la pourroit aduancer. Il y a desia long-temps que ma paresse, & ma timidité laissent impunément courir sur moy leur iniustice ; ils ont pris à tasche de pousser mes infortunes iusqu'au bout, & me font voir presque à la veille de me bannir moy-mesme pour trouuer une liberté à mon ressentiment. Ie ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre, qu'ils en ont passé à m'iniurier : ie ne suis point un faiseur de libelles, & n'offençay iamais personne du moindre traitt de plume, & ie croy que selon les hommes, i'ay la conscience droite & l'esprit traittable : si bien que ie suis à deuiner encor ce qui m'a peu susciter une si violente & si longue haine. Il est vray que la coustume du siecle est contraire à mon naturel. Ie voy que dans la conuersation des plus sages, les discours ordinaires sont choses feintes & estudiées, ma façon de viure est toute differente. Cette mignardise de complimens

communs, & ces reuerences inutiles que font aujourd'huy la plus grande partie du discours des hommes, ce sont des superfluitez où ie ne m'amuse point; & combien qu'elles soient reçues, & comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur, ie ne suis pas capable de m'y assuiettir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de viure sans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent viure librement avecque moy, & qui se peut aduanturer de me connoistre, ne se scauroit deffendre de m'aimer; L'ay sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autrui, peu de gens ont ce mal-heur: Mais ie ne trouue que moy qui se sente obligé des censures des autres; ce n'est peut-estre pas tant de la docilité de mon esprit & de la facilité de mes mœurs, que par une coustume d'estre repris: car les moindres, ou de condition, ou de merite, ont cette permission sans me fascher. Cette patience de souffrir tant de reprimandes, me donne bien l'importunité d'en receuoir souuent d'iniustes: mais i'en tire aussi l'auantage de reconnoistre beaucoup de choses qu'on blasme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaisies que ie presente aujourd'huy, moins pour l'ambition d'accroistre mon honneur, que par la necessité de le sauuer, est une matiere assez ample aux Critiques: Mais puis que ce n'est pas un crime que de faire de mauuais vers, ie suis desia tout consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisoit iamais la grace de traiter des matieres saintes, comme mon employ seroit plus digne, mon tra-

uail seroit plus soigneux ; & quoy qui me priesse aujourd'huy reüssir de fauorable pour mon ouvrage si peu estudié , ie ne m'en flatteray pas beaucoup , car ie sçay bien qu'un iour ie me repentiray de ce loisir que ie deuois donner à quelque chose de meilleur. Et d'une raison plus meure , considerant les folies de ma ieunesse , ie seray bien aise d'auoir mal traouillé en un ouvrage superflu, & de m'estre mal acquitté d'une occupation nuisible.





LES
OEUVRES
DV SIEVR
THEOPHILE.

*Fragmens d'une Histoire
Comique.*

CHAPITRE PREMIER.



'ELEGANCE ordinaire de nos Escriuains est à peu près selon ces termes.

L'Aurore toute d'or & d'azur, brodée de perles & de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient : Les Estoilles esblouryes d'une plus vive clarté, laissoient effacer leur blancheur, & deuenoient peu à peu de la couleur du Ciel : Les bestes de la queste reuenoient aux bois, & les hommes à leur travail ; le silence faisoit pla-

ce au bruit , & les tenebres à la lumiere.

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de liures fait esclater à la faueur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme , que le sens y soit naturel & facile , le langage exprés & signifiant : Les affeteries ne sont que mollesse & qu'artifice , qui ne se trouuent iamais sans effort , & sans confusion. Ces larcins qu'on appelle imitation des Autheurs anciens , se denoient dire des ornemens qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne ; Demosthene & Virgile n'ont point escrit en nostre temps , & nous ne sçaurions escrire en leur siecle : Leurs Liures quand ils les firent estoient nouveaux , & nous en faisons tous les iours de vieux. L'inuocation des Muses (à l'exemple de ces Payens) est profane pour nous & ridicule. Ronfard pour la vigueur de l'esprit , & la nre imagination , a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs & Latins , & a mieux réussi à leur ressembler , qu'alois qu'il les a voulu traduire , & qu'il a pris plaisir à les contrefaire ; comme en ces mots Cytherean , Patarean , par qui le trepied Tymbrean. Il semble qu'il se vueille rendre inconnu pour paroistre docte , & qu'il affecte vne fausse reputation de nouveau & hardy Escriuain. Dans ces termes estrangers il n'est point intelligible pour François. Ces extrauagances ne font que desgouter les Sçauans , & estourdir les foibles. On appelle cette façon d'vsurper des termes obscurs & impropres , les vns

barbarie & rudesse d'esprit, les autres pedanterie & suffisance. Pour moy ie croy que c'est vn respect & vne passion que Ronsard auoit pour ces Anciens, à trouuer excellent tout ce qui venoit d'eux, & chercher de la gloire à les imiter par tout. Je sçay qu'un Prelat homme de bien, est imitable à tout le monde. Il faut estre chaste, comme luy charitable, & sçauant qui peut : Mais vn Courtisan pour imiter sa vertu, n'a que faire de prendre, ny le viure, ny les habillemens à sa sorte : Il faut comme Homere faire bien vne description, mais non point par les termes, ny par les Epithetes : il faut escrire comme il a escrit; mais non pas ce qu'il a escrit. C'est vne deuotion louable & digne d'une belle ame, que d'inuoker au commencement d'une œuvre des puissances souueraines : mais les Chrestiens n'ont que faire d'Appollon, ny des Muses : Et nos vers d'aujourd'huy, qui ne se chantent point sur la Lyre ne se doiuent point nommer Lyriques, non plus que les autres Heroïques, puis que nous ne sommes plus au temps des Heros; & toutes ces singeries ne sont ny du plaisir, ny du profit d'un bon entendement. Il est vray que le dégoust de ces superfluités nous a fait naistre vn autre vice; car les esprits foibles que l'amorce du pillage auoit iettez dans le mestier des Poëtes, de la discretion qu'ils ont eüe d'esuiter les extrêmes redites, de si rebatuës par tant de siecles, se sont trouuez dans vne grande sterilité : Et n'estans pas d'eux mesmes assez vigoureux, ou assez adroits pour se seruir des objets qui se

presentent à l'imagination ; ont creu qu'il n'y auoit plus rien dans la Poësie que matiere de prose, & se sont persuadez que les figures n'en estoient point , & qu'une metaphore estoit vne extrauagance: mais comme i'auois dit, il estoit iour. Or ces digressions me plaisent, ie me laisse aller à ma fantaisie, & quelque pensée qui se presente, ie n'en destourne point la plume : Je fais icy vne conuersation diuerse & interrompuë , & non pas des leçons exactes , ny des oraisons avec ordre. Je ne suis ny assez docte , ny assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon Liure ne pretend point d'obliger le Lecteur ; car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger : & puis qu'il luy est permis de me blasmer, qu'il luy soit permis de me desplaire.

C H A P I T R E I I :

CE iour-là, cōme le Ciel estoit serain, mon Esprit se trouue gay , la disposition de l'air se communique à mon humeur , quelque discours qui s'oppose à cette necessité, le temperamment du corps force les mouuemens de l'Ame. Quand il pleut, ie suis assoupy & presque chagrin , lors qu'il fait beau, ie trouue toutes sortes d'object's plus agreables : Les arbres, les bastimens, les riuieres, les elements paroissent plus beaux dans la serenité , que dans l'orage : ie connois qu'au changement du climat mes inclinations s'alterent : si c'est vn defaut , il est de la nature ; & non pas de

mon naturel. Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, ie me leuay, & m'approchant du liect de Sidias, comme ie tirois son rideau, il s'éueilla en sursaut, *Per Deum atque hominum fidem*, me dit-il, laissez-moy dormir, i'ay passé la moitié de la nuit apres cét *intrigo de modalibus*, & ce forgeron que vous oyez là bas a continué cette sonnerie depuis deux heures apres minuit, Clitiphon n'a sceu reposer non plus que moy, il ne fait que sortir de vostre chambre, & s'est fort estonné de vous voir dormir si profondement. Aussi-tost que ie fus habillé, ie passay dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord s'escria vers moy, Est-il possible que vous ayez dormy si à repos dans vne affliction si ressentie, vous ne fustes banny que d'hier, & vous voila desia guery de cette peine, c'est auoir les sentimens bien farouches, ou bien hebetez. Ce qui ne me touche, luy dis-ie, ny le corps, ny l'ame ne me donne point de douleur, ie me porte Dieu mercy assez bien de l'un & de l'autre : si les bannissemens faisoient effort à quelqu'un des sens, tu me verrois atteint de tous les desplaisirs dont la nature & la raison sont capables : ie ne resiste point par Philosophie aux atteintes du mal-heur ; car c'est accroistre son iniure, & tout le combat que le discours fait contre la tristesse, la rengrege sans-doute & la prolonge : si ie m'apperceuois que i'eusse du mal, tu me verrois bien-tost soupirer : mais ie ne sçauois prendre l'apparence pour l'effect, ny la menace pour le coup ; cette disgrace n'est que paroles, qui ne

font que vent. On m'a chassé de la Cour, où ie n'auois que faire, on me presse encore à fortir de France; quelque part de l'Europe où ie vueille aller, mon nom m'y a fait des connoissances. Ie me sçais facilement accommoder à toute diuersité de viures & d'habillemens, les climats & les hommes me sont indifferents, i'ay l'esprit & le corps à la fatigue. Mais toujours serez-vous estranger & receu dans la société des autres avec moins de familiarité & d'honneur: Celuy, dis-ie, qui prise moins la faueur des hommes & l'aduanrage de la fortune que sa propre vertu, se trouue peu empesché de ces incommoditez ordinaires. Si est-ce, disoit Clitiphon, que ce sera vn exil, & vn honneste homme ne doit pas estre indifferant à l'infamie; Si i'ay merité la mienne, luy dis-ie, ie serois iniuste de m'en plaindre, & si ie n'en suis pas coupable, ie suis assez sage pour la mespriser. Ne croy point que la ioye qui me reste en cét accident, soit d'aucun estourdissement: ie connois bien que ie suis sorty de Paris, que le Roy le veut, que mes ennemis en sont aysez, que ie perds la presence de mes amis, & qu'en suite leur affection ne me durera guere; car ils sont hommes & Courtisans: A cela voicy mon remede, ie ne tascheray point de reuenir à la Cour, mais à m'en passer: & au lieu de rentrer dans la grace du Roy, ie penseray à m'oster de sa memoire: ie m'efforceray d'oublier mes amis; car s'ils sont si fidelles, ils me pardonneront, & s'ils ne m'ayment guere, i'auray le plaisir d'auoir preuenu leur infidelité;

& seray bien aise, d'autant que ie les ayme de me rendre coupable pour les sauuer de ce blasme. Il me semble que c'est faire des amitez de bonne sorte, il faut auoir de la passion non seulement pour les hommes de vertu, & pour toutes sortes de belles choses. I'ayme vn beau iour, des fontaines claires, l'aspect des montagnes, l'estenduë d'une grande plaine, de belles forests, l'Ocean, ses vagues, son calme, ses riuages : I'ayme encore tout ce qui touche plus particulièrement les sens, la Musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux cheuaux, les bonnes odeurs, la bonne chere : mais à tout cela mon desir ne s'attache que pour se plaire, & non point pour se traouailler : lors que l'un ou l'autre de ces diuertissemens occupe entierement vne ame, cela passe d'affection en fureur & brutalité : La passion la plus forte que ie puisse auoir, ne m'engage iamais au poinct de ne la pouuoir quitter dans vn iour : si i'ayme, c'est autant que ie suis aymé : & comme la nature, ny la fortune, ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire, cette passion ne m'a iamais guerres continué, ny son plaisir, ny sa peine. Ie me tiens plus asprement à l'estude & à la bonne chere, qu'à tout le reste. Les liures m'ont lassé quelquesfois : mais ils ne m'ont iamais estourdy ; & le vin m'a souuent resiouy, mais iamais enyuré ; La desbauche des femmes & du vin, faillit à m'empirer au sortir des escoles, car mon esprit vn peu precipité, auoit franchy la sujection des Precepteurs, lors que mes mœurs auoient encore besoin de discipli-

ne. Mes compagnons auoient plus d'âge que moy : mais non pas tant de liberté. Ce fut vn pas bien dangereux à mon ame que cette premiere licence qu'elle trouua apres les contraintes de l'estude. Là, ie m'allois plonger dans le vice qui s'ouuroit assez fauorablement à mes ieunes fantaisies, mais les empeschemens de ma fortune destournerent mon inclination, & les trauerses de ma vie ne donnerent pas le loisir à la volupté de me perdre : Depuis insensiblement mes desirs les plus libertins se sont attiedis auecque le sãg, & leur violence s'esuanouyssant tous les iours auecque l'aage, me promet d'oresnauant vne tranquillité bien assée : ie n'ayme plus tant, ny les festins, ny les balets, & me porte aux voluptez les plus secretes auec beaucoup de mediocrité. Tout à coup Sydias à qui le moindre bruit interrompoit le sommeil, nous chanta tout haut ces vers de Virgile.

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit, dit Clitiphon, auoir tres-bien rencontré, c'est le plus orgueilleux Pedan qui soit en son mestier ; nous allasmes à luy, & le trouuasmes encore dans son liẽt: *Nunquid* (nous dit-il) *excepistis quem in transfuersum parietem vobis vibraui versum, potuitne opportuniùs laudari.* Fort bien, luy dit Clitiphon : mais habillez-vous donc & nous allons vn peu promener dans ce iardin, attendant à déjeuner. Sydias respondit qu'il s'habilleroit, & déjeuneroit quand nous voudrions : mais qu'il ne se promeneroit point,

& que *non poterat satis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes huiusmodi sine consilio pro ridiculis habebantur*; & ensuite de cela il nous eut estourdis de son Latin : mais nous fortismes de là Clitiphon & moy pour aller voir ce jardin que l'hoste entretenoit assez curieusement.

C H A P I T R E I I I.

D'Abord Clitiphon faillit à pâmer de l'odeur des Roses que nous trouuâmes en abondance dès l'entrée du jardin, & se portant la main au visage le nez bouché, & les yeux clos, il fit cinq ou six pas fort viste pour s'oster d'auprès du Rosier; ie croyois que c'estoit vne feinte, ou quelque fantaisie delicate d'un esprit foible, iusqu'à ce que l'ayant veu passer & presque deffaillant, ie cogneus que c'estoit vne tache en son naturel : comme il se trouue en des choses semblables, quelques ames ombrageuses en beaucoup d'objets, il y en a qui sont malades à voir des cerises, d'autres pour regarder du vin. Je n'ay Dieu mercy aucune de ces mignardises en mon appetit, comme aussi ie me trouue tousiours avec antipathie & horreur aux serpens, aux rats, aux vers, & à toute sorte de saleté & de pourriture. Je ne repasseray point par là, dit Clitiphon, deussay-je sauter ces palissades; suis-je pas malheureux d'une si forte debilité de cerueau; il n'y a point de poison pour moy comme celuy-là, j'ayme bien les œillets,

les violettes , ie souffre toutes sortes de parfums , mais si i'approche des roses tous mes sentimens me quittent à coup. Cette fleur, luy dis-je, c'est l'haleine de vostre mauuais Ange qui vous enforcelle , & vous donne des convulsions d'un demoniaque ; les yeux vous ont tourné , vous avez grincé les dents & ouuert les levres , avec des grimasses toutes pareilles à celles de la fille Obsedée que ie vis dernièrement. Je n'ay point d'autre diable que cette odeur-là , dit Clitiphon , mais si vous m'aimez faites-moy le conte de cette aduanture, car on dit qu'elle fut plaisante, ie ne m'en suis pas bien osé resjouir de peur qu'elle ne fut faulse , & puis que vous avez la reputation d'estre exactement veritable iusqu'aux moindres choses , apprenez-moy comment tout s'est passé, afin que ie m'ose asseurer de le bien sçauoir. Voicy , luy dis-je, tout ce qui en est : Le bruit de cet accident alarmoit desia tout le pays , & les plus incredules se laissoient vaincre au rapport d'une infinité de gens de bien, qui croyoient auoir veu veritablement des effets par-dessus les forces de la nature en la personne de cette fille-là. Je me trouuay par occasion dans la ville , où desia long-temps auparauant elle faisoit son ieu; comme on me tient d'un naturel à ne croire pas facilement les impossibilitez, deux de mes amis pour convaincre les doutes que i'auois là-dessus , me presserent de l'aller voir , avec promesse de se desabuser , si au sortir de là ie ne me trouuois de leur opinion : Elle estoit logée assez près des murailles de la ville , dans vne mes-

chante maison, où vn Prestre la venoit exorciser reglement deux fois la sepmaine. Vne femme fort vieille & deux petits enfans estoient inseparablement auprès d'elle; ce qui me donna la premiere coniecture de la tromperie: car d'abord que ie vis dans sa chambre, que le sexe, & l'âge le plus foible & le plus timide viuoit en seureté auprès de ce diable, ie iugeay qu'il n'estoit pas des plus mauuais. Apres auoir heurté allez fort, vn vieillard qui nous ouurit la porte, nous dit, que la patiente auoit besoin d'un peu de repos, à cause d'un travail extraordinaire que luy auoit fait le mauuais esprit vn peu auparavant, mais que reuenant à deux heures de là nous pourrions contenter nos curiositez: Je cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loisir de preparer ses contenancez sur-naturelles: & sans m'arrester à son aduertissement, ie montay promptement dans la chambre où estoit la fille avec la compagnie de la vieille & des petits enfans; la regardant fixement à la veuë, ie la trouuay surprise; & remarquay facilement qu'elle contraignoit son visage, & commençoit à estudier sa posture. A cette feinte vn peu grossiere, ie ne me sceus tenir de rire, ce que la vieille trouua tres-mauuais, & me dit que Dieu pourroit punir ma mocquerie par le mesme chastiment de ce pauvre corps: Je luy dis que ie riois d'autre chose, & que nous n'estions point des gens incapables de persuation pour tout ce où nous trouuions quelque apparence, mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peust faire foy d'une

chose si incroyable. Cependant la Demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'esfroucher la veuë, & nous dire presque hors d'haleine, qu'elle sentoît-là des incredules, & que cela luy alloit bien faire du mal : insensiblement, la voila dans le transport, elle iette à terre vne quenouille qu'elle tenoit, & passant d'où nous estions dans vne autre chambre, elle se iette à terre, contrefait des grimaces de pendu, des cris de chat, des conuulsions d'Epileptique, se traîne sur le ventre, se roule sous des liëts, saute à des fenestres, & se veut precipiter, sans l'empeschement des petits enfans deuant qui elle s'arresteroit court, en grommelant quelques mots de Latin mal prononcez : ie luy parlay Latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible ; mais ie ne vis iamais aucune apparence qu'elle l'entendit : ie luy dis du Grec, de l'Anglois, de l'Espagnol, & de l'Italien : mais à tout cela ce diable ne trouua iamais à respondre vn son articulé, pour du Gascon elle ne manqua point d'injures à me repartir, car elle estoit du pays : Et le Prestre venu, son Latin trouua de l'intelligence avecque luy, elle entendoit ses interrogations, & luy ses responce ; en vn mot, selon les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, avec effroy de plusieurs des assistans, dont ie ne pouuois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorant pour les langues, & qu'il n'auoit point voyagé : & combien qu'à chaque fois la Demoniaque eut des boutades à me sauter

aux yeux , ie ne laiffay pas d'attendre la fin de fon excez , ſçachant bien qu'à moins de ſe transformer en quelque choſe de plus fort & de plus farouche qu'une fille , quelque diable que ce fut , ne pouuoit me nuire que mal-aiſément. Cette reſolution bien-aiſée que ie teſmoignay en vn accident que tout le monde trouuoit ſi dangereux , fut cauſe que l'abus ne demeura pas long-temps caché : car les iuſtes ſoupçons que donna cét euenement, permirent à la curioſité de pluſieurs d'examiner ce miſtere de plus près , & comme les eſprits ſe deliuroient peu à peu de cette ſuperſtitieuſe credulité , les deſſiances croiſſoient de plus en plus , iuſqu'à ce que le temps leur produiſit vn teſmoignage qui oſta tout à fait l'incertitude : car apres auoir eſté traittée par vn bon Medecin, il ſe trouua que ſon mal n'eſtoit qu'un peu de melancolie , & beaucoup de feinte. Finiſſant ainſi ce conte, i'entrouys du bruit qui ſe faiſoit au logis , & me tournant vers la porte où nous auions paſſé, voicy venir Sydias tout en deſordre, ſans collet & ſans chapeau , vn peu ſanglant au viſage, nous coniurant par tout les deuoirs de la ſociété humaine , de luy aider à tirer raiſon d'un affront qui luy venoit d'eſtre fait avec la plus grande iniuſtice du monde , que tous les Anciens bien entendus eſtoient pour lui, & la pluſpart des Modernes : Et qu'eſt-ce , dit Clitiphon ? Cét ignorant, dit-il, n'a iamais ſçeu les voix de Porphyre : *O quam durares eſt cum inſipientes rem habere.* Mais quelle eſt donc voſtre querelle ? il m'a voulu ſouſtenir

que *odor in pomo non erat accidens*. Et que vous importe-il, luy dis-je, que ce soit accident ou substance ; autant, luy dit Sydias, qu'il m'importe d'estre sçauant ou ignorant, d'estre homme ou beste ; nous rismes de sa consequence, bien qu'elle fut des ordinaires de son discours, & le ramenâmes au logis pour accorder leur different.

CHAPITRE IV.

L'Hoste & ses domestiques estoient empechez à retenir l'autre, qui estoit en vne colere furieuse, de ce que Sydias luy auoit donné vn dementi ; c'estoit vn ieune homme nouuellement sorti des escoles, qui s'en alloit porter les armes en Holande, fort chatoüilleux sur le poinct d'honneur, & qui ne vouloit resoluement receuoir aucune condition que du duel : Il estoit pour dire le vray offensé ; car le Pedan luy auoit sanglé le visage d'une ceinture qu'il portoit ordinairement, & les meurtrisseures que les boucles luy auoient faites paroïssoient bien fort, si bien que nous eusmes beaucoup de peine à le faire consentir de remettre son affaire entre nos mains, & d'auoir égard qu'il auoit affaire à vn homme de lettres, avec qui tous les aduantages qu'il se pouuoit promettre, ne luy sçauroient donner que peu de reputation, & que nous le porterions à luy demander pardon du desmenty. Sydias nia que ce fust vn desmenty, & qu'il sçauoit mieux le respect

qu'il deuoit à Pallas pour traicter si outrageusement son nourriſſon, qu'il n'auoit dit autre chose ſinon qu'il eſtoit faux, que *odor in pæno* fuſt autre chose qu'accident, & qu'il eſtoit reſolu de mourir ſur cette opinion; faluſt mettre dans les conditions de l'accord que le Soldat auouëroit cette verité, ce qu'il fiſt tres-facilement, diſant qu'il ne croyoit pas que ſon honneur deſpendit de la frenaiſie d'un Philoſophe : Cette façon de parler fail-
lit à rebrouïller tout : car le Pedan ſe piqua de nouveau par cette iniure, & reprit tout haut que les Philoſophes n'eſtoient point frenetiques, *Frenesis enim, dit-il, est alienatio quedam mentis; & furor animi ratione destituti,* & que *Philosophorum studium in excolenda pauciſſimum ratione verſabatur.* Là-deſſus nous leur impoſaſmes ſilence, & ordonnaſmes que Sydias s'excuſeroit du démenty, & que l'autre tiendroît *odor in pæno* pour accident, cela conclud nous les fiſmes embrasſer & boire enſemble. On nous auoit appreſté à deſieuner en vne ſalle baſſe, où il y auoit deſia des Allemans & des Italiens, qui mangeoient à diuers eſcots, les Allemans eſtoiēt à la main droite, & les Italiens à la gauche, & noſtre table eſtoit au milieu. Attendant qu'on nous apportast à deſieuner, nous acheuons Clitiphon & moy de r'appaïſer la fougue de noſtre nouveau Soldat, qui ne ſe pouuoit pas bien ſatisfaire ſur certains reſtes du procéde, & meditoit encore vne maniere d'eſclairciſſement. Sydias qui n'y penſoit plus

pour tout , s'approche de la table de ces Alle-
 mans , & comme il estoit fort estourdi , &
 tousiours curieux sans dessein , ayans consi-
 deré leurs visages & leurs habillemens , il
 leur fait vn petit soufris , & les salüant de la
 teste sans oster son chapeau : *Quantum* ,
 dit-il , *ex vultu & ex amictu licet conijcere* ,
ego vos exoticos puto : Ces Messieurs du Se-
 ptentrion qui d'une grauité froide & non-
 chalante , rebutent d'abord les plus eschauf-
 fez , ne daignerent pas seulement respondre
 le moindre signe à la demande du Pedan , qui
 n'imputant ce silence qu'à la stupidité de la
 Nation , continua à leur dire , *Nuper ni*
fallor appulistis ad nostrum littus , adhuc enim
vobis vestes sunt indigena : A cette seconde
 attaque ils regarderent leurs habits les vns
 les autres , & se parlans en leur langue , ils iet-
 terent quelques regards de travers sur nostre
 Pedan , qui cogneut bien que ce n'estoit pas
 là sa conuersation , & se destournant à la main
 gauche vn peu refroidi de ce premier rebut ,
 comme il estoit à contempler ces Italiens , à
 peine eust-il loisir d'ouurir la bouche pour
 les saluër , que ces Messieurs se leuent &
 d'une ciuilité extraordiuaire , & avec des
 reuerences profondes , le coniuèrent de
 prendre part à leur petit repas. *Deus bone*
 (s'escria Sidias) *quam varia sunt hominũ in-*
genia , tot capita , tot census , tot populi , tot mo-
res , tot ciuitate , tot iura. Noi altra , luy dirent-
 ils , *Reuerendissimo signore , non parliamo La-*
tino , hasta à no de saper il vulgare ; ma vos si-
gnoria pille vn seggio & fara colationi on y
suoi

fuo ſervitori. Sidias à qui la cognoiſſance du Latin & du François donnoient aſſez d'intelligence pour l'Italien : Meſſieurs, leur dit-il, vous eſtes bien plus honneſtes gèns que ces gros Meſſieurs-là, mais vous ne faites pas ſi bonne chere; comme pouuez-vous manger des ſalades de ſi bon matin? *Herbe enim niſi poſt rorem frigidores ſunt & planè ſub meridiem apponenda,* & faut que le Soleil ait paſſé par deſſus. Nous le faiſons, dirent-ils, pour nous remettre l'appetit; car nous fiſmes hier débauche, & la teſte nous fait vn peu de mal: *Optimè,* dit Sidias, *contraria contrariis curantur, & cum dicto,* il s'en reuièt à nous qui eſtiõs deſia en train de déjeuner. Clitiphon ſe fait donner vn verre à moitié plein, & porte à Sidias la ſanté de ſon Antagoniſte; dit-il, ie vous feray raiſon, & tout ſur ſe champ ſe fait donner le plus grand verre, & le beut plein iuſques aux bords: Les Allemans voyant cette action ſi franche, ſe repentirent de la mauuiſe opinion qu'ils auoient eüe de ſon eſprit, & avec des regards plus familiers luy vouloient faire entendre qu'ils euſſent eſté bien aiſes de faire cognoiſſance avecque luy; meſmel vn d'eux le verre à la main, les yeux toujours fichez ſur Sidias, pour prendre occaſion d'eſtre veu de luy, & rouſſant pour ſe faire appercenoir, comme Sydias ſe fuſt vn peu deſtourné, il ſe leue & boit à ſes bonnes graces: le Pedan qui n'eſtoit pas irreconciliable, le receut de bon cœur, & par là s'introduiſant en leur ſociété, nous vouloit perſuader Clitiphon & moy de ioindre noſtre eſcot au

leur : Car pour luy c'estoit vn fort beuveur. Mais Clitiphon qui a le cerueau delicat au possible, n'en sçauoit porter vne pinte sans estre incommodé, non plus que ce ieune Escolier. I'estois entre les deux, & ne suis pas des plus foibles à la desbauche. Mais ie n'aime que celle où ie ne suis pas contraint. Tous ces Messieurs du Pays-bas ont tant de regles & de ceremonies à s'enyurer, que la discipline m'en rebute autant que l'excez: ie me laisse facilement aller à mon appetit; mais les sermones d'autrui ne me persuadent gueres, & le mal est qu'estant vne fois engagé à la table, le vin pipe insensiblement, & les alterations du corps vous mettent l'esprit hors de gamme, si bien que les resolutions qu'on faisoit de se retenir de boire, s'oublent en beuvant, & chacun se picque d'abatre son compagnon. Ces débordemens font vn grand changement & vn grand tumulte en nostre disposition: mais ils ne sont pas si dangereux à la santé qu'on les croit, à les continuer on y succombe: mais à s'y laisser quelquefois surprendre on s'en trouue mieux. Les meilleurs Medecins tiennent que s'enyurer vne fois le mois destourne d'autres maladies. Il est vray que s'en est vne, & plus à fuir, à cause qu'elle est honteuse, & que la raison y patit. Ceux qui cherchent leur santé par cette voye, sont comme ceux qui recourent à la Magie pour auoir leur Maistresse. Nous laissasmes donc le Pedan embarqué avec les Allemans, & nous en allasmes pour voir sur le port vn nauire qui estoit fraichement arriué des

Topinambours, où ie voulois m'enquerir des nouvelles d'un de mes amis qui deuoit arriuer enuiron ce temps-là.

CHAPITRE V.

COMME nous alliōs vers la porte du quay, nous rencontraſmes au deſtour d'une petite ruë le Sainct Sacrement que le Preſtre apportoit à vn malade; nous fuſmes aſſez ſurpris à cette ceremonie : car nous eſtions Huguenots, Clitiphon & moy : mais luy ſur tout avec vne opiniſtreté inuincible, ce qu'il témoigna tres-mal à propos en cette rencontre: car tout le monde ſe mettant à genoux en l'honneur de ce ſacré Myſtere, ie me rangeay contre vne maiſon nud teſte, & vn peu encliné par vne réuerence que ie croyois deuoir à la couſtume receüe & à la religion du Prince (Dieu ne m'auoit pas fait encore la grace de me receuoir au giron de ſon Eglife) Clitiphon voulut inſolamment paſſer par la ruë où tout le monde eſtoit proſterné, ſans s'humilier d'aucune apparence de ſalut ; vn homme du peuple, comme ſouuent ces gens-là par vn auenglement de zele, ſe laiſſant plus eſmouuoir à la colere qu'à la pieté, ſaute à la teſte de Clitiphon, luy iette ſon chapeau par terre, & en ſuite ſe prend à crier au Caluiniſte : toute la ruë ſe ſouleue, & ſans la faueur d'un vieil homme de robbe longue, qui ſe trouua là inopinément, on l'eut ſans doute lapidé; ce bon homme fit ſemblant de ſe ſaiſir

de la personne de Clitiphon pour le mettre en prison, & en respondit sur sa vie pour appaiser le plus seditieux, qui commençoient à le traifner vers la Maison de Ville, où estoient les prisons de cette ville-là. Clitiphon parmy tout ce danger auoit de la peine à se repentir de sa faute: mais le bon homme qui s'estoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, se monstra si sage qu'il ne parut aucunement touché de l'obstination brutale où Clitiphon perseueroit tousiours, seulement il le pria deux ou trois fois de se contraindre un peu deuant ce peuple, pour n'estre pas occasion de nous faire tous assommer. Car nous estions enuironnez desia de plus de deux cens personnes, qui ne nous quitterent point iusqu'à ce que ce bon vieillard l'eut conduit chez le Magistrat, & s'estant obligé de poursuiure la punition d'un crime si scandaleux, il laissa tous ces mutins dans la rue, & se renferma avec nous chez le Magistrat, qui pour l'amour de nostre Introduceur nous receut fauorablement. Ayant ouy le sujet de nostre visite, il nous ordonna de passer trois ou quatre heures dans son logis, attendant qu'il eust loisir de r'appaiser l'esmotion populaire. Prenant pour cet effet sa robe Magistrale, il sort avec le vieil bon homme pour traualler à nostre paix, & nous met dans vne chambre où sa femme & vne sienne sœur tres-belle fille, vindrent pour nous entretenir, en attendant le retour du Maistre du logis. Cette femme offrit à Clitiphon des habits à changer, car les siens estoient en desordre;

nous la remerciaſmes de cette courtoisie, & prîmes vn Lacquais pour aller querir vn deshabiller pour Clitiphon à l'Hostellerie. Elle se déroba vn peu de nous pour dire tout bellement à son Lacquais qu'il aduertist à nostre logis que nous n'y disnerions pas, nous fîmes sèblant de ne le pas ouïr, voyant bien que nous ne pouuions pas nous en deffendre, puis que nous auions long-temps à nous cacher là-dedans. Cette importunité nous estoit inéuitable; car toute la ceremonie & les honestez qu'on fait à refuser vne chose necessaire, tiennent quelque chose d'une hypocrisie qui dément la ciuilité, & qui efface tout le complimēt. Apres qu'elle nous eut fait asseoir dans des sieges tres-beaux, car tout éclatoit là dedans & sentoît son bien, elle prit plaisir à m'ouyr raconter nostre aduanture, & ne se pouuoit tenir de me souffrir de la punition de Clitiphon, qui ne s'entendoit guere à nos discours: car il tournoit ses yeux de fois à autre sur cette fille, qui auoit veritablement dequoy amuser la venë d'un honneste homme; mais il y auoit parmy les attraits de son visage vne froideur de modestie & de chasteté si bien peinte, qu'elle obligeoit à aimer beaucoup, mais à ne gueres esperer; i'y auois pris garde à la dérobée aussi bien que mon compagnon, & i'ay ce bon-heur que dès le premier pas que mon esprit veut faire vers quelque passion, vne petite estincelle de iugement s'ingere à me donner conseil, & me destourne ordinairement d'un dessein où ie voy de la difficulté à pourſuiure vn

plaisir , & de l'incertitude à l'atteindre. La Maistresse du logis apres nous auoir mis en discours avecque sa sœur , s'en alla pour disposer les gens à nous faire chere , comme on nous la fit tres-bonne. Aussi-tost qu'elle fut sortie, Clitiphon se tourna vers l'autre ; & se mettant là-dessus à cajoller , ils se picquent tous deux de rencontres, & du bien dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoy ie n'ay sçeu iamais encore accommoder la rudesse de mon esprit. Ce qui interrompit cette premiere conuersation fut le retour du lacquais qui amenoit le valet de chambre de Clitiphon avec son deshabiller , & nous dit qu'un honneste homme de cette Hostellerie nommé Monsieur Sydias auoit beu tout deuant luy à nostre santé, & lui auoit donné vn billet pour nous apporter, que ie prins , & voulois différer à le lire deuant cette Damoiselle, sçachât bien que i'y trouuerois des impertinences à son ordinaire : Clitiphon me l'arracha des mains, & pour prendre occasion de faire quelque commencement d'une confidence avec elle , le luy presenta pour le voir ; ce qu'elle m'ayant remis , ie me vis obligé de le lire , il estoit moitié Latin, moitié François; comme tous les discours , & voicy ce que c'estoit : *A quo me vobis socij charissimi , misera mea sors eripuit, ingressus sum periculosissimum mare, atque ideo quaeso vos.* Messieurs mes bons amis, ie vous prie de prier Dieu qu'il luy plaise auoir pitié de mon ame ; car ie vois bien que nous sommes tous perdus ; *Iam mihi cernuntur trepidis delubra moueri sedibus, atque adeo*

vnà Eurúsque. Notúsque ruunt, & iam exonerata naus, & quicquid vestium & mercium fuit in mare proiectum vix nudos nos ferè sustinet. Il me va souuenir que nous l'auions laissé en train de boire, & demande au laquais en quelle posture il l'auoit trouué, qui se retenant par respect de nous le dire, nous fit assez cognoistre, que ce Pedan estoit en desordre. Clitiphon le presse de nous dire en quel estat il l'auoit laissé, le garçon nous dit ingenuëment, qu'ils estoient quatre ou cinq qui croyoient aller faire naufrage, comme s'ils eussent esté dans vn nauire bien en peril, ils iettoient les meubles de la maison par les fenestres, croyant que c'estoit de la marchandise du vaisseau qu'il falloit ietter dans la mer, & que parmy cette espouuante, ils ne laissoient pas de boire par interualles, de se coucher, de pisser deuant tout le monde, & de vomir les vns sur les autres, à quoy la Damoiselle tournât la teste, nous obligea de l'entretenir d'autres choses. Clitiphon alloit reprendre sa pointe, quand voicy le Magistrat reuenu de la ville, avec de bonnes nouvelles pour nous, il nous dit qu'il auoit assoupy ce tumulte, mais que pour la liberté de sortir nous ne pouuions l'auoir qu'apres disner, que luy mesme nous vouloit ramener à nostre logis. Clitiphon commença lors à se repentir de sa faute, pour la peine que de si honnestes gens auoient prise à la reparer: ce Magistrat estoit vn peu ceremonieux; car il passoit desiamidy, & le disner commençoit à deuenir froid, qu'ils estoient encore à l'entrée de la

chambre où l'on auoit seruy , disputant à la porte , & comme nous estions venus sur le suel , ils se retirent tout à coup , & se considerans l'un l'autre : Allons donc , Monsieur, ie n'ay garde , ce sera apres vous ; Iesus , Monsieur , que dites-vous ? i'aimerois mieux mourir. Monsieur, ie ne sçauois pas vous repartir, mais ie sçauois bien me tenir icy tout aujourd'huy. Monsieur , ie ne sçay pas beaucoup de ciuilité , mais ie ne l'ignore pas iusqu'à ce poinct-là. Monsieur , en vn mot ie veux estre obey ceans , le Charbonnier fut maistre dans son logis ; I'estois vn peu à part baissant la veuë de honte : & haussant les espaules en me mocquant , & en souffrant beaucoup de leurs honnestetez fort à contre temps , à la fin voyant que cela tiroit de long , & que les viandes se gastaient , ie fis signe à Clitiphon qu'il se laissast vaincre; il deffera cela à mon impatience, & passant le premier ne se peût empescher de dire encore, Monsieur, i'ayme mieux estre sot qu'importun, puis qu'il vous plaist que ie faille, ie merite que vous me le pardonniez; ie passay aussi à la faueur de ses complimens, & d'abord que ie fus dans la chambre , ie quittay mon manteau , & me fis donner à lauer auprès du buffet pour éuiter la ceremonie, & par là les obliger à n'en point faire , ce qui reüssit. Clitiphon l'aua avec les femmes; cette Maistresse luy donnoit tousiours dans la veuë : Et comme nous fusmes à table , il ne se pouoit tenir de la regarder, avec vne passion si apparente , qu'il estoit aisé à tout le

monde de s'en appercevoir , & que la fille & luy en rougirent deux ou trois fois : Pour moy ie ne m'amusois qu'à manger de bon appetit , & disois à nostre hôte en passant, quelque mot de sa bonne chere : car tout y estoit delicat , & fort bien appresté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere que l'on fait , on se traite ce me semble avec plus de plaisir , & les tables des grands Seigneurs sont odieuses , en ce qu'on passe presque le repas sans dire mot. Leurs ordinaires qui pourroient passer pour festins si on auoit la licence de les gouter, sont rousiours affamez pour moy, à cause de la ceremonie : car i'y trouue de si grandes contraintes, & tant de dégousts, qu'au sortir de la table il me semble que ie viens de dîner dans ces Chasteaux enchantez , où les viandes ne sont qu'illusion, par où la foiblesse de la veüe trompe les dents & l'estomach. Autrefois la bonne chere a esté le plaisir des honnestes gens : Homere introduit presque tous ses Heros grands mangeurs & grands beueurs , & la raison y est naturelle : Car vne composition robuste comme elle dissipe beaucoup d'esprits , elle a besoin de beaucoup d'alimens pour la reparer, pour moy si peu d'appetit que ma santé me donne , ie l'employe assez sensiblement, & suis bien aise qu'on ne me presse point au repas. Ce Magistrat me fit cette complaisance, car comme Clitiphon s'amusoit à rêuer sur le visage de cette nouvelle Maistresse, l'Hôte & moy, parmy les deuils & les ra-

gousts, nous fûmes à table iusqu'à trois heures apres midy. De là, il nous fallut retirer à nostre logis, ce que nous fîmes vn peu plus tost que nostre Amoureux n'eust voulu.

CHAPITRE VI.

I'Estois en vne grande impatience de sçauoir à quoy en estoit la conference de nos beueurs, & aussi-tost que ie fus dans l'Hostellerie, i'entray dans la salle où nous auions desieuné, pour voir s'ils estoient encore à la desbauche. Mais ie les trouuay l'vn endormy le nez sur son assiette, l'autre renuersé sur le banc, Sydias couché tout plat sur les carreaux, la moitié des escuelles à terre, presque vn muid de vin, ou vomy, ou renuersé, vne musique de ronflemens, vne odeur de Tabac, des chandelles allumées comme deuant des morts, bref tout m'apparoissoit d'vn visage estranger; que si ie ne me fusse retiré de là, ie m'allois imaginer de n'estre plus en France, tant cela tenoit des caremesses du Pays-bas: i'allois pour faire rire Clitiphon de ce spectacle, car d'abord que nous fûmes de retour de chez le Magistrat, il s'estoit enfermé dans vne chambre, où ie vins à heurter assez fort, auant qu'il voulust respondre: A la fin me recognoissant à la voix, il m'ouurit la porte, & plia comme i'entrois vn papier, qu'il mit à la desrobée dans sa pochette; mais non pas si finement que ien'y prinsse garde, sans luy faire pourtant cognoistre que ie l'auois

apperçeu : car ie suis homme de peu de curiosité, & laisse tousiours mes amis dans leur secret, d'autant que ie ne crois pas qu'aucune amitié puisse iamais ajuster vne confidence au point de n'auoir quelque chose de reserve; les gens de bien qui viennent à s'aymer parfaitement, ne se doiuent rien cacher de ce qui leur importe, & dont le secret peut donner de la jalousie à son amy : mais il ne laisse pas de se trouuer bien souuent des choses particulieres, que le respect & la consideration de l'amitié ne veut pas que l'on communique; ie ne m'offenceray iamais que mon amy dans ses affaires domestiques, ne me fasse point son confident, il peut ouurir & fermer toute sorte de lettres deuant moy, sans que ie l'espie seulement d'un regard : mais s'il auoit un dessein ou de mariage, ou de voyage, sans me le faire sçauoir, ie ne croirois plus estre en ses bonnes graces, & lui rendrois la pareille de ses desiances. L'affaire de Clitiphon n'estoit point de cét importance-là, ie me doutois bien à plus près que ce pouuoit estre, voyant dans son visage qu'il estoit en peine de sa feinte, soit qu'il se sentist rougir, ou qu'il eust apperceu que ie l'auois decouuert, si bien qu'il ne me le fit pas long; car apres m'auoir dit la premiere fois qu'il estoit-là à faire un calcul de quelques petites despences pour venir à certains comptes qu'il alla controuuer, il vit que ie fis semblant de croire trop facilement pour en croire rien du tout, & me disposant à luy donner le loisir de faire ses supputations, i'allois sortir lors qu'il me pria.

d'arrester pour me dire au vray ce qui l'amusoit là , à condition que ie ne m'en mocquerois point ; ce que luy ayant promis, il tire de sa pochette quelques moitez de vers & de prose, d'où il vouloit rassembler vn present pour cette Maistresse. Est-il bien vray, luy dis-je, que vous soyez pris ? seriez-vous si fol que d'estre amoureux ? Je ne le suis pas, dit-il, au poinct qu'il paroist peut-estre à ma contenance ; mais à la verité cette fantaisie me passe fort agreablement dans l'esprit, & cette resuerie commence à me desrober le goust des objets que ie trouuois auparauant les plus aymables : ie ne scaurois me souuenir d'elle qu'avec vn peu d'esmotion, & pour si peu de temps que ie l'ay veüe, i'ay toute cette idée si bien imprimée dans le cœur, qu'il n'y a point de trait si caché dans son visage, ou de mouuemens si diuers en ses regards, qui ne soient presens à mon imagination ; cette taille, cette parole, ce rire, cette façon de cheminer, ie la vois mieux que ie ne faisois tantost ; car mes yeux l'ont mis bien fidellement dans l'ame, & mon ame la remet incessamment deuant mes yeux. Ceux qui se font imaginez d'auoir parlé à des Diuinitez corporelles, songeoient sans doute à leur Maistresse, car on ne voit en absence rien si clairement que cela. A ce petit discours qu'il me poussa precipitement, & qu'il monstroient bien partir du profond du cœur, il me sembla voir vn homme qui commence à s'estendre, & baaille du premier accez de sa fièvre, & iugeay bien qu'à la fin il faudroit que cette ma-

ladie print son cours ; ie ne laiffay pas de luy
 representer que c'estoit-là le commencement
 d'un dessein qui engage les hommes aux af-
 faires les plus importantes de la vie, & qu'on
 se deuoit donner le loisir d'examiner vn peu
 cette entreprise : tout ce qui nous surprend
 pour nous engager, ne se porte que bien rare-
 ment à nostre aduantage. Cette aduanture,
 luy dis-je, si inopinée, n'est peut-estre pas
 de vostre bon genie, voyez que des-ja vous
 commencez à vous en trouuer mal, la melan-
 colie vous saisit, les souspirs vous eschap-
 pent, vous ne mangez plus qu'avec dégoust,
 vous n'avez plus vn sommeil qu'interrompu,
 ny des songes qu'avec des vapeurs mal dige-
 rées, qui ne vous representent que precipices,
 & que visions d'espouuentemens : Ne laissez
 pas gagner le mal plus auant, coupez-luy la
 racine tandis qu'elle est encore foible, aussi
 bien possible trauaillerez-vous à cette re-
 cherche inutilement : Ce sera peut-estre
 quelque esprit capricieux, sur qui vous ne
 pourrez poser aucun fondement de vostre
 poursuite, ou quelque humeur deffiante que
 vous ne pourrez iamais asseurer de la verité
 de vostre affection, ou quelque naturel deli-
 cat ou superbe, à qui ni la vertu ny la passion
 ne scauroit iamais rendre agreable, & qui ne
 se trouuant honoré que de soy-mesme, se des-
 oblige de l'amitié & du respect qu'on luy
 veut rendre. Peut-estre comme à sa mine
 elle est assez froide, & semble auoir du iuge-
 ment, elle souffrira bien que vous la seruiez,
 & ne se faisant au fond que rire de vostre

mal, vous laissera vieillir sans recompense. Mon amy vous courez danger de tous ces inconueniens-là. Au reste ie ne suis pas si peu complaisant à la passion de mes amis, que si i'auois la liberté de demeurer en cette ville, ie ne fusse bien aise de vous y tenir compagnie: car ie voy que cecy vous va rompre vostre voyage, & que vous n'estes pas prest à partir d'icy demain. Là commençant à me respondre par vn serment, il me proteste qu'il seroit à Tours aussi-tost que moy, & que dans trois iours il prendroit la poste pour me r'atteindre, qu'il me supplioit de luy dōner ce temps-là, & de pardonner cette necessité à la foiblesse de son esprit, qui s'estoit veritablement laissé prendre, & ne se sentoit pas capable de se deliurer si promptement. Cependant puis que vous me donnez vne sorte de congé en cette desbauche, ou plustost comme vne approbation à ce diuertissement de mon ame, acheuez ie vous supplie l'obligation que ie vous ay de m'approuuer en ma frenaisie, & pour la faire mieux reüssir, puis que les vers ne vous coustent rien, & que tout le monde, & moy particulièrement les estiment & honorent tant, donnez-moy vn quatrain de vostre façon, qui luy touche quelque chose de mon affection & de sa beauté. Et comment, dis-je, voudriez-vous emprunter les habits d'vn autre pour vous parer deuant vostre Maistresse, & vous farder le visage pour luy plaire; Cela est encore plus estrange d'auoir des imaginations empruntées pour luy discourir, & sçachez ie vous prie que les pen-

fées d'un autre ne se rapportent iamaïs si bien
 à nos sentimens , & qu'il faut estre amoureux
 pour le sçauoir dire. Pour exprimer vostre
 fantaisie , il faudroit que vostre Maistresse
 me parust aussi belle qu'elle vous semble : Les
 excellents traits de la Poësie sont à les bien
 peindre vne naïueté : Vous ferez mieux cela
 avec vn soupir que ie ne sçauois avec tout
 l'artifice. Le plus nonchalamment que vous
 luy pourrez escrire , & avec plus de desordre,
 luy persuadera mieux que vous auez l'esprit
 diuerty , & que l'amour ne vous laisse pas la
 liberté du discours , si bien qu'autant de fau-
 res que vous ferez. seront autant de marques
 de vostre passion , & des sujets de vous faire
 aimer. Voila , ce me dit-il , le plus honnest
 refus que ie pouois esperer de vous, donnez-
 moy pour le moins ce ramas de vos dernieres
 Poësies , qu'on n'a point encores veuës , afin
 que i'en tire si ie puis quelque chose à mon su-
 jet, ce que ie fis facilement , & commençay à
 prendre resolution de luy laisser faire l'a-
 mour , & de partir le lendemain avecque
 Sydias.





AV ROY,

Sur son Retour de Languedoc.

STANCES.

Jeune & victorieux Monarque,
 Dont les exploits si glorieux
 Ont donné de l'enuie aux Dieux,
 Et de la frayeur à la Parque :
 Qu'attendez-vous plus des Destins ?
 C'est assez punir des mutins,
 C'est assez démolir de villes,
 Nous sçauons bien que désormais
 La fureur des guerres ciuiles
 Ne nous sçauroit oster la paix.

Laissez-la ces terres estranges
 Où vous faites tant de deserts,
 Boisset prepare des Concerts,
 Et moy des Vers à vos loüanges,
 Paris ne fut iamais si beau ;
 Les sources de Fontainebleau,
 Rompant leurs petits flots de verre
 Contre les murs des rampars,
 Ne murmurent que de la guerre
 Qui les priue de vos regards.

Dans les allegresses publiques,
 Mesme en celebrant vos vertus,
 Nos visages sont abatus,
 Et nos ames melancoliques :
 Vos exploits qu'on nous fait ouyr
 Ne peuuent sans nous réjouyr

Vous donner de la renommée,
Et ne peuuent sans nous fascher
Exposer au sort de l'Armée
Vn Roy que nous auons si cher.

Dans ce sanglant mestier des Armes,
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez,
Le peuple verse icy des larmes :
Le Demon ennemy du iour,
Noye les Astres de la Cour
Dans l'horreur de ses fleuues sombres,
Partage vostre Estat aux morts,
Et bastit l'empire des ombres,
De la ruine de nos corps.

Si ces fureurs estoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaquast vostre Majesté
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secours humain,
Ou quelle assistance diuine
Vous pourroit si soudain guerir,
Que la peur de nostre ruine
Ne nous eust plustost fait mourir.

Reuenez au sein de la France,
C'est où les Astres les plus doux,
Encore pour l'amour de vous,
Adouciront leur influence :
Tous les plus gracieux climats,
Qui sans gresles & sans frimats
Peuvent accomplir leur année,
Dans leur plus fauorable iour
N'ont rien d'esgal à la iournée,
De vostre bien-heureux retour.

Vostre demon tenant la guerre
Reduite à sa deuotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillans Roys de la terre :
On n'en voit point du temps passé
De qui le renom effacé
Ne vous rende vn muët hommage,
Et le marbre deuant vos Lys

Est honteux de seruir d'Image

A leurs exploits enseuelis.

ELEGIE.

SOuverain qui regis l'influence des Vers,
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'Vniuers,
Ames de nos esprits qui dans nostre naissance
Inspira vn rayon de ta diuine essence,
Pourquoy ne m'as tu fait les sentimens meilleurs?
Pourquoy tes beaux thresors sont-ils coulez ailleurs?
Ie voy de toutes parts des Escriptuains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre:
Ie n'ay qu'un pauvre fonds d'un mediocre esprit,
Où ie vay cultiuer ce que le Ciel m'a prît
Des tristes sons rimeurs d'un stile qui se traîne,
Espuisent tous les iours ma languissante veine,
Si i'auois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celuy qui força les destins,
Qui vit à ses chansons les Parques desarmées,
Et de tous les damnez les tortures charmées,
Quand pour l'amour de luy le Prince des Enfers,
Laisa viure Euridice, & la tira des fers:
Ou si c'est trop d'auoir ces merueilleux Genies,
Qu'à nostre siecle infarne à bon droit tu denies,
Ie me contenterois d'esgaler en mon art
La douceur de Malherbe, ou l'ardeur de Ronsart,
Et mille autres encore, à qui ie fais hommage,
Et de qui ie ne suis que l'ombre & que l'image,
Ie donnerois ma plume à ces soins violens,
A peindre ces sanglots & ces desirs brulans,
Que depuis peu de iours quelque demon allume
Dans mon sang, où l'Amour se plaist & me consume,
Si mes Vers retenoient encore la ferueur
Qui les fit autrefois naistre pour la faueur,
Et tant d'escripts perdus que pour chanter leur flâme
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame,
O Cloris qui te sçais si bien faire adorer!
Que l'Ame par les yeux m'as peu si bien tirer,
Beauté que desormais ie nommeray mon Ange;
Ie les consacrerois sans doute à ta louange:

T'ay si peur que ma Muse ait perdu ses appas,
A flatter veinement ceux que ie n'ayme pas,
Que ma plus belle ardeur aujourd'huy se retire,
M'estant si necessaire à ce nouveau martyre,
Et qu'au meilleur besoin mes esprits finissans,
Ne me fournissent plus que des Vers languissans;
Mon esprit espuisé dans des travaux funestes,
N'aura pour ton sujet rien gardé que des restes,
Cloris ie le confesse, & qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit en mon timide sein:
Mais le feu de l'Amour qui s'est rendu le maistre
De tous mes sentimens, la peut faire renaitre,
Et sa douce fureur par vn traict de tes yeux,
Peut rendre à mon esprit ce qu'il auoit de mieux:
Ainsi sur cét espoir dont ta beauté me flatte,
Ta beauté dont le feu par tous moyens esclatte,
Encore mon esprit ose se faire fort
De sauuer ton merite, & mon nom de la mort.
Ie conçois vn Poëme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaste dessein qu'on appelle heroïque:
Ie sçay que les François n'ont pas encor appris
De pousser dans ces champs leurs de'licats esprits,
Ie me veux engager à ce penible ouurage,
Car tu m'en fourniras la force & le courage;
Si ie suis le premier à ce diuin effort,
Ce n'est à mon aduis que le plaisir du sort,
Qui voulant que premier cét œuvre i'escriuisse,
Voulut que le premier cette beauté ie visse,
Et que dans ces appas ie prinse vne chaleur,
Où les sœurs d'Appollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton obiet ma passion n'allume,
Où ie n'ay que ta main pour conduire ma plume:
O Dieux pourray-ie bien sans vous fascher vn peu,
Suiure les mouuemens de mon aueugle feu?
Desia comme l'Amour m'engage à la furie,
Ie croy que l'adorer n'est pas idolatrie:
D'eussay-ie despiter vostre diuin courroux,
Tout ce que i'en veux dire est au dessous de vous:
S'il vous plaist que le monde vniquement vous ayme,
Si vous voulez purger la terre du blaspheme,
Faire que les mortels rendent la liberté,
De leurs desirs peruers à vostre volonté.

Sans les espouvanter de l'esclat du tonnerre ;
 Changez-vous en Cloris & venez sur la terre ;
 Alors de vostre Amour ils seront tous ravis,
 Alors absolument vous en serez seruis.
 Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
 Que Paris & sa ville ont brulé pour Heleine,
 Et les antiquitez font voir aux curieux,
 Que l'Aube mist Titon dans le siége des Dieux :
 Et de tant de beautez qui furent les Maistresses,
 De l'aisné de Saturne , on en fit des Deesses,
 Qui n'ont esté pourtant non plus que leur Amant,
 Que le triste butin d'un mortel monument :
 Mais d'autant que l'Amour est le bien de la vie,
 Qui seul ne peut iamais esteindre son enuie,
 Qui tousiours dans la peine espere le plaisir ,
 Qui dans la resistance augmente le desir,
 Et que les sentimens de cette douce flâme
 Suiuent iusqu'à la fin les derniers traits de l'ame ;
 On a creu de l'Amour qu'il estoit immortel,
 Et qu'aussi son suiet ne peut estre que tel :
 Ainsi ces Dieux Payens furent ce que nous sommes,
 Ainsi les vrayz Amans seront plus que les hommes :
 Pour moy ie n'ay souffert que d'un iour seulement,
 Je n'ose m'asseurer de passer pour Amant,
 Je ne sçay si l'Amour me croit de son Empire,
 Depuis si peu de temps qu'il voit que ie soupire,
 Il faut bien que ce soit vn objet violent,
 Pour me donner si-tost vn desir si brulant,
 Ou que mon ame soit d'une matiere aysée,
 Et d'une humeur bien prompte à se voir embrasée ;
 Ce feu brulle si viste à force qu'il me plaist,
 Qu'à peine ay-je loisir de regarder qu'il est :
 Les Dieux qui peuuent tout avec les destinées,
 S'aydent de mille maux & de beaucoup d'années,
 Et font que des Soleils l'un l'autre se suiuanz,
 A force d'esclairer esteignent les viuans,
 Qu'un siecle ce flambeau passe sur nostre vie,
 Et Cloris d'un trait d'œil me l'a desia rauie :
 Mes sens enuolopez dans vn profond sommeil,
 Ne sçauent plus que c'est des clartez du Soleil :
 Mes premiers sentimens sont dans la sepulture,
 Ton Amour, ô Cloris, a changé ma nature,

L'esclat des diamans, ni du plus beau metal,
 Bacchus tout Dieu qu'il est, riant dans le crystal,
 Au prix de tes regards n'ont point trouué la voye
 Qui conduit dans mon ame vne parfaite ioye:
 Si le sort me donnoit la qualité de Roy,
 Si les plus chers plaisirs s'adresloient tous à moy,
 Si i'estois Empereur de la terre & de l'onde,
 Si de ma propre main i'auois basty le monde,
 Et comme le Soleil de mes regards produit
 Tout ce que l'Vniuers a de fleurs & de frui&t,
 Si cela m'arriuoit, ie n'aurois pas tant d'aise,
 Ny tant de vanité que si Cloris me baise;
 Mais i'entends d'un baiser où le cœur puisse aller
 Avec les mouuemens des yeux & du parler,
 Que son ame sans peine avec moy m'entretienne,
 Et que sa volonté seconde vn peu la mienne,
 Amans qui vous picquez vers vn object forcé,
 Qui ne sçauiez que c'est d'un baiser bien pressé,
 Qui ne trouuez l'Amour que dans la tyrannie,
 Et n'aymez les faueurs qu'entant qu'on vous les nie,
 Que vous estes heureux en vos lasches desirs,
 Puis que mesme vos maux font naître vos plaisirs.
 Pour moy, chere Cloris, ie n'en suis pas de mesme,
 Je ne sçauerois aymer, si ie ne voy qu'on m'ayme,
 Et si peu qu'on refuse à ma sainte amitié,
 Je sens que mon ardeur décroist de la moitié,
 I'entends que le salaire esgale mon seruice,
 Je pense qu'autrement la constance est vn vice,
 Qu'Amour hayt ces esprits qui luy sont trop deuots;
 Et que la patience est la vertu des sots:
 Ce que ie dis Cloris avec plus d'assurance,
 D'autant que ie te voy flatter mon esperance,
 Et que pour nous tenir dans cet heureux lien,
 Je voy desia d'accord ton esprit & le mien:
 Aymons nous ie te prie, & lors que mon visage
 Te voudra rebuter, ou mon poil ou mon âge,
 Regarde en mon esprit, où i'ay mis ton tableau,
 Lors tu verras en moy quelque chose de beau,
 Tu te verras logée en vn petit Empire,
 Où l'esprit de l'Amour avec moy souspire,
 Il se tient glorieux de receuoir ta loy,
 Et semble qu'il poursuit mesmes dessein que moy,

Si ie vay dans tes yeux , il y va prendre place,
 Je ne voy là dedans que ses traits & ma face,
 Je doute s'il y fait , ou mon bien , ou mon mal,
 Et ne sçay plus s'il est mon maistre ou mal riuai:
 Je connois bien l'Amour , ie sçay qu'il est perfide,
 Et si pour le chasser ie suis vn peu timide,
 Je luy feray tousiours vn traitement humain,
 Puis que ie l'ay receu d'une si bonne main.
 Puis que c'est toy Cloris , apres l'auoir fait naistre,
 Qui l'as mis dans mon ame , où ton œil est le maistre,
 Où tu vis absoluë en tes commandemens,
 Où ton vouloir preside à tous mes sentimens,
 C'est par toy que ces vers d'une veine animée,
 S'en vont à ma faueur flatter la renommée:
 Mais ie diray par tout que tes seules beautez
 Ont esté le demon qui me les a dictéz,
 Et tant que tes regards luiront à ma pensee,
 Sans ouurir vne veine aucunement forcée,
 Ma Muse se promet de meriter vn iour,
 Que ses vers soient nommez les fruits de ton amour;
 Autant que ton humeur ayme la Poësie,
 Je te prie , ô Cloris , ayme ma frenesie:
 Et puis que ie m'engage à ce diuin projet,
 Ne te lasse iamais de me seruir d'obiet;
 Auioird'huy dōne-moy tes-beaux cheueux à peindre,
 Tu verras vne plume au Pactole se teindre,
 Et d'une lettre d'or grauer selon mes vœux,
 Mon ame entrelacée avec tes-beaux cheueux:
 Je ne veux point laisser ma passion oysie,
 Ma veine est pour Cloris , & sans fonds & sans riue,
 Demain ie descriray ses yeux & son beau front,
 Pour elle mon Genie est abundant & prompt,
 Et pour voir que ma veine en ce suiet tarisse,
 Il faudra voir plustost que sa beauté perisse,
 Que mes yeux dans ses yeux ne treuuent plus d'amour,
 C'est à dire , il faut voir perir l'Astre du iour,
 Car ie ne pense point que ses attraits succombent
 Sous l'iniure des ans , tant que les Cieux ne tombent,
 Ils renforceront au lieu de deffaillir,
 Comme l'or s'embellit à force de vieillir:
 Et comme le Solel, à qui le vieil vsage
 N'a point osté l'ardeur , ny changé le visage,

Toutesfois il n'importe à mon contentement,
Que mon Soleil esclaire ou meure promptement :
Puis que desia ma vie à demy consommée,
Ne se peut assurer d'estre long-temps aymée,
Que ie dois defaillir à ce diuin flambeau ,
Et perdre avecque moy sa memoire au tombeau:
Mais tandis que le Ciel me souffrira de viure,
Et que le traict d'amour me daignera poursuiure;
Je me veux consommer dans ce plaisir charmant,
Et me resous de viure & mourir en aymant:
Je sçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de servir & de craindre,
Qu'elle a des mouuemens subiets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris si ie venois aucuglé de tes charmes,
Le cœur tout en sospirs , & les yeux tout en larmes,
Demander instamment vn amoureux plaisir,
Je croy que ton amour m'en laisseroit choisir;
Maintenant que le Ciel despoüille ses nuages,
Que le fond du Printemps menace les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets , de roses & de lis,
Que tout est sur la terre , & qu'une humeur seconde,
Qu'attire le Soleil , fait rajeunir le monde,
Comme si i'auois part à la faueur des Cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouveau qui rend tout agreable,
Me rendit à tes yeux plus ieune & plus aymable;
Je te veux coniuurer avec des vœux discrets,
De passer avec moy quelques momens secrets;
Nous irons dans les bois sous des fueillages sombres,
Où iamais le Soleil n'a sçeu forcer les ombres,
Personne là dedans n'entendra nos amours,
Car ie veux que les vents respectent nos discours,
Et que chaque ruisseau plus viftement s'ensuye
De deuant tes regards , de peur qu'il ne t'ennuye:
Maintenant que le Roy s'esloigne de Paris,
Suiuy de tant de gens aux carnages nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requerir les restes
Du danger des combats , & de celuy des pestes,
Il faut que ie le suiue , & Dieu sans me punir ,
Cloris ne me sçauroit empescher d'y venir.

Si tu fais ce voyage, & mon amour te prie
 D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie;
 C'est où les rays du iour daignerent deualer,
 Pour faire viure vn cœur que tu deuois brusler:
 Là tu verras vn fonds où le Payfan moissonne
 Mes petits reuenus sur les bords de Garonne,
 Le fleuve de Garonne, où des petits ruisseaux
 Au trauers de mes prez vont apporter leurs eaux,
 Où des saules espais leurs rameaux verts abaissent,
 Pleins d'ombre & de fraischeur sur mes troupeaux qui
 Cloris si tu venois dans ce petit logis, (paissent:
 Combien qu'à te l'offrir de si loin ie rougis,
 Si cette occasion permet que tu l'approches,
 Tu le verras assis entre vn fleuve & des roches,
 Où sans doute il falloit que l'amour habitast,
 Auant que pour le Ciel la terre il ne quittast:
 Dans ce petit espace vne assez bonne terre,
 (Si ie la puis sauuer du butin de la guerre)
 Nous fournira des fruiets aussi delicieux,
 Que sçauroient contenter, ou ton goust, ou tes yeux;
 Mais afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,
 Mes plats y sont d'estain, & mes rideaux de toile,
 Vn petit paillon dont le vieux bastiment
 Fut maçonné de brique & de mauuais ciment,
 Monstre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos titres,
 Ses chambres n'ont plancher, toit, ny portes, ny vitres,
 Par où les vents d'Hyuer s'introduisant vn peu,
 Ne puissent venir voir si nous auons du feu:
 Je ne veux point mentir, & quand le sort auare,
 Qui me traite si mal, m'eust esté si barbare,
 Et qu'il m'eust fait sortir d'un sang moins reconnu,
 Je te confesserois d'où ie serois venu:
 Que i'ay bien plus de peine à descouurir ma face,
 Deuant tes yeux si beaux, qu'à te monstrier ma race,
 Dans l'estat où ie suis, i'ay bien plus de raison,
 De te faire agréer mes yeux que ma maison:
 Je iure les rayons dont ta beauté m'esclaire,
 Que le but de mon ame est le soin de te plaire,
 Et que i'ayme si fort ta veüe & tes propos,
 Qu'à ton suiet la nuit est pour moy sans repos,
 Et sans faire l'amour à la façon commune,
 Sans accuser pour toy le Ciel ny la fortune,

Sans me plaindre si fort i'ay ce coup plus profond,
Que les autres mortels, i'ayme mieux qu'ils ne font,
Et si ton cœur n'en tire vne preuue assez bonne,
De ces vers insensez que mon amour te donne,
Pour m'en iustifier à tes yeux adorez,
Je resperdray le sang d'où ie les ay tirez,
Si ton humeur estoit de me le voir resperdre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulust entendre.

ELEGIE.

CLoris lors que ie songe en te voyant si belle,
Que ta vie est suiette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'un visage si beau,
Avec tout leur esclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée,
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Ie suis tout rebuté de l'aïse & du soucy
Que nous fait le Destin qui nous gouuerne icy,
Et tombant tout à coup dans la melancolie,
Ie commence à blasmer vn peu nostre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher vn iour,
La chere réuerie où m'occupe l'Amour :
Aussi bien faudra-t'il qu'une vieilleffe infame
Nous gele dans le sang des mouuemens de l'ame,
Et que l'âge ensuiuant ses reuolutions,
Nous oste la lumiere avec les passions :
Ainsi ie me resous de songer à ma vie,
Tandis que la raison m'en fait venir l'enuie,
Ie veux prendre vn objet à mon libre desir,
Discerner la douleur d'avecque le plaisir,
Où mes sens tous entiers sans fraude & sans cōtrainte,
Ne s'embarassent plus ny d'espoir ny de crainte,
Et de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
Ie goustera le bien que ie verray present,
Ie prendray les douceurs à quoy ie suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible ;
Dieu nous a tant donné de diuertissemens,
Nos sens trouuent en eux tant de rauissemens,
Que c'est vne fureur de chercher qu'en nous mesme
Quelqu'un que nous aymions, & aussi qui nous ayme,

Le cœur le mieux donné tient tousiours à demy,
Chacun s'ayme vn peu mieux tousiours que son amy,
On les suit rarement dedans la sepulture,
Le droict de l'amitié cede aux loix de nature :
Pour moy si ie voyois en l'humeur où ie suis
Ton ame s'enuoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse enuers moy l'vsage de tes charmes,
Ie m'en consolerois avec vn peu de larmes;
N'attends pas que l'amour aueugle aille suiuant
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du vent,
Ceux qui iurent d'auoir l'ame encore assez forte
Pour viure dans les yeux d'une Maistresse morte,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que fait la mort hydeuse à consumer vn corps,
Quand les sens peruertis sortent de leur vsage,
Qu'une laideur visible efface le visage,
Que l'esprit deffaillant, & les membres perclus,
En se disant adieu ne se connoissent plus,
Que dedans vn moment apres la vie esteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouurir la terre afin de la cacher :
Il faut estre animé d'une fureur bien viue,
Ayant consideré comme la mort arriue,
Et comme tout objet de nostre amour perit,
Si par vn tel remede vne ame ne guerit :
Cloris tu vois qu'un iour il faudra qu'il aduienne
Que le destin rauisse & ta vie & la mienne;
Mais sans te voir le corps ny l'esprit depery,
Le Ciel en soit loué, Cloris ie suis guery,
Mon ame en me dictant les vers que ie t'enuoye,
Me vient de plus en plus ressusciter la ioye,
Ie sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux deuoilez connoissent ta clarté,
Que l'objet d'un beau iour, d'un pré, d'une fontaine;
De voir comme Garronne en l'Ocean se traîne,
De prendre dans mon Isle en ses longs promenoirs,
La paisible fraischeur de ses ombrages noirs,
Me plaist mieux aujourd'huy que le charme inutile
Des attraits dont Amour te fait voir si fertile,
Languir incessamment apres vne beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté :

Gagner au prix du sang vne foible esperance
 D'un esprit passager qui n'est qu'en apparence,
 Se rendre l'esprit mol, le courage abbatu,
 Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
 Pour conseruer son mal, mettre tout en vsage,
 Se peindre incessamment & l'ame & le visage,
 Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis,
 Ce que son influence inspire à ses amis,
 Pour moy que la raison esclaire en quelque sorte,
 Je ne scaurois porter vne fureur si forte,
 Et desja tu peux voir au train de cét escrit
 Comme ta guerison auance en mon esprit :
 Car insensiblement ma Muse vn peu legere
 A passé dessus toy sa plume passagere,
 Et destournant mon cœur de son premier objet,
 Dés le commencement i'ay changé de sujet,
 Emporté du plaisir de voir ma veine aysée,
 Seurement aborder ma flâme rapaisée,
 Et ioüier à son gré sur les propos d'aymer,
 Sans auoir aujourd'huy pour but que de rimer,
 Et sans te demander que ton bel œil esclaire
 Ces vers, où ie n'ay pris aucun soin de te plaire.

S T A N C E S.

Maintenant que Cloris a iuré de me plaire ;
 Et de m'aymer mieux que deuant,
 Je despite le sort, & crains moins sa colere,
 Que le Soleil ne craint le vent.
 Cloris renouellant ma chaine presque vsée,
 Et renforçant mes doux liens,
 M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesée,
 Quand Pluton relascha les siens.
 Desja ma liberté faisoit trembler mon ame,
 Mon salut me faisoit perir,
 Je mourois de regret d'auoir tué ma flâme,
 Combien qu'elle me fit mourir.
 Sortant de ma prison ie me trouuois sauuage,
 L'estois tout esblouy du iour,
 De tous mes sentimens i'auois perdu l'vsage
 En perdant celuy de l'Amour.

Ainsi l'oyseau de cage alors qu'il se deliure,
 Pour se remettre dans les bois,
 Trouue qu'il a perdu l'vsage de son viure,
 De ses aïsses, & de sa voix.
 Dieux où cette aduanture auoit porté ma voix !
 Je fremissois de son orgueil,
 Cependant ie sentoïis que ie mourois d'enuie
 De l'adorer iusqu'au cercueil.
 Cloris trauallez bien à desnoüer ma chaine,
 Mon ioug est tres-bien asseuré,
 Vous seriez fort long-téps pour me mettre en lâ peine
 Dont vous m'auiez si-tost tiré.
 Je ne suis pas si fol que d'escouter encore,
 Les censures de ma raison,
 Et combien que mon mal eust besoin d'Ellebore,
 Je prendrois plustost du poison.

S O N N E T.

ON n'auoit pas posé les fondemens de Rome,
 On n'auoit point parlé du siege d'Ilion,
 La terre n'auoit point receu Deucalion,
 Ny Babel diuisé le langage de l'homme.

Les sœurs de Phaëton ne pleuroient point la góme,
 Les Geants n'auoient point monté sur Pelion,
 Et celuy qui causa nostre rebellion,
 N'auoit pas mis la dent sur la premiere pomme,

Cypre n'auoit point veu ses riuës escumer
 De ce germe diuin qui tomba dans la mer,
 Quand la mere d'Amour voulut sortir de l'onde :

Bref, nous ne sçauons point de siècles assez vieux,
 Depuis qu'on a conneu l'origine du monde,
 De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux,

S O N N E T.

Ministre du repos, Sommeil pere des songes,
Pourquoy t'a ton nommé l'image de la mort ?
Que ces faiseurs de vers t'ont iadis fait de tort,
De le persuader avecque leurs mensonges.

Faut-il pas confesser qu'en l'aïse où tu nous plôges,
Nos esprits sont ravis par vn si doux transport,
Qu'au lieu de r'acôrcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos iours, Sommeil tu les allonges.

Dans ce petit moment, ô songes rauissans !
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
J'ay tenu dans mon liêt Elise toute nuë :

Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trespas,
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont pas conneuë,
Car vrayment son pourtrait ne luy ressemble pas.

S O N N E T.

Av moins ay-ie songé que ie vous ay baisée,
Et bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flâme rapaisée.

Après ce doux effort mon ame reposée,
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demy consolé,
Je trouue desormais ma guerison aysée.

Mes sens desjà remis commencent à dormir,
Le sommeil qui deux nuits m'auoit laissé gemir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place,

Et quoy qu'il soit si froid au iugement de tous,
Il a rompu pour moy son naturel de glace,
Et s'est montré plus chaud & plus humain que vous;

SONNET.

D'Vn sōmeil plus tranquille à mes amours réuant,
 L'esueille avant le iour mes yeux & ma pensée,
 Et ceste longue nuit si durement païsée,
 Je me trouue estonné de quoy ie suis viuant.

Deuy desesperé ie iure en me leuant,
 D'arracher cét objet à mon ame insensée,
 Et soudain de ces vœux ma raison offensée,
 Se desdit & me laisse aussi fol que deuant.

Je sçay bien que la mort suit de prés ma folie,
 Mais ie voy tant d'appas en ma melancolie,
 Que mon esprit ne peut souffrir sa guerison :

Chacun à son plaisir doit gouverner son ame,
 Mithridate autrefois a vescu de poison,
 Les Lestrigons de sang , & moy ie vis de flâme,

SONNET.

CHere Izis tes beautez ont troublé la nature,
 Tes yeux ont mis l'Amour dās son auéglement,
 Et les Dieux occupez apres toy seulement,
 Laisent l'estat du monde errer à l'aduanture.

Voyans dans le Soleil tes regards en peinture,
 Ils en sentent leur cœur touché si viuement,
 Que s'ils n'estoient cloiez si fort au Firmament,
 Ils descendroient bien tost pour voir leur creature.

Croy-moy qu'en cette humeur ils ont peu de soucy,
 Ou du bien , ou du mal que nous faisons icy,
 Et tandis que le Ciel endure que tu m'ayme,

Tu peux bien dans mon liēt impunément coucher:
 Izis que craindrois-tu, puisque les Dieux eux-mesmes,
 S'estimeroient heureux de te faire pecher.

S O N N E T.

S Acrez murs du Soleil où i'adoray Philis,
 Doux seiour où mon ame estoit iadis charmée,
 Qui n'est plus aujourd'huy sous nos toits démolis,
 Que le sanglant butin d'un orgueilleuse armée.

Ornemens de l'Autel qui n'estes que fumée,
 Grand Temple ruiné, misteres abolis,
 Effroyables obiects d'une ville allumée,
 Palais, hommes, cheuaux, ensemble enseuelis.

Fossez larges & creux tous comblez de murailles,
 Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles,
 Fleuve par où le sang ne cesse de courir;

Charniers où les corbeaux & loups vôt tous repaître;
 Clerac, pour vne fois que vous m'avez fait naître,
 Helas! combien de fois me faites-vous mourir.

Pour vne Amante irritée.

S O N N E T.

C Eux qui tirent le cœur par les traits du visage,
 Remarquent dans le tien des signes de valeur;
 Mais comme la vaillance est tousiours vn presage
 Qui promet de la gloire avecque du malheur.

I'espere que la mort avec sa pasleur,
 Couvrira tes beautez de sa funeste image,
 Et que ton ieune sang tout remply de chaleur
 Voudra faire à ton dain preue de ton courage.

Vn iour que tu voudras combattre au premier rang,
 Je te verray couuert de poussiere & de sang,
 Et le cœur trauersé d'une mortelle playe:

Tourner tes traistres yeux deuers ton monument,
 Lors pour te faire voir que ma vengeance est vraye,
 Je n'en ietteray pas vn soupir seulement.

Pour vne Amante captive.

SONNET.

TYrannique respect, triste & fascheux deuoir,
Qui tient si rudement mes volontez contraintes,
Dois-je mourir icy sans que ie puisse auoir
Autre soulagement que celuy de mes plaintes ?

Souffriray-je, ô Thyrsis ! mon cœur gelé de crainte
Dans le desir bruslant que i'ay de te reuoir,
Loix que ma passion deuoit auoir enfrainte,
Garderez vous tousiours ce rigoureux pouuoir.

Ie crois que le Tyran qui d'éternelles flâmes,
Donne le chastiment ordonné pour les ames,
Quand ie serois esclaué au fonds de ses entres,

S'il sçauoit le sujet de mon impatience,
Sentiroit me voyant blesser sa conscience,
S'il ne me permettoit de sortir de mes fers.

ELEGIE.

DAns ce climat barbare, où le Destin me range,
Me rendant mon pays comme vn pays estrange,
Desloges ie ne sçay quel estourdissement
Assoupit les aigreurs de mon bannissement,
Ie n'ay point soupiré depuis l'heure funeste
Que ie receus ce traict de la fureur Celeste ;
Ton ame fut touchée & gemit sous l'effort
Que me fit la rigueur de mon iniuste sort :
Mon Maistre en eut aussi de bien viues atteintes,
Et vos ressentimens n'attendoient pas mes plaintes,
Moy voyant mon desastre avec vostre amitié,
I'eus vn peu de douleur & beaucoup de pitié,
Ie sentis mon mal-heur ; mais le soucy visible
De vostre affection me fut bien plus sensible,
Mon cœur pressé du mal comme en deux se fendit,
Et sur luy tout mon fiel alors se répandit ;

Mon courage esbloüyt laissa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'auoir point de larmes ;
Mais depuis le moment que ie te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon esprit r'asseuré reuint à sa coustume :
Et soudain que mon cœur perdit son amertume,
Je vis tous mes soucis en l'air s'euanoüir,
Et trouuay dans moy-mesme dequoy me resiouyr,
L'objet de ce chagrin m'eschappa comme vn songe,
Et ce vray desplaisir me parut vn mensonge,
Comme dans nos cerueaux l'image d'vn penser
Quelquefois se dissipe, & ne fait que passer,
L'imagination ne le sçait plus reſeindre,
Et la memoire aussi ne le peut pas atteindre,
L'ombre de cét ennuy s'esuanoüit si bien,
Que ie m'en trouue quitte , & n'y connois plus rien ?
Desloges, rien de tel iamais ne t'importune,
Iamais rien de pareil n'arriue à ta fortune,
Iamais tel accident n'esprouue ta raison,
Iamais vn tel oyseau ne vole en ta maison :
Je sçay bien que ton ame , & sage & courageuse,
T'a fait voir la mer calme, & la mer orageuse, 1
Et que ton front égal au changement des flots,
Veit mille fois changer le front des Matelots,
Quand tes desseins hardis te firent prendre enuie,
D'aller delà la Ligne abandonner ta vie ;
Je sçay dans quel danger la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis :
Que tu ris des mal-heurs dont les mortels souspirent,
Et des traits les plus forts que les Destins nous tirent,
Mais tousiours vaut-il mieux viure paisiblement,
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment,
L'effort de la raison , & ce combat farouche,
Contre nos sentimens quand la douleur nous touche,
Importune la vie , & son fâcheux secours,
Nuit plus que si le mal prenoit son iuste cours :
Qui retient vn soupir , s'attriste dauantage,
Vn torrent qu'on estouffe estourdit le courage,
Et si iamais l'object de quelque desplaisir,
De ses tristes appas t'estoit venu saisir,
Plains-toy , ne force rien, fay que ton ame esclate;
Et sçache qu'en pleurant vne douleur se flate:

Mais ces remedes là ne te font pas besoin,
Les matieres de pleurs te touchent de trop loïn,
L'Astre qu'on voit reluire au point de ta naissance,
D'une meilleure forme a basti ton essence,
Le Ciel te voit tousiours le visage serain,
Comme si le Destin t'eust fait l'ame d'airain,
Toute sorte de maux, ton esprit les deffie,
Sans besoin du secours de la Philosophie :
Mais moy qui voit mon estre en si mauuais sentier,
Qui ne goustay iamais vn seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque, & qui ne vois personne
M'assister aux assauts que fortune me donne,
Suis-je pas bien-heureux qu'au fort de mon mal-heur,
Je n'aye resenty tant soit peu de douleur,
Bien que ie fus banny peu s'en faut du Royaume,
Qu'icy ie ne voy plus, ny dez, ny ieu de paulme :
Je ne vois rien que champs, que riuieres, que prez,
Où le plus doux rosier me put comme cyptez,
Où ie n'ay plus l'aspect de la place Royale,
Où ie ne puis aller boire frais à ta Salle,
Où mon Maistre n'est pas, où ne vient point la Cour,
Où ie ne scaurois voir ny toy, ny Liancour:
Je ne sçay comme quoy ma sauuâge nature
Peut sans estonnement souffrir cette aduanture:
Mon œil n'a point regret au lieu que i'ay laissé,
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a passé,
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuse,
Icy ie n'entretiens que Baccus & la Muse,
Qui tous deux liberaux avec leurs doux présens
A leur deuotion tiennent mes ieunes ans,
Innocent que ie suis plein de repos dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loue ou me blasme,
Qui fais ce qui me plaist, qui vis comme ie vœux,
Qui plaindrois au destin le moindre de mes veux,
Qui ris de la fortune, & couché dans la bouë
Me mocque des captifs qu'elle attache à sa rouë:
Icy comme à la Cour i'ay le fort tout pareil,
Et voy couler mes iours sous vn mesme Soleil,
Que si nostre Siluandre a l'esprit prophetique,
Si les euenemens suivent sa prognostique,
Et que cét an finy quelqu'un ait le credit,
De faire réussir le bien qu'il m'a predit,

On verra que Paris n'a pas changé de place,
 Et que mes sentimens n'ont point changé de face:
 Or comme dans la Cour i'estois peu Courtisan,
 Sçache que dans les champs ie ne suis point Payfan,
 Et que mes passions aucunement ne cedent
 A la contagion des lieux qui me possèdent,
 Mon sens en toutes parts suiuant vn mesme cours,
 Tu me verras tout tel que tu m'as veu tousiours,
 Que si mon long exil doit borner ma demeure,
 Quelque part où ce soit, si faut-il que ie meure,
 Et quoy que face Ilax, & les plus fauoris,
 Le Ciel n'est pas plus loin d'icy que de Paris.

O D E,

Perfide ie me sens heureux;
 De ma nouuelle seruitude,
 Vous n'avez point d'ingratitude
 Qui rebute vn cœur amoureux:
 Il est bien vray que ie me fâsche
 Du fard où vostre teint se cache,
 Nature a mis tout son credit
 A vous faire entierement belle,
 L'Art qui pense mieux faire qu'elle
 Me desplaist, & vous enlaidit.

L'esclat, la force & la peinture
 De tant & de si belles fleurs,
 Que l'Aurore avecque ses pleurs
 Tire du sein de la Nature,
 Sans fard & sans déguisement
 Nous donne bien plus aysement
 Le plaisir d'une odeur naïfue:
 Leur objet nous contente mieux;
 Et se monstre deuant nos yeux
 Avec vne couleur plus viue.

Les oyseaux qui sont si bien teints
 Ne couurent point d'une autre image,
 Le lustre d'un si beau plumage
 Dont la Nature les y peints,
 Et leur celeste melodie,
 Plus aymable qu'en Arcadie,

N'estoient les flageolets des Dieux,
Prend elle mesme ses mesures,
Choisit les tons, fait les cesures,
Mieux que l'Art le plus curieux.

L'eau de sa naturelle source
Trouue assez de canaux ouuerts
Pour trainer par les plis diuers
La facilité de sa course :
Ses riuages sont verdissans,
Où des arbrisseaux fleurissans
Ont tousiours la racine fraische,
L'herbe y croist iusqu'à leur grauier,
Mais vne herbe que le bouuier
N'apporta iamais à sa creche.

Ces petits cailloux bigarrez
En des diuersitez si belles,
Où trouueroient-ils des modelles
Qui les fissent mieux figurez ?
La nature est inimitable,
Et dans sa beauté veritable,
Elle esclatte si viuement,
Que l'Art gaste tous ses ouurages,
Et luy fait plustost mille outrages,
Qu'il ne luy donne vn ornement.

L'Art ennemy de la franchise
Ne peut point estre reconnu :
Mais l'Amour qui ne va que nu
Ne souffre point qu'on le déguise :
Les Nymphes au sortir des eaux,
D'un peu de iunc & de roseaux
Se font la coëffure & la robe :
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encor l'endroit,
Que le vestement leur dérobe.

Si vous scauiez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle,
Et combien de Vainqueurs pour elle,
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos Vnguens,
La nuit vous quitteriez le masque.

Et perdriez cét humeur fantasque

De dormir avec vos gans.

Lors que vous serez hors d'vsage;

Et que l'iniure de vos ans.

Appellera les Courtisans

A l'amour d'un plus beau visage;

Quand vos appas seront ostez,

Que les rides de tous costez

Auront coupé ce front d'albâtre,

Taschez lors d'excroquer l'Amour;

Et si vous pouuez chaque iour,

Faites-vous de cire ou de plastre.

Si le Ciel me fait viure assez,

Pour voir la fin de vostre gloire,

Et me punir de la memoire

De nos contentemens passez,

Je croy que ie seray bien ayse

Ne trouuant plus rien qui me plaise

Au visage que vous aurez,

De reuoir l'Amour & les graces,

Et d'en aller baiser les traces

Sur le fard dont vous vserez.

Mais aujourd'huy belle Perside,

Vos ieunes yeux seront tesmoins

Qu'il faut vn siecle pour le moins.

Pour vous amener vne ride :

L'Aurore qui dedans mes vers

Doit apprendre à tout l'Vniuers

Que vostre beauté la surmonte,

Arrachant de ces beaux habits

Et les perles & les rubis,

Elle pleure & rougit de honte.

L'Aube n'est point rouge au matin,

D'autant que Tiron l'a baisée,

Et ne verse point sa rosée

Pour la Marjolaine & le Tin :

La rougeur qui paroist en elle,

C'est de voir Perside trop belle,

Et l'humidité de ses pleurs,

Quoy que chante la Poësie,

Ce sont des pleurs de ialousie

Et des marques de ses douleurs,

ELEGIE.

DEpuis ce triste iour qu'un adieu mal-heureux,
M'osta le cher objet de mes yeux amoureux,
Mon ame de mes sens fut toute des-vnie,
Et priué que ie fus de vostre compagnie,
Ie me trouuay si seul auecque tant d'effroy,
Que ie me creus moy-mesme estre esloigné de moy,
La clarté du Soleil ne m'estoit point visible,
La douceur de la nuit ne m'estoit point sensible,
Ie sentoys du poison en mes plus doux repas,
Et des gouffres par tout où se portoient mes pas :
Depuis rien par la mort n'accompagnent ma vie,
Tant me cousta l'honneur de vous auoir suiue:
O Dieux ! qui disposez de nos contentemens,
Les donnez-vous tousiours auecque des tourmens,
Ne se peut-il iainais qu'un bon succez arriue
A l'estat des mortels qu'un mauuais ne le suiue,
Meslez-vous de l'horreur au sort plus gracieux,
De celuy des humains que vous aimez le mieux ?
Icy vostre puissance est en vain appellée,
Comme vn corps a son ombre, vn costeau sa valée,
Ainsi que le Soleil est suiuy de la nuit,
Tousiours le plus grand bien a du mal qui le suit,
Lors que le beau Paris accompagnoit Heleine,
Son ame de plaisir veid la fortune pleine,
Mais le sort, ce bon-heur cruellement vengea,
Car comme auec le temps la fortune changea,
De sa posterité nasquit vne misere,
Qui fit brusler sa ville, & massacrer son pere,
Bien que dans ce carnage on veist tant de mal-heurs,
Qu'on versast dans le feu tant de sang & de pleurs,
Ie iure par l'esclat de vostre beau visage,
Que pour l'amour de vous ie souffre dauantage :
Car si long-temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprès des Dieux,
Et que ie suis tombé par vn coup de tonnerre,
Du plus haut lieu du Ciel, au plus bas de la terre ;
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil,
Aussi vray'ment depuis ie suis vestu de dueil,

Je suis chagrin par tout où le plaisir abonde,
Je n'ay plus nul soucy que de déplaire au monde :
Comme sans me flatter ie vous proteste icy
Que le monde ne fait que me déplaire aussi,
Au milieu de Paris ie me suis fait Hermite,
Dedans vn seul objet mon esprit se limite,
Quelque part où mes yeux me puissent diuertir,
Je traîne vne prison d'où ie ne puis sortir,
L'ay le feu dans les os , & l'ame déchirée,
De cette flèche d'or que vous m'avez tirée,
Quelque tentation qui se presente à moy,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foy :
L'ordinaire secours que la raison apporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion bien forte,
L'irrite dauantage , & me fait mieux souffrir
Vn tourment qui m'oblige en me faisant mourir,
Contre vn dessein prudent s'obstine mon courage,
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage :
L'ayme ma frenesie & ne sçauois aymier
Aucun de mes amis qui la voudroient blasmer :
Aussi ne crois-je point que la raison consente
De m'approcher tandis que vous serez absente,
L'entens que ma pensée esprouue incessamment
Tout ce que peut l'ennuy sur vn fidelle Amant,
L'entens que le Soleil avecque moy s'ennuye,
Que l'air soit couuert d'ombre, & la terre de pluye,
Que parmy le sommeil, de tristes visions
Enuekoppent mon ame en leurs illusions,
Que tous mes sentimens soient mellez d'une rage,
Qu'au liét ie m'imagine estre dans vn naufrage,
Tomber d'un precipice , & voir mille serpens
Dans vn cachot obscur autour de moy rampans,
Aussi bien loin de vous vne vie inhumaine
Sans doute me sera plus aymable & plus saine,
Car ie ne puis songer seulement au plaisir,
Qu'une mort ne me vienne incontinent saisir :
Mais quand le Ciel lassé du tourment qu'il me liure
Sous vn meilleur aspect m'ordonnera de viure,
Et quand leur changement les Astres inconstans
Me pourront amener vn fauorable temps,
Mon ame à vostre objet se trouuera changée,
Et de tous ces mal-heurs incontinent vengée :

Quand mes esprits seroient dans vn mortel sommeil,
 Vos regards me rendront la clarté du Soleil,
 Dessus moy vostre voix peut agir de la sorte,
 Que le Zephir agit sur la campagne morte,
 Voyez comme Philis renaist à son abord,
 Desia l'Hyuer contr'elle a finy son effort:
 Deormais nous voyons espanouir les Roses:
 La vigueur du Printemps reuerdit toutes choses,
 Le Ciel en est plus gay, les iours en sont plus beaux,
 L'Aurore en s'habillant escoute les oyseaux,
 Les animaux des champs qu'aucun foucy n'outrage;
 Sentent renouueller & leur sang & leur âge,
 Et suiuant leur nature & l'appetit des sens,
 Cultiuient sans remords les plaisirs innocens:
 Moy seul dans la saison où chacun se contente,
 Accablé de douleurs d'une cruelle attente,
 Languy sans reconfort, & tout seul dans l'Hyuer
 Ne voy point le Printemps qui me puisse arriuer:
 Seul ie voy les forests encore desolées,
 Les parterres deserts, les riuieres geles,
 Et comme enforcélé ne puis goustier le fruit,
 Qu'à la faueur de tous cette saison produit,
 Mais lors que le Soleil adoré de mon ame,
 Du feu de ses rayons rechauffera ma flâme,
 Mon Printemps reuiendra, mais mille fois plus beau,
 Que n'en donne aux mortels le celeste flambeau,
 Si iamais le destin permetts que ie la voye,
 Plus que tous les mortels tout seul i'auray de ioye:
 O Dieux! pour deffier l'horreur du monument,
 Je ne demande rien que cela seulement.

E L E G I E.

CRuelle à quel propos prolonges-tu ma peine?
 Qui ta sollicitée à renouïer ma chaisne?
 Quel demon ennemy de mes contentemens
 Me vient remettre encore en tes enchantemens?
 Mon mal alloit finir, & desia ma pensée
 Ne gardoit plus de toy qu'une image effacée,
 Ma fièvre n'auoit plus que ce frisson léger,
 Qui du dernier accèz acheue le danger,

Encore vn iour ou deux de ton ingratitude,
Et i'allois pour iamais sortir de seruitude,
Ce n'estoit plus l'Amour qui guidoit mon desir;
Il m'auoit acheué sa peine & son plaisir,
Je songeois aux douceurs que ce Printemps presente,
Mes yeux trouuoient desia la campagne plaisante,
Nous auions fait dessein mon cher Damon & moy,
D'estre absent quelques iours de Paris & de toy,
Pour faire esuanouir les restes de la flâme,
Qui si subitement ont r'allumé mon ame:
Tout au premier objet ses charmes inhumains
Ont reblessé mon cœur & rataché mes mains,
Il n'a fallu qu'un mot de cette voix traistresse,
Que voir encore vn coup les yeux de ma Maistresse,
Au moins s'il se pouuoit qu'un desir mutuel,
Nous eust lié tous deux d'un ioug perpetuel,
Que iamais son caprice, & iamais ma colere
N'alterast en nos cœurs le soucy de nous plaire;
Iamais de nos plaisirs n'interrompist le cours,
Je serois bien-heureux de l'adorer tousiours,
Lors qu'à l'extremité ma passion pressée
Se void dans ton accueil tant soit peu caressée,
Et que ta complaisance, ou d'aïse, ou de pitié,
Ne laisse pas long-temps languir mon amitié,
Le sens dans mes esprits se répandre vne ioye
Qui paie tous les biens que la Fortune enuoye:
Si Dieu me faisoit Roy ie serois moins content,
L'Empire du Soleil ne me plairoit pas tant,
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne,
Je foulerois aux pieds l'esclat d'un Couronne,
Et dans les vanitez où tu me viens raurir,
Je tiendrois glorieux vn Roy de me seruir,
Sans toy pour m'enrichir Nature est infertile,
Et pour m'z resiouyr Paris mesme inutile,
Toy seule est le thresor, & l'obiet precieux
Où veillent sans repos mon esprit & mes yeux,
Et selon que ton œil me rebute ou me flate,
Dans le mien, ou la ioye, ou la fureur esclate;
Quand mes desirs pressees du feu qui les poursuit,
Cherchent dans tes faueurs vne amoureuse nuit,
Si peu que ton humeur refuse à mon enuie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie;

Souuiens-toy ie te prie à quel point de douleur,
 Me fit venir l'excez de mon dernier malheur:
 Combien que mon respect avecque des contraintes
 Se voulut offencer de retenir mes plaintes,
 Tu sçais dans quels tourmens i'attendis le Soleil,
 Et par quels accidens ie rompis ton sommeil,
 Panché dessus les bords d'un gouffre inéuitable,
 Tu me vis supporter vn mal insupportable,
 Vn mal où mon Destin te faisoit consentir,
 Quoy qu'il t'en preparast vn peu de repentir,
 Dans le ressentiment de ce cruel outrage,
 Ma raison par despit esueilla mon courage;
 Je fis lors vn dessein de separer de moy
 Cette part de mon cœur qui vit avecque toy,
 De ne songer iamais à retrouver la trace,
 Par où desia souuent i'auois cherché ta grace:
 Damon estoit tousiours auprès de mon esprit,
 Pour l'assister au cas que son mal le reprit,
 Je r'appellois desia le ieu, la bonne chere,
 Ma douleur tous les iours deuenoit plus legere,
 Je dormois la moitié de la seconde nuit:
 L'absence trauailloit avec beaucoup de fruit,
 Desia d'autres beautez avec assez de charmes
 Diuertissoit ma peine & tarissoit mes larmes,
 Leur naturel facile en mon affection
 Auoit mis ton esclauage à leur deuotion,
 Et comme vne amitié par vne autre s'efface,
 Chez moy d'autres obiects auoient gagné ta place,
 Lors que ta repentance ou plustost ton orgueil,
 Irrité que mes maux estoient dans le cercueil,
 Me ramena tes yeux, qui chez moy retrouverent
 La mesme intelligence alors qu'ils arriuerent,
 Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
 Que ie me retrouvay dans mes premiers liens,
 Ma raison se desdit, mes sens à ton entrée
 Sentent qu'un nouueau mal les blesse & les recrée,
 Et du mesme moment qu'ils ont conneu leurs fers,
 Ils n'ont peu s'empescher qu'ils ne s'y soient offerts,
 Caliste, s'il est vray que ton cœur soit sensible
 Au feu qui me consume, & qui t'est bien visible,
 S'il est vray que tes yeux lors qu'il me vont blesser,
 Ont de la confidence avec ton penser,

Que ma possession te donne vn peu de gloire,
Que iamais mon objet ait flatté ta memoire ;
Ainsi que tes regards , ta voix , & ton beau teint
Ont leur portrait fidele en mon cœur bien empreint,
Considere souuent , quel plaisir, quelle peine
Me fait comme tu veux ton amour ou ta haine,
Pardonne à ma fureur vne importunité,
Qu'elle ne te fait point avec impunité :
Car ie veux que le Ciel m'accable du tonnerre,
Si tousiours ma raison ne luy fait point la guerre,
Et ie croy que le temps m'assistera si bien,
Qu'enfin i'accorderay ton desir & le mien.

E L E G I E.

A Monsieur de Pesé.

V Nique confident de ma nouvelle flâme,
Toy seul que i'ay laissé lire au fond de mon ame,
Toy chez qui mon secret demeure sans danger,
Qui sçais comme tu dois me plaindre & me vanger,
Escoute ie te prie vne plainte forcée ,
Qu'un vif ressentiment arrache à ma pensée;
Celle à qui i'ay donné mon ame à gouuerner ,
Fais le pis qu'elle peut afin de la damner ,
Tous les iours son orgueil contre sa conscience ,
Par de nouveaux affronts combat ma patience,
Je ne puis plus parler , la pesanteur des fers,
Que i'ay depuis deux ans honteusement souffers :
Helas ! quand ma raison remet en ma memoire,
Ce que tu me disois au riuage du Loire,
Lors qu'avec tant d'honneur & de bon traitement
Tu voulois diuertir mon mescontentement,
Ie me veux repentir d'auoir esté rebelle
A ton opinion, quoy qu'elle fut cruelle;
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du iour,
Tu m'aurois fait plaisir de me guerir d'amour:
Si tu sçauois combien cela me fait de peine,
Combien cette fureur desguise vn ame seine,
Combien cette molesse enchante la vertu,
Sans quel effort l'esprit y demeure abatu,

Et comme l'honneur mesme y compatit encore,
 Tu maudirois pour moy la beauté que i'adore,
 Mais avec qui bien-tost ie t'oserois iurer,
 Viure indifferemment au lieu de l'adorer :
 Je sens que ma raison fremit de mes supplices,
 Que mon affection se rend à ses malices,
 Elle est insupportable en la legereté,
 Elle a trop peu de soin & trop de liberté,
 Elle void dans mon ame, & sans m'ouvir la sienne,
 Elle veut posseder absolument la mienne ;
 Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois
 A trahir le deuoir & transgresser les loix,
 Et que sans le secret de deux esprits fidelles,
 Toutes les passions sont vn peu criminelles ;
 Qu'il est bien dangereux de viure en confident,
 Avec qui sans dessein nous perd en se perdant :
 Caliste sourde au bruit d'vne mauuaise estime,
 Cherche des vanitez à publier vn crime,
 M'a quelquefois prié de luy donner des vers,
 Où tout le monde vist tous nos desirs ouuerts,
 De luy faire vne image en cette humeur lasciue,
 Apres nos derniers iours parust encore viue,
 Vrayement ie suis heureux qu'elle m'ait contenté,
 Par toutes les faueurs que donnent vne beauté,
 Ce souuenir m'en donne vne si chere ioye,
 Que mes yeux sont ialoux que personne la voye,
 Mesme à toy qui me vois & dedans & dehors,
 Je ne te l'ay point dit sans vn peu de remords :
 Mais puisqu'elle est d'vne ame à ne pouuoir rien taire,
 Enuers toy ma prudence estoit peu necessaire,
 Puis que tout est public en cét esprit leger,
 Mon secret ne seruoit qu'à te desobliger,
 Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
 Et ma discretion trompoit ta confidence :
 Cher Damon, ie t'adiure au nom de l'amitié,
 Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
 Pardonne à mon erreur : Enfin ie te confesse,
 Que ie t'ay moins aymé iadis que ma Maistresse,
 Aujourd'huy que mon cœur panche à sa guérison,
 Comparant ta franchise avec sa trahison,
 Ses imperfections avecque ton merite,
 Je crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite.

Depuis que mes regards ont descouuert le iour,
Que ie me suis osté le bandeau de l'Amour,
Ie commence à tout voir d'un different visage,
Ie ramene mes sens à leur premier vsage,
Ie cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teint, ny les traits de ses yeux.
Damon, i'ay veu depuis d'une claire apparence
Qu'en toy seul i'ay plus d'aise & d'heur & d'assurace;
Que ie n'en puis trouuer dans ces liens honteux,
Où le mal est certain & le plaisir douteux,
En la plus belle ardeur où ie puis voir Caliste,
Mon ame y sent tousiours quelque chose de triste;
Tousiours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre vn absolu plaisir,
Dans ces molles fureurs qui m'alloient rendre infame;
Certains enchantemens enueloppoient mon ame,
Tous mes sens esgarez prenoient vn autre cours,
Desia ie n'auois rien de libre en mes discours;
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie,
S'estoient laissé surprendre à cette tyrannie,
Ie ne goustois plus rien qui ne me fut amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer,
Tu m'as veu quelquefois toute la nuit entiere
Réuer profondement sans aucune matiere;
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens,
N'ay-je point fait depuis des vers plus languissans?
Croy que i'ay bien souffert, & que cette aduanture
Auoit si puissamment estourdy ma nature,
Qu'encore vn mois ou deux à force d'endurer,
Mes pauures sens vsez ne pouuoient plus durer,
Si son dernier mespris ne m'eust donné ma grace,
Ie me allois mourir comme mourut le Tasse:
Puis que i'en suis sauué; car ces vers sont témoins
Que ie ne l'aime plus, puis que ie l'aime moins:
D'un sommet releué lors que le pied nous glisse,
On trébuche tousiours du faiste au precipice:
Puis que i'en suis dehors, ie te laisse à choisir
L'objet que tu voudras prescrire à mon desir,
Et si tu veux complaire à ma derniere enuie,
Cher Damon prens le soin de gouverner ma vie:

E L E G I E.

NE me fais point aimer avecque tant de peine,
Dedans ma passion garde-moy l'ame saine,
Tiens le plaisir des vers dans la fureur d'amour,
Si i'ay souffert la nuit, console moy le jour ;
Quand tu m'auras blessé , permets que ie souspire,
Et quand i'ay soupiré , permets moy de l'escrire ;
Ce beau feu si subtil qui pour nous faire aimer,
Vient dedans nostre sang afin de l'animer,
S'il est trop violent , & s'il a trop de flâme,
Il affoiblit le corps, il esblouit nostre ame :
Mais lors qu'à petits traits le cœur en est espris,
Il nous en rend meilleurs les corps & les esprits ;
Ainsi qu'il n'est saisi de cette rage extrême ,
Qui prend la liberté de sçauoir ce qu'il ayme,
Qui s'en fait obliger , & ne se laisse pas
Abuser sottement à des legers appas,
Avec peu de trauail il a bien-tost sa proie,
Et de peu de souspirs il achapte sa ioye ;
Ainsi dans le tourment , il trouue le bon-heur,
Et dans la servitude , il fait venir l'honneur :
Par fois sa passion se tient vn peu cachée,
Pour auoir le plaisir de se voir recherchée,
Et s'il veut consentir de se voir mal traité,
Ce n'est que pour le bien d'estre apres regretté :
Moy que toute la nuit offusqué de tes charmes,
Les pauots du sommeil ay distillez en larmes,
Et qui m'imaginant d'ouyr tes doux propos,
N'ay sçeu prendre en dormant tant soit peu de repos,
Je meriterois bien que toute la iournée
On fiatast la douleur que la nuit m'a donnée,
Et que Cloris vint faire avec vn doux baiser,
De ses afflictions mon ame reposer :
On dit que le Soleil sortant du sein de l'onde,
Pour rendre l'exercice & la lumiere au monde,
Dissipe à son resueil cette confuse erreur
Des songes de la nuit qui nous faisoient horreur ;
Mais quand nous guerissons à l'aspect de sa flâme,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame,

Ce n'est qu'un peu de bile & de froide vapeur,
Qui peint legerement des visions de peur;
Car vne passion bien auant imprimée
Ne s'esuanouyt pas ainsi qu'une fumée,
Et ceux qui comme moy sont trauaillez d'amour;
Gardent leur resuerie & la nuit & le iour;
Cloris est le Soleil dont la clarté puissante
Console à son regard mon ame languissante,
Escarte mes ennuys, dissipe à son abord
Le chagrin de la vie & la peur de la mort:
Mais depuis peu de iours sa flâme est si tardive
Pour estre comme elle est si perçante & si viue;
Que l'ingratte me laisse à petit feu mourir,
Faute d'un seul regard qui me pourroit guerir:
Donne-moy la raison d'une amitié si lente,
Cloris aurois-tu peur que mon ame insolente,
Offrit à ta beauté qu'un vœu respectueux,
Mes desirs sont ardens, mais ils sont vertueux;
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire,
N'est pas le mouuement du feu que ie souspire,
L'ayme à te regarder & d'estre tout un iour,
Mourant auprès de toy sans te parler d'amour;
Si ce n'est que mes yeux au desceu de mon ame,
Fassent estinceler quelque rayon de flâme,
Et que mon cœur surpris de trop de passion,
Lasche quelque soupir sans mon intention;
Mon pauvre esprit captif craint si fort ta colere,
Qu'il n'ose hazarder mesme de te complaire,
L'ayme mieux me fâcher de n'auoir point osé,
Que mourir dans l'affront de me voir refusé;
Car nier quelque chose à mon desir fidelle,
Ce seroit me donner vne douleur mortelle,
Et de regret contraint de me desesperer,
Je perdroy le plaisir que j'ay de t'adorer,
Il vaut mieux viure encor en cette incertitude,
Et quoy que le destin garde ma seruitude,
Cependant cét Amour me tient mes sens ouuerts,
A la facilité de composer des vers,
L'en tire le plaisir de peindre en mon ouurage
Tous les traits de mon ame & de ton beau visage:
Et leurs lineamens pourtraicts dans mes escrits
M'entretiennent tousiours les yeux & les esprits;

51 OEUVRES POETIQUES

Puis que le Ciel t'a mis dedans la fantaisie,
 Le bon-heur de gouter vn peu de ma poësie,
 Tu verras mon Genie à tes yeux complaisant,
 T'en faire tous les iours quelque nouveau present,
 Ma passion destine vn œuure à ta loüange,
 Qui te doit plaire mieux que les trefors du Gange,
 Et lors que mon trauail te fait songer à moy,
 Je m'estime aussi riche & plus heureux qu'un Roy,
 Ce qu'on tient de fortune est vne fausse pompe,
 Où nostre infirmité se captiue & se trompe,
 Vn iugement bien sain y sent peu de plaisir,
 Et n'y soufmet iamais son glorieux desir,
 Ces metaux qu'un auare auidement enferme,
 Comme indignes du iour sont cachez sous la terre :
 Si les trefors estoient comme on dit precieux,
 Cloris, les diamans nous tomberoient des Cieux,
 La perle descendroit avecque la rosée,
 Elle ne seroit point aux ondes exposée,
 La mer qui la vomit la tiendrait cherement,
 La mer dont l'ambre même est comme vn excremēt,
 Le Soleil qui fait l'or en auroit des Couronnes,
 Ainsi ie ne veux point, Cloris, que tu me donnes ;
 Et tu sçais bien aussi que ie ne pense pas,
 Que des riches presens soient pour toy des appas :
 Car vn de mes souspirs que ie te fais entendre,
 Vne goutte de pleurs que tu me vois resandre,
 Peuent plus sur ton ame, & te font plus aimer,
 Que si ie te donnois & la terre & la mer :
 Je te proteste aussi de n'estre point auare,
 De tout ce que la mer & la terre ont de rare,
 Et qu'un de tes regards me vaut mille fois mieux,
 Que le gouuernement de l'Empire des Cieux.

E L E G I E.

I'Ay fait ce que i'ay peu pour m'arracher de l'ame
 L'importune fureur de ma naissante flâme,
 I'ay leu toute la nuit, i'ay ioué tout le iour,
 I'ay fait ce que i'ay pû pour me guerir d'amour,
 I'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ouide,
 Et d'un cruel dessein à mes amours perfide,

Goustant

Goustant tous les plaisirs que peut donner Paris,
l'ay tasché d'estouffer l'amitié de Cloris :
l'ay veu cent fois le Bal, cent fois la Comedie,
l'ay des Luths les plus doux gousté la melodie :
Mais malgré ma raison encore Dieu mercy,
Ces diuertissemens ne m'ont point reüssi,
L'image de Cloris tous mes desseins dissipe,
Et si peu qu'autre part mon ame s'émancipe,
Vn sacré souuenir de ses beaux yeux absens,
A leur premier objet fait reuenir mes sens ;
Lors que plus vn desir de liberté me presse,
Amour ce confident rusé de ma Maistresse,
Luy qui n'a point de foy, me fait ressouuenir
que i'ay donné la mienne, & qu'il l'a faut tenir,
Il m'a fait vn serment qu'il a mis mon idée
Dans le cœur de ma Dame, & qu'elle l'a gardée,
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura soupiré de mon éloignement,
Et que bien-tost, si l'Art peut suiure la Nature,
Sa beauté me fait faire vn don de sa peinture :
Cela me perce l'ame avec vn traiët si cher,
Qu'il me fait receuoir le feu sans me fâcher,
Cela remet mon cœur sur ses premieres traces,
Me fait reuoir Cloris, avecque tant de graces,
Me r'engage si bien, que ie me sens heureux,
Quoy qu'avec tant de mal d'estre encore amoureux ;
Ie sçay bien qu'elle m'ayme, & cét amour fidelle
Demande avec raison que ie despende d'elle,
Et si nostre destin par de si fermes loix
Prescrit aux plus heureux de mourir vne fois,
Qu'un autre ambitieux se consume à la guerre,
Et meure dans le soin de conquerir la terre :
Pour moy quand il faudra prendre congé du iour,
Puis que Cloris le veut, ie veux mourir d'amour,
Qu'on ne me parle point de son humeur legere,
Ie veux que ses deffauts me la rendent plus chere,
Ce que fait la raison pour empescher d'aymer,
Ne peut que mes desirs dauantage allumer :
Quoy que dans le travail mon esprit diminuë,
que ma vie en deuienne vne mort continuë,
que mon sens étourdy relâche sa vigueur,
Et desia sur mon front imprime sa langueur,

(Cependant que Cloris est la viue peinture
Du plus riche en bon-point que peut donner nature)
Que son cœur nonchalant, ou peut-estre inhumain,
A mon dernier mal-heur doïue prester la main,
Que souuent d'un baïser elle me soit auare;
C'est tout-vn, il me plaist qu'elle me soit barbare,
Je veux pour mon plaisir aymer sa cruauté,
En faueur de ses yeux ie hay ma liberté,
Je hay mon iugement, & veux qu'on me reproche
Que i'ayme sans sujet vn naturel de roche,
Je me console assez puis que ie voy les Cieux
Endurer comme moy l'empire de ses yeux,
Que le Soleil ialoux de la voir luire au monde,
Passe ou rouge tousiours, se va cacher sous l'onde;
Je ne sçauois penser que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ses enfans,
Voyant tant de beautez puisse auoir le courage,
Tout impetueux qu'il est de leur faire vn outrage,
Et quoy qu'un siecle entier la conduise au trépas,
Pour moy tousiours ses yeux auront assez d'appas,
Mon inclination est assez pure & forte,
Contre le changement que la vieillesse apporte,
Quand le Ciel par despit renuerseroit le cours,
Et l'ordre naturel qu'il a prescrit aux iours,
Et que demain pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il luy donnast des rides,
Ma flâme dans mon sang en ses plus chauds bouillôs,
Adoreroit son front tout coupé de sillons,
Ny son teint sans esclat, ny ses yeux sans lumiere,
Ne pourroient rien chāger de mon humeur premiere,
Que son ame & son corps soient tous couverts d'hor-
Je veux suiure par tout mon amoureuse erreur: (reur,
Toy quelque changement dont la fortune essaye,
De voir en m'affligeant si ta constance est vraye,
Cloris rends la pareille à ma ferme amitié,
Et ne me manque point de foy ny de pitié,
Je sçay bien qu'aisément tu te pourrois desdire,
Sans qu'il arriue en moy quelque chose de pire,
Pour ce que mes deffauts sont des occasions,
Pour destourner de moy tes inclinations;
Mais pour diminuer cette amitié sacrée,
Et pour rompre la foy que tu m'as tant iurée,

Mes imperfections sont vn foible sujet,
 Car ton amour n'a point ma vertu pour objet :
 On dit que les meschans qui d'une aueugle rage
 Pressent ceux qui iamais ne leur ont fait d'outrage,
 Suiuans vn naturel malin qui les espoint,
 Persecutans plus fort, & ne pardonnans point,
 Ne demordent iamais de leur fausse vengeance,
 Quand leur courroux n'a point pour objet vne offence,
 Ainsi ton amitié qui n'a pour fondement,
 Que de suiure enuers moy sa bonté seulement,
 Qui ne scauroit trouuer par où ie sois capable
 De la moindre faueur, ny d'où ie suis aymable,
 Ne peut trouuer aussi par où se destourner,
 Ne peut trouuer ainsi dequoy m'abandonner,
 Et sur cette esperance où mon amour se fonde,
 Ie croy viure & mourir le plus heureux du monde.

SVR LE BALLET DV ROY.

Pour Monsieur le Duc de Montmorency.

C Elle pour qui ie veux mourir,
 Me fait vn mal si fauorable,
 Que si l'on me venoit guerir
 On me rendroit bien miserable.
 Vn Roy pour les tourmens si doux
 Quitteroit toutes ses delices,
 Et me voyant seroit jaloux
 De mes fers & de mes supplices.
 Aussi pour mieux fauoriser
 Le diuin secret de ma flâme,
 Mon front s'est voulu déguiser
 De peur de descouurir mon ame.
 C'est ainsi que le Roy des Dieux
 Picqué de quelque beau visage,
 Prenoit en devalant des Cieux
 Toujours vn masque à son visage.
 Et déguisant sa majesté,
 Pour complaire à sa frenaisie,
 Il auoit pour chasque beauté
 Vne forme à sa fantaisie.

Pour moy si mes vœux auoient lieu,
 On verroit ma fièvre humaine
 Bien-tost se changer en vn Dieu;
 Non pas pour moins sortir de peine;
 Mais plustost pour sçauoir ainsi
 Conseruer le mal qui me presse,
 Et pour estre plus digne aussi
 De l'amitié d'une Deesse.
 Pleust au Ciel qu'un iour seulement
 Iupiter m'en donna sa face,
 Et qu'il voulut pour vn moment
 Me laisser regner en sa place.
 J'ordonnerois que les Autels
 Que par tout l'Vniuers on dresse
 Pour les Dieux, ou pour les mortels;
 Ne seroient que pour ma Maistresse.
 Le temps serf de ses volontez,
 Comme moy lui rendant hommage,
 Laisseroit viure ses beautez
 Sans leur faire iamais outrage.
 Je commanderois aux Zephirs
 De produire vne fleur nouuelle,
 Toute de flâme & de souspirs,
 Où ie serois peint avec elle.
 Quelque si cher contentement
 Dont Iupiter nous fasse enuie,
 La terre seroit l'élément
 Où nous voudrions passer la vie;
 Paris seroit nostre séjour,
 Et dans cette ioye infinie,
 Rien que moy, la paix, & l'amour;
 Ne seroient en sa compagnie.

LE DESGVISE.

POVR MONSIEVR LE PREMIER.

DAns la felicité des graces de vos yeux, (somme
 Dont l'esclat m'est si cher alors qu'il me con-
 Pouuant passer pour vn des Dieux,
 Ce que ie suis n'est plus que le semblant d'un homme.

Depuis que ie vous vis, les clartez du Soleil
 Ne furent plus pour moy qu'une lumiere peinte,
 La faueur du plus doux sommeil
 Depuis que ie vous sers, n'est pour moy qu'une feinte,
 Dans l'estroite prison où demeure vn amant,
 Et dont ie ne crois pas qu'aucun sort me deliure,
 Viure tousiours dans le tourment,
 Ce n'est que proprement faire semblant de viure.
 Mes yeux lors que la nuit aueugle l'univers,
 Semble estre endormis, & ne voir plus de flâme,
 Et toutesfois ils sont ouverts,
 Mais c'est vers le Soleil qui luit dedans mon ame.
 Lors qu'Alcmene eut blessé des traits de son amour
 Ce Dieu dont les larcins ont esté si celebres,
 Nature déguisa le iour,
 Et couurit tout le Ciel d'un manteau de tenebres.
 Si pour vn beau dessein il faut se déguiser,
 Si le secret d'amour a besoin qu'on le couure,
 On ne me sçauroit accuser
 D'estre aujourd'huy le seul qui dissimule au Louure.

Thisbé pour le portraict de Pyrame.

A V P E I N T R E.

FAy-moy de grace vne peinture,
 Si tu fis iamais rien de beau,
 Toy qui des traits de ton pinceau
 Surpasse l'Art & la Nature :
 Mais sans prendre plus de loisir,
 Que mon impatient desir
 Ne peut accorder à mon ame,
 Au moins apporte-moy demain
 Le portraict de l'œil de Pyrame,
 Ou celuy de sa belle main.

N'eusse-tu tracé que l'ombrage
 De son front ou de ses cheueux,
 Ne fais point tant languir mes vœux;
 En l'attente de ton ouurage,
 Apporte-moy dès aujourd'huy
 Quelque petit semblant de luy ;

Peintre n'as-tu rien fait encore?

Tu recherches trop de façon,

Il ne faut que peindre l'Aurore

Sous l'habit d'un ieune garçon.

Cognois-tu les Lis & les Roses,

En sçais-tu faire les portraicts,

En un mot sçais-tu tous les traicts,

De toutes les plus belles choses?

As-tu veu ces Tableaux hardis,

Qui sur les Autels de iadis

Ont porté le pinceau d'Appelle?

Sçache que tu m'offenseras

De ne prendre au plus beau modèle

Un portraict que tu luy feras.

Suy tous les plus fameux exemples,

Des Peintres morts ou des viuans,

Voy tout ce que les plus sçauans,

Ont fait pour embellir nos Temples,

Voy le teint, les yeux & les mains,

Dont l'artifice des humains

A voulu figurer les Anges,

Leur plus superbe monument

Doit quitter toutes ses loüanges

A l'image de mon Amant.

Si tu voulois peindre Hyacinthe

Pour le faire voir au Soleil,

Où d'un plus superbe appareil

Vaincre le Tasse en son Aminthe,

Tu peindrois Pyrame ou l'Amour,

Ou ce premier esclat du iour,

Lors que sans ride & sans nuage,

Dans le Ciel comme en un tableau,

Il fait luire son beau visage

Tout fraichement tiré de l'eau.

Sois ie te prie un peu barbare,

Pour bien faire ouure moy le sein;

Tu dois apprendre le dessein

D'une occupation si rare :

Pleust au Ciel qu'il te fust permis

De le voir comme Amour l'a mis

Au plus profond de mes pensées ;

Car c'est où ses perfections

Paroissent viuement tracées,
Aussi bien que mes passions.

Mais pardonne à ma jalousie,
S'il se peut sans t'iniurier,
Laisse-toy derechef prier
De le peindre à ma fantaisie,
Ne demande point à le voir :
Car pour bien faire ton deuoir,
Et ne me faire point d'iniure,
Tu le peindras comme les Dieux,
De qui tu fais bien la figure,
Sans qu'ils soient presens à tes yeux.

E L E G I E.

PRoche de la saison où les plus viues fleurs
Laissent esuanouyr leur ame & leurs couleurs,
Vn Amant desolé, melancolique & sombre,
Ialoux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisoit aux bords de Loire en flattant son ennuy,
L'Image de Caliste errante avecque luy ;
Resuant aupres du fleuve il disoit à son onde,
Si tu vas dans la Mer qui va par tout le monde,
Fay-là ressouuenir d'apprendre à l'Vniuers
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes vers :
Ces fleurs dôt le Printemps fait voir tes riués peintes,
Au matin sont en vie & le soir sont esteintes :
Mais quelque changement qui te puisse arriuer,
Caliste & ses beautez n'auront iamais d'hyuer :
Ces humides baisers dont tes riués mouïllées,
Seront pour quelques iours encore charoüillées,
Arresteront enfin leur amoureuse erreur,
Et s'approchant de toy se geleront d'horreur,
Alors que tous les flots sont transformez en marbres,
Lors que les Aquilons vont deschirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ny pois,
Fait prendre le cristal des roches & des bois,
Que l'onde applanissant ses orgueilleuses bossés,
Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses,
Que la neige durcie a paué les marets,
Confondu les chemins avec les guerets,

Que l'Hyuer renfroigné d'un orgueilleux empire,
Empesche les Amours de Flore & de Zephire,
Qu'Endimion vaincu du froid & du sommeil
Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant tousiours va visiter sa place
Sur le haut d'un rocher tout herissé de glace ;
Moy qui d'un sort plus humble ou bien plus glorieux
Sur les beautez du Ciel n'ay point ietté mes yeux,
Qui n'ay iamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endimion trouuoit aux beautez de la Lune,
Durant cette saison, où leur ardent desir
Ne trouue à son dessein ni place ni loisir,
Je verray ma Caliste apres ce long voyage,
Qui plus que cent Hyuers m'a fait souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné que de faire abîsmer
Un vaisseau chargé d'or que j'aurois sur la mer,
Quel outrage plus grand auroit-il peu me faire,
Que me cacher un mois le seul iour qui m'esclaire,
Dieu hastez donc l'Hyuer, & luy soyez tesmoins,
Que le Printemps, l'Autonne, & l'Esté valent moins,
Qu'il despoüille les bois, & de sa froide haleine,
Perde tout ce que donne & le mont & la plaine,
Ce mois qui maintenant retient cette beauté,
A bien plus d'iniustice & plus de cruauté,
Car l'Hyuer au plus fort de sa plus dure guerre,
Nous oste seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruits, n'estouffe que des fleurs,
Et sur nostre destin n'estend point ses mal-heurs,
Où la dure saison qui m'oste ma Maistresse,
Toutes ses cruautez à ma ruine adresse,
Mon front est plus terny que des Lys effacez,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacez,
Blois est l'Enfer pour moy, le Loire est le Cocite,
Je ne suis plus viuant si ie ne ressuscite :
Vous qui feignez d'aymer avecque tant de foy,
Trompeurs vous estes bien moins amoureux que moi,
Courtisans qui par tout ne seruez que de nombre,
Qui n'aimez que le vent, qui ne suïuez que l'ombre,
Qui traïsnez sans plaisir vos iours mal asseurez,
Pendans chez la Fortune a des liens dorez,
Vous sçauiez mal que c'est des veritables peines,
Que donne un feu subtil qui fait brusler les veines :

Esclaves insensé des pompes de la Cour,
Vous sçavez mal que c'est d'un véritable Amour :
Infidelle Alidor tu feins d'aymer Syluie :
Mais tu perds son objet, & ne perds point la vie,
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuit,
Et tu dis que par tout son image te suit,
Qu'elle est profondément empreinte en ta pensée,
Et que ton ame en est mortellement blessée.
O toy qui ma Caliste aujourd'huy me ravis,
Qui vois ce que ie sens, qui sçait comme ie vis :
Malicieux destin qui me separe d'elle,
Tu respondras pour moy si ie luy suis fidelle,
Si depuis son départ i'eus vn mauuais dessein,
Si ie n'ay tousiours eu des serpens dans le sein,
Tout ce que fait Damon pour diuertir ma peine,
Toute sa bonne chere est importune & vaine,
Ie suis honteux de voir qu'il faille ingratement,
Faire mauuaise mine à son bon traitement,
Que ie ne puisse en rien desguiser ma tristesse,
Quoy qu'à me diuertir son amitié me presse :
Aussi-tost que ie puis me desrober de luy,
Que ie trouue vn endroit commode à mon ennuy,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Ie la fais par mes vers distiler à ma plume :
Par fois lors que ie pense escrire mon tourment,
Ie passe tout le iour à refuer seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celuy de ma Dame,
De penser en penser confusément tiré,
Suiuant le mouuement de mon sens esgaré ;
Si i'arreste mes yeux sur nos noms que ie trace,
Quelque goutte de pleurs m'eschappe & les efface,
Et sans que mon travail puisse changer d'objet,
Mille fois sans dessein ie change de projet.
Toute cette beauté dans mes sens ramassée,
Tantost ses doux regards presente à ma pensée,
Quelquefois son beau teint, & m'offre quelquefois
Les œillets de sa léure, & l'accent de sa voix,
Tantost son bel esprit d'une superbe image
Tout seul de mes escrits veut receuoir l'hommage,
Confus ie me retire, & songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement, & mon Ame & mes yeux,
Ie m'en vay dans les champs, pour voir s'il est possible

Qu'un bien-heureux hazard me la rendit visible,
 Je m'en vay sur les bords de ces publiques eaux,
 Dont le dos nuit & iour est chargé de batteaux,
 Et tout ce que ie vois descendre sur la riuë,
 Me fait imaginer que ma Caliste arriue :
 Bref, contre tout espoir mon œil n'est iamais las,
 De trauailler en vain à chercher du soulas,
 Quoy que le temps prescrit à cette longue absence,
 Pour tout ce que ie fais d'un seul point ne s'aduance,
 Je veux persuader à mon ardent Amour,
 Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour,
 Ainsi dit Mœlibé, & passe, & las, & triste,
 Acheua sa iournée en adorant Caliste.

O D E.

CLoris pour ce petit moment,
 D'une volupté frenetique,
 Crois-tu que mon esprit se picque,
 De t'aymer eternellement :
 Lors que mes ardeurs sont passées,
 La raison change mes pensées,
 Et perdant l'amoureuse erreur,
 Je me trouue dans des tristesses,
 Qui font que tes delicateſſes,
 Commencent à me faire horreur.

A voir tant fuir ta beauté,
 Je me laſſe de la pourſuiure,
 Et me ſuis reſolu de viure,
 Avec vn peu de liberté :
 Il ne me faut qu'une diſgrace,
 Qu'encore vn traitt de cette audace,
 Qui t'a fait tout manquer de foy,
 Apres tiens-moy pour vn infame,
 Si iamais mes yeux ny mon ame,
 Songent à s'aprocher de toy.

Je me trouue preſt à te voir
 Avec beaucoup d'indifference,
 Et de te faire vne reuerence,
 Moins d'amitié que de deuoir ;
 Toutes les complaiſances ſeintes,
 Où tes affectionſ mal peintes,

Ont trompé mes sens hebetez,
Ie les tiens pour foibles feintises,
Et n'appelle plus que sottises,
Ce que ie nommois cruautéz.

Ie ne veux point te décrier
Après t'auoir loué moy-mesme,
Ce seroit tacher d'un blasphème
L'Autel où l'on m'a veu prier,
T'ayant prodigué des louanges :
Que ie ne deuois qu'à des Anges,
Ie ne te les veux point raur,
Ie les donne à ta tyrannie,
Pour desguiser l'ignominie,
Que i'ay soufferte à te seruir.

Ie ne veux point mal à propos,
Mes vers ny ton honneur destruire,
Mon dessein n'est pas de te nuire,
Ie ne songe qu'à mon repos ;
Encore auras-tu cette gloire,
Que si la voix de ta memoire,
Parle à quelqu'un de mes douleurs,
On dira que ma seruitude,
Respecta ton ingratitude
Iusqu'au dernier de mes mal-heurs.

I'ay souffert autant que i'ay peu,
Ie n'ay plus de nerfs pour tes gesnes,
Ny goutte de sang dans mes veines,
Qui ne se brusle à petit feu :
Ie me sens honteux de mes larmes,
Amour n'a desia plus de charmes,
Ie suis pressé de toutes parts,
Et bien-tost, quoy que ie trauailles,
Ie m'arracheray des entrailles,
Tout le venin de tes regards.

Scachant bien que ie meurs d'Amour,
Que ie brusle d'impatience,
As-tu si peu de conscience
Que de m'abandonner vn iour,
Après ton ingrate caresse,
Si tu n'as que cette paresse,
Fatale à ma credulité,
Puisse-tu perir d'un tonnerre,
Ou que le centre de la terre,

Cache ton infidélité.

Non, ie ne sçauois plus souffrir;
 Cette liberté de ta vie,
 Tout me blasme, & tout me conuie
 De me plaindre & de me guerir :
 Aussi bien ta beauté se passe,
 Mon amitié change de face,
 L'ardeur de mes premiers plaisirs,
 Perd beaucoup de sa violence,
 Ma raison & ta nonchalance,
 Ont presque amorty mes desirs.

Ie sçay bien que la Vanité,
 Qui te fait plaie en mes supplices,
 Cherche encore dans tes malices
 Dequoy trahir ma liberté :
 Encores tes regards perfides,
 Preparent à mes sens timides
 L'effort de leur esclat pipeur,
 Et malgré le plus noir outrage
 S'imaginent que mon courage
 Deuant eux n'est qu'une vapeur.

Mais ie say le plus grand serment,
 Que peut faire vne ame bouillante,
 De la fureur la plus sanglante,
 Qui peut tourmenter vn Amant,
 Je iure l'air, la terre & l'onde,
 Je iure tous les Dieux du monde,
 Que ni force ni trahison,
 Ni m'outrager, ni me complaire,
 N'empescheront point ma colere,
 De me donner ma guerison.

Mon tourment ne t'esmeut en rien,
 Ta fierté rit de ma mollesse,
 Je ne croy point qu'une Déesse
 Aist vn orgueil comme le tien :
 C'en est fait, ie sens que mon ame
 Souspire sa dernière hâme,
 Tous ces regards sont superflus,
 Je ne voy rien, rien ne me touche,
 Ie suis sans oreilles & sans bouche,
 Laisse moy, ne me parle plus.

PYRAME

ET

THISBE.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

THISBE'.

PYRAME.

BERSIANE.

NARBAL.

LIDIAS.

LE ROY.

SYLLAR.

DISARQVE.

DEVXIS.

LA MERE DE THISBE', & SA
CONFIDENTE.

LE MESSAGER.



LES AMOVRS

TRAGIQUES

DE PYRAME ET THISBE'.

TRAGEDIE,

ACTE I.

THISBE', BERSIANE, NARBAL,
LIDIAS, LE ROY, SYLLAR.

SCENE PREMIERE.

THISBE', BERSIANE.



V bruit & des fascheux aujourd'huy se-
parée,

Ma seule fantaisie avec moy retirée,
le puis ouvrir mon ame à la clarté des
Cieux,

Avec la liberté de la voix & des yeux;

Il m'est icy permis de te nommer Pyrame,

Il m'est icy permis de t'appeller mon ame :

Mon ame qu'ay-je dit ? c'est fort mal discourir,

Car l'ame nous fait viure & tu me fais mourir :

Il est vray que la mort que ton Amour me liure,
 Est aussi seulement ce que j'appelle viure,
 Nos esprits sans l'Amour, assoupis & pesans,
 Comme dans vn sommeil passent nos ieunes ans,
 Auparavant qu'aimer on ne sçait point l'usage,
 Du mouuement des sens, ni des traits du visage,
 Sans cette passion les plus lourds animaux
 Cognoistroiét mieux que nous & les biés & les maux,
 Nostre destin seroit comme celuy des arbres,
 Et les beautez en nous seroient comme des marbres,
 Et l'ouurier grauant l'image des humains,
 Ne sçauroit faire agir, ny les yeux, ny les mains,
 Vn bel œil dont l'esclat ne luit qu'à l'auenture,
 C'est comme le Soleil qui cacheoit la nature,
 Auparavant qu'il fut entré dans ses maisons,
 Et qu'il peust discerner la beauté des saisons :
 Moy ie croy seulement depuis l'heure premiere
 Que l'Amour me toucha d'auoir veu la lumiere,
 Et que mon cœur ne vint à respirer le iour,
 Que dès l'heure qu'il vint à soupirer d'Amour,
 Et combien que le Ciel fasse couler ma vie,
 Dans cette passion avec vn peu d'enuie,
 Que mille empeschemens combattent mes desirs,
 Et qu'un triste succez menace nos plaisirs,
 Que les discours mutins d'une haine ancienne,
 Diuisent la maison de Pyrame & la mienne,
 Qu'hommes, Ciel, temps & lieux, nuisent à mon des-
 sein,

Je ne sçauois pourtant me l'arracher du sein,
 Et quand ie le pourrois, ie serois bien marrie,
 Que d'un si cher tourment mon ame fust guerie,
 Vne telle santé me donneroit la mort,
 Le penser seulement m'en fasche & me fait tort.

B E R S I A N E.

Comment ! vous estre ainsi de nous tous esloignée ?
 Osez-vous bien aller sans estre accompagnée ?
 Tout le monde au logis est en peine de vous,
 Et sur tous vostre mere en est en grand courroux.

T H I S B E.

Pourquoy cela ? ma vie est-elle si suspecte ?

B E R S I A N E.

Nô, mais tousiours les vieux veulēt qu'on les respecte ;

Vous deuez pour le moins vn de nous aduertir,
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISBE'.

Sçais-tu pas bien que j'aime à rêver, à me taire,
Et que mon naturel est vn peu solitaire,
Que ie cherehe souuent à m'oster hors du bruit,
Alors pour dire vray ie hay bien qui me suit,
Quelquefois mon chagrin trouueroit importune,
La conuersation de la bonne fortune,
La visite d'un Dieu me defobligerait,
Vn rayon du Soleil par fois me fâcheroit.

BERSIANE.

La cheute d'une fucille, vn zephir, vn atome?

THISBE'.

Ie te laisse à iuger que feroit vn fantosme,
Et de quelle façon ie me verrois punir,
Qu'un esprit des enfers me vint entretenir.

BERSIANE.

A ce compte ie suis desia parmi ce nombre.

THISBE'.

Iamais rien de viuant ne sembla mieux vn ombre.

BERSIANE.

D'où viennent ces dédain?

THISBE'.

Vieux spectres d'ossements,
Vrayement ie cherche bien tes diuertissemens.

BERSIANE.

Ie cognois bien que c'est de moi qu'elle murmure,
Ie suis dont eét objet d'infernale figure.

THISBE'.

Ie ne dis pas cela, mais tu peux bien penser.

BERSIANE.

Que de mon entretien on se pourroit passer.

THISBE'.

Iustement.

BERSIANE.

Ie cognois, ou ie suis peu sensée.

THISBE'.

Qu'autre chose que toi me tient dans la pensée.

BERSIANE.

Ce n'est pas sans sujet, Thisbé que nos soubçons
Vous ont fait tous les iours ouïr tant de leçons.

60 OUVRES POETIQUES
Vostre mere a raison d'auoir l'œil & l'oreille
Dessus vos actions.

THISBE'.

N'importe qu'elle y veille,
Je n'ay rien fait iamais à craindre des tesmoins,
Mon innocente humeur se mocque de vos soins,
L'en suis émeuë autant que du bruit d'une fucille,
Car ie vis sans reproche.

BERSIANE.

Hé ! le bon Dieu le veuille,

THISBE'.

Adieu , cherche quelqu'un à qui te faire ouyr.

BERSIANE.

On a beau tel secret dans les os enfouyr,
L'Amour, l'ambition, l'orgueil & la colere,
Sont tousiours sur nos fronts d'un apparence claire,
L'espere en peu de iours que nous viendrons à bout
De cette confidente , & que nous sçaurons tout.

SCENE II.

NARBAL , LIDIAS.

MAlgré-moy persister en ce funeste amour,
Après les droits du Ciel l'ingrat me doit le iour,
Toy qui si laschement flattes sa fantaisie,
Tu veux que ma raison cede à sa frenesie,
Et me rememorant ce qu'autrefois ie fis,
Tu me veux conseiller la perte de mon fils ;
Il est vray qu'autrefois i'ay senty cette flâme,
Lors qu'un sang plus subtil faisoit agir mon ame,
Esclaue que ie suis des naturelles loix,
Comme un autre en mon temps de ce feu ie bruslois,
Mais tousiours mes desseins estoient avec licence,
Et mes iustes desirs pleins d'heur & d'innocence,

LIDIAS.

Vous en auez depuis perdu le souuenir ;
Mais si les mesmes ans pouuoient vous reuenir,
Et qu'en vostre faueur la Loy de la nature,
Vous effaçant l'horreur que fait la sepulture,

A vos membres cassez leur force r'aportat,
 Et remis vos esprits en leur premier estat,
 Je croy que vos rigueurs changeroiét bien de termes,
 Et que vos sentimens ne seroient plus si fermes,
 Ce pauvre fils à qui vous voulez tant de mal,
 Vous verroit transformé de censeur en riuai,
 On ne scauroit dompter la passion humaine,
 Contre Amour la raison est importune & vaine,
 Toujours l'objet ayable a droict de nous charmer,
 Lors qu'on est en estat de le pouuoir aymer,
 L'ame se void bien-tost d'une beauté forcée
 Par le rapport des yeux avecque la pensée.

NARBAL.

Ton esprit tien-encor vn peu de la saison,
 Qui ne void point mourir les fruits de la raison,
 Moy qui suis bien guery de cette humeur volage,
 Ayant desia passé tous les degrez de l'âge,
 Je cognois mieux que toy la vie & le deuoir,
 Et bien tost mieux que toy ie luy feray scauoir :
 Aymer sans mon congé, & s'obstiner encore,
 D'un Amour qui le perd, & qui me deshonore,
 D'un ennemy mortel la fille rechercher,
 Je t'ayme mieux le cœur hors du sein arracher.
 Tu de nordras mutin, ie te feray cognoistre,
 Le respect que tu dois à ceux qui t'ont fait naistre,
 Et que tu ne dois point suiure ta passion,
 Ny faire des desseins sans ma permission.

LIDIAS.

Quand on s'engage au fort d'une pareille affaire,
 Vne permission n'est iamais necessaire,
 On n'y scauroit pouruoir quand c'est vn accident,
 A cela le plus fin est le plus imprudent,
 On ne demande point congé d'une aduanure,
 S'il en faut demander c'est donc à la nature,
 Qui conduit nostre vie, & s'adresser aux Dieux,
 Qui tiennent en leurs mains nos esprits & nos yeux.

NARBAL.

Ne sçait-il pas qu'il est obligé de me plaire,
 Que cét Amour furtif irrite ma colere,
 Qu'il va dans ce project mes iours diminuant,
 Et fait vn parricide en le continuant;
 Les Dieux trouuét-ils bon, puis qu'ils sont equitables,

Qu'on fasse des forfaits?

LIDIAS.

S'ils sont inévitables,

Les Dieux ne veulent point en retirer nos pas,
Mêmes puis qu'en Amour le crime a des appas,
Que la rigueur des loix l'entretient & l'augmente;
Les Amans trouvent grace auprès de Radamante;
Mais vne noire humeur qui meut des assassins,
Vne nature lasche encline en des larcins,
C'est ce qui fait horreur au Ciel & à la terre,
Et sur quoy iustement doit tomber le tonnerre;
Où la nécessité d'un amoureux desir,
Qui de l'ame & du corps n'aspire qu'au plaisir,
Merite qu'on l'assiste, & vouloir sa ruine,
Tient vn peu d'une humeur enuieuse & chagrine.

NARBAL.

Tes discours ne sont point assez persuasifs,
Ce mal ne prend qu'aux cœurs mols, délicats, oyssifs,
Où iamais le bon sens n'a choisi sa demeure,
Où iamais la vertu ne trouue vne bonne heure.
Suffit, quand la raison le contraire voudroit,
L'empire paternel conseruera son droit,
Mon pouuoir absolu rompra cette entreprise,
Et mon autorité luy fera lascher prise.

LIDIAS.

Vous voulez qu'Ixion lié dans les enfers,
S'arrache de sa rouë, & qu'il brise ses fers,
Qu'un homme desia mort sa guerison reçoie,
Que Sisiphe repose & que Tantale boie,
Tous nos efforts ne sont que d'un pouuoir humain,
Qui tend à l'impossible, il se travaille en vain.

SCENE III.

LE ROY, SYLLAR.

C'Est trop faire de vœux, c'est trop verser de larmes,
Il faut auoir recours à de meilleurs armes,
Cette ingrate farouche avecque ses mépris,
A donné trop long-temps la gehenne à mes esprits;

DU SIEVR THEOPHILE. 93

La qualité de Roy, l'esclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer, la choque & l'importune,
Elle ayme mieux, ignoble & honteuse qu'elle est,
Vn simple Citoyen.

SYLLAR.

Son semblable luy plaist;

LE ROY.

Je le rendray pourtant si le Soleil m'esclaire,
Seulement aujourd'huy peu capable de plaire,

SYLLAR.

A quel si bon moyen pouuez-vous recourir,
Pour le rendre odieux ?

LE ROY.

Je le feray mourir;

Toute autre inuention est douteuse & grossiere;
Lors qu'elle le verra sanglant sur la poussiere,
Que ses yeux en mourant, ses regards à l'enuers,
Hideux, sans mouuement, demeureront ouuerts,
Il faut que l'amitié soit bien dans sa pensée,
Si par vn tel objet elle n'en est chassée;
Je sçay bien que Thibbé sans de viues douleurs,
Ne verra point sa mort, ni sans beaucoup de pleurs;
Mais auecque le temps iusqu'à la moindre trace,
La plus forte douleur se dissipe & s'efface,
Ayant veu que l'object de son premier Amour
N'ayme plus, ne sent rien, n'a plus de part au iour,
Elle encore viuante, & encore sensible,
A-mon affection sera plus accessible.

SYLLAR.

L'aimez-vous iusqu'au point de violer la Loy ?

LE ROY.

Tu sçais que la iustice est au deffous du Roy,
La raison défailant, la violence est bonne,
A qui sçait bien vser des droicts d'une Couronne:

SYLLAR.

Mais tousiours vous sçauiez que l'équité vaut mieux:

LE ROY.

Les grands Rois doiuent viure à l'exemple des Dieux:

SYLLAR.

Aussi vous ont-ils faits leurs Lieutenans en terre.

LE ROY.

Leur colere à son gré fait tomber le tonnerre,

Et quoy qu'ils soient portez ce semble à nous cherir,
 Pour môstrer leur puissance ils nous font tous mourir,
 Et moy ie tiens du Ciel ma meilleure partie,
 Mon ame avec les Dieux a de la sympathie,
 J'ayme que tout me craigne, & croy que le trespas,
 Toufiours est iuste à ceux qui ne me plaisent pas;
 Pyrame est en ce rang, sa mort est legitime,
 Car desplaire à son Roy, c'est auoir fait vn crime,
 Il n'est pas innocent, ceux que la loy du fort
 Rend mal voulus du Prince ils sont dignes de mort,
 Mon amour l'a conclu : Ce Tyran implacable
 En donne avecque moy l'arrest irreuocable,
 Il fera ma victime, & ie iure deuant
 Qu'aucun ayt ietté l'œil sur le Soleil leuant,
 D'eusse-je par ma main executer ma haine,
 Son trépas resolu me tirera de peine.
 Icy me fera voir cét acte officieux,
 Celuy de tous les miens qui m'aymera le mieux ;
 Icy dois-je ietter vne preuue asseurée
 De la fidelité qu'on m'a cent fois iurée.

SYLLAR.

Le temps & la raison pourroient-ils point ôster
 Ces violens desirs ?

LE ROY.

Rien que les augmenter :

Le temps & la raison feront du feu la glace,
 Et m'ôteront plustost le cœur hors de sa place.

SYLLAR.

Puis que c'est vn dessein qu'on ne peut diuertir,
 A quel prix que ce soit il en faut donc sortir,
 Sire, me voicy l'ame & la main toute preste,
 A quoy que vos desseins ayent destiné ma teste.

LE ROY.

Comment tu me preuiens, ha ! veritablement
 le voy bien que tu veux m'obliger doublement ;
 Vn plaisir est plus grand qui vient sans qu'on y pense,
 Qui souffre qu'on demande a pris sa recompense,
 Mesme quand le besoin de nos desirs presse,
 A qui ne fait le sourd, se fait entendre assez.

SYLLAR.

Ie m'en vay de ce pas vacquer à l'entreprise,

O qu'en ton amitié le Ciel me fauorise.

SYLLAR.

Dans deux heures d'icy nous y mettrons la main.

LE ROY.

Il est vray qu'il vaut mieux aujourd'huy, que demain,
Je ne te parle point encore du salaire.

SYLLAR.

Sire, tout mon esprit est l'honneur de vous plaire,

LE ROY.

Je sçay que tout seruice est digne de loyer.

SYLLAR.

Il sçait bien comme il faut les hommes employer,

Vne telle action dessus le gain se fonde,

C'est le plus liberal de tous les Rois du monde,

Il en est mieux seruy. L'argent a des ressorts,

Qui font aller par tout nos esprits & nos corps.



ACTE II.

THISBE, DISARQVE, PYRAME.

SCENE PREMIERE.

PYRAME, DISARQVE.

IE sçay bien, cher amy, que ton sage dessein
Est de m'oster la flâme & la mort hors du sein,
De r'amener à soy ma pauvre ame esgarée,
Qui s'est depuis deux ans d'auec moy sepasée :
Mais sçache que mon ame abhorre ta raison,
Que ie prends tes conseils pour vne trahison,
Et d'abord que tu viens à me parler d'esteindre
Ce feu dont nuit & iour ie ne fais que me plaindre,

Malgré le sentiment que j'ay de mon erreur,
 Et de mon amitié, ta voix me fait horreur ;
 Je te hay si tu es ennemy de mon aise,
 Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise,
 Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs,
 Que ton affection consente à mes mal-heurs,
 Et que ton iugement mette son industrie,
 A conseruer mon mal.

DISARQUE.

Mon Dieu quelle furie !

PYRAME.

Autrement ie te tiens barbare & sans pitié.

DISARQUE.

Que vous cognoissez mal les fruiçts de l'amitié.

PYRAME.

Ie veux que mon amy sans feinte & sans reserve,
 Dedans ma passion me complaise & me serue.

DISARQUE.

Et quoy , si vostre amy vous auoit veu courir
 Dans vn danger mortel ?

PYRAME.

Qu'il me laissast mourir ;

Le plus sanglant despit que la fortune liure
 A des desesperez , c'est les forcer de viure.

DISARQUE.

Il est vray qu'un desir vne fois emporté,
 Vers vn funeste Amour a plus de fermeté,
 On retrace plustost le dessein legitime
 D'une bonne action, que le project d'un crime,
 Le mal a plus d'appas, & ce qui plus nous nuit,
 Auecque plus d'adresse & de vigueur nous suit,
 Vous courez obstiné ce semble à vostre perte,
 Quelque difficulté qui vous y soit offerte,
 Vos parens obligez d'un naturel deuoir,
 Vous opposent icy leur absolu pouuoir.

PYRAME.

C'est par où mon desir dauantage se picque,
 L'ayme bien à forcer vne loy tyrannique,
 Amour n'a point de maistre, & vos empeschemens,
 Ne me sont desormais que des allechemens :
 C'est vne occasion de me monstrier fidelle,
 C'est prouuer à Thibé que i'ose tout pour elle,

N'as-tu

N'as-tu point quelquefois pris garde à sa beauté,
 Toi qui par dessus tous aimes la nouveauté,
 Toi qui depuis les bords d'où le Soleil se leue,
 Jusqu'aux flots reculez où la clarté s'acheue,
 Des objets les plus beaux as fait iuge tes yeux,
 En as-tu recogneu qui pussent plaire mieux ?

DISARQVE.

Il est certain qu'elle a quelque chose de rare.

PIRAME.

Dis qu'elle a quelque chose à tenter vn barbare;
 Celui que ses regards ne peuuent pas toucher,
 Il a des duretez de souche & de rocher.

DISARQVE.

Voila bien des discours de la melancolie.

PIRAME.

Je croy que ta raison vaut moins que ma folie,
 Et que tu viens à tort me plaindre & m'accuser,
 D'vn erreur où les Dieux se voudroient abuser :
 Ne m'en parle iamais, ta résistance est vaine,
 Et si tu n'as iuré de t'acquérir ma haine,
 Si tu n'as resolu de rompre avec moy,
 Dedans ma passion ne me fais plus la Loy :
 Tu voudrois que i'aymasse à la façon commune;
 Et qu'un lasche dessein de faire ma fortune,
 M'amenast dans le but de tes intentions.

DISARQVE.

Je voudrois gouverner vn peu vos passions,
 Et vous sauuer l'esprit du danger & du blasme.

PIRAME.

Est-ce à toi ie te prie à gouverner mon ame ?
 Ce cœur fut-il par toi là-dedans enfermé,
 Laisse faire à nature, elle me l'a formé,
 C'est d'elle dont Thibé se void aussi formée,
 Pour enflâmer ce cœur, & pour en estre aimée,
 N'ayans tous deux qu'un but de peine & de plaisir;
 Semblables de l'humeur, de l'âge & du desir,
 Et si i'osois flatter encore mon visage,
 On nous pourroit tous deux cognoistre en vne image,
 C'est le premier appas dont mon cœur souspira,
 C'est le premier espoir dont Amour m'attira.
 Cher espoir dont mon ame heureusement se flatte,
 Car son œil fauorable à mes regards esclatte,

Me comble de faueur : bref ie suis asseuré,
 D'un amour mutuel, elle me l'a iuré,
 Mes levres dans ses mains en ont cueilly le gage;
 Et pour le confirmer d'un plus pressant langage,
 Ses pensées me l'ont dit, ses yeux en sont tesmoins,
 Car dans tous nos discours la voix parle le moins,
 Nous disons d'un trait d'œil à nos ames blessées,
 Bien plus qu'un liure entier n'exprime de pensées,
 Et de souspirs de feu d'elle à moy repassans,
 Mieux que nul confident s'expliquent à nos sens :
 Nous n'avons pas besoin que d'autres s'introduisent
 A traiter nos amours, les arbitres nous nuisent,
 Le meilleur confident ne sert iamais si bien,
 Que dans nostre interest il ne mesle le sien,
 Selon sa fantaisie il aduance ou recule,
 L'aueugle mouuement d'un pauvre esprit qui brusle,
 Pour moi ie ne sçauois souffrir vn gouverneur,
 L'ayme mieux reüssir avec moins de bon-heur,
 Les soins de la prudence ont trop d'inquietude,
 Mon ame n'a d'objet sinon ma seruitude,
 Où ie trouue mon bien, mieux qu'en ma liberté,
 Et que i'ayme sans doute autant que la clarté.

DISARQUE.

Puis que c'est vne peste à vos os attachée,
 Vne fiesche mortelle en vostre cœur sichée,
 C'est en vain que l'on prend le soin de vous guerir.

PYRAME.

Guerir, on ne le peut sans me faire mourir.

DISARQUE.

Au moins prenez bien garde en cét amour furtiue,
 Qu'un funeste succez à vos desseins n'arriue,
 Vous estes espiez, & de loin & de prés,
 Par des yeux vigilans qu'on y comimet exprés.

PYRAME.

Toute leur diligence est assez inutile,
 L'Ame des Amoureux n'est pas si peu subtile,
 Nous sçauons bien choisir & le temps & lieu,
 Où meline ne sçauroit nous descourir vn Dieu,
 Ne t'en mets point en peine, & seulement endure
 Si tu me veux aymer, que ma fureur me dure :
 Adieu, laisse-moy seul m'entretenir icy,
 Voila la nuit qui vient, le Ciel est obscurcy,

Ma Maistresse m'attend, afin de me complaire,
 L'autre soleil s'en va quand cettui-ci m'esclaire,
 Priuez de tous moyens de nous parler ailleurs,
 Et ne pouuant venir à des accez meilleurs,
 Vne petite fente en cette pierre ouuerte,
 Par nous deux seulement encore descouuerte,
 Nous fait secrettement aller & reuenir
 Les propos dont amour nous laisse entretenir ;
 Car c'est le lieu par où nos passions discrettes
 Donnent vn peu de iour à nos flâmes secrettes ;
 Icy cruels parens, malgré vos dures loix
 Nous faisons vn passage à nos timides voix,
 Ici, nos cœurs ouuerts malgré vos tyrannies,
 Se font entrebaïser nos volontez vnies ;
 Conseillers inhumains, peres sans amitié,
 Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
 Et qu'à nostre douleur le sein de ses entrailles,
 Pour receler nos feux s'entrouure les entrailles,
 Que l'air se prostituë à nos contentemens,
 L'air le plus rigoureux de tous les Elemens,
 Le pere des frimats, la source des orages,
 A plus d'humanité que vos brutaux courages :
 Mais i'entends quelque bruit, c'est elle sans faillir,
 Je sens tous mes esprits d'aïse me defaillir,
 Elle ne ment iamais, & feroit conscience,
 De charger son Amant de trop de patience :
 Je voy comme elle approche, & marche à pas comptez
 Soupçonneuse & lançant ses yeux de tous costez.

SCENE II.

THISBE', PIRAME.

ES-tu là mon soucy ?

PYRAME.

Qui vous a retenuë ?

Aujourd'huy pour le moins vous estes preuenue,
 Vous arriuez plus tard que vous ne fistes hier.

THISBE'.

Il est vray que i'ay tort, ie ne le puis niër :

P ij

Mais quand ie t'auray dit ce qui m'a deu contraindre;
 Je croy que tu seras obligé de me plaindre,
 Je te feray pitié, car ie ne pense pas
 Que le mal qu'on m'a fait soit moins que le trespas.

P I R A M E.

Comment ? vous a-t'on fait quelque iniure mon ame ?
 Quelqu'un en son absence a-t'il blasmé Pirame ?
 Vn Dieu ne le pourroit avec impunité.

T H I S B E'.

Cette offense n'estoit que l'importunité
 D'une vieille hydeuse & sorte creature,
 Qui m'a tout aujourd'huy mis l'ame à la torture,
 Qui ma fait tant de loix, m'a tant donné d'auis,
 Et tant reïteré d'inutiles deuis,
 Qu'on tariroit plustost l'humidité de l'onde,
 Que cette humeur bijare en caquets si feconde.

P I R A M E.

Dites-moy ie vous prie, encore en quoi tendoit
 Les discours où plus fort la vieille s'estendoit ?

T H I S B E'.

De rendre vne parfaite & pleine obeyssance
 A ceux à qui ie doy le bien de ma naissance,
 De ne me dispenser de prendre aucun plaisir,
 Que leur commandement ne me le vint choisir ;
 Sur tout de bien deffendre & l'esprit & l'oreille
 Des pointes dont amour vn ieune sang réueille :
 Que les ieunes esprits n'ont rien de dangereux,
 Au prix que d'escouter vn conseil amoureux :
 Que mesme au plus heureux cét appas est funeste,
 Que c'est vn precipice, vn poison, vne peste.

P I R A M E.

Elle vous a donc fait l'Amour bien odieux ?

T H I S B E'.

Elle me l'a dépeint comme il est dans ses yeux :

P I R A M E.

Estranges changemens où tombe la nature,
 Vn pauvre corps vsé qui n'est que pourriture,
 Vne vieille à qui l'aage a seché les humeurs,
 A qui les sens gastez ont peruertiy les mœurs,
 Vn sang gros & pesant, tousiours froid comme glace ;
 Si ce n'est qu'une fièvre eschauffe vn peu sa masse,
 Vn tronc de nerfs & d'os d'artifice mouuant,

Qu'on ne sçauroit nommer qu'un fantosme viuant,
 Persecutent tousiours d'une ialouse enuie,
 Le passe-temps heureux de nostre ieune vie ;
 Ces Vieillards dont l'esprit & le corps abbatu,
 Erigent l'impuissance en tiltre de vertu,
 eux-mesmes qui le cours de la Nature suiuent,
 Qui selon l'appetit de leur vieillesse viuent,
 Pretendent contre nous forcer l'ordre du temps,
 Et que nous soyons vieux en l'âge de vingt ans,
 Nos mœurs par leur exemple imprudemment censurét,
 Alleguant ce qu'ils font, & non pas ce qu'ils furent ;
 Au moins ma chere vie en ce sot entretien,
 Je croy que cét esprit n'a rien peusur le tien ?

T H I S B E'.

Ces discours m'ont passé plus loin qu'une nuée,

P I R A M E.

Ta bonne volonté n'est pas diminuée ?

T H I S B E'.

elle a creu dauantage, on n'a fait que ietter
 Du soulfre dans la flâme afin de l'irriter :
 Je suis d'un naturel à qui la resistance,
 R'enforce le desir, l'espoir & la constance,
 Je croy qu'on me verroit mourir autant de fois,
 Qu'on me force d'ouyr ces importunes voix,
 Sinon que mon Amour de plus en plus persiste,
 Et brusle dauantage alors qu'on lui resiste ;
 Et ie n'ay rien de cher comme vne occasion,
 De tout ce qui sçauroit nourrir ma passion,
 Puis qu'au diuin objet dont ie suis amoureuse,
 Le sort veut que ie sois parfaitement heureuse,
 Que tu merites bien l'inuiolable foy,
 Que iusques au tombeau ie garderay pour toi.

P I R A M E.

Et moi si le tombeau laissoit encor aux ames
 Quelque petit rayon de leurs deffunctes flâmes,
 Je n'aurois autre feu que toi dans les enfers,
 Et dedans leurs prisons ie n'aurois que tes fers :
 Mais parmy nos discours nous ne prenons pas garde,
 Que ce doux entretien dont Amour nous retarde,
 S'il n'est bien mesnagé nous manquera bien-tost,

T H I S B E'.

Helas ! ne pourrons-nous iamais dire qu'un mot,

Les oyseaux dans les bois ont toute la iournée,
A chanter la fureur qu'Amour leur a donnée:
Les eaux & les zephirs quand ils se font l'Amour,
Leur rire & leurs souspirs font durer nuit & iour.

PYRAME.

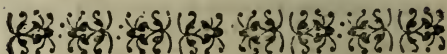
Il se faut retirer de craindre qu'il n'arriue
Que de ce peu de bien encor on ne nous priue.

THISBE.

Dans vne heure au plus tard ie reuiens donc ici.

PYRAME.

Et moi ie seray mort si ie n'y viens aussi.



ACTE III.

DEVXIS, SILLAR, PYRAME,
LE ROY, MESSENGER.

SCENE PREMIERE.

DEVXIS, SYLLAR, PYRAME.

Syllar ie suis troublé d'un funeste presage,
Un glaçon de frayeur m'estraint tout le courage,
Pensant à tel dessein ie me remets aux yeux,
Les iustes iugemens des hommes & des Dieux,

SYLLAR.

Quoy, tu manques de cœur?

DEVXIS.

Je sens de la contrainte;
En ce que j'entreprends, & non pas de la crainte.

SYLLAR.

Je cognois ton courage, & c'est la cause aussi
Qui fait que ie t'employe en cette affaire icy.

DEVXIS.

Il est beau de tenter vne mort legitime,
 Pour quelque grand exploit, & qui se fait sans crime,
 On appelle courage vn esprit genereux,
 Qui n'est point inhumain cōme il n'est point peureux,
 Qui meurt sur vne bresche, & dont les funeralles
 Se font chez l'ennemy sous vn bris de murailles,
 Le trespas est loüable ou ignominieux,
 Selon que le sujet est lasche ou glorieux :
 Mais pense à quelle fin nous auons pris l'espée,
 A quel exploit sera nostre main occupée;
 Quoy! sans estre offencez nous nous voulons vanger,
 Quand on n'a point de haine on n'en scauroit forger.

SYLLAR.

Nostre commission donne toute licence.

DEVXIS.

On ne peut sans remords se prendre à l'innocence,
 Il ne nous a rien fait, nous le voulons tuer.

SYLLAR.

La volonté du Roy se doit effectuer.

DEVXIS.

Si quelque excez leger contentoit sa colere,
 Je croy que iustement on luy pourroit complaire :
 Mais en vn fait semblable, en vne trahison,
 Chacun le peut dédire avec trop de raison.

SYLLAR.

en dédifiant son Roy, quel que iuste apparence
 Que puisse prendre vn peuple, il commet vne offence ;
 Comme les Dieux du Ciel, sur la terre les Rois,
 Establiſſent aussi des souveraines loix,
 Ils partagent égaux ce que le monde enferme,
 Les Dieux sōt Rois du Ciel, les Rois Dieux de la terre,
 Iupiter d'un clin d'œil fait les Astres mouuoir,
 Et nos Princes sur nous ont le mesme pouuoir,
 A la grandeur des Dieux leur grandeur se figure,
 Comme au vouloir des Dieux leur vouloir se mesure.

DEVXIS.

Il leur faut obeyr si leur commandement
 Imite ceux des Dieux qui font tout iustement.

SYLLAR.

Enquerir leur secret tient trop du temeraire,
 C'est aux Rois à le dire, & à nous à le faire,

P iijj

S'il a mal commandé, l'homicide commis
Tombera sur sa teste, & nous sera remis,
Le deuoir ignorant rend vne ame innocente.

DEVXIS.

Mais cognoissant le mal, il faut qu'elle y consente,
Vn deuoir ignorant : & quoy ne vois-tu pas
Qu'on brasse à l'innocent vn perfide trespas,
Que l'enfer vn pareil n'en scauroit faire naistre.

SYLLAR.

Sçaches qu'un seruiteur doit obeïr au Maistre,
Considerant de prés & l'honneur & le droit,
Tout le monde sans doute ici nous reprendroit :
Mais nous sommes forcez, le Prince le fait faire,
Il lui faut obeïr, c'est vn point nécessaire.

DEVXIS.

Et pourquoy nécessaire, il vaut mieux encourir
Sa disgrâce eternelle.

SYLLAR.

Il vaut donc mieux mourir.

DEVXIS.

T'aimerois mieux la mort qu'une honteuse vie,
De remords criminels incessamment suivie ;
Quand le chien des enfers avecque ses abois
Vient troubler les viuans, ils sont morts mille fois :
Mais mourant pour l'honneur, on court par les brisées
D'un bien-heureux repos dans les champs Elisées,
Les esprits despestrez des vicieux discords,
Qu'ils ont avec nos sens, ioyeux quittent nos corps.

SYLLAR.

Quelque si doux accueil que Mercure prepare,
Crois qu'un homme se trouble alors qu'il se separe,
Que les corps trespassez d'une pierre couverts,
Changent les os en poudre, & la charogne en vers,
Que les esprits errans par les riués funebres,
D'un Cocite incognu, ne sont plus que tenebres,
Qu'on soit bien dâs ce regne où Pluton tient sa Cour,
C'est vn conte, il n'est rien de si beau que le iour,
Le moindre chien viuât vaut mieux que cét cohorte,
De Tygres, de Lyons, ou de Pantheres mortes,
Bien que pauvre sujet ie prefere mon sort
A celui-là d'un Prince, où d'un Monarque mort :
Croi-moi, suy mon conseil, ne donnôs point nos testes,

Pour preseruer autrui ne soyons pas si bestes.

DEVXIS.

Mourrions-nous pour cela ?

SYLLAR.

Croys-tu viure vn moment ;

'Après t'estre mocqué de son commandement ?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la iustice plus haute,

En nous faisant mourir il descouure sa faute,

Nos testes ne sçauroient venir sur l'eschaffaut,

Sans y faire monter son criminel deffaut.

SYLLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,

Les Roys ont cent moyens pour nous oster la vie,

Nos iours sont dans leurs mains , ils les peuuent finir,

Ils peuuent le plus iuste innocemment punir,

Quelque tort que ce soit, quand vn Roy nous accuse,

Sa grande authorité ne manque point d'excuse ;

Contre le Prince aux droicts il ne se faut fier,

Le pretexte plus faux le peut iustifier,

Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes

Ne se doit reprocher de deux tels que nous sommes,

Plusieurs qui ne sont point ainsi religieux,

Et qu'un si grand secret rendroit trop glorieux,

Ces mouuemens du Roy ne craindront pas de suiure ;

Après cela crois-tu qu'il nous souffrit de viure ?

Nous ne sçaurions fuyr de son bras irrité

L'iniure d'un supplice à demi merité.

DEVXIS.

Il faut donc se bannir , & bien loin d'un empire,

A tous les gens de bien, le moins seur est le pire.

SILLAR.

Voyageant l'Vniuers de l'un à l'autre bout,

Nous ne sçaurions fuyr, les Rois courent par tout,

Ils ont de longues mains , qui par tout ce bas monde

Sans se mouuoir d'un lieu, touchent la terre & l'onde ;

DEVXIS.

Tu dis vray , ta raison me rend ores confus.

SILLAR.

Coupables vers le Roy de ce couïard refus,

C'est fait de nous aussi , faisant ce qu'il commande ;

Sans doute apres cela nostre fortune est grande,

P

Ses Royales faueurs nos esprits faouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEVXIS.

L'or, ce metal forcier, corrompt tout par ses charmes,
Deuant luy prosterné, l'honneur met bas les armes,
Il n'est si fort rempart de iustice ou de foy
qu'il ne brise, il ne craint ny pieté ny loy,
L'or peut tout, mesme alors que son appas s'adresse
A des hommes vaillans que la misere presse,
Comme moy mal-heureux, que l'horreur de la faim
Contraint à desirer ce detestable gain :
Monstre de pauvreté, ta dent est plus funeste,
Que le feu plus cuisant & la plus forte peste,
Le meurtrier que la peur bourrelle incessamment,
Au prix de tes forçats est puny doucement,
Dâs les plus grâds remords des faits les plus infames,
Sçauoir qu'on a du bien console fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout.

SYLLAR,

A la fin tout va bien, ie voy qu'il se resout.

DEVXIS.

Le sort en est ietté, mon ame est exposée,
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aisée.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le guetter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me semble.

SYLLAR.

Il me le semble aussi.

DEVXIS.

Donnons en mesme temps.

PYRAME.

On ne me peut surprendre :

Assassins, vous sçaurez si ie me sçay defendre,
Bien que seul contre deux ie vous feray sentir,
Qu'on ne se prend à moy qu'avec du repentir.

DEVXIS.

O Dieu ! ie suis blessé.

PYRAME.

Si ma main est meilleure,
Ce lasche & traistre sang tu vomiras sur l'heure;
Ton sort comme le sien pend au bout de ce fer.

SYLLAR.

Fuyons , ie crois que c'est vn fantosme d'Enfer.

DEVXIS.

O Dieux ! que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience,

PIRAME.

Conscience voleur , ie croy que le remords,
Ne te presse qu'entant que tu vas voir les morts,
Que tu sens la frayeur d'une peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle,

DEVXIS.

Ha ! si vous me laissez vn peu ma liberté
De vous parler , avant que perdre la clarté.

PIRAME.

Que me sçauois-tu dire ?

DEVXIS.

Vne chose sans doute

Qui vous pourroit seruir-

PIRAME.

Il faut que ie l'escoute :

Qu'est-ce ?

DEVXIS.

Ce qu'on pourroit à peine deuiner,
Le Roy nous a contrains de vous assassiner.

PIRAME.

O Ciel ! que m'as-tu dit : mais faut-il croire vn traistre ?

DEVXIS.

Ie vous dis ce qui est.

PIRAME.

Mais ce qui ne peut-estre :

Dieux ! tout mon sang se trouble, il est vray que le Roi
Ayme , à ce qu'on m'a dit , en mesme lieu que moi :
Helas ! ie suis perdu, mon mal est sans remede,
Côté mon Roi, quel Dieu puis-je trouuer qui m'aide ?

DEVXIS.

Voyez de vous conduire en cela sagement,
Maintenant ie trespasse avec allegement.

PIRAME.

L'Enfer te soit propice, & sa nuit mal-heureuse,
Pour vn si bon remords te soit moins rigoureuse ;
Au-reste faut fuir, c'est le meilleur conseil,
Sans faire plus ici, ni repos, ni sommeil,

P vj

Quand le courroux des Rois fait éclater leurs armes,
 C'est pis dix mille fois que torrens & que flâmes:
 Il faut s'oster delà, mais de necessité,
 Thisbé, vous m'en auez souuent sollicité;
 Vous m'avez dit cent fois que vous seriez heureuse
 De suivre loing d'icy ma fortune amoureuse,
 Que vous craigniez ce Prince, & que par son amour
 Quelque mal heur au nostre arriuerait vn iour,
 Il y faudra pouruoir, & si l'humeur hardie,
 De ce courage ardent ne s'est pas refroidie,
 Nous nous affranchirons de ses cruelles loix,
 Et nous n'aurons que nous, de parens, ni de Rois.

S C E N E I I.

LE ROY, MESSAGER, SILLAR.

A Cét affront le sang au visage me monte,
 Que ma cōdition souffre aujourd'huy de honte,
 Sçachant que de ma part tu lui voulois parler.

M E S S A G E R.

En vain cent fois le iour vous m'y feriez aller.

L E R O Y.

Que Thisbé n'a point fait semblant de te connoistre?

M E S S A G E R.

Sire, tout aussi-tost qu'elle m'a veu paroistre,
 Destournant ses regards, surprise à l'impourueu,
 Ainsi qu'elle auroit fait d'un serpent qu'elle eut veu,
 Elle s'est engagée en vne compagnie,
 A faire des discours d'une suite infinie,
 Jusqu'à tant qu'elle a peu se dérober de moy.

L E R O Y.

Traiter si rudement la passion d'un Roy!
 Faut-il que nous ayôs, fils des Dieux que nous sommes,
 Le sentiment semblable au vulgaire des hommes?
 Ingratte, si faut-il que ie te mette vn iour
 Dans le choix d'esprouuer ma haine ou mon amour;
 Tu sçauras que ie regne, & que la tyrannie
 Me peut bien accorder ce que l'Amour me nie,
 Ce beau fils dépesché, si ton cœur ne demord,
 Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort.

Mais voicy de retour mon fïdelle miniftre,
le lis deffus fon front quelque chofe finiftre,
Il craint de m'aborder, parle & leue les yeux.

S I L L A R.

L'affaire va tres-mal.

L E R O Y.

Je n'attendois pas mieux.

S I L L A R.

Mon compaignon eft mort, & moy couuert de playes,
Vous viens faire rapport de ces nouuelles vrayes ;
Nous auions à peu près l'ouurage executé,
Que le peuple en fureur deffus nous s'eft ietté,
et d'armes & de cris vne croiffante fuite
A peine m'a donné le loifir de la fuite.

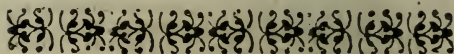
L E R O Y.

C'eft trop, ie voy qu'amour fe mocque de mes vœux,
Que le Ciel par deffein deffend ce que ie veux,
Je fuis au defefpoir, mon ame eft trop gehennée,
l'ay gardé dans le fein la mort toute vne année,
Mes mal-heurs vont fans fin l'un l'autre fe fuiuans,
La faifon de l'Hyuer n'a iamais tant de vents,
Iamais tant de frimats, ni de froid, ni de grefle,
Qu'il ne faffe en trois mois quelque beau iour pour elle,
Iamais vieillard caduc ne s'eft fi mal porté,
Qu'il n'ait eu dans l'année quelque heure de fanté ;
Eole quelquefois tient tous les vents en bride,
et fait voir aux Nochers le fond des eaux fans ride :
et l'Aftre le plus fier & plus malin des Cieux
Iamais de mon deftin n'a deftourné fes yeux ;
Ce traiftre me donna le fceptre & le courage,
Pour me donner les maux avecque plus d'outrage :
Mais ie me plains en vain, le Ciel n'a point de tort,
Tout homme de courage eft maiftre de fon fort,
Il range la fortune à fon obeyffance,
Son deuoir ne connoift de loy que fa puiffance ;
Mefme quand c'eft vn Roy qui n'a d'autre deuoir,
Que de iquyr des droïcts d'un fouuerain pouuoir ;
Non, non, mon iugement n'eft plus fur la balance,
Syllar, tous mes confeils vont à la violence,
Retente vne autre fois encor mon deffein,
Va dans fon liët lui mettre vn poignard dans le fein,
Dis que c'eft de ma part, fay toy donner main forte,

110 OEVVRES POETIQUES
Pour forcer la maison, dis que c'est moi, n'importe,
Controuue quelque crime afin de l'accuser,
En mon nom tu pourras tout dire & tout oser.

SYLLAR.

Que la fureur des Rois est vne chose estrange,
Il veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur fasse ioug, en ce cruel desir,
S'il se seruoit d'un autre il me feroit plaisir.



ACTE IV.

PIRAME, THISBE', LA MERE
DE THISBE', SA CONFIDENTE.

SCENE PREMIERE.

PYRAME, THISBE'.

TV vois en quel danger nostre fortune est mise;
Que mesme la clarté ne nous est pas permise,
Enfin ne veux-tu point forcer cette prison,
Icy l'impatience est iointe à la raison,
Le Tyran qui defia fait esclatter sa rage,
A fin de l'assouvir mettra tout en vsage,
Et possible deuant que le flambeau du iour
Nous fasse voir demain ses courriers de retour,
Nous sçaurons ce que peut vne fureur vnice,
Avec l'autorité d'une force impunie.

THISBE'.

Le conseil en est pris, sans attendre à demain,
Il faut resolument s'affranchir de sa main,
Je seray bien-heureuse ayant de la fortune,
Et disgrâce & faueur, avec tbi commune,
Lors que ie n'aurai point d'espions à flatter;
Que ie n'aurai parens ni mere à redouter,

Et qu'Amour ennuyé de se monstrier barbare,
 Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
 Que sans empeschemens nos yeux pourront passer
 Par tout où sont venus la voix & le penser,
 Lors d'un parfait plaisir entre les bras comblée,
 Mon ame du Tyran ne sera pas troublée,
 Lors ie n'auray personne à respecter que toi.

PIRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moi,
 Dessus mes volontez la tienne souveraine,
 Te donnera tousiours la qualité de Reine :
 Thisbé, ie iure ici la grace de tes yeux,
 Serment qui m'est plus cher que de iurer les Dieux,
 Que ton affection aujourd'huy me transporte,
 Je ne la croyois pas estre du tout si forte,
 Je doutois que l'on peût aymer si constamment,
 Et que tant d'amitié fust pour moi seulement,
 Que des obiects plus beaux.

THISBÉ.

N'acheue point Pirame;
 D'un si mauvais soupçon tu blefferois mon ame,
 Autre obiect que le rient, c'est me desobliger,
 Mon cœur, & quel plaisir prends-tu de m'affliger.

PIRAME.

Ne crois point que cela trouble ma fantaisie,
 Mais laisse vn peu d'amour à tant de ialousie,
 Non pas pour les mortels : car i'ose m'assurer
 Que tu n'aime que moi.

THISBÉ.

Tu le peux bien iurer.

PYRAME.

Mais ie me sens ialoux de tout ce qui te touche,
 De l'air qui si souuent entre & sort par ta bouche;
 Je croy qu'à ton sujet le Soleil fait le iour,
 Auecque des flambeaux, & d'enuie & d'amour,
 Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent,
 Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent :
 Si ie pouuois complaire à mon ialoux dessein,
 L'empescherois tes yeux de regarder ton sein ;
 Ton ombre suit ton corps de trop près ce me semble,
 Car nous deux seulement deuous aller ensemble,
 Bref, vn si rare objet m'est si doux & si cher,

III OEUVRES POETIQUES
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

THISBE'.

Hors de l'empeschement qui nous separe icy,
Tu sçauras que tes vœux sont mes desirs aussi,
Que ton mal est celuy dont ie me sens pressée ;
Mais la course du iour s'en va desia passée,
La Lune se confond avecque la clarté,
Il est temps de pouruoir à nostre liberté,
Il faut que nostre fuite à la nuit se hazarde,
Car avec trop de soin tout le iour on me garde.

PIRAME.

C'est tres-bien aduisé, quand d'un sommeil profond
La premiere douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau tout taciturne & sombre,
On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre :
Il se faut desrober chacun de sa maison,
Ou plustost se sauuer chacun de sa prison.

THISBE'.

Mais au sortir d'icy pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouuerons-nous plus seure.

PIRAME.

En attendant le iour, vn lieu propre & bien prés,
Il semble que l'Amour me le descouure exprés,
Le tombeau de Ninus.

THISBE'.

Il est vraiment bien proche.

PIRAME.

Là coule vn clair ruisseau tout au pied d'une roche,
Qui de ses viues eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie, & l'ame & les couleurs ;
Vn arbre tout auprès fertile en meures blanches,
Nous offre le couuert de ses espaisles branches :
Sçaurions-nous rencontrer vn lieu plus à souhait ?

THISBE'.

Il est le mieux du monde, allons, cela vaut fait.

SCENE II.

LA MERE, LA CONFIDENTE.

ENcore de frayeur tous mes cheueux se dressent,
 Ses farouches regards encore à moy s'adressent,
 Ha ! sommeil malheureux, en ce songe trompeur,
 Que tu m'as fait, ô Dieux ! que tu m'as fait de peur,
 De cette vision, l'image triste & noire,
 Avecque trop d'horreur s'attache à ma memoire,
 L'ay resué tout le iour dans l'apprehension
 De ma mauuaise nuit

LA CONFIDENTE.

Ce n'est qu'illusion.

LA MERE.

Combien en voyons-nous à qui la voix des songes,
 A dit des veritez.

LA CONFIDENTE.

Comme aussi des men songes.

LA MERE.

Cette frayeur me tient pourtant dans les esprits,
 Trop auant pour auoir son presage à mespris ;
 Iamais vne si triste & si passe figure,
 Ne se presente à nous sans vn mauuais augure,
 Vne pareille nuit ne me vient pas souuent.

LA CONFIDENTE.

A qui suit la raison le songe n'est que vent,
 Il est bon ou mauuais, feint, vray ou veritable,
 Selon l'erreur douteux de nostre esprit muable ;

LA MERE.

Si tu scauois comment ce songe est apparü,
 Comment cent fois la mort par mes os a courü,
 De quelque fermeté que ta raison se vante,
 Possible prendois-tu ta part de l'espouuante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous est fascheux de me le faire ouyr.

LA MERE.

Si cét ombre en parlant pouuoit s'esuanouyr,
 Et que sa forme errante encore dans ma couche,
 Peüt sortir de mon ame en sortant de ma bouche,

Tu me verrois tres-prompte à te faire sçauoir
Ce que mes yeux fermez m'ont clairement fait voir,

LA CONFIDENTE.

„ Deschargeant sa douleur dedans l'ame fidelle
„ De quelqu'un que l'on aime, on la sent moins cruelle,
Le plus foible secours que l'on nous puisse offrir,
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir,
S'il en faut soupirer qu'avec vous ie souspire.

LA MERE.

Ta curiosité me presse de le dire,
L'heure où nos corps chargez de grossieres vapeurs
Suscitent en nos sens des mouuemens trompeurs,
Estoit desia passée, & mon esprit tranquille
S'abreuuoit des paus que le sommeil distille,
Sur le point que la nuit est proche de finir,
Et le Char de l'Aurore est encore à venir.

LA CONFIDENTE.

Enuiron ce temps là, l'opinion vulgaire
Tient que les songes ont la vision plus claire.

LA MERE.

Plusieurs éuenemens me sont desia tesmoins
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preserve le Ciel que cettui-ci persiste,
A nous pronostiquer son aduanture triste.

LA MERE.

Sçache que iamais songe en son obscurité
N'a fait voir tant d'horreur, ni tant de verité.

LA CONFIDENTE.

Vrayement à vous ouïr i'en suis desia touchée.

LA MERE.

Le voici, Dieux! mon ame en est effarouchée;
J'ay veu tout au trauers du bandeau du sommeil,
Au milieu d'un desert l'Eclipse du Soleil,
C'est le premier objet de la funeste image,
Qui marque en mon dessein vn assuré dommage,
En cette nuit espaisse, où par tout l'Vniuers
Les objets demeuroient également couuerts,
J'ay senti sous mes pieds ouurir vn peu la terre,
Et de là sourdement bruire aussi le tonnerre;
Vn grand vol de corbeaux sur moi s'est assemblé,
La Lune est deualée, & le Ciel a tremblé,

L'air s'est couuert d'orages, & dans cette tempeste
 Quelques gouttes de sang m'ont tombée sur la teste,
 Vn Lyon d'œil ardent, & le crin herissé,
 Dessus son large col hideusement pressé,
 Rugissant sans me voir auprès de la caverne,
 A fait autour de moi deux ou trois fois vn cerne,
 Certains cris sous-terrains rompus par des sanglots,
 Comme vn mugissement de riuages & de flots,
 Au trauers le silence & l'horreur des tenebres,
 M'ont transpercé le cœur de leurs accens funebres.

LA CONFIDENTE.

O Dieux ! tant seulement à vous ouïr parler,
 Le sens que tout d'horreur mon cœur se va geler.

LA MERE.

De là tombant à coup dans les frayeurs plus viues,
 Il m'a semblé d'aller aux infernales riués,
 Où d'une nuit plus noire encore m'aveuglant,
 L'ay rencontré d'abord vn corps passe & sanglant,
 Qui me representoit d'un objet lamentable,
 De ma fille Thibbé le porteroit veritable ;
 Ce corps auoit le sein de trois grands coups ouuert,
 Qui teignoit le linceul dont il estoit couuert,
 Aussi-tost que ses yeux ont cogné mon visage,
 Quoi qu'ils ne fussent plus que d'ombre & de nuage,
 M'eslançoient des regards avec vn tel effort,
 Qu'ils me sembloient des traits que décochoit la mort,
 Puis m'aprochant me dit d'une voix aigre & forte,
 Que cherches-tu Tigresse, & bien me voila morte,
 Tu viens donc inhumaine en ces bords mal-heureux
 Pour encore espier nos esprits amoureux ?
 Et me prenant la main me tire hors de ma place,
 Pour me monstrer Pirame estendu sur la glace,
 Qui par le mesme endroit d'autant de coups blessé,
 Monstroît qu'un mesme esprit l'auoit aussi poussé ;
 Voy, dit-elle, barbare en ce piteux spectacle
 De quoi nous a serui ton enuieux obstacle,
 Qui te meut de venir troubler nostre amitié,
 Ici nostre destin abhorre ta pitié,
 L'enfer plus doux que toi laisse viure nos âmes ;
 Va ne reuiens iamaïs importuner nos ames ;
 Là son bras m'a poussée, alors tout en sursaut
 Je me suis éueillée, avec vn cry fort haut,

N'est-ce pas là dequoy me donner de l'ombrage ?

LA CONFIDENTE.

Mais bien dequoy troubler le plus hardy courage.

LA MERE

Vrayement ie me repens d'auoir tenté si fort
Vne si bonne fille, & cognois que i'ay tort,
Ie veux dorefnauant d'une bride moins forte,
Retenir les desirs où son âge l'a porte.

LA CONFIDENTE.

Madame, il est bien vray qu'un peu moins rudement
Vous la gouuerneriez bien plus commodement,
Comme elle est de bon sang, elle a l'humeur altiere,
La force en un bon cœur fait moins que la priere,
En cet âge à peu près, il me souuient qu'un iour
Mon pere me voulut destourner d'un amour
Qu'il iugeoit peu sortable, & moy bien à ma sorte,
Sa deffence rendit ma passion si forte,
Que dedans peu de iours il veid bien qu'il falloit,
A la fin s'accorder à ce qu'Amour vouloit ;
Ni le respect d'autrui, ni nostre ame elle-mesme
Ne se peut empescher de suiure ce qu'elle aime.

LA MERE.

Affure-toi d'auoir desormais le plaisir
De me voir indulgente à son ieune desir.

SCENE III.

THISBE' seule.

DEesse de la nuit, Lune mere de l'ombre,
Me voyant arriuer sous ce fueillage sombre,
Tiens-toi dans ton silence, & ne t'offence pas
De l'Amour effronté qui guide ici mes pas,
Ne me regarde point pour enuier mon aise,
C'est assez qu'icy bas Endimion te baise,
Et sans me quereller d'aucun ialoux soupçon,
Demeure toute seule avecque ton garçon,
Et croy qu'en ce dessein que mon Amour hazarde,
Ie n'ay d'intention pour rien qui te regarde,
Celuy qui maintenant me fait icy venir,
N'a que trop dans ses yeux dequoy m'entretenir ;

Et toi sacré ruisseau dont le plaisant riuage
Semble plus accostable en ce qu'il est sauvage,
Redouble à ma fureur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Syluains en puissent estre sours,
Et que la veine Echo de ton bruit assourdie,
Mes amoureux propos à ses bois ne redie :
Mais non, va doucement de peur de récueiller
Les Nymphes de tes eaux , laisse les sommeiller.
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'ame
Qu'elle ne s'embrasast en regardant Pirame :
Mais quoy ? ce paresseux est encor à venir,
Je ne sçay quel sujet le peut tant retenir,
Il a bien de l'amour , mais il n'est pas possible
Qu'il le ressente au point où ie me voy sensible :
Je ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forests,
A qui mesme Diane a commis ses secrets,
A ma faueur, Echo, commande à cette roche
De lui toucher vn mot d'vn amoureux reproche :
Mais n'oy-je pas de loin ce semble vn peu de bruit,
L'entreuoy la clarté comme d'vn œil qui luit :
Helas ! qu'ay-je apperceu , Dieux l'effroyable beste !
Vn Lyon affamé qui cherche ici sa queste,
Fuy, Thibé, les horreurs d'vn si mauuais destin ;
Dieux ! que Pirame au moins n'en soit pas le butin ;



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

P Y R A M E seul.

ENfin ie suis sorty, leur prudence importune,
N'a plus à gouuerner, ni moi ni ma fortune,
Mon ame ne suit plus que le flambeau d'Amour,
Dans mon auenglement ie trouue assez de iour :

Belle nuit qui me tends tes ombrageuses toiles;
Ha! vraiment le Soleil vaut moins que tes estoiles;
Douce & paisible nuit, tu me vaut désormais,
Mieux que le plus beau iour ne me valust iamais,
Je voy que tous mes sens se vont combler de ioye,
Sans qu'ici nul des Dieux, ni des mortels me voye:
Mais me voici desia proche de ce tombeau,
L'apperçoy le Meurier, j'entends le bruit de l'eau,
Voici le lieu qu'Amour destinoit à Diane,
Ici ne vint iamais rien que moy de prophane:
Solitude, silence, obscurité, sommeil,
N'auez-vous point ici veu luire mon Soleil?
Ombres, où cachez-vous les yeux de ma Maistresse?
L'impatient desir de le sçauoir me presse,
Tant de difficultez m'ont tenu prisonnier,
Que ie mourois de peur d'estre ici le dernier:
Mais à ce que ie voy, ie m'y rends à bonne heure,
Puis qu'encore en son liét mon Aurore demeure,
Attendant qu'elle arriue, ici bien à propos,
Le reste de la nuit m'offre son doux repos:
Mais pourrois-je dormir en mon inquietude,
Quelque sommeil qui regne en cette solitude;
Depuis que ie la sers, Amour m'a bien instruit,
A passer sans dormir les heures de la nuit,
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie
Cependant flatteront vn peu ma rêverie:
O fleurs, si vos esprits iamais se transformans,
Despoüillèrent les corps des malheureux Amans,
S'il en est parmi vous, qui se souuienne encore,
D'auoir souffert ailleurs qu'en l'empire de Flore:
Doux objets de pitié, ne soyez point jaloux
Si la faueur d'Amour m'a traité mieux que vous,
Et si du temps passé le souuenir vous touche,
Prestez-nous sans regret vostre amoureuse couche:
Mais desia la rosée a vos tapis mouillez,
Que dis-je? c'est du sang qui vous les a souillez:
D'où peut venir ce sang? la troupe sanguinaire,
Des Ours & des Lions vient ici d'ordinaire,
Vne frayeur me va dans l'ame repassant,
Je songe aux cris affreux d'un Hibou menaçant,
Qui m'a tousiours suivi, ces ombrages nocturnes
Augmentent ma terreur, & ces lieux taciturnes:

Dieux! qu'est-ce que ie voy, i'en suis trop esclairci,
 Sans doute vn grand Lion a passé par ici,
 I'en recognois la trace, & voy sur la poulliere
 Tout le sang que versoit sa gueule carnaassiere:
 O Ciel ! en quelle horreur enfin suis-ie tombé,
 Detestable i'arriue aux traces de Thibbé:
 Ces traces que ie voy son pied les a formees,
 Et celles du Lion pesle-mesle imprimées,
 Parmi cela du sang abondamment espars,
 Ha ! ie ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts.
 Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte,
 Iustes Dieux se peut-il que vous l'ayez soufferte ?
 Mais vous n'en sçauiez rien, vous estes de faux Dieux,
 C'est moy qui l'ay conduite en ces coupables lieux,
 Moy traistre qui sçauoit qu'auprés de cette source
 Les Ours & les Lyons font leur sanglante course,
 Que la commodité de ce frais abreuvoir,
 Et de ce lieu desert tousiours les y fait voir ;
 Infame criminel & desloyal Pirame,
 Qu'as-tu fait de Thibbé ? qu'as-tu fait de ton ame ?
 Comment, me suis-je ainsi de moi-mesme priué ?
 Elle m'a preueni, le iour est arriué,
 Voy-je pas que l'Aurore en sa pointe premiere
 Espanche au Ciel ouuert sa confuse lumiere ;
 Soleil voudrois-tu luire apres cét accident,
 Cherche pour te cacher vn plus noir occident,
 Toutefois monstre toi, tu le pourras sans honte,
 Il n'est plus de Soleil ça bas qui te surmonte,
 Thibbé n'est plus au monde, ô bel arbre, ô rocher,
 O fleurs en quel endroit me la faut-il chercher,
 Beau cristal innocent, dont le miroir exprime
 Sur ton front passissant l'image de mon crime,
 Toi qui dessus tes bords la voyois déchirer,
 N'en as-tu quelque membre au moins sçeu retirer ?
 Traistre, tu n'as serui qu'à rafraischir la gueule
 Du Lion lui laissant ma Thibbé toute seule:
 Mais pourquoi les cailloux veux-je ici quereller,
 C'est à mon imprudence à qui ie dois parler,
 C'est à mes cruautéz à qui ie dois la peine
 De la mort la moins iuste, & la plus inhumaine,
 C'est moi de qui les bras la deuoient secourir,
 Et qui ne l'ont pas fait, c'est moi qui dois mourir,

Sortez à ma faueur de vos demeures creutes,
 Pour deschirer ce corps, venez troupes affreuses,
 Mon iuste desespoir vous presse, il vous attend:
 Sans deffence vn butin ce pauure corps vous tend,
 Cruels, ne cherchez point que dans les Bergeries
 Quelque innocent agneau s'iminoie à vos furies,
 Destournez desormais le cours à vos larcins,
 Mangez les criminels, tuez les assassins,
 En toy Lyon, mon ame a fait ses funerailles,
 Qui digeres desia mon cœur dans tes entrailles;
 Reuiens, & me fait voir au moins mon ennemi,
 Encores tu ne m'as deuoré qu'à demi,
 Acheue ton repas, tu seras moins funeste,
 Si tu m'es plus cruel, acheue donc ce reste,
 Oste-moi le moyen de te iamais punir;
 Mais ma douleur te parle en vain de reuenir,
 Depuis que ce beau sang passe en ta nourriture,
 Tes sens ont despoüillé leur cruelle nature,
 Je croy que ton humeur change de qualité,
 Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité,
 Depuis que sa belle ame est icy respanduë,
 L'horreur de ses forests est à iamais perduë,
 Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
 Ne produiront ici que de petits Amours;
 Et ie croi que Venus verra bien-tost escloses,
 De ce sang amoureux mille moissons de roses,
 Mon sang dessus le sien par icy coulera,
 Mon ame avec la sienne ici se meslera:
 Qu'il me tarde desia que mon ombre n'arriue
 Reioindre son esprit sur la mortelle riue:
 Au moins si ie trouuois d'un chef-d'œuvre si beau,
 Quelque sainte relique à mettre en vn tombeau,
 Je ferois dans mon sein vne large ouuerture,
 Et sa chair dans la mienne auroit sa sepulture,
 Toy son viuant cercueil, reuiens me deuorer,
 Cruel Lion reuiens, ie te veux adorer:
 S'il faut que ma Deesse en ton sang se confonde,
 Je te tiens pour l'Autel le plus sacré du monde,
 O Dieux! si ie ne voy rien d'elle à mon trespas,
 Au moins ie baisera la trace de ses pas,
 Et ma lèvre en suiuant cette sanglante route,
 Cens fois rebaisera son beau sang goutte à goutte:

Ah!

Ah ! beau sang precieux qui tout froid & tout mort,
Faites dedans mon ame encore vn tel effort,
Vous avez donc quitté vos delicates veines,
Pour acheuer enfin vos tourmens , & mes peines,
Puis que le sort me dit que vous l'avez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous resolu :
Mais que trouuay-je icy ! cette sanglante toïle
A la pauvre-defuncte auoit seruy de voile ;
O trop cruels tesmoins de mon dernier mal-heur,
Tesmoin de mon forfait, sois-le de ma douleur ;
Mais quoy dedans l'objet d'vn sort si déplorable,
Sanglant & deschiré , tu m'es encor aimable,
Le faut-il adorer, il le faut , ie le veux,
Il a touché iadis l'or de ses blonds cheveux :
Ce voile à nos Amours prestant son chaste vsage,
Deffendoit au Soleil de baiser son visage,
Il fut en ma faueur soigneux de son beau teint,
Sois-tu d'oresnauant reueré comme Sainct,
Et qu'en faueur du sang qui peint nostre infortune,
La nuit te daigne mettre avec sa robe brune :
Mais ie croy que mon cœur se flatte en sa langueur,
Il est temps que ma vie acheue sa rigueur,
Au dessein de mourir dois-je chercher qui m'aide,
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede :
Terre si tu voulois t'ouurir dessous mes pas,
Tu me ferois plaisir, mais tu ne le fais pas,
Il semble que ton flanc dauantage se serre :
Dieux ! si vous me vouliez enuoyer le tonnerre,
Ie vous ferois tenu : mais ô propos honteux,
Mon trespas à m'oüir est encor douteux ,
Mon desespoir en moy trop tard se delibere,
Mais l'estourdissement, non la peur le differe,
Voicy dequoy venger les iniures du sort,
C'est icy mon tonnerre, & mon gouffre, & ma mort,,
En despit des parens , du Ciel & de la Nature,
Mon supplice fera la fin de ma torture,
Les hommes courageux meurent quand il leur plaist,
Aime ce cœur Thibé tout massacré qu'il est,
Encore vn coup Thibé par la derniere playe,
Regarde là dedans si ma douleur est vraye.

SCENE II.

THISBE' seule.

A Peine ay-je repris mon esprit & ma voix,¹
Cette peur m'a fait perdre vn voile que i'auois;
Et m'a fait demeurer assez long-temps cachée,
Possible mon Amant m'aura depuis cherchée,
Il doit estre arriué, s'il n'a perdu le soin
De me venir trouuer, car le iour n'est pas loin,
Je n'entends plus que l'eau que verse la fontaine;
Le silence profond me rend assez certaine
Que ie puis approcher la tombe, où cependant
Mon Pirame languist sans doute en m'attendant;
La beste qui cherchoit l'eau de cette vallée,
Ayant esteint sa soif, ores s'en est allée,
Autrement i'entendrois qu'elle feroit du bruit,
Et ses yeux brilleroient au trauers de la nuit.
O nuit ie me remets enfin sous ton ombrage,
Pour auoir tant d'amour, i'ay bien peu de courage;
Mais où mon œil s'abuse en vn objet trompeur,
Voicy dequoy rentrer en ma première peur,
Vne subite horreur me prend à l'impourueü,
Et si l'obscurité peut asseurer ma veüë,
Vn augure incertain mes soupçons ne dement,
Certains pas dans les miens meslez confusément,
Cette place par tout sanglante & si foulée,
Monstre qu'icy la beste a sa fureur saoulée :
Dieux! ie voy par la terre vn corps qui semble mort;
Mais pourquoy m'effrayer, c'est Pirame qui dort,
Pour diuertir l'ennuy de son attente oisive,
Il repose au doux bruit de cette source vive,
Ce sera maintenant à lui de m'accuser :
Mais ce lieu dur & froid mal propre à reposer,
Que desia la rosée a rendu tout humide,
M'oblige à l'esueiller, Dieux! que ie suis timide;
I'ay son contentement, & son repos si cher,
Que ma voix seulement a peur de le fascher,
Il dort si doucement qu'on ne sçauroit à peine
Discerner parmy l'air le bruit de son haleine :

Mais d'où viét qu'immobile & froid deffous ma main,
 Il semble mort. Pirame, ô Dieux ! i'appelle en vain,
 Il ne respire plus, ce beau corps est de glace,
 Helas ! ie voy la mort peinte deffus sa face;
 D'une eternelle nuit son bel œil est couuert,
 Ie voy d'un large coup son estomach ouuert,
 Hé ! ne meurs pas si tost, ouure vn peu la paupiere,
 Respire encore vn coup, ie mourray la premiere,
 Ne t'en va point sans moi, ne me fait point ce tort,
 Tu ne me responds rien, mon cœur tu n'es pas mort;
 Les Dieux ne meurent point, la nature est trop sage
 Pour laisser ruiner son plus aymable ouurage;
 Mais, ô foible discours, ô faux soulagement,
 La perte que ie fais m'oste le iugement :
 Pirame ne vit plus, hâ ce soupir l'emporte !
 Comment ? il ne vit plus, & ie ne suis pas morte ?
 Pirame, s'il te reste encore vn peu de iour,
 Si ton esprit me garde encore vn peu d'Amour,
 Et si le vieux Charon touché de ma misere,
 Retarde tant soit peu sa barque à ma priere,
 Attends-moy ie te prie & qu'un mesme trespas,
 Acheue nos destins, ie m'en vay de ce pas;
 Mais tu ne m'attends point, & si peu que ie viue,
 En ce dernier deuoir mon sort veut que ie suiue;
 Coulpable que ie suis de cette iniuste mort,
 Mal-heureux criminel de la fureur du sort,
 Quoy, ie respire encore, & regardant Pirame,
 Trespassé deuant moi, ie n'ay point perdu l'ame:
 Ie voy que ce Rocher s'est esclatté de dueil,
 Pour répandre des pleurs, pour m'ouurir vn cercueil;
 Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon iniure,
 Il en est sans repos, ses riuies sans verdure,
 Mesme au lieu de donner de la rozée aux fleurs,
 L'Aurore à ce matin n'a versé que des pleurs,
 Et cet arbre touché d'un desespoir visible,
 A bien trouué du sang dans son tronc insensible,
 Son fruit en a changé, la Lune en a blesmy,
 Et la terre a sué du sang qu'il a vommy :
 Bel arbre puis qu'au monde apres moy tu demeures,
 Pour mieux faire paroistre au Ciel tes rouges meures,
 Et luy monstrier le tort qu'il a fait à mes vœux,
 Fay comme moi de grace, arracher tes cheueux,

Ouvre-toy l'estomach , & fait couler à force,
Cette sanglante humeur par toute ton escorce :
Mais que me sert ton dueil , rameaux, prez verdissans;
Qu'à soulager mon mal vous estes impuissans,
Quand bien vous en mourriez , on voit la destinée
Ramener vostre vie, en r'amenant l'année,
Vne fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Vne fois tous les ans nous vous voyons fleurir:
Mais mon Pyrame est mort, sans espoir qu'il retourne
De ses pasles manoirs où son esprit sejourne,
Depuis que le Soleil nous void naistre & finir,
Le premier des deffuncts est encores à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient reuiure,
Je me suis resoluë aujourd'huy de le suiure,
J'ay trop d'impatience , & puis que le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin,
Avant que le plaisir que meritoient nos flâmes,
Dans leurs embrassemens ait peu mesler nos ames,
Nous les ioindrons là-bas, & par nos saints accords
Ne ferons qu'un esprit de l'ombre de deux corps,
Et puis qu'à mon sujet sa belle ame sommeille,
Mon esprit innocent luy rendra la pareille:
Toutesfois ie ne puis sans mourir doublement ,
Pyrame s'est tué d'un soupçon seulement,
Son amitié fidelle un peu trop violente,
D'autant qu'à ce deuoir il me voyoit trop lente;
Pour auoir soupçonné que ie ne l'aymois pas ,
Il ne s'est peu guerir de moins que du trespas :
Que donc ton bras sur moy dauantage demeure,
O mort ! & s'il se peut que plus que luy ie meure,
Que ie sente à la fois , poisons , flâmes & fers.
Sus qui me vient ouurir les portes des enfers:
Ha ! voicy le poignard qui du sang de son maistre,
S'est souillé laschement , il en rougit le traistre;
Exécrable bourreau , si tu te veux laver
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'acheuer,
Enfonce là-dedans , rend-toy plus rude, & pousse
Des feux avec ta lame : hélas ! elle est trop douce,
Je ne pouuois mourir d'un coup plus gracieux,
Ny pour un autre objet hayr celui des Cieux.

Fin de la seconde Partie.

LES
OEUVRES
DU SIEUR
THEOPHILE.

TROISIÈME PARTIE,
CONTENANT VN RECUEIL
de toutes les pieces par luy faites
pendant sa prison iusques
à sa mort.

OF A V A N S

THE G O U R N



REQUESTE DE THEOPHILE, A V R O Y.



V milieu de mes libertez,
Dans vn plein repos de ma vie,
Où mes plus molles voluptez
Sembloient auoir passé l'enuie,
D'un traict de foudre inopiné,
Que ietta le Ciel mutiné

Dessus le comble de ma ioye,
Mes desseins se virent trahis,
Et moi d'un mesme coup la proye
De tous ceux que i'auois hays.

Le visage des Courtisans
Se peignit en cette aduanture
Des couleurs dont les médisans
Voulurent peindre ma nature :
Du premier traict dont le mal-heur,
Separa mon destin du leur,
Mes amis changerent de face,
Ils furent tous muets & souds,
Et ie ne vis en ma disgrace
Rien que moy-mesme à mon secours.

Quelques foibles solicateurs,
Faisoient encor yn peu de mine

D'arrester mes persecuteurs
 Sur le panchant de ma ruine :
 Mais en vn peril si pressant,
 Leur secours fut si languissant,
 Et ma guerison si tardive,
 Que la raison me resolut,
 A voir si quelque estrange riuie
 M'offriroit vn port de salut.

Je fus long temps à desseigner
 Où i'irois habiter la terre,
 Et sur le point de m'essoigner,
 Mille peurs me faisoient la guerre:
 Car le Soleil qui chaque iour,
 Fait si viste vn si large tour,
 Ne visite point de contrée,
 Où ces chefs de dissentions
 Ne donnent aisément l'entrée
 A quelqu'un de leurs espions.

Après cinq ou six mois d'erreurs,
 Incertain en quel lieu du monde,
 Je pourrois asseoir les terreurs
 De ma misere vagabonde,
 Vne incroyable trahison
 Me fit rencontrer ma prison
 Où i'auois cherché mon azile,
 Mon protecteur fut mon sergent,
 O grand Dieu qu'il est difficile
 De courre avec de l'argent.

Le billet d'un Religieux,
 Respecté comme des Patentes,
 Fit esperer en tant de lieux
 Le porteur des Muses errantes,
 Qu'à la fin deux meschans Preuosts,
 Fort grands voleurs, & tres-deuots,
 Priant Dieu comme des Apostres,
 Mirent la main sur mon colet,
 Et tous disans leur Patenostres,
 Pillèrent iusqu'à mon valet.

A l'esclat du premier appas,
 Esbloüis vn peu de la proye,
 Ils doutoient si ie n'estois pas
 Vn faiseur de fausse monnoye:

Us m'interrogeoient sur le pris
Des quadruples qu'on m'auoit pris,
Qui n'estoient pas au coin de France;
Lors il me print vn tremblement,
De crainte que leur ignorance
Me iugeast Preuostablement.

Ils ne pouuoient s'imaginer,
Sans soupçon de beaucoup de crimes;
Qu'on trouuast tant à butiner
Sur vn simple faiseur de rimes,
Et quoy que l'or fut bon & beau,
Aussi bien au iour qu'au flambeau,
Ils croyent me voyant sans peine,
Quelque fonds qu'on me desrobât,
Que c'estoient des fueilles de chesne,
Auec la marque du Sabat.

Ils disoient entr'eux sourdement
Que ie parlois avec la Lune,
Et que le Diable asseurément
Estoit autheur de ma fortune:
Que pour faire seruice à Dieu,
Il falloit bien choisir vn lieu
Où l'objet de leur tyrannie
Me fit sans cesse discourir,
Du trespas plein d'ignominie;
Qui me deuoit faire perir.

Sans cordon, iaretieres, ny gands;
Au milieu de dix hallebardes,
Je flattois deux gueux arrogands,
Qu'on m'auoit ordonné pour gardes:
Et nonobstant chargé de fers,
On m'enfonce dans les enfers,
D'une profonde & noire caue,
Où l'on n'a qu'un pen d'air puant
Des vapeurs de la froide baue
D'un vieux meur humide & gluant.

Dedans ce commun lieu de pleurs,
Où ie me vis si miserable,
Les assassins & les voleurs,
Auoient vn trou plus fauorable:
Tout le monde disoit de moy,
Que ie n'auois ni foy ni Loy.

Qu'on ne cognoissoit point de vice,
Où mon ame ne s'addonnât,
Et quelque traitt que i'escriuisse,
C'estoit pis qu'un assassinât.

Qu'un saint homme de grand esprit,
Enfant du bien-heureux Ignace,
Disoit en chaise & par escrire,
Que i'estois mort par contumace,
Que ie ne m'estois absenté
Que de peur d'estre executé,
Aussi bien que mon effigie,
Que ie n'estois qu'un suborneur,
Et que i'enseignois la Magie,
Dedans les Cabarets d'honneur.

Qu'on auoit bandé les ressorts
De la noire & forte Machine,
Dont le souple & vaste corps
Estend ses bras iusqu'à la Chine;
Qu'en France & parmy l'estranger,
Ils auoient dequoy se vanger,
Et dequoy forger vne foudre,
Dont le coup me seroit fatal,
Et d'eust-il coüster plus de poudre
Qu'ils n'en perdirent à v'vital.

Que par le sentiment Chrestien,
D'une charité volontaire,
Infinité des gens de bien
Auoient entrepris mon affaire,
Qu'on estoit si fort irrité,
Qu'en despit de la verité,
Que I E S U S - C H R I S T a tant aymée,
Pour les interets du Clergé,
On me vouloit voir en fumée
Soudain que ie serois iugé.

Et le gaillard Pere Guérin,
Qui tous les iours fait dans la chaise,
Plus de leçons à Tabarin,
Qu'à tous les Clers d'un Diocese,
Ce vieux Bastelleur déguisé,
Comme s'il eust bien disposé
Et Ciel & Terre à ma ruine,
Prechoit qu'à peu de iour de-là.

La Iustice humaine & diuine
M'immoleroit à Layola.

On employe de par le Roy,
De la force & de l'artifice,
Comme si Lucifer pour moy
Eust entrepris sur la Iustice :
A Paris soudain que i'y fus,
l'entendois par des bruits confus
Que tout estoit prest pour me cuire:
et ie doutois avec raison,
Si ce peuple m'alloit conduire,
A la Greue ou dans la prison.

Icy donc comme en vn tombeau,
Troublé du peril où ie resue,
Sans compagnie & sans flambeau
Tousiours dans le discours de Greue,
A l'ombre d'un petit faux iour,
qui perce vn peu l'obscur tour,
Où les boureaux vont à la queste,
Grand Roy, l'honneur de l'Vniuers,
Ie vous presente la Requeste
De ce pauvre faiseur de Vers.

Ie demande premierement
Qu'on supprime ce grand volume,
Qui braue trop insolemment
La captiuité de ma plume,
Et que Monsieur le Cardinal
Après m'auoir fait tant de mal,
Pour l'amour de Dieu se retienne,
Il va contre la charité,
Et choque vne vertu Chrestienne
Quand il choque ma liberté.

Qu'on remonstre aux Religieux
A qui mon nom semble vn blaspheme,
Que leur zele est iniurieux
De vouloir m'oster le Baptesme,
Que les crimes qu'ils ont preschez
Incogneus aux plus desbauchez,
Sont controuuez pour me destruire,
Et sement vn subtil appas,
Par où l'ame se peut instruire,
Au vice qu'elle ne sçait pas.

Que si ma plume auoit commis
Tout le mal qu'il vous font entendre,
La fureur de mes ennemis
M'auroit desia reduit en cendre :
Que leurs escrits & leurs abois,
Qui desia depuis tant de mois,
Font la guerre à mon innocence,
M'auoient fait faire mon procez,
Si dans ma plus grande licence
Je n'auois esuité l'excez.

Que c'est vn procedé nouveau
Dont Ignace estoit incapable,
De fouiller l'air, la terre & l'eau
Pour rendre vn innocent coupable,
Qu'autrefois on a pardonné
Ce Carnauai desordonné,
De quelques-vns de nos Poëtes,
Qui se trouuerent conuaincus
D'auoir sacrifié des bestes
Deuant l'Idole de Baccus.

Qu'à mon exemple nos Rimeurs,
Ne prendront point ce priuilege,
Et que mes escrits & mes mœurs
Ont en horreur le sacrilege :
Que mon Confesseur soit tescmoin,
Si ie ne rends pas tout le soin
Qu'un bon Chrestien doit à l'Eglise,
Et qu'on ne voit en aucun lieu,
Qu'un vers de ma façon se lise,
Qui soit au deshonneur de Dieu.

Que l'honneur, la pitié, le droit
Sont violez en ma poursuite,
Et que certain Pere voudroit,
N'auoir point empesché ma fuite
Mais la honte d'auoir manqué
Ce qu'il a si fort attaqué,
Demande qu'on m'aneantisse,
De peur que me rendant au Roy,
Les marques de son iniustice,
Ne suruiuent avecque moy.

Iuste Roy protecteur des Loix,
Vous sur qui l'équité se fonde,

Qui seul emportez sur les Rois,
Ce tiltre le plus beau du monde,
Voyez avec combien de tort,
Vostre iustice sent l'effort,
Du tourment qui me desespere,
En France on n'a iamais souffert,
Cette procedure estrangere,
Qui vous offense & qui me perd:

Si i'estois du plus-vil mestier,
Qui s'exerce parmy les ruës,
Si i'estois fils de sauetier,
Ou de vendeuse de moruës,
On craindroit qu'un peuple irrité,
Pour punir la temerité,
De celuy qui me persecute,
Ne fist avec sedition,
Ce que sa fureur execute,
Et son aveugle esmotion.

Après ce iugement mortel,
Où l'on a veu ma renommée,
Et mon portraict sur leur Autel;
N'estre plus qu'un peu de fumée:
Falloit-il chercher de nouveau,
Les matieres de mon tombeau,
Falloit-il permettre à l'enuie,
D'employer ses iniustes soins
Pour faire icy languir ma vie,
En l'attente des faux tesmoins?

Mais quelques peuples si lointains,
Dont la nouvelle intelligence,
Puisse accompagner les desseins
De leur cruelle diligence,
Que des Lutins, des Loups-garoux
Obeyssant à leur courroux,
Viennent icy pour me confondre,
Dieu qui leur serrera la voix,
Pour mon salut fera respondre,
La sainte autorité des Loix.

Qui peut avoir assez de front,
Quels fols ont assez de licence,
Pour ne se taire avec effront
A l'abord de mon innocence,

Et quoy que la canaille ait dit,
 Pour l'argent ou pour le credit
 Dont on leur a ietté l'amorce,
 Dans les mouuemens de leurs yeux,
 On verra qu'ils parlent par force
 Deuant des luges & des Dieux.

O grand Maître de l'Vniuers,
 Puissant Autheur de la nature,
 Qui voyez dans ces cœurs peruers,
 L'appareil de leur imposture;
 Et vous sainte Mere de Dieu,
 A qui les noirs creux de ce lieu
 Sont aussi clairs que les estoilles,
 Voyez l'horreur où l'on m'a mis,
 Et me desueloppez des toilles
 Dont m'ont enceint mes ennemis.

S I R E , iettez vn peu vos yeux
 Sur le precipice où ie tombe,
 Sainct Image du Roy des Cieux,
 Rompez les maux où ie succombe :
 Si vous ne m'arrachez des mains
 De quelques morgueurs inhumains
 A qui mes maux donnent à viure,
 L'Hyuer me donnera secours,
 En me tuant il me deliure,
 De mille trespas tous les iours.

Qu'il plaise à vostre Majesté,
 De se remettre en la memoire
 Que par fois mes vers ont esté,
 Les Messagers de vostre gloire,
 Comme pour accomplir mes vœux;
 Encore aujourd'huy ie ne veux
 R'auoir ma liberté premiere
 Que pour la mettre en ce deuoir;
 Et ne demande la lumiere
 Que pour l'honneur de vous reuoir.

Dans ces lieux vouëz au malheur,
 Le Soleil contre sa nature
 A moins de iour & de chaleur
 Que l'on n'en fait à sa peinture;
 On n'y voit le Ciel que bien peu;
 On n'y voit ny terre, ny feu,

On meurt de l'air qu'on y respire,
Tous les objets y sont glacez,
Si bien que c'est icy l'Empire,
Où les viuans sont trespassez.

Comme Alcide força la mort,
Lors qu'il luy fit lascher Thesée,
Vous ferez avec moins d'effort
Chose plus grande & plus aisée,
Signez mon eslargissement,
Ainsi de trois doigts seulement
Vous abbattrez vingt-deux portes;
Et romprez les barres de fer
De trois grilles qui sont plus fortes
Que toutes celles de l'Enfer.

REMONSTRANCE DE Theophile à Monsieur de Verta- mont, Conseiller en la grand Chambre.

Desormais que le renouveau
Fond la glace, & desseiche l'eau,
Qui rendoit les prez inutiles,
Et qu'en l'objet de leurs plaisirs,
Les plates des plus grandes villes,
Sont des prisons à nos desirs.

Que l'oyseau de qui les glaçons
Auoient enfermé les chansons
Dans sa poitrine refroidie,
Trouue la clef de son grossier,
Et promeine sa melodie,
Sur le Myrthe & sur le Rosier.

Que l'Abeille, apres la rigueur,
Qui tient ses aisles en languer
Au fond de ses petites cruches,
S'en va continuer le miel,
Et quittant la prison des ruches,
N'a son vol borné que du Ciel.

Que les Zephirs s'espanchans
Parmy les entrailles des champs,
Laschent ce que le froid enferre,
Que l'Aurore avecque ses pleurs
Ouvre les cachots de la terre
Pour en faire sortir des fleurs.

Que le temps se rend si benin,
Mesme aux serpens pleins de venin;
Dont nostre sang est la pasture,
Qu'en faueur de cette saison,
Et par arrest de la Nature,
Il les fait sortir de prison.

L'an a fait plus de la moitié
Que tous les iours vostre pitié,
Me doit faire changer de place;
Ne me tenez plus en suspens,
Et me faites au moins la grace,
Que le Ciel fait à des serpens.

PLAINTE DE THEOPHILE à son Amy Tircis.

Tircis tu cognois bien dans le mal qui me presse
Qu'un peu d'ingratitude est iointe à ta paresse,
Tout contre mon brasier ie te voy sommeiller,
Et sa flâme & son bruit te deuroit esueiller.

Tu sçais bié qu'il est vray que mon procez s'acheue,
Qu'on va bien-tost brusler mon pourtraict à la Gréue,
Que desia mes amis ont trauaillé sans fruit,
A preuenir l'horreur de cét infame bruit.

Que le Roy me delaisse, & qu'en cette aduanture
Vne iuste douleur doit forcer ma nature:
Que le plus resolu ne peut sans soupirer,
Entendre les ennuis où tu me vois durer.

Sçache aussi que mon ame est presque toute vscée,
Que Cloton tient mes iours au bout de sa fusée,
Qu'il faut que mon espoir se rende à mes malheurs,
Et que mon iugement me conseille des pleurs.

Si mon mauuais Dessin a finy la durée,
De la sainte amitié que tu m'auois iurée,

Comme en suivant le cours du naturel humain,
Tu me vois trespucher sans me donner la main.

Pour le moins fay semblant d'auoir vn peu de peine,
Voyant le precipice où le destin me traîne,
Afin qu'un bruit fascheux ne vienne à me blasmer,
D'auoir si mal cogneu qui ie deuois aymer.

Damon qui nuit & iour pour esuiter ce blasme,
S'obstine à trauailler & du corps & de l'ame,
M'assure pour le moins, en son petit secours,
Que sa fidelité me durera tousiours.

Il ne tient pas à luy que l'iniuste licence
De mes persecuteurs ne cede à l'innocence;
Il fait tout ce qu'il peut pour escarter de moy,
Les perils qui me font examiner ta foy.

Sans eux ie n'aurois veu iamais ton ame ouuerte,
Tousiours ta lascheté m'auroit esté couuerte,
L'excez de mon malheur n'est cruel qu'en ce point,
Qui nie dit malgré-moy que tu ne m'aimes point.

Si le moindre rayon de la vertu t'esclaire,
Souuiens-toy qu'on t'a veu dans le soin de me plaire,
Et qu'auant la disgrâce où tu me vois soubmis,
Tu faisois vanité d'estre de mes amis.

Regarde que ton cœur se lasche & m'abandonne
Dés le premier essay que mon mal-heur te donne,
Et tu sçais que mon sort n'est auourd'huy battu,
Que par des trahisons qu'on fait à ma vertu.

Toy-mesmes qui me vois au fonds de ma pensée,
Qui sçais comme ma vie est cy-deuant passée,
Et que dans le secret d'un veritable Amour,
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le iour.

Tu sçais que d'aucun tort tó cœur ne me soupçonne,
Que ie n'ay ni trompé ny fait tort à personne,
Que depuis m'estre instruit à la Romaine Loy,
Mon ame dignement a senty de la Foy.

Et que l'vnique espoir de mon salut se fonde
En la Croix de celui qui rachepa le monde:
Mon cœur se porte là d'un mouuement tout droit,
Et croit assurément ce que l'Eglise croit.

Bien que des imposteurs dont l'auetugle croyance
S'oppose absolument aux libertez de France,
Fassent courir des bruits que mon sens libertin,
Confond l'Autheur du monde avecque le Destin,

Et leur impertinence a fait croire à des femmes,
 Que i'estois vn prescheur à suborner les ames :
 On dit plus de ma vie, on parle plus de moy,
 Que si i'auois traitté d'exterminer la Loy.

On fait voir en mon nom des odieuses rimes,
 Pour perdre vn innocent, & professer des crimes;
 Ils ont fait sous mes pas des lacs de toutes parts,
 Ont eu des espions à guetter mes regards.

Ont destourné de moy ceux dont les bons Genies
 Tenoient avec mes vœux leurs volontez vnies,
 Ils ont avec Satan contre moi pactisé,
 A force de mesdire ils m'ont débaptisé.

Sans autre fondement qu'une enuieuse rage,
 Contre des passe-temps où m'a porté mon âge,
 Vn plaisir naturel, où mes esprits enclins,
 Ne laissent point de place à des desirs malins.

Vn diuertissement qu'on doit permettre à l'homme,
 Et que sa Sainteté ne punit pas à Rome,
 Car la nécessité que la Police suit,
 Permettant ce peché ne fait pas peu de fruit.

Ce n'est pas vne tâche à son diuin Empire :
 Car tousiours de deux maux faut esuiter le pire,
 Encore ay-je vn deffaut contre qui leur aboy
 Esolatte hautement, c'est Tircis que ie boy.

Ils pensent que le via soit le feu qui m'inspire
 Cette facilité dont tu me vois escrire :
 Et qu'on ne me sçauroit ouyr parler Latin;
 Si ce n'est que ie sois à la Pomme de Pin.

Ils croyent que le vin m'ayant gasté l'haleine,
 M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silene;
 Ie croy que ma débauche en ses plus grands efforts,
 Ne m'empescha iamais ni l'esprit ni le corps.

Mes plus sobres repas meritent des censures,
 Par tout ma liberté ne sent que des morsures,
 Il est vray que mon sort est en cecy mauuais,
 C'est que beaucoup de gens sçauent ce que ie fais.

Quelques lieux si cachez, où mon peché se niche,
 Aussi-tost mon peché au carrefour s'affiche :
 Par tout où l'on me void, ie suis tousiours à nu,
 Tout le crime que i'ay, c'est d'estre trop cogneu.

Que malgré ma bonté cette gloire legere
 D'auoir vn peu de bruit, m'a causé de misere,

Que mon sort estoit doux, s'il eust coulé mes ans,
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisans.

Tenant mes iours cachez dans ce lieu solitaire,
Nul que moi ne m'eust fait, ni parler ni me taire;
A ma commodité j'aurois eu le sommeil,
A mon gré j'aurois pris & l'ombre & le Soleil.

Dans ces valons obscurs, où la mere Nature
A pourueu nos troupeaux d'éternelle pasture,
J'aurois eu le plaisir de boire à petits traits,
D'un vin elair, petillant, & delicat & frais.

Qu'un terroir assés maigre & tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches,
Là mes freres & moi pouuoient ioyeusement,
Sans Seigneur ni vassal viure assez doucement.

Là tous ces médifans, à qui ie suis en proye,
N'eussent point enuié ni censuré ma ioye,
J'aurois suiuy par tout l'objet de mes desirs,
J'aurois peu consacrer ma plume à mes plaisirs.

Là d'une passion, ni ferme ni legere,
J'aurois donné ma flâme aux yeux d'une bergere;
Dont le cœur innocent eust contenté mes vœux
D'un bracelet de chanvre, avecque ses cheveux.

J'aurois dans ce plaisir si bien flatté sa vie,
Que l'orgueil de Caliste en eust creué d'enuie;
J'aurois peint la douceur de nos embrasemens,
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens.

Et comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eust esté mille fois plus feconde:
L'aisle d'un papillon m'eust plusourny de vers,
Qu'aujourd'huy ne feroit le bruit de l'Vniuers.

Et s'il faut malgré moi que mon esprit se picque,
De l'orgueilleux dessein d'un poëme heroïque,
Il faut bien que ie cherche un plus libre séjour,
Que celui de Paris, ou celui de la Cour.

Si ma condition peut deuenir meilleure,
Que le Roy me permette vne retraitte seure,
Que ie puisse trouuer en France un petit coin,
Où mes persecuteurs me trouuent assez loin.

Dans le doux souuenir d'estre sorty de peine,
De quelles gayetez nourriray-je ma veine?
Lors tu seras honteux qu'en mon aduersité
Je t'aye tant de fois en vain sollicité.

D'auoir abandonné le train d'une fortune
 Qu'il te falloit auoir avecque moy commune,
 Recherche en tes desirs, ores si refroidis,
 Si tu m'es auourd'huy, ce que tu fus iadis.

Je t'eusse fait iadis passer les Pirenées,
 J'eusse attaché tes iours avecque mes années,
 Et conduit tes desseins au cours de mon Destin;
 Des bords de l'Occident, iusqu'au flot du matin.

Et ie n'ay rien commis mesine dans mon courage,
 Qui te puisse obliger à me tourner visage,
 Depuis ie n'ay rien fait, & i'en iure les Dieux,
 Que t'aymer, ô Tircis, tous les iours vn peu mieux;

Helas ! si mon mal-heur auoit vn peu de crime,
 Ma raison trouueroit ta froideur legitime,
 Je me consolerois, de ne trouuer de quoy,
 Je me peusse en mon mal, me venger que de moy.

Vn reste d'amitié fait qu'auourd'huy i'enrage,
 De sentir que celuy que ie cheris m'outrage :
 Tu vois bien que le sort, sans yeux ni iugement,
 Tourne tes volonteze avec son changement.

Depuis mon accident tu m'as trouué funeste :
 Tu crois que mon abord te doit donner la peste,
 Tu m'accuse par tout où tu me vois blasmer,
 Et me hays autant que tu me dois aimer.

Au moins assure-toy, quoy que le temps y face,
 Qu'un si perfide orgueil n'aura iamais de grace ;
 Je vois bien que mes maux acheueront leurs cours,
 Qu'un Soleil plus heureux acheuera mes iours.

Que ma bonne fortune escrasera l'enuie,
 Malgré les cruantez qui font gemir ma vie,
 Au bout du desespoir paroistra mon bon-heur,
 Toute cette infamie accroistra mon honneur.

Ce n'est plus aux enfans d'une commune race,
 Quelque si grand pouuoir, dont le corps me menace,
 Quelque trespas honteux, dont le cruel dessein
 S'agitte contre moy dans leur perfide sein.

Et comme malgré moy tu t'es rendu perfide,
 Comme malgré l'honneur tu t'es rendu timide ;
 Parmy tous mes traux, sçache que malgré toy
 Je garderay toujours mon courage & ma foy.

Et l'obstination de la malice noire,
 Avecque patience augmentera ma gloire,

LA PENITENCE DE Theophile.

A Vjourd'huy que les Courtifans,
Les Bourgeois & les Artisans
Et les peuples de la campagne
Pour noyer les soins du trespas,
Passent les excez d'Allemagne
En leurs voluptueux repas.

Que le ieu, la dance & l'amour,
Occupent la nuit & le iour
Des enfans de la douce vie,
Que le cœur le moins desbauché
Contente la plus molle enuie,
Que luy fournisse le peché.

Que les plus modestes desirs,
Ne respirent que les plaisirs,
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les pistolets,
Et cacher les Dieux de la guerre,
Dans les machines des Balets.

Mon ieu, ma dance & mon festin,
Se font avec saint Augustin,
Dont l'aymable & sainte lecture
Est icy mon contrepoison,
Et la miserable aduantage
Des longs ennuis de ma prison.

Celuy qui d'un pieux deuoir
Employa l'absolu pouuoir
A borner icy mon estude,
L'enuoya pour m'entretenir
Dans cette estroite solitude,
Dont il voulut me retenir.

Parmy le celeste entretien
D'un si beau liure, & si Chrestien
Je me melle à la voix des Anges,
Et transporté de cet honneur,
Mon esprit donne des loüanges
A qui m'a causé ce bon-heur.

Je voy dans ces diuins escrits
Que l'orgueil des plus grands esprits
Ne sert au sien que de Trophée,
Et que la sorte antiquité
Souspire & languit estouffée
Sous le ioug de la verité.

Tous ces demons du temps passé
Dont il a viuement tracé
Les larcins & les adulteres,
Sont moins que fantosmes de nuit,
Deuant les glorieux mysteres
Du grand Soleil qui nous reluit.

Tous ces grands Temples si vantez,
Dont tant de siecles enchantez
Ont suiuy les fameux Oracles,
N'ont plus de renom ni de lieu,
Et deormais tous les miracles
Se font en la Cité de Dieu.

O Grande lumiere de la foy,
Qui me donne si bien de quoy
Me consoler dans ces tenebres,
Mon desespoir le plus mordant,
Et mes soucis les plus funebres
Se calment en te regardant.

Je ne te puis lire si peu,
Qu'aussi-tost vn celeste feu
Ne me perce au profond de l'ame,
Et que mes sens faits plus Chrestiens,
Ne gardent beaucoup de la flâme
Qui me font esclatter les tiens.

Je maudis mes iours de sbauchez,
Et dans l'horreur de mes pechez,
Benissant mille fois l'ouurage
Qui m'en donne le repentir,
Je trouue encor en mon courage
Quelque espoir de me garantir.

Cét espoir prend à son secours
Le souuenir de tant de iours,
Dont la ieune & grande licence
Eust besoin de confessions,
Qui chercherent de l'innocence
Pour tes premieres actions.

Grand Sainct pardonne à ce captif,
 Qui d'un emprunt lasche & furtif
 Porte icy son diuin exemple,
 Pressé d'un accident mortel,
 L'entre tout sanglant dans le temple,
 Et me fers du droict de l'Autel.

Alors que mes yeux indiscrets
 Ont trop percé dans tes secrets,
 I E S V S m'a mis dans la pensée
 Qu'il se fist ouurir le costé,
 Et que sa veine fut percée,
 Pour lauer nostre iniquité.

Esprit heureux puis qu'aujourd'huy
 Tu contemples avecque luy
 Les felicitez eternelles,
 Et que tu me vois empesché
 Des affections criminelles
 De l'objet mortel du peché.

Iette vn peu l'œil sur ma prison;
 Et portant de ton Oraison
 La foiblesse de ma priere,
 Gagne pour moy son amitié,
 Et me rends la digne matiere
 Des mouuemens de sa pitié.

Ie confesse que iustement
 Vn si rude & si long tourment
 Voit tarder sa misericorde ;
 Mais ni ma plume ni ma voix
 N'ont iamais rien fait que n'accorde
 La douceur des humaines Loix.

Et puis que Dieu m'a tant aymé,
 Que d'auoir icy renfermé
 Les pauures Muses estonnées,
 Sous les aisles du Parlement,
 Les meschans perdront leurs iournées
 A me creuser le monument.

Augustin ouure icy tes yeux,
 Ie proteste deuant les Cieux,
 La main dans les fueillets du liure
 Où tu m'as attaché les sens,
 Qu'il faut pour m'empescher de viure,
 Faire mourir les innocens,

REQUESTE DE THEOPHILE à Nosseigneurs du Parlement.

Celuy qui briseroit les portes,
Du cachot noir des troupes mortes,
Voyant les maux que i'ay soufferts,
Diroit que ma prison est pire :
Icy les ames ont des fers,
Icy le plus constant souspire,
Dieux souffrez-vous que les enfers,
Soient au milieu de vostre empire ?
Et qu'une ame innocente en vn corps languissant,
Ne trouue point de crise aux douleurs qu'elle sent,
L'œil du monde qui par ses flâmes,
Nourrit autant de corps & d'ames,
Qu'en peut porter chascun eslement,
Ne sçauroit viure demie-heure
Où m'a logé le Parlement :
Il faut que ce bel astre meure,
Lors qu'il arriue seulement,
Au premier pas de ma demeure :
Chers Lieutenans des Dieux qui gouvernez mon sort,
Croyez-vous que ie viue où le Soleil est mort ?
Je sçay bien que mes insolences,
Ont si fort chargé les balances,
Quelles panchent à la rigueur,
Et que ma pauvre ame abatuë
D'une longue & iuste langueur,
Hors d'apparence s'esuertuë,
De sauuer vn peu de vigueur,
Dans le desespoir qui la tuë :
Mais vous estes des Dieux & n'avez point de mains
Pour la premiere faute où tombent les humains.
Si mon offence estoit vn crime,
La calamité qui m'opprime
Dans les horreurs de ma prison,
Ne pourroit sans effronterie
Vous demander sa guerison,
Mon insolente flatterie,

Feroit

Feroit lors vne trahison

A la pitié dont ie vous prie :

Et ce reste d'esperoir qui m'accompagne icy,
Se rendroit criminel de vous crier mercy.

Pressé d'un si honteux outrage ,

Ie cherche au fond de mon courage,

Mes secrets les moins paroissans,

Ie songe à toutes les delices,

Où se sont emportez mes sens,

Ie m'adresse à tous mes complices,

Mais ils se trouuent innocens,

Et s'irritent de mes supplices.

O Ciel ! ô bonnes mœurs , que puis-je auoir commis
Pour rendre à mon bon droit tant de Dieux ennemis,

Mais c'est en vain que ie me fie,

A la raison qui iustifie,

Ma pensée & mes actions,

Bien que mon bon droit soit palpable,

Ce sont peut-estre illusions,

Le Parlement n'est pas capable

Des legeres impressions,

Qui sont vn innocent coupable,

Quelque tort apparent qui me puisse assaillir,

Mes luges sont des Dieux, ils ne scauroient faillir,

N'ay-je point mérité la flâme,

De n'auoir sçeu ployer mon ame,

A louer vos diuins esprits ?

Il est temps que le Ciel s'irrite,

Et qu'il punisse le mespris,

D'un flatteur de Cour hypocrite,

Qui vous a volé tant d'escrits,

Qui sont deus à vostre merite;

Courtisans qui m'avez tant desrobé de iours,

Est-ce vous dont i'espere aujourd'huy du secours?

Race lasche & desnaturée,

Autrefois si mal figurée,

Par mes vers mal recompensez,

Si ma vengeance est assouuie,

Vous serez si bien effacez,

Que vous ne ferez plus d'enuie

Aux honnestes gens offencez

Des louanges de vostre vie :

Et que les vertueux douteront desormais,
 Quel vaut mieux d'un Marquis, ou d'un Clerc du Pa:
 Et s'il faut que mes funerailles, (lais,
 Se fassent entre les murailles,
 Dont mes regards sont limitez,
 Dans ces pierres moins insensibles;
 Que vos courages hebetez,
 L'escriray des vers si lisibles,
 Que vos honteuses laschetez,
 Y seront à iamais visibles:
 Et que les criminels de ce hydeux manoir,
 N'y verront point d'objet plus infame & plus noir;
 Mais si iamais le Ciel m'accorde,
 Qu'un rayon de misericorde,
 Passe au trauers de cette tour,
 Et qu'enfin mes Iuges ployables,
 Ou par iustice, ou par amour,
 M'ostent de ces lieux effroyables;
 Je vous feray paroistre au iour,
 Dans des portraits si veritables,
 Que vostre foible esclat se trouuera si faux;
 Que vos fils rougiront de vos sales défaux.
 Mes Iuges, mes Dieux Tutelaires,
 S'il est iuste que vos coleres,
 Me laissent desormais viuant,
 Si le traict de la calomnie
 Me perce encor assez auant,
 Si ma Muse est assez punie,
 Permettez que dorefnauant
 Elle soit sans ignominie,
 Afin que vostre honneur puisse trouuer des vers
 Dignes de les porter aux yeux de l'Vniuers.

TRES-HVMBLE REQVESTE
 de Theophile à Monseigneur
 le premier President.

PRiué de la clarté des Cieux,
 Sous l'enclos d'une vouëte sombre;

Où les limites de vos yeux,
Sont dans l'espace de mon ombre,
Deuoré d'un ardent desir,
Qui souspire apres le plaisir,
Et la liberté de ma vie,
Je m'irrite contre le sort,
Et ne veut plus mal à l'enuie
Que d'auoir differré ma mort.

Pleust au Ciel qu'il me fust permis,
Sans violer les droicts de l'ame,
De me rendre à mes ennemis,
Et moy-mesme allumer ma flâme,
Que bien-tost i'aurois euité
La honteuse captiuité
Dont la force du temps me lie,
Auioird'huy mes sens bien-heureux
Verroient ma peine enseuelie
Dans vn sepulchre genereux.

Mais ce grand Dieu qui fit nos Loix,
Lors qu'il regla nos destinées,
Ne laissa point à nostre choix
La mesure de nos années,
Quand nos astres ont fait leurs cours,
Et que la trame de nos iours
N'a plus aucun filet à suiure,
L'homme alors pour changer de lieu,
Et pour continuer de viure,
Ne doit mourir qu'avecque Dieu.

Aussi me puis-je bien vanter,
Que l'horreur d'une aduanture
Assez capable de tenter
La foiblesse de la nature,
Le Ciel amy des innocens
Fait voir à mes timides sens
Sa Diuinité si propice,
Qu'encore i'ay tousiours esté
Sur le bord de mon precipice
D'un visage assez arresté.

Il est vray qu'au poinct d'endurer
Les affronts de la calomnie,
Qu'on fait si longuement durer,
Ma constance se voit finie :

Dans ce sanglant resouvenir,
Celuy qui veut me retenir
Il a ses passions trop lentes,
Et n'a iamais esté battu
Des prosperitez insolentes
Qui s'attaquent à la vertu.

Mais, ô terreur de mes esprits!
Dans ce siecle infame où nous sommes,
Tout ce deshonneur n'est qu'un prix,
Pour passer le commun des hommes:
Combien de fauoris de Dieu
Dans vn plus miserable lieu
Ont senty de pires malices;
Et dans leurs innocentes mains,
Qui n'auoient que les Cieux complices,
Receu des fers plus inhumains.

D'ailleurs l'espine est sous la fleur,
Le iour sort d'une couche noire,
Et que sçay-je si mon malheur
N'est point la source de ma gloire?
Vn iour mes ennuis effacez,
Dans mon souuenir retracez,
Seront eux-mesmes leur salaire,
Toutes les choses ont leur tour,
Dieu veut souuent que la colere
Soit la marque de son amour.

Qui me pourra persuader
Que la Cour soit tousiours charmée,
D'où la peut encore aborder
Le venin de la renommée?
Si Verdun ouure vn peu ses yeux,
Quel esprit assez captieux
Pourra mordre à sa conscience?
De quel vent peut-on escumer
Dans ce grand gouffre de science
Pour n'y pas bien-tost abysser?

Grande lumiere de nos iours,
Dont les proiets sont des miracles,
Et de qui les communs discours
Ont plus de poids que les Oracles:
Sainte guide de tant de Dieux,
Qui sur les modelles des Cieux

Donne des regles à la terre,
Dieux sans excez, & sans deffaut,
Vous auez çà-bas vn tonnerre,
Cômme en a ce grand Dieu la-haut.

Le Ciel par de si beaux crayons
Marque le fil de vos harangues,
Qu'on y voit les mesmes rayons
Du grand thresor de tant de langues,
Qu'il versa par le saint Esprit
Aux Disciples de IESVS-CHRIST.
Paris est ialoux que Toulouse,
Ait eu deuant luy tant d'honneur,
L'Europe est aujourd'huy ialouse
Que la France ait tout ce bon-heur.

Quand ie pense profondement,
A vos vertus si recogneuës,
Mon espoir prend vn fondement
Qui l'esleue au dessus des nuës :
Ie laisse reposer mes soins,
Les alarmes des faux tesmoins,
Ne me donnent plus tant de crainte,
Et mon esprit tout transpotté,
Au milieu de tant de contraintes
Gousté à demy sa liberté.

C'est de vous sur tous que i'attends,
A voir retrancher la licence,
Qui fait habiter trop long-temps
La crainte avecque l'innocence,
Et quand tout l'enfer respandroit
Ses tenebres sur mon bon droit,
Ie sçay que vostre esprit esclatte
Dans la plus noire obscurité,
Et que tout l'appas qui vous flatte,
C'est la voix de la verité.

Mais, ô l'honneur du Parlement,
Tout ce que i'escry vous offence,
Puis qu'escire icy seulement,
C'est violer vostre defense:
Mon foible esprit s'est desbauché,
A l'objet d'un si doux peché,
Et croit sa faute legitime,
Car la vertu doit aduouër

Qu'elle mesme est pis que le crime,
Si c'est crime que vous louer,

PRIERE DE THEOPHILE aux Poëtes de ce temps.

Vous à qui des fraisches vallées,
Pour moy si durement gelées,
Ouurent leurs fontaines de vers :
Vous qui pouuez mettre en peinture,
Le grand objet de l'Vniuers,
Et tous les traits de la nature.

Beaux Esprits si chers à la gloire,
Et sans qui l'œil de la memoire,
Ne sçauroit rien trouuer de beau,
Escoutez la voix d'un Poëte,
Que les alarmes du tombeau,
Rendent à chasque fois muëtte.

Vous sçavez qu'une iniuste race,
Maintenant fait de ma disgrâce
Le iouët d'un zele trompeur,
Et que leurs perfides menées,
Dont les plus resolués ont peur,
Tiennent mes Muses enchainées,

S'il arriue que mon naufrage,
Soit la fin de ce grand orage
Dont ie vois mes iours menacez,
Je vous coniure, ô troupe sainte !
Par tout l'honneur des trespassez,
De vouloir acheuer ma plainte.

Gardez bien que la calomnie,
Ne laisse de l'ignominie,
Aux tourmens qu'elle m'a iurez,
Et que le brazier qu'elle allume,
Si mes os en sont deuorez,
Ne brusle pas aussi ma plume.

Contre tous ces esprits de verre,
Autrefois i'auois vn tonnerre,
Mais le temps flatte leur courroux,
Tout me quitte, la Muse est prise,

Et le bruit de tant de verroux
Me choque la voix & la brife.

Que si cette race ennemie,
Me laisse, apres tant d'infamie,
Dans les termes de me vanger,
N'attendez point que ie me vange,
Au lieu du soin de l'outrager,
J'auray soin de vostre louange.

Car s'il faut que mes forces lutent
Contre ceux qui me persecutent,
De quelle trace des humains
Ne sont leurs liguees emparées,
Il faudroit contre eux plus de mains
Que n'en auroient cent Briarées.

Ma pauvre ame toute abatuë
Dans ce long ennuy qui me tuë,
N'a plus de desirs violens,
Mon courage & mon assurance
Me font de vigoureux esclans
Du costé de mon esperance.

Icy pour desnoüer la chaisne,
Qui me tient tout prest à la gesne,
Mon esprit n'applique ses soins,
Et ne reserve sa puissance
Qu'à r'embarer les faux tesmoins,
Qui combattront mon innocence.

Des-ja depuis six mois ie songe
De quel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et quel si souple artifice
Leur esprit plus fort que le mien,
Me conuaincra de malefice.

On void assez que mes parties
Bien soigneusement aduerties
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,
Et mes luges sont discrets,
De ne point suiure leur furie.

Mais ainsi qu'à fouler leur haine,
Les luges ont des pieds de laine,
Je voy que ces esprits humains,
Laissent long-temps gronder l'enuie,

Sans mettre leurs pesantes mains
 Dessus mon innocente vie.

Et cependant ma patience,
 A qui leur bonne conscience
 Promet vn iour ma liberté,
 S'exerce à chercher vne rime
 Qui persuade à leur bonté
 Qu'on me pardonnera sans crime.

Ma Muse foible & sans haleine,
 Ourant sa malheureuse veine,
 A recours à vostre pitié:
 Ne mordez point sur son ouvrage,
 Car icy vostre inimitié
 Desmentiroit vostre courage.

Je ne fus iamais si superbe,
 Que d'oster aux vers de Malherbe,
 Le François qu'ils nous ont appris,
 Et sans malice & sans enuie,
 J'ay tousiours leu dans ses escrits
 L'immortalité de sa vie.

Pleust au Ciel que sa renommée,
 Fut aussi chèrement aymée,
 De mon Prince qu'elle est de moy,
 Son destin loin de la commune
 Seroit tousiours avec le Roy,
 Dedans le char de la fortune.

Vne autre veine violente,
 Tousiours chaude & tousiours sanglante
 Des combats de guerre & d'amour,
 A tant d'esclat sur les theatres,
 Qu'en despit des frescons de Cour
 Elle a fair mes sens idolatres.

Hardy, dont le plus grand volume
 N'a iamais sçeu tarir la plume,
 Pousse vn torrent de tant de vers,
 Qu'on diroit que l'eau d'Hypocrène,
 Ne tient tous ses vaisseaux ouuerts,
 Qu'alors qu'il y remplit sa veine.

Porcheres, avec tant de flâme,
 Pousse les mouuemens de l'ame,
 Vers la route des immortels,
 Qu'il laisse par tout des matieres,

Où ses vers trouuent des Autels,
Et les autres des cimetieres.

Encor n'ay-je point eu l'audace
De fouler leur premiere trace ,
Boisrobert en peut amener
Après ses pas , toute vne presse,
Qui mieux que moy peuuent donner
Des loüanges à sa Princesse.

Sainct Amant sçait polir la rime
Avec vne si douce lime,
Que son luth n'est pas plus mignard;
Ny Gombaut dans vne Elegie,
Ny l'epigramme de Menard,
Qui semble auoir de la magie.

Et vous mille ou plus que i'adore,
Que mon dessein veut ioindre encore
A ces Genies vigoureux,
De qui ie cache icy la gloire,
Pource que le sort malheureux
Les a fait cheoir à ma memoire.

Voyant mes Muses si estourdies
Des frayeurs & des maladies
Qui me prennent à tous momens,
Faites leur vn peu de careffe,
Et leur rendez les complimens
De celuy qui vous les adresse.

LETTRE DE THEOPHILE à son frere.

MOn frere mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouues aujourd'huy
Mon aduersité longue & dure:
Amy ferme, ardent, genereux,
Que mon sort le plus malheureux
Picque dauantage à le suiure,
Acheue de me secourir,
Il faudra qu'on me laisse viure
Après m'auoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon esperance morte,
Quand mes luges & mes amis
T'auront tous refusé la porte,
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma teste,
Entre mon salut & ma mort,
Il faut enfin que la tempeste
M'ouure le sepulchre, ou le port.

Mais l'heure, qui la peut sçauoir !
Nos malheurs ont certaines courses,
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites, ny les sources,
Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ny le iugement,
Dont nous a pourueus la Nature,
Quoy que l'on veuille presumer,
N'entend non plus nostre aduanture,
Que le secret flux de la mer.

Ie sçay bien que tous les viuans,
Eussent-ils iuré ma ruine,
N'aideront point mes poursuiuans,
Malgré la volonté diuine,
Tous leurs efforts sans son adueu,
Ne sçauroient m'oster vn cheueu,
Si le Ciel ne les autorise :
Ils nous menacent seulement,
Eux ny vous de leur entreprise,
Ne sçauons pas l'éuenement.

Cependant ie suis abbatu,
Mon courage se laisse mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laisse tous mes sens en desordre :
La raison avec ses discours,
Au lieu de me donner secours,
Est importune à ma foiblesse,
Et les pointes de la douleur,
Mesme alors que rien ne me blesse,
Me changent & voix & couleur.

Mon sens noircy d'un long effroy,
Ne se plaît qu'en ce qui l'attriste,

Et le seul desespoir chez moy,
 Ne trouue rien qui luy resiste:
 La nuit mon somme interrompu,
 Tiré d'un sang tout corrompu,
 Me met tant de frayeurs dans l'ame,
 Que ie n'ose bouger mes bras,
 De peur de trouuer de la flâme,
 Et des serpens parmy mes dras.

Au matin mon premier objet,
 C'est la colere insatiable,
 Et le long & cruel projet,
 Dont m'attaque le fils du diable:
 Et peut-estre ces noirs Lutins,
 Que la haine de mes Destins,
 A trouué si prompts à me nuire,
 Vaincus par des demons meilleurs,
 Perdent le soin de me destruire,
 Et soufflent leur tempeste ailleurs.

Peut-estre comme les voleurs
 Sont quelquefois lassez de crimes,
 Les ministres de mes malheurs
 Sont las de deschirer mes rimes,
 Quelque reste d'humanité,
 Voyant l'iniuste impunité:
 Dont on flatte la calomnie,
 Peut-estre leur bat dans le sein;
 Et s'oppose à leur felonnie
 Dans vn si barbare dessein.

Mais quand il faudroit que le Ciel
 Messast sa foudre à leur bruine,
 Et qu'ils auroient autant de fiel
 Qu'il leur en faut pour ma ruine;
 Attendant ce fatal succez,
 Pourquoy tant de sieureux accez
 Me feront-ils passer la face,
 Et si souuent hors de propos
 Avecque des sueurs de glaces,
 Me troubleront-ils le repos?

Quoy que l'implacable courroux
 D'une si puissante partie,
 Fasse gronder trente verroux
 Contre l'espoir de ma sortie,

Et que ton ardente amitié
 Par tous les soins de la pitié
 Que te peut fournir la Nature,
 Te rende en vain si diligent,
 Et ne donne qu'à l'aduanture
 Tes pas, tes cris, & ton argent.

L'espère toutesfois au Ciel,
 Il fit que ce troupeau farouche,
 Tout prest à deuorer Daniel,
 Ne trouua ny griffe ny bouche;
 C'est le mesme qui fit iadis
 Descendre vn air de Paradis,
 Dans l'air brulant de la fournaise,
 Où les Saints parmy les chaleurs,
 Ne sentirent non plus la braize,
 Que s'il eussent foulé des fleurs.

Mon Dieu, mon souuerain recours,
 Peut s'opposer à mes miseres,
 Car ses bras ne sont pas plus cours,
 Qu'ils estoient au temps de nos peres:
 Peut-estre si prest à mourir,
 Dieu ne me peut pas moins guerir;
 C'est des afflictions extrêmes
 Qu'il tire la prosperité,
 Comme les fortunes suprêmes
 Souuent le trouuent irrité.

Tel de qui l'orgueilleux destin,
 Braue la misere & l'enuie,
 N'a peut-estre plus qu'un matin,
 Ny de volupté ny de vie:
 La Fortune qui n'a point d'yeux,
 Deuant tous les flambeaux des Cieux,
 Nous peut porter dans vne fosse,
 Elle va haut, mais que sçait-on
 S'il fait plus seur dans son carrosse
 Que dans celuy de Phaëton.

Le plus braue de tous les Rois
 Dieffant vn appareil de guerre
 Qui deuoit imposer des loix
 A tous les peuples de la terre,
 Entre les bras de ses sujets,
 Affecté de tous les objets,

Comme de ses meilleures gardes,
Se vit frappé mortellement
D'un coup à qui cent halebardes
Prenoient garde inutilement.

En quelle place des mortels
Ne peut le vent creuer la terre,
En quel Palais & quels Autels,
Ne se peut glisser le tonnerre:
Quels vaisseaux & quels matelots
Sont tousiours asseurez des flots;
Quelquefois des villes entieres
Par vn horrible changement
Ont rencontré leurs Cimetiers,
En la place du fondement.

Le sort qui va tousiours de nuit
Enyuré d'orgueil & de ioye,
Quoy qu'il soit sagement conduit,
Garde mal-aisément sa voye:
Ah! que les souuerains decrets
Ont tousiours demeuré secrets
A la subtilité des hommes!
Dieu seul cognoist l'estat humain,
Il sçait ce qu'aujourd'huy nous sommes,
Et ce que nous serons demain.

Or selon l'ordinaire cours
Qu'il fait obseruer à Nature,
L'Astre qui preside à mes iours
S'en va changer mon aduantage,
Mes yeux sont espuisez de pleurs,
Mes esprits vsez de malheurs,
Viuent d'un sang gelé de craintes,
La nuit trouue enfin la clarté,
Et l'excez de tant de contraintes
Me presage ma liberté.

Quelque lác qui me soit tendu
Par de si subtils aduersaires,
Encore n'ay-je point perdu
L'esperance de voir Bouffères:
Encore vn coup le Dieu du iour,
Tout deuant moy fera sa Cour
Aux riués de nostre heritage,
Et ie verray ses cheveux blons

Du mesme or qui luit sur le Tage,
Dorer l'argent de nos sablons.

Je verray ces bois verdissans
Où nos Isles & l'herbe fraische
Seruent aux troupeaux mugisan,
Et de promenoir & de cresphe :
L'Aurore y trouue à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le iour,
Je verray l'eau qui les abreue,
Et i'orray plaindre les grauiers,
Et repartir l'Echo du fleue
Aux iniures des mariniers.

Le pescheur en ce morfondant
Passe la nuit dans ce riuage,
Qu'il croit estre plus abundant
Que les bords de la mer sauua^{ge},
Il vend si peu ce qu'il a pris,
Qu'un teston est souuent le prix
Dont il laisse vider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Deschire par fois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.

S'il plaist à la bonté des Cieux
Encore vne fois en ma vie,
Je paistray ma dent & mes yeux
Du rouge esclat de la Pauie,
Encore en ce brignon muscat
Dont le pourpre est plus delicat
Que le teint vni de Caliste,
Me fera d'un œil mesnager
Estudier dessus la piste
Qui me l'est venu rauager.

Je cueilleray ces Abricots,
Les fraises à couleur de flâmes,
Dont nos Bergers font des escors
Qui seroient icy bons aux Dames,
Et ces figues & ces melons,
Dont la bouche des Aquilons
N'a iamais sçeu baiser l'escorce,
Et ces iaunes muscats si chers,
Que iamais la gresle ne force
Dans l'asile de nos rochers,

Je verray sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouuertes,
Où le Ciel comme à ses Lauriers
Garde tousiours des feuilles vertes ;
Je verray ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserue dans la gelée
Son odorat & sa couleur.

Je reuerray fleurir nos prés,
Je leur verray couper les herbes,
Je verray quelque temps après
Le Paysan couché sur les gerbes,
Et comme ce climat diuin
Nous est tres-liberal de vin,
Après auoir remply la grange,
Je verray du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Escumeront dans le pressoir.

Là d'un esprit laborieux
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains, & des yeux
A tout le reuenu prend garde,
Il cognoist d'un exacte soin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sçait mieux que les vieux paysans
Ce que la montagne & la plaine
Nous peuuent donner tous les ans.

Nous cueillerons tous à moitié,
Comme nous auons fait encore,
Ignorans de l'inimitié
Dont vne race se deuore ;
Et freres & sœurs, & néueux,
De mesme soin , de mesmes vœux,
Flattant vne si douce terre,
Nous y trouuerons trop dequoy,
Y d'eust l'orage de la guerre,
Ramener le canon au Roy.

Si ie passois dans ce loisir
Encore autant que j'ay de vie,

Le tomble d'un si cher plaisir
Borneroit toute mon envie ;
Il faut qu'un iour ma liberté
Se lasche en cette volupté,
Je n'ay plus de regret au Louvre,
Ayant vescu dans ces douceurs,
Que la mesme terre me couvre
Qui couvre mes predecesseurs.

Ce sont les droits que mon pays,
A meritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis,
Si la mort m'arriuoit en France :
Non, non, quelque cruel complot,
Qui de la Garonne & du Lot ,
Veuille esloigner ma sepulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la Nature,
Ny resigner mon ame à Dieu.

L'esperance ne me confond point,
Mes maux ont trop de vehemence ,
Mes travaux sont au dernier point,
Il faut que mon repos commence :
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance,
Ils m'ont veu laschement soumis
Contrefaire vne repentance,
De ce que ie n'ay point commis.

Ah ! que les cris d'un innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouuent mal aisément l'accent
Dont ces ames de fer se percent :
Leur rage dure vn an sur moy,
Sans trouuer ny raison ny loy,
Qui l'appaise ou qui luy resiste,
Le plus iuste & le plus Chrestien,
Croit que sa charité m'assiste,
Si sa haine ne me fait rien.

L'énorme suite de malheurs !
Dois-je donc aux races meurtrieres,
Tant de fièvres & tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prieres,

Pour passer mes nuits sans sommeil,
Sans feu , sans air , & sans Soleil,
Et pour mordre icy les murailles,
N'ay-je encore souffert qu'en vain;
Me dois-je arracher les entrailles,
Pour saouler leur derniere faim?

Derechef , mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouues aujourd'huy
Mon aduersité longue & dure;
Rare frere , amy genereux,
Que mon sort le plus malheureux,
Picque davantage à le suiure,
Acheue de me secourir,
Il faudra qu'on me laisse viure
Après m'auoir fait tant mourir.

THEOPHILE, A CHIRON son amy , Medecin.

STANCES.

TOy qui fais vn breuuage d'eau;
Mille fois meilleur & plus beau:
Que celuy du beau Ganimede,
Et qui luy donnes tant d'appas,
Que sa liqueur est vn remede,
Contre l'atteinte du trespas.

Pense-tu que malgré l'ennuy,
Que me peut donner aujourd'huy,
L'horreur d'une prison si noire,
Je ne te garde encore vn lieu
Au mesme endroit de ma memoire;
Où se doit mettre vn dèmy-dieu.

Bouffy d'un air tout infecté
De tant d'ordures humecté,
Et du froid qui me fait la guerre,
Tout chagrin & tout abatu,
Mieux qu'en autre lieu de la terre,
Il me souuient de ta vertu.

Chiron au moins si ie pouuois,
 Te faire ouyr les tristes voix
 Dont t'inuoquent mes maladies,
 Tu me pourrois donner dequoy
 Forcer mes Muses estourdies,
 A parler dignement de toy.

De tant de vases precieux,
 Où l'art le plus exquis des Cieux
 A caché sa meilleure force :
 Si i'auois seulement gousté
 A leur moindre petite amorce,
 L'aurois trop d'aise & de santé.

Si deuant que de me coucher,
 Mes souspirs se pouuoient boucher
 D'un long traict de cét Hydromelle,
 Où tout chagrin s'esuanouyt,
 L'enfant dont auorta Semele,
 Ne me mettroit iamais au liét.

Au lieu des continus ennuis,
 Qui me font passer tant de nuicts
 Auec des visions horribles,
 Mes yeux verroient en sommeillant,
 Mille voluptez inuisibles
 Que la main cherche en s'esueillant.

Au lieu d'estre dans les enfers,
 De songer des feux & des fers,
 Qui me font le repos si triste,
 Je songerois d'estre à Paris
 Dans le cabinet où Caliste
 Eust le triomphe de Cloris.

A l'esclat de ses deux flambeaux,
 Les noires caues des tombeaux,
 D'où ie vois sortir les furies,
 Se peindroient de viues couleurs,
 Et seroient à mes resueries
 De beaux prez tapissiez de fleurs.

Ah ! que ie perds de ne pouuoir,
 Quelquefois t'ouyr & te voir,
 Dans mes noires melancolies,
 Qui ne me laissent presque rien
 De tant d'agreables folies
 Qu'on aymoît en mon entretien.

Que les Dieux sont mes ennemis
 De ce qu'ils ne m'ont pas permis
 De t'appeller en ma destresse;
 Docte Chiron, apres le Roy,
 Et les faueurs de ma Maistresse,
 Mon cœur n'a de regret qu'à toy.

REMERCIEMENT A CORIDON.

Filles du souverain des Dieux,
 Belles Princesses toutes nuës,
 Qui foulez ce mont glorieux,
 Dont la vertu touche les nuës;
 Cheres germaines du Soleil,
 Deuant qui la sœur du sommeil,
 Void toutes ses fureurs captiues,
 Descendez de ce double Mont,
 Et ne vous monstrez point rétiues,
 Quand le merite vous semond.

Derechef pour l'amour de moy,
 Sainctes Filles de la Memoire,
 Si vous auez congé du Roy
 D'interrompre vn peu son Histoire;
 Suiuez ce petit traict de feu,
 Dont vostre frere perce vn peu
 L'obscurité de ma demeure,
 Deesses il vous faut haster,
 Le Soleil n'a que demie-heure
 Tous les iours à me visiter.

Mais quel esclat dans ce manoir
 Chasse l'obscurité de l'ombre,
 D'où vient qu'en ce cachot si noir
 On ne trouue plus rien de sombre?
 Inuisibles Diuinitez
 Qui par mes importuneitez
 Estes si promptement venuës,
 Dieux! que ie me diray content
 De vous auoir entretenuës
 Malgré ceux qui m'en yeulent tant.

Dites-moy (car c'est le sujet
 Pour qui ma passion vous presse)
 Quel doit estre aujourd'huy l'objet
 De vostre immortelle caresse?
 Faites que vos diuins regards
 Le cherchent en toutes les parts
 Où mes amitez sont allées :
 Ha! qu'il paroist visiblement,
 Muses vous estes appellées.
 Pour Coridon tant seulement.

Est-ce vous le seul des viuans,
 Qui n'avez point perdu courage
 Pour la fureur de tant de vents
 Qui conspirent à mon naufrage?
 Vous seul capable d'amitié,
 Qu'une si longue inimitié
 Contre-moy si fort obstinée,
 N'a iamais encor abatu,
 Et qui suiuez ma destinée,
 Iusqu'aux abois de ma vertu.

Et tant de lasches Courtisans
 Dont i'ay si bien flatté la vie,
 Contre-moy sont les partisans,
 Ou les esclaves de l'enuie :
 Aujourd'huy ces esprits abjets
 Ployent à tous les faux objets
 Que leur offre la calomnie,
 Et n'osent d'un mot seulement
 S'opposer à la tyrannie
 Qui me creuse le monument.

Ce ne sont que mignards de liât,
 Ce sont des courages de terre,
 Que la moindre vague amolit,
 Et qui n'ont qu'un esclat de verre:
 Ce n'est que mollesse & que fard,
 Leur sens, leur voix & leur regard.
 Ont tousiours diuerse visée,
 Et pour le mal & pour le bien,
 Ils ont une ame diuisée
 Qui ne peut s'asseurer de rien.

Ces cœurs où l'ennemy de Dieu,
 A logé tant de perfidie,

Qu'on n'y sçauroit trouuer de lieu
Pour vne affection hardie,
Ils n'ont iamais d'amy si cher
Que sa mort les puisse empescher
De quelque visite ordinaire,
Où depuis le matin au soir
Bien souuent ils n'ont rien à faire,
Que se regarder & s'asseoir.

Mais que peut-on contre le sort,
Laissons là les vilaines ames,
Leur lascheté n'a point de tort,
Ils nasquirent pour estre infames,
La fortune aux yeux aueuglez,
Aux mouuemens tous desreglez,
Les a conçeus à l'aduanture,
Et sous vn Astre transporté
Qui cheminoit contre nature,
Quand il leur versa sa clarté.

Vous estes né tout au rebours
De leurs influences malignes,
L'Astre dont vous suiuez le cours
Suit les routes les plus diuines:
Il est vray que vous meritez
Au delà des prosperitez
Dont il vous a laissé l'usage;
Si le destin donnoit vn rang,
Selon l'esprit & le courage,
Vous seriez né Prince du sang.

O Ciel ! que me faut-il choisir,
Pour louer mon Dieu Tutelaire,
Que feray-je en l'ardent desir
Que mon esprit a de vous plaire!
Je diray par tout mon bon-heur,
Je paindray si bien vostre honneur,
Que la mer qui voit les deux Poles,
Dont se mesure l'Vniuers,
Gardera sur ses ondes moles
Le caractere de mes vers,

LA MAISON DE SILVIE.

O D E I.

Pour laisser avant que mûrir
Les traits vivans d'une peinture,
Qui ne puisse jamais perir,
Qu'en la perte de la Nature,
Je passe des crayons dorez,
Sur les lieux les plus reuez,
Où la vertu se refugie,
Et dont le port me fut ouvert
Pour mettre ma teste à couvert
Quand on brusla mon effigie.
• Tout le monde dit qu'Apolon
Favorise qui le reclame,
Et qu'avec l'eau de son valon,
Le sçavoir peut couler dans l'ame,
Mais i'estouffe ce vieil abus,
Et bannis desormais Phœbus,
De la bouche de nos Poëtes,
Tous ses Temples sont desmolis,
Et ses demons enseuelis
Dans des sepultures muëtes.

Satan ne nous fait plus broncher,
Dans de si dangereuse toiles,
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les estoilles,
Nulle Diuinité que luy
Ne me peut donner aujourd'huy
Cette flâme ou cette fumée,
Dont nos entendemens'espris,
S'efforcent à gagner le prix
Qui merite la renommée.

Après luy ie m'en vay louer
Vne Image de Dieu si belle,
Que le Ciel me doit aduouër
Du travail que i'ay fait pour elle ;
Car apres les sacrez Autels,
Qui deuant leurs feux immortels,

Font aussi prosterner les Anges,
 Nous pouuons sans impieté,
 Flatter vne chaste beauté,
 Du doux encens de nos loüanges:

Ainsi sous de modestes vœux,
 Mes vers permettent à Syluie,
 Ce bruit charmeur que les néueux,
 Nomment vne seconde vie:
 Que si mes escrits mesprisez
 Ne peuuent voir authorisez
 Les tesmoignages de sa gloire,
 Ces eaux, ces rochers & ces bois,
 Prendront des ames & des voix,
 Pour en conseruer la memoire.

Si quelques arbres renommez,
 D'une adoration profane,
 Ont esté iadis animez
 Des sombres regards de Diane:
 Si les ruisseaux en murmurant,
 Alloient autre fois discourant,
 Au gré d'un Faune & d'une Fée,
 Et si la masse d'un rocher,
 Se laissoit quelquefois toucher
 Au chansons que disoit Orphée.

Quelle dreté peut auoir
 L'objet que ma Princeſſe touche,
 Qu'elle ne puisse le pouruoir
 Tout aussi-tost d'ame & de bouche:
 Dans des bastimens orgueilleux,
 Dans des pourmenoirs merueilleux,
 Quelle solidité de marbres,
 Ne pourront penetrer ses yeux,
 Quelles fontaines & quels arbres
 Ne les estimeront des Dieux.

Les plus durs chesnes entr'ouuers,
 Bien plustost de gré que de force,
 Péindront pour elle de mes vers
 En leurs feuilles & leur escorce,
 Et quand ils les auront grauez
 Sur leurs fronts les plus releuez,
 Je ſçay que les plus fiers orages,
 Ne leur oseront pas toucher,

Et pourront plustost arracher
Leurs racines & leurs ombrages.

Je sçay que les miroirs flotans,
Où l'objet change tant de place,
Pour elle deuenus constans
Auront vne fidelle glace,
Et sous vn ornement si beau,
La surface mesme de l'eau,
Nonobstant sa delicatefle,
Gardera seurement encrez
Et mes caracteres sacrez,
Et les attraits de la Princesse.

Mais sa gloire n'a pas besoin,
Que mon seul ouurage en responde;
Le Ciel a desia pris le soin
De la peindre par tout le monde,
Ses yeux sont peints dans le Soleil,
L'Aurore dans son teint vermeil
Void ses autres beautez tracées,
Et rien n'esteindra ses vertus,
Que les Cieux ne soient abatus
Et les estoilles effacées.

O D E II.

VN soir que les flots mariniens,
Apprestoient leur molle litiere,
Aux quatre rouges limoniers,
Qui sont au ioug de la lumiere,
Je panchois mes yeux sur le bord,
D'un liêt où la Nayade dort,
Et regardant pescher Syluie,
Je voyois battre les poissons
A qui plustost perdrait la vie,
En l'honneur de ses ameçons.

D'une main deffendant le bruit,
Et de l'autre jettant la ligne,
Elle fait qu'abordant la nuit,
Le iour plus bellement decline,
Le Soleil craignoit d'esclairer,
Et craignoit de se retirer,

Les estoilles n'osoient paroistre,
 Les flots n'osoient s'entrepoussier,
 Le Zephire n'osoit passer,
 L'herbe se retenoit de croistre.

Ses yeux iettoient vn feu dans l'eau,
 Ce feu choque l'eau sans la craindre,
 Et l'eau trouue ce feu si beau,
 Qu'elle ne l'oseroit esteindre:
 Ces élemens si furieux,
 Pour le respect de ses beaux yeux,
 Interrompirent leur querelle,
 Et de crainte de la fascher,
 Se virent contrains de cacher
 Leur inimitié naturelle.

Les Tritons en la regardant
 Au trauers leurs vitres liquides,
 D'abord à cet objet ardent
 Sentant qu'ils ne sont plus humides,
 Et d'un estonnement soudain,
 Chacun d'eux dans vn corps de dain
 Cache sa forme dépouillée,
 S'estonne de se voir cornu,
 Et comment le poil est venu
 Dessus son escaille mouillée.

Souspirant du cruel affront
 Qui de Dieux les a faits des bestes,
 Et sous les cornes de leur front
 A courbé leurs honteuses testes,
 Ils ont abandonné les eaux,
 Et dans la riue où les rameaux
 Leur ont fait vn logis si sombre,
 Promenant leurs yeux esbahis,
 N'osent plus fier que leur ombre
 A l'estang qui les a trahis.

On dit que la sœur du Soleil
 Eut ce pouuoir sur la Nature,
 Lors que d'un changement pareil
 Asteon quitta sa figure,
 Ce que fit sa diuine main,
 Pour punir dans vn corps humain
 Sa curiosité profane,
 S'est fait icy contre les Dieux,

Qui n'auoient approché leurs yeux
Que des yeux de nostre Diane,

Ces dains que la honte & la peur,
Chasse des murs & des allées,
Maudissent le destin trompeur
Des froideurs qu'il leur a vollées;
Leur cœur priué d'humidité,
Ne peut qu'avec timidité
Voir le Ciel ny fouler la terre,
Où Syluie en ses pourmenoirs,
Lette l'esclat de ses yeux noirs,
Qui leur font encore la guerre.

Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire,
Leur Destin n'est que trop contant,
De voir le iour sous son Empire :
La Princeesse qui les charma,
Alors qu'elle les transforma,
Les fit estre blancs comme neige;
Et pour consoler leur douleur,
Ils receurent le priuilege
De porter tousiours sa couleur.

Lors qu'à petits folquons liez,
La neige fraîchement venuë
Sur des grands tapis desliez
Espanche l'amas de la nuë,
Lors que sur le chemin des Cieux
Ses grains ferrez & gracieux
N'ont trouué ny vent ny tonnerre;
Et que sur les premiers coupeaux,
Loin des hommes & des troupeaux
Ils ont peint le bois & la terre.

Quelque vigueur que nous ayons
Contre les esclats qu'elle darde,
Ils nous blessent, & leurs rayons
Eblouissent qui les regarde,
Tel dedans ce parc ombrageux
Esclatte le troupeau neigeux,
Et dans ces vestemens modestes,
Où le front de Syluie est peint,
Fait briller l'esclat de son teint
A l'enuy des neiges celestes.

En la saison que le Soleil,
 Vaincu du froid & de l'orage,
 Laisse tant d'heures au sommeil
 Et si peu de temps à l'ouvrage :
 La neige voyant que ses dains
 La foulent avec des dédains
 S'irrite de leurs bonds superbes;
 Et pour affamer ce troupeau,
 Par despir sous vn froid manteau
 Cache & transite toutes les herbes.

Mais le Parc pour ses nourrissons
 Tient assez de creiches couuertes,
 Que la neige ny les glaçons,
 Ne trouueront iamais ouuertes,
 Là le plus rigoureux Hyuer,
 Ne les sçauroit iamais priuer,
 Ny de loge, ny de pasture,
 Ils y trouuent tousiours du vert,
 Qu'un peu de foin met à couuert,
 Des outrages de la nature.

Là les fezans & les perdrix
 Y fournissent leurs compagnies,
 Mieux que les halles de Paris
 Ne les sçauroient auoir fournies,
 Avec elles voit-on manger,
 Ce que l'air le plus estrange,
 Nous peut fair venir de rare,
 Des oyseaux venus de si loin,
 Qu'on y voit imiter le foin,
 D'un grand Roy qui n'est pas auare.

Les animaux les moins priuez,
 Aussi bien que les moins sauuages,
 Sont esgalemment captiuez,
 Dans ces bois & dans ces riuages,
 Le maistre d'un lieu si plaisant,
 De l'Hyuer le plus mal faisant,
 Deffie toutes les malices;
 A l'abondance de son bien,
 Les eslemens ne trouuent rien
 Pour luy retrancher ses delices.

ODE III.

DAns ce Parc vn valon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le Soleil est si discret,
Qu'il n'y force iamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne vne fraischeur si viue
A tous les objets d'alentour,
Que mesme les martirs d'Amour,
Y trouuent leur douleur captiue.

Vn estang dort là tout auprès,
Où ces fontaines violentes
Courent & font du bruit exprés,
Pour esueillee ses vagues lentes,
Luy d'un maintient maiestueux,
Reçoit l'abord impetueux
De ces Nayades vagabondes,
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau,
Et ne discernent plus ses ondes.

Là Milicerte en vn gazon,
Prés de l'estang qui l'environne,
Fait aux Cignes vne maison,
Qui luy sert aussi de couronne,
Si la vague qui bat ses bords,
Iamais avec des thresors,
N'arriue à son petit Empire;
Au moins les vents & les rochers,
N'y font point crier les Nochers,
Dont ils ont brisé les Nauires.

Là les Oyseaux font leurs petits,
Et n'ont iamais veu leurs couuées,
Saouler les sanglans appetits
Du Serpent qui les a trouuées:
Là n'estend point ses plis mortels
Ce monstre de qui tant d'Autels
Ont iadis adoré les charmes,
Et qui d'un gosier gemissant,

Fait tomber l'ame du passant
Dedans l'embusche de ses larmes.

Zephire en chasse les chaleurs,
Rien que les Cygnes ny repaissent,
On n'y trouue rien sous les fleurs
Que la fraischeur dont elles naissent,
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc & le carquois
De mille Amours qui se despoüillent,
A l'ombrage de ses roseaux,
Et dans l'humidité des eaux,
Trempent leurs ieunes ans qui bouillent?

L'estang leur preste sa fraischeur,
La Nayade leur verse à boire,
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'une couleur d'yuoire,
On void là ces nageurs ardans,
Dans les ondes qu'ils vont fendans,
Faire la guerre aux Nereïdes,
Qui deuant leur teint mieux vny,
Cachent leur visage terny
Et leur front tout coupé de rides.

Ores ensemble, ores dispersez,
Ils brillent dans ce cresp sombre,
Et sous les flots qu'ils ont persez,
Laisent esuanouyr leur ombre,
Parfois dans vne claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit,
Sans aucun ombrage de nuës,
Diane quitte son Berger,
Et s'en va là dedans nager
Auecque ses estoilles nuës.

Les ondes qui leur font l'amour
Se refrisent sur leurs espauls,
Et font dancer tout à l'entour
L'ombre des roseaux & des saules:
Le Dieu de l'eau tout furieux,
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher,
Pense voir ce ieune cocher
Qui fit iadis brusler le monde.

Et ce pauvre amant langoureux
 Dont le feu toujours se r'allume,
 Et de qui les soins amoureux
 Ont fait ainsi blanchir la plume:
 Ce beau Cygne à qui Phaëton
 Laissa ce lamentable ton,
 Tefmoin d'une amitié si sainte,
 Sur le dos son aile esleuant
 Met ses voiles blanches au vent,
 Pour chercher l'objet de sa plainte.

Ainsi pour flatter son ennuy,
 Il demande au Dieu Melicerte,
 Si chèque Dieu n'est pas celui
 Dont il soupire tant la perte,
 Et contemplant de tous costez
 La semblance de leurs beautez,
 Il sent renouveler sa flâme,
 Errant avec des faux plaisirs
 Sur les traces des vieux desirs,
 Que conserue encore son ame.

Toujours ce furieux dessein
 Entretient ses bleffures fraïches,
 Et fait venir contre son sein
 L'air bruslant & les ondes seïches:
 Ces attraits empreints là dedans,
 Comme avec des flambeaux ardans,
 Luy rendent la peau toute noire;
 Ainsi dedans comme dehors,
 Il luy tient l'esprit & le corps,
 La voix, les yeux & la memoire.

ODE IV.

CHaſte oyſeau que ton amitié
 Fut malheureuſement ſuiuie,
 Ta mort digne de pitié,
 Comme ta foy digne d'enuie
 Que ce precipité tombeau,
 Qui t'en laiffa l'obiet ſi beau,
 Fut cruel à tes deſtinées,
 Si la mort l'eût laiffé vieillir,

Tes passions alloient faillir,
Car tout s'esteint par les années.

Mais quoy ! le sort a des reuers
Et certains mouuemens de haine:
Qui demeurent tousiours couuerts
Aux yeux de la prudence humaine:
Si pour fuir ce repentir
Ton iugement eust peu sentir,
Lèiour qui nous deuoit disioindre,
Tu n'eusses iamais veu le iour,
et iamais le traict de l'Amour,
Ne se fust meslé de te poindre.

Pour auoir aymé ce garçon,
encor apres la sepulture,
Ne crains pas le mauuais soupçon
qui peut blasmer ton aduenture,
Les courages des vertueux,
Peuent d'un vœu respectueux,
Aymer toutes beautez sans crime,
Comme donnant à tes amours
Ce chaste & ce commun discours,
Mon cœur n'a point passé ma rime.

Certains critiques curieux
en trouuent les mœurs offensées,
Mais leurs soupçons iniurieux
Sont les crimes de leurs pensees:
Le dessein de la chasteté
Prend vne honneste liberté,
et franchit les fortes limites,
Que prescriuent les imposteurs,
Qui sous des robes de Docteurs
Ont des ames de Sodomites.

Le Ciel nous donne la beauté
Pour vne marque de sa grace,
C'est par où la Diuinité
Marque tousiours un peu sa trace;
Tous les objets les mieux formez
Doiuent estre les mieux ayez,
Si ce n'est qu'une ame maligne,
Esclaue d'un corps vicieux,
Combattant les faueurs des Cieux
Et dement son origine,

O que le desir aueuglé
 Où l'ame du brutal aspire,
 Est loin du mouuement réglé,
 Dont le cœur vertueux souspire,
 Que ce feu que nature a mis
 Dans le cœur de deux vrais amis
 A des rauissemens estranges,
 Nature a fondé cet Amour,
 Ainsi les yeux ayment le iour,
 Ainsi le Ciel aime les Anges.

Ainsi malgré ces tristes bruits
 Et leur imposture cruelle,
 Tyrſis & moy goutons les fruits
 D'une amitié chaste & fidelle,
 Rien ne separe nos desirs,
 Ny nos ennuis, ny nos plaisirs,
 Nos influences enlassées
 S'estraignent d'un mesme lien,
 Et mes sentimens ne sont rien
 Que le miroir de ses pensées.

Certains feux de Diuinité,
 Qu'on nommoit autresfois Genies,
 D'une inuisible affinité
 Tiennent nos fortunes vnies:
 Quelque visage different
 Quelque diuers sort apparent,
 Qui se lie en mes aduantures,
 Sa raison & son amitié
 Prennent auourd'huy la moitié
 De ma honte & de nies iniures.

Lors que d'un si subit effroy,
 Les plus noirs enfans de l'enuie,
 Au milieu des faueurs du Roy,
 Oseront menacer ma vie,
 Et que pour me voir opprimé,
 Le Parlement mesme animé,
 Des rapports de la calomnie,
 Sans pitié me vid combattu
 De la secrette tyrannie,
 Des ennemis de la vertu.

Tyrſis avecque trop de foy
 M'assure comme il est vnique,

A qui l'Astre luyfant sur moy,
 De tous mes desseins communique,
 Il n'eust pas disposé son cours,
 A commencer les tristes iours,
 Dont ie souffre encore l'orage,
 Qu'il s'en vint sous vn froid sommeil
 De tout ce funeste appareil
 A Damon faire voir l'image.

Tyrfis outré de mes douleurs,
 Me redit ce songe effroyable,
 Qu'un long train de tant de malheurs
 Me rend d'oresnauant croyable,
 D'un long soupir qui deuança
 La premiere voix qu'il poussa
 Pour prédire mon aduventure,
 Je sentis mon sang se geler,
 Et comme autour de moy voler
 L'ombre de ma douleur future;

O D E V.

DAmon, dit-il, j'estois au lit
 Goustant ce que les nuits nous versent
 Lors que le somme enseuelit
 Les soins du iour qui nous trauersent;
 Au milieu d'un profond repos,
 Où nul regard, ny nul propos
 N'abusoit de ma fantaisie,
 Vne froide & noire vapeur
 Me transitoit l'ame d'une peur
 Qui la tient encore saisie.

Jamais qu'alors nostre amitié
 N'auoit mis mon cœur à la gesne;
 Tu me fis lors plus de pitié
 Que Philis ne me fait de peine
 Cét effroyable souuenir;
 Me vint encore entretenir
 Et me redonna les alarmes,
 Du spectacle plus ennemy,
 Qui iamais d'un œil endormy,
 A peu faire couler des larmes,

Je ne ſçay ſi le feu d'Amour,
 Qui n'abandonne point mon ame,
 Au deffaut des rayons du iour,
 M'ouurit lors les yeux de ſa flamme:
 Combien que dans ce froid ſommeil,
 La viſible ardeur du Soleil
 Se fuſt du tout eſuanouye,
 Je creus qu'en cette fiction
 L'auois libre la fonction
 De ma veuë & de mon ouye.

Vn grand fantoſme ſouſterrain
 Sortant de l'infernalle foſſe,
 Enroué comme de l'airain,
 Où rouleroit vne carroſſe,
 D'un abord qui me menaçoit,
 Et d'un regard qui me bleſſoit,
 Dreſſant vers moy ſes pas funebres,
 Fier des commiſſions du ſort,
 Me dit trois fois Damon eſt mort,
 Puis ſe perdit dans les tenebres.

Sans doute que leurs veritez,
 Plus puiffantes que les menſonges,
 Touchent plus fort nos facultez,
 Et nous impriment mieux les ſonges,
 Je retiens ſi bien ſes accens,
 Et ſon image dans mes ſens
 Demeura tellement empreinte,
 Que ton corps mort entre mes bras,
 Et ton ſang verſé dans mes draps,
 Ne m'euffent pas fait plus de crainte.

Après d'un autre illuſion
 Reſſeſſant ſur ma penſée,
 En ſongeant à la viſion
 Qui s'eſtoit fraîchement paſſée,
 Je ſongeois qu'encor on doutoit
 En quel eſtat Damon eſtoit,
 Et comme au fort de la lumiere;
 Où les obiets ſont eſclaircis;
 Je condamnois les faux ſoucis
 De mon illuſion premiere.

Mais dans ce doute vn Meſſager,
 Qui portoit les couleurs des Parques,

Me vint de ce fatal danger,
Rafraischir les funestes marques,
Vn garçon habillé de ducil,
Qui sembloit sortir du cercueil,
Ouvrant les rideaux de ma couche,
Me crie, on a tué Damon :
Mais d'un accent que le Demon
N'auroit pas esté plus farouche.

Morphée à ce second assaut,
Ostant ses fers à ma paupiere,
Me resueilla tout en sursaut,
Et me laissa voir la lumiere;
Je me leuay deshabillé
Plus transi, plus froid, plus mouillé,
Que si i'estois sorty de l'onde,
C'estoit au point que l'Occident,
Laisse sortir le char ardent,
Où roule le flambeau du monde.

Cherchant du soulas par mes yeux,
Je mets la teste à la fenestre,
Et regarde vn peu dans les Cieux
Le Jour qui ne faisoit que naistre:
Et combien que ce songe-là
Dans mon sang que la peur gela,
Laislast encore ses images,
Je me r'assure & me rendors,
Croyant que les vapeurs du corps
Auoient enfanté ces nuages.

Le sommeil ne m'eust pas repris,
Que songeant encore à ta vie,
Tu vins r'asseurer mes esprits,
Qu'on ne te l'auoit point rauie:
Il'est vray, Tyrfis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu,
Tà ie te vis dans vne esmeute
Auancer l'espee à la main,
Vers vn portail qui cheut soudain,
Et qui t'accabla de sa cheute:

De là ce songe en mon cerueau
Poursuiuant tousiours son idée,
Je te vis suiure en vn tombeau,
Par vne foule desbordée :

Les luges y tenoient leur rang,
L'un d'entr'eux espancha du sang,
Qui me iallit contre la face,
Là tout mon songe s'acheua,
Et ton pauvre amy se leua,
Noyé d'une sueur de glace.

Cher Tyrſis, lors que mon esprit,
D'une ſouuenance importune
Repense au deſtin qui-t'apprit
Les ſecrets de mon infortune,
Lors que ie ſuis le moins troublé,
Tout mon eſpoir eſt accablé
De la tempeſte inéuitable,
Dont me bat le courroux diuin,
Et voicy comme ſon deuir
A rendu ta voix veritable.

Ce ſonge du fatal ſecret,
Où ma premiere mort fut peinte,
Prediſoit le cruel decret,
Dont ma liberté fut eſteinte :
Ce garçon aux veſtemens noirs,
Qui ſembloit ſortir des manoirs,
Qui ne s'ouurent qu'à la magie,
Lors qu'il parla de mon tombeau,
Prediſoit l'infame flambeau,
Qui conſuma mon effigie.

Tyrſis encor à l'autre fois,
Que cette viſion ſuiuie
Par mes regards, & par ma voix,
T'aſſeura que i'eſtois en vie,
Se doit aſſez reſſouuenir
Du ſoucy qui le fit venir
Où i'auois commencé ma ſuite,
Lors que ſa voix, moins que ſes pleurs,
Me dit ce ſonge de mal-heurs,
Dont i'attends encor la ſuite.

Ce ſonge avec autant d'effroy:
Luy fit voir l'eſpée & la porte,
Et le peuple à l'entour de moy,
Comme d'une perſonne morte,
Quand mes foibles bras alarmez
A cinquante voleurs armez,

Voulurent présenter l'espée,
 Le cheus sous vn portail ouuert;
 Et fus saisi dans le couuert,
 Où ma bonne foy fut rompée.

Soudain le sieur de Commartin
 Qui porte des habits funebres,
 Me fit serrer à Saint Quentin,
 Entre les fers & les tenebres,
 Depuis tousiours tout enchainé,
 Soixante Archers m'ont amené,
 Par les bruits de la populace,
 Dedans ces tenebreux manoirs,
 Où ce sang & les luges noirs,
 M'auoient desia marqué la place.

O D E V I.

A Insi prophetisa Tyrhis,
 Les malheurs que toute vne année,
 Par des accidens si precis,
 A fait cheoir sur ma destinée :
 La furie de mon destin
 Luy parut au mesme matin
 Qu'elle respendit sa bruine,
 Car le decret du Parlement
 Se donnoit au mesme moment
 Que Tirsis songeoit ma ruine.

Mon innocence & ma raison,
 Pour eschapper à leur colere,
 Appellerent de ma prison
 A l'Autel d'un Dieu Tutelaire:
 C'est où ie trouuay mon support,
 C'est où Tyrhis courut d'abord
 Predire, & consoler ma peine,
 Nous estions lors tous deux couuers,
 De ces arbres pour qui mes vers
 Ouurent si iustement ma veine.

Nous estions dans vn cabinet,
 Enceins de fontaines & d'arbres,
 Son meuble est si clair & si net,
 Que l'esmail est moins que les marbres.

Celuy qui l'a fait si poly,
 Semble auoir iadis demoly
 Le grand Palais de la lumiere,
 Et pillant son riche pourpris,
 De tout ce glorieux débris
 Auoit là porté la matiere.

Pour conseruer son ornement,
 Le Soleil le laue & l'essuye:
 Car c'est le Soleil seulement
 Qui fait le beau temps & la pluye:
 Flore y mettant de belles fleurs,
 Que l'Aurore ne peut sans pleurs,
 Voir leur éclat qui la surmonte,
 C'est à cause de cét affront
 Qu'elle monstre si peu son front,
 Et qu'on la voit rougir de honte.

L'odeur de ses fleurs passeroit,
 Le musc de Rome & de Castille,
 Et la terre s'offenseroit,
 Qu'on y bruslast de la Pastille:
 Le garçon qui se consumma
 Dans les ondes qu'il alluma,
 Void là tous ces appas renaistre;
 Et rauy d'un objet si beau,
 Il admire que son tombeau
 Luy conserue encor son estre.

La Nymphé qui luy fait la Cour
 Le void là tous les ans reuiure,
 Car son opiniastre amour,
 E'a contrainct encor à le suiure:
 Là le Ciel semble auoir pitié
 Des longs maux de son amitié,
 Et permet par fois au Zephire
 De la mener à son amant,
 Qui respire insensiblement
 L'air des flâmes qu'elle souspire;

Escho dedans vn si beau feu,
 Jalouse que le Ciel la voye,
 Est inuisible, & parle peu
 De respect, de honte & de ioye:
 Ainsi mes esprits transportez
 Se trouuent tous desconsortez,

Quand vne beauté me regarde,
Et mon discours le moins suspect,
Trouue tousiours ou le respect,
Ou la honte qui le retarde.

Quand ie vois partir les regards
Des superbes yeux de Caliste,
Qui sont autant de coups de dards,
Où nulle qu'elle ne resiste,
Le tesmoin le plus asseuré,
Qui de mon esprit esgaré,
Monstre la passion confuse,
C'est que ie ne sçaurois comment
La prier d'un mot seulement,
Que sa voix ne me le refuse.

Ie suiurois l'importun desir,
Qui me parle tousiours dans l'ame,
Et prendrois icy le loisir,
De parler vn peu de ma flâme :
Mais l'entreprise du Tableau,
Qui par vn cabinet si beau,
Commence à pourmener la Muse,
Me tient dans ce Parc enchanté
Où le Printemps le plus hasté
Tousiours cinq ou six mois m'amuse,

Quand le Ciel lassé d'endurer,
Les insolences de Borée,
L'a contraint de se retirer,
Loin de la campagne azurée,
Que les Zephires r'appellez,
Des ruisseaux à demy gelez
Ont rompu les escorces dures,
Et d'un souffle vis & serain,
Du celeste Palais d'airain,
Ont chassé toutes les ordures;

Les rayons du iour esgarez
Parmy des ombres incertaines,
Esparpillent leurs feux dorez
Dessus l'azur de ses fontaines,
Son or dedans l'eau confondu
Auecque ce cristal fondu,
Messe son teint & sa nature,
Et seme son esclat mouuant,

Comme la branche au gré du vent,
Efface & marque sa peinture.

Zephire ialoux du Soleil
Qui paroist si beau sur les ondes,
Trauerse ainsi l'estat vermeil,
De ces allées vagabondes:
Ainsi ces amoureux Zephirs;
De leurs nerfs qui sont leurs souspirs;
Renforçant leurs secousses fresches,
Destournent tousiours ce flambeau,
Et pour cacher le front de l'eau
Lettent au moins des fûeilles seiches.

L'eau qui fuit en les regardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit, & s'eschape cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle:
Et pour prix de tous leurs efforts,
Laisant les ames sur les bords
De cette fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs,
A conseruer l'estat des fleurs,
Et la molle fraischeur de l'herbe.

C'est où se couche Palemon,
qui triomphe de leur Maistresse,
Et plein d'escume & de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse:
Ainsi n'agueres deux Bergers
Ont couru les sanglans dangers
Que l'honneur a mis à l'espée,
Et par vn mal-heur mutuel,
Laisse vn vainqueur de leur duel,
Vn vilain qui plut à Napée.

O D E VII.

LE plus superbe ameublement,
Dont le sejour des Rois esclate,
L'or semé prodigalement
Sur la soye & sur l'escarlate,
N'eurent iamais rien de pareil;
Aux teintures dont le Soleil,

Couvre les petits flots de verre,
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contient les Cieux
De faire l'amour à la terre.

Ce cabinet toujours couuert,
D'une large & haute tenture,
Prend son ameublement tout verd,
Des propres mains de sa nature :
D'elle de qui le iuste soin
Estend ses charitez si loin;
Et dont la richesse seconde,
Paroist si claire en chaque lieu;
Que la prouidence de Dieu,
L'establit pour nourrir le monde.

Tous les bleds elle les produit,
Le sep ne vient que de sa force,
Elle en fait le pampre & le fruit,
Et les racines & l'escorce,
Elle donne le mouuement,
Et le siege à chaque eslement,
Et selon que Dieu l'autorise,
Nostre Destin prend de ses mains,
Et l'influence des inhumains,
Ou leur nuit, ou les fauorise,

Elle a mis toute sa bonté
Et son sçauoir & sa richesse,
Et les tresors de sa beauté
Sur le Duc & sur la Duchesse,
Elle fait les heureux accords,
Qui ioignent leur ame & leur corps :
Bref, c'est-elle aussi qui marie,
Les Zephirs avec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleurs,
Tous les ans leur tapifferie.

Avec les naturels appas
Dont ce beau cabinet se pare,
La musique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare;
Ces chantres si-tost esueillez,
Qui dorment toujours habillez,
Quand l'Aurore les vient semondre,
Luy donnent vn si doux salut,

Que saint Amant avec son lut
Auroit peine de les confondre.

Quand la Princesse y fait sejour,
Ces Oyseaux pensent que l'Aurore,
A dessein d'y tenir sa Cour,
A quitté les riués du More,
Vn saint desir de l'approcher,
Les anime, & les fait pancher,
Des branches qui luy font ombrage,
Et deuant ces Diuinitez
Leur innocentes libertez
Ne craignent rien qui les outrage.

Leurs cœurs se laissent desrober,
Insensiblement ils s'oublent,
Et les rameaux qu'ils font courber
Quelquesfois leurs pieds se dessient,
Leur petit corps précipité
Se fie en la legereté,
De la plume qui les retarde,
Ils planent sur leurs aislerons
Et volent aux enuirs
De Siluie qui les regarde.

Quand elle escoute leurs chansons
Leur vaine gloire s'estudie,
A reciter quelques leçons
De leur plus douce melodie,
Chacun d'eux se trouue rauy,
Ils estallent tous à l'enuy,
Leur thresor caché sous la plume,
Et ses remedes si plaisans,
Qui des soucis les plus cuisans,
Destrempent toute l'amertume.

Comme les chantres quelquefois,
D'une complaisance ignorante,
Mignardent & l'œil & la voix
Deuant les beaux yeux d'Amarante,
Leur plaisir & leur vanité
Fait qu'avec importunité
Ils nous prodiguent leurs merueilles,
Et qu'ils chantent si longuement,
Que leur concert le plus charmant
Lasse l'esprit & les oreilles,

Ainsi l'entretien d'un rimeur,
Enflé des arts & des sciences,
Lors qu'il se trouve en bonne humeur,
Vient à bout de nos patiences,
Et sans qu'on puisse rebuter,
Cet instinct de persecuter
Que leur inspire leur Genie ;
Il faut à force de parler
Que le poulmon las de souffler
Fasse paix à la compagnie.

Ainsi ces Oyseaux s'attachans
Au dessein de plaire à Syluie ,
Dans les longs efforts de leurs chans
Semblent vouloir laisser la vie ;
Leur gosier sans cesse inouuant
Estourdit les eaux & le vent,
Est vaincu de sa violence,
Quoy qu'il veuille se retenir,
Il peut à peine reuenir
A la liberté du silence :

Comme ils taschent à qui mieux mieux,
De faire agréer leur hommage,
Leur zele rend presque odieux,
Le tumulte de leur ramage,
Leur bruit est ce bruit de Paris ,
Lors qu'une voix de tant de cris
Benit le Roy parmy les ruës,
Qu'on le fasche en le benissant,
Et l'air esclatte d'un accent,
Qui semble auoir creué les nuës.

O D'E VIII.

Sur tous le Rossignol outré,
Dans son ame encore alterée,
N'a iamais peu dire à son gré,
Les affrons que luy fit Terée,
Ses poulmons sans cesse enflâmez,
Sont ses vieux souspirs ranimez,
Et ce peu d'esprit qui luy reste,
N'est qu'un souuenir eternal,

De maudire son criminel,
Et l'appeller tousiours inceste.

Ce petit Oyseau tout panché,
Où la Princesse se presente,
Craint d'auoir le gosier bouché,
Le bec clos, la langue pesante,
Et cependant qu'il peut iouyr
Du bon-heur de se faire ouyr,
Luy raconte son aduanture,
Et gazouille soir & matin
Sur les caprices du Destin,
Qui luy fit changer de Nature.

Il a de si diuers accez
Dans le long recit de sa honte,
Qu'on aura finy mon-procez
Quand il aura finy son conte :
Les morts gisans sous Pelion,
Toutes les cendres d'Illion,
N'ont point donné tant de matiere,
De faire des plaintes aux Cieux,
Que cét Oyseau malicieux
En vomit sur son Cimetiere.

Ce plaisir reste à son malheur,
Que sa voix qui daigne le suiure,
Afin de venger sa douleur,
L'a fait continuer de viure,
Il ne fait pas bon irriter
Celuy qui sçait si bien chanter,
Car l'artifice de l'enuie
Ne sçauroit trouuer vn tombeau,
D'où son esprit tousiours plus beau
Ne reuienne encore à la vie.

La cendre de son monument
Malgré les traces ennemies,
Fait reuiure eternellement
Son merite & leurs infamies,
Les vers flatteurs & mesdisans
Trouuent tousiours des partisans,
Le pinceau d'un faiseur de rimes,
S'il est adroit aux fixions,
Aux plus sinceres actions,
Sçait donner la couleur des crimes.

Dieux! que c'est vn contentement,
Bien doux à la raison humaine,
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine;
Vn brutal qu'on va poursuivant,
Dans des souspirs d'air & de vent,
Cherche vne honteuse alleeance,
Mais la douleur des bons eiprits
Qui laisse les souspirs escrits,
Guerit avecque la vengeance.

Auiourd'huy dans les durs soucis,
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'estoient adoucis,
Par le respect de la Princeesse,
L'escrirois avecque du fiel
Les aduersitez dont le Ciel,
Souffre que les meschans me troublent;
Et quand mes maux m'accableroient,
Mes iniures redoubleroient,
Comme leurs cruautez redoublent.

Peut-estre les sanglans auteurs
De tant & de si longs outrages,
Des infames persecuteurs
Verront mourir leurs vieilles rages,
Et si ma fortune à son tour,
Permet que ie me vange vn iour;
N'ay-je point vne encre assez noire,
Et dans ma plume assez de traicts
Pour les peindre dans ces portraicts,
Qui font horreur à la memoire.
Mais icy mes vers glorieux.

D'un objet plus beau que les Anges,
Laisent ce soin iniurieux
Pour s'occuper à des loüanges,
Puis que l'horreur de la prison,
Nous laisse encore la raison,
Muses laissons passer l'orage,
Donnons plustost nostre entretien
A loüer qui nous fait du bien,
Qu'à maudire qui nous outrage.

Et mon esprit voluptueux
Souuent pardonne par foiblesse,

Et comme font les vertueux
 Ne s'aigrit que quand on le blesse,
 Encore dans ces lieux d'horreur
 Je ne sçay quelle molle erreur,
 Parmy tous ces objets funebres,
 Me tire tousiours au plaisir,
 Et mon œil qui suit mon desir,
 Voit Chantilly dans ces tenebres.

Au trauers de la noire tour,
 Mon ame a des rayons qui percent,
 Dans ce parc , que les yeux du iour,
 Si difficilement trauersent,
 Mes sens en ont tout le tableau,
 Je sens les fleurs au bord de l'eau,
 Je prens le frais qui les humecte,
 La Princesse s'y vient asseoir,
 Je voy comme elle y va le soir,
 Que le iour suit & la respecte.

Les oyseaux n'y font plus du bruit;
 Le seul Roy de leur harmonie,
 Qui touche vn luth en pleine nuit,
 Demeure en nostre compagnie,
 Et laissent ces vieilles douleurs,
 Dans la lumiere & les chaleurs,
 Que la fuite du iour emporte,
 Il concerte si sagement,
 Qu'il semble que le iugement
 Luy forme des airs de la sorte.

O D E I X.

MOy qui chante soir & matin,
 Dans le cabinet de l'Aurore,
 Où ie voy ce riche butin
 Qu'elle prend au riuage More,
 L'or , les perles , & les rubis
 Dont les flâmes & les habits,
 Ont iadis marqué la Cigale ,
 Et tout ce superbe appareil,
 Qu'elle desfroboit au Soleil
 Pour se faire aymer à Cephale.

Je vis au iour enfeuelis
Deuant la Reine d'Amathonte,
Tous les œillets & tous lys
Que la terre cachoit de honte:
Car ie chantay l'hymne du pris,
Qui fit voir que deuant Cypris,
Tout autre beauté comparée,
Si peu les siennes esgaloit,
Qu'un enfant cogneust qu'il falloit,
Luy donner la pomme dorée.

Tous les iours la Reyne des bois
Deuant mes yeux passe & repasse,
Et souuent pour ouyr ma voix,
Se destourne vn peu de la chasse,
Souuent qu'elle se va baigner,
Où rien ne l'ose accompagner,
Que ses Driades vagabondes,
I'ay tout seul cette priuauté
De voir l'esclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air & de l'onde,

Mais i'atteste l'air & les Cieux
Dont ie tiens la voix & la vie,
Que mon iugement & mes yeux
Aiment mieux mille fois Siluie,
Vn de ses regards seulement,
Qui partent si nonchalemment,
Donne à mes chansons tant d'amorce,
Et de si douces vanitez,
Que les autres Diuinitez
N'en iouyssent plus que de force.

Si mes vers cent fois recitez
Comme l'ambition me presse,
M'eslent tant de diuersitez,
Aux chansons que ie vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traits,
Pour vn chacun de vos attraits:
Mais c'est en vain qu'elle se picque,
De satisfaire à tous mes yeux:
Car le moindre de vos cheueux
Peut tarir toute ma musique.

Quand ma voix qui peut tout raurir,
Reüssiroit à vous complaire,

Le soin que j'ay de vous servir,
Tasche en vain de me satisfaire :
Je croy que mes vers innocens,
Au lieu d'auoir flatté vos sens,
Leur ont donné de la tristesse,
Et que mes accens enrouiez,
Au lieu de les auoir louiez,
Ont choqué leur delicateſſe.

Quand la nuit vous oſte d'icy,
Et que ſes ombres couſtumières
Laiſſent ce cabinet noircy
De l'abſence de vos lumieres,
Auſſi-toſt i'oy que le zephir
Me demande avec vn ſouſpir,
Ce que vous eſtes deuenüë :
Et l'eau me dit en murmurant,
Que ie ne ſuis qu'un ignorant,
De vous auoir ſi peu tenuë.

O Zephires ! ô cheres eaux
Ne m'en imputez point l'iniure,
J'ay chanté tous les airs nouveaux
Que m'apprit autrefois Mercure ;
Mais que ma voix d'oreſnauant,
N'approche ny ruiſſeau ny vent,
Que l'air ne porte plus mes aiſſes,
Si dans le Printemps aduenir,
Je n'ay dequoy l'entretenir
De dix mille chanſons nouuelles:

Ainſi finit ces tons charmeurs,
L'oyſeau dont le goſier mobile,
Souffle touſiours à nos humeurs,
Dequoy faire mourir la bile,
Et bruſlant apres ſon deſſein,
Il ramaffe dedans ſon ſein
Le doux charme des voix humaines,
La muſique des inſtrumens,
Et les paiſibles roulemens,
Du beau cryſtal de nos fontaines.

Comme en la terre & par le Ciel,
Des petites mouches errantes,
Meſlent pour compoſer leur miel,
Mille matieres différentes,

Formant ses airs qui sont ses fruits,
L'oyseau digere mille bruits,
En vne seule melodie,
Et selon le temps de sa voix,
Tous les ans le Parc vne fois
Les reçoit & les congedie.

O D E X.

R Ossignol c'est assez chanté,
Ce Parc est desormais trop sombre,
Ile trouue Appollon rebuté
D'escrire si long-temps à l'ombre,
Ces lieux si beaux & si diuers,
Meritent chacun tous les-vers
Que ie dois à tous le volume:
Mais ie sens croistre mon sujet,
Et tousiours vn plus grand object
Se vient presenter à ma plume.

Ie sçay qu'un seul rayon du iour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces estangs d'alentour,
Pourroient bien engloutir ma veine,
Vne goutte d'eau, vne fleur,
Chaque fueille & chaque couleur,
Dont nature a marqué ces marbres,
Meritent tous vn liure à part,
Aussi bien que chaque regard
Dont Siluie a touché ces arbres.

Mais les Mirtes & les Lauriers,
De tant de beautez de sa race,
Et de tant de fameux guerriers,
Me demandent des-ja leur place:
Saints Rameaux de Mars & d'Amour;
En quel si reulé seiour
Vous plaist-il que ie vous apporte,
C'est pour vous immortels rameaux,
Que i'abandonne ces ormeaux,
Et foule aux pieds leur fueille morte.

Pour vous ie laisse auprès de moy,
Vne loge aujourd'huy deserte,

Que iadis pour l'amour d'un Roy
 Ces arbres ont ainsi couverte,
 Sous ce toist loin des Courtisans,
 De qui les soupçons mesdisans,
 N'ont iamais appris à se taire,
 Alcandée a mille fois gousté
 Ce qu'un Prince a de volupté
 Quand il trouue vn lieu solitaire.

Je dirois les secrets momens,
 Des faueurs des feintes malices,
 Dont le caprice des Amans
 Forme leur plainte & leurs delices:
 Mais si l'œil de Siluie vn iour
 De cette lecture d'amour,
 Auoit surpris son innocence,
 Ma prison me seroit trop peu,
 Lors faudroit-il dresser le feu,
 Dont on veut punir ma licence.

Suiuant le vertueux sentier
 Où mon iuste dessein m'attire,
 Je laisse à gauche ce quartier
 Pour le Faune & pour le Satyre;
 Or quelque si pressant dessein,
 Qui m'enflâme aujourd'huy le sein,
 Quelque vanité qui m'appelle,
 Ce seroit vn peché mortel
 Si ie ne visitois l'Autel,
 Estant si près de la Chapelle.

Que ces arbres sont bien ornez,
 Je suis rauy quand ie contemple
 Que ces promenois sont bornez
 Des sacrez murs d'un petit Temple,
 Icy loge le Roy des Roys,
 C'est ce Dieu qui porta la Croix;
 Et qui fit à ces bois funebres,
 Attacher ses pieds & ses mains,
 Pour desliurer tous les humains
 Du feu qui art dans les tenebres.

Son esprit par tout se mouuant,
 Fait tout viure & mourir au monde,
 Il arreste & pousse le vent,
 Et le flux & reflux de l'onde:

Il oste & donne le sommeil,
Il monstre & cache le Soleil,
Nostre force & nostre industrie
Sont de l'ouurage de ses mains,
Et c'est de luy que les humains
Tiennent race, bien, & patrie.

Il a fait le Tout du neant,
Tous les Anges luy font hommage;
Et le Nain comme le Geant
Porte sa glorieuse Image,
Il fait au corps de l'Vniuers,
Et le sexe & l'âge diuers,
Deuant luy c'est vne peinture
Que le Ciel & chaque eslement,
Il peut d'un trait d'œil seulement,
Effacer toute la nature.

Tous les siecles luy sont presens,
Et sa grandeur non mesurée,
Fait des minuttes & des ans,
Mesme trace & mesme durée;
Son Esprit par tout espandu,
Iusqu'en nos ames descendu,
Voit naistre toutes nos pensées:
Mesme en dormant nos visions
N'ont iamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparauant tracées.

Icy Muses à deux genoux,
Implorons sa diuine grace,
D'imprimer tousiours deuant nous;
Les marques d'une heureuse trace,
C'est elle qui nous doit guider,
Depuis celuy qui vint fonder,
La premiere Croix dans la France;
Iusqu'à sa race qui promet,
De la planter chez Mahomet
Avec la pointe de sa lance.

C'est où mon esprit enchainné,
Gousterà par vn long estude
L'aïse que prend mon cœur bien né,
Quand il combat l'ingratitude,
Et si i'ay bien loué les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oyseaux,

Qui ne songent point à me plaire :

Lilīs qui songe à mon ennuy,

Verra sur sa race & sur luy,

Ma recognoissance exemplaire.

Il faudroit que ce deuancier,

Le plus vieux que ie veux produire,

Eust bien enrouillé son acier,

Si ie ne le faisois reluire:

Mais les liures & les discours

Ont si bien conserué le cours.

De cette veritable gloire,

Que ie feray de mauuais vers,

Si les tiltres les plus couuerts,

Ne font esclat en la memoire.

A MONSIEVR DE L.
sur la mort de son Pere.

O D E XI.

O Ste-toy, laisse-moy resuer,
Ie sens vn feu me sousleuer,

Dont mon ame est toute embrasée:

O beaux prez, beaux riuages verds,

O grand flambeau de l'Vniuers,

que ie trouue ma veine aisée,

Belle Aurore, douce Rosée,

Que vous m'allez donner de Vers.

Le vent s'enfuit dans les ormeaux,

Et pressant les fueilleux rameaux,

Abbat le reste de la nuë,

Iris a perdu ses couleurs,

L'air n'a plus d'ombre ny de pleurs;

La Bergere aux champs reuenuë

Mouillante sa iambe toute nuë,

Fouille les herbes & les fleurs.

Ces longues pluyes dont l'Hyuer

Empeschoit Tyrſis d'arriuer,

Ne seront plus continuées,

L'orage ne fait plus de bruit,

La clarté dilſipe la nuit,
Ses noirceurs ſont diminuées,
Le vent emporte les nuées,
Et voila le Soleil qui luit.

Mon Dieu que le Soleil eſt beau!
Que les froides nuits du tombeau,
Font d'outrages à la nature!
La mort groſſe de deſplaiſirs,
De tenebres & de ſouſpirs,
D'oſ, de vers, & de pourriture,
Eſtouffe dans la ſepulture,
Et nos forces, & nos deſirs.

Chez elle les Geants ſont Nains;
Les Mores & les Affricains
Sont auſſi glacez que le Scythe;
Les Dieux y tirent l'auiron,
Cesar comme le bucheron,
Attendant que l'on reſſuſcite;
Tous les iours aux bords du Cocyte,
Se trouue au leuer de Charon.

Tircis vous y viendrez vn iour,
Alors les Graces & l'Amour,
Vous quitteront ſur le paſſage,
Et dedans ces Royaumes vains,
Eſſacé du rang des humains,
Sans mouuement & ſans viſage,
Vous ne trouuerez plus l'vſage
Ny de vos yeux, ny de vos mains!

Votre pere eſt enſeuely,
Et dans les noirs flots de l'oubly,
Où la parque l'a fait deſcendre,
Il ne ſçait rien de voſtre ennuy,
Et ne fut-il mort qu'aujourd'huy,
Puis qu'il n'eſt plus qu'oſ & que cendre;
Il eſt auſſi mort qu'Alexandre,
Et vous touche auſſi peu que luy.

Saturne n'a plus ſes maiſons,
Ny ſes aiſles, ny ſes ſaiſons,
Les Deſtins en ont fait vn ombre,
Ce grand Mars n'eſt-il pas deſtruit?
Ses faits ne ſont qu'un peu de bruit,
Iupiter n'eſt plus qu'un feu ſombre

Qui se cache parmy le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.

Le cours des ruiselets errans,
La fiere cheute des torrens,
Les riuieres, les eaux salées,
Perdront & bruit & mouuement;
Le Soleil insensiblement,
Les ayant toutes auallées,
Dedans des voustes estoillées,
Transportera leur eslement.

Le sable, le poisson, les flots,
La Nauire, les Matelots,
Tritons, & Nymphes, & Neptune;
A la fin se verront perclus,
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le Char de la fortune,
Et l'influence de la Lune
Abandonnera le reflux.

Les planettes s'arresteront;
Les eslemens se mesleront
En cette admirable structure,
Dont le Ciel nous laisse iouyr:
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouyr,
Passera comme vne peinture,
L'impuissance de la nature
Laissera tout esuancouyr.

Celuy qui formant le Soleil
Arracha d'un profond sommeil;
L'air, le feu, la terre & l'onde,
Renuersera d'un coup de main,
La demeure du genre humain,
Et la base où le Ciel se fonde,
Et ce grand desordre du monde,
Peut-estre arriuera demain.

LA SOLITUDE, A ALCIDON.

Oue j'ayme la solituder
Que ces lieux sacrez à la nuit.

Esloignez du monde & du bruit,
Plaisent à mon inquietude!
Mon Dieu ! que mes yeux sont cōtens
De voir ces bois qui se trouuerent
A la natiuité du temps,
Et que tous les siecles reuerent,
Estre encore aussi beaux & verts
Qu'aux premiers iours de l'Vniuers;
Vn gay Zephire les caresses
D'vn mouuement doux & flatteur;
Rien que leur extreme hauteur
Ne fait remarquer leur vieillesse:
Iadis Pan, & ses Demy-Dieux,
Y vindrent chercher du refuge,
Quand Iupiter ouurit les Cieux
Pour nous enuoyer le Deluge,
Et se sauuans sur leurs rameaux,
A peine virent-ils les eaux.
Que sur cette espine fleurie,
Dont le Printemps est amoureux,
Philomelle au chant langoureux,
Entretient bien ma réuerie!
Que ie prens de plaisir à voir,
Ces monts pendans en precipices,
Qui pour les coups du desespoir,
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les forces à rechercher la mort.
Que ie trouue doux le rauage
De ces fiers torrens vagabonds,
Qui se precipitent par bords,
Dans ce valon verd & sauvage,
Puis glissans sous les arbrisseaux,
Ainsi que des serpens sur l'herbe,
Se changeans en plaisans ruisseaux,
Où quelque Nayade superbe
Regne comme en son liét natal,
Dessus vn throsne de cristal.
Que i'aime ce maret paisible,
N'est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de Saules & d'Oziers,
A qui le fer n'est point nuisible;

Les Nymphes y cherchant le frais
 S'y viennent fournir de quenouilles,
 De pipeaux, de ioncs & de glais
 Où l'on voit sauter les grenouilles,
 Qui de frayeur s'y vont cacher
 Si-tost qu'on veut s'en approcher.
 Là cent mille Oyseaux aquatiques,
 Vivent sans craindre en leur repos,
 Le Giboyeur fin & dispos
 Avec ses mortelles pratiques:
 L'un tout ioyeux d'un si beau iour,
 S'amuse à becquetter sa plume,
 L'autre allentit le feu d'amour,
 Qui dans l'eau mesme le consume,
 Et prennent tous innocemment,
 Leur plaisir en cér eslement.

Jamais l'Esté ny la froidure,
 N'ont veu passer dessus cette eau
 Nulle charette ny batteau,
 Depuis que l'un & l'autre dure:
 Jamais voyageur alteré,
 N'y fit servir sa main de tasse,
 Jamais chéureuil desesperé
 N'y finit sa vie à la chasse,
 Et jamais le traistre lameçon,
 N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'ayme à voir la decadence,
 De ces vieux chasteaux ruinez,
 Contre qui les ans mutinez,
 Ont desployé leur insolence,
 Les forciers y font leur Sabat,
 Les Demons follets s'y retirent,
 Qui d'un malicieux esbat
 Trompent nos sens, & nous martyrent:
 Là se nichent en mille trous
 Les Couleuvres & les Hiboux.

Lorfraye avec ses cris funebres,
 Mortels augures des destins,
 Fait rire & dancier les Lutins
 Dans ces lieux remplis de tenebres:
 Sous vn chéuron de bois maudit
 Y branle l'esquelllette horrible

D'un pauvre amant qui se pendit
 Pour vne bergere insensible,
 Qui d'un seul regard de pitié
 Ne daigna voir son amitié,
 Ainsi le Ciel luge équitable,
 Qui maintient les loix en vigueur,
 Prononça contre sa rigueur
 Vne sentence espouventable:
 Autour de ces vieux ossemens
 Son ombre aux peines condamnée,
 Lamantent en longs gémissemens
 Sa malheureuse destinée,
 Ayant pour croistre son effroy,
 Toujours son crime deuant soy.

Là se trouuent sur quelques marbres
 Des deuises du temps passé,
 Icy l'âge a presque effacé
 Des chiffres taillez sur les arbres,
 Le plancher du lieu le plus haut
 Est tombé iusques dans la caue;
 Que la limace, & le crapaut
 Souillent de venin, & de baue;
 La lierre y croist au foyer
 A l'ombrage d'un grand noyer.

Là dessous s'estend vne voûte
 Si sombre en vn certain endroit,
 Que quand Phœbus y descendroit,
 Je pense qu'il n'y verroit goûte:
 Le sommeil aux pesans sourcis,
 Enchanté d'un morne silence,
 Y dort bien loin de tous soucis
 Dans les bras de la nonchalance;
 Laschement couché sur le dos
 Dessus des gerbes de pautos.

Au creux de cette grotte fraische
 Où l'amour se pourroit geler,
 Echo ne cesse de brusler
 Pour son amant froid & reuesche;
 Je m'y coule sans faire bruit,
 Et par la celeste harmonie
 D'un doux luth, aux charmes instruit;
 Le flatte sa triste manic,

Faisant repeter mes accords

A la voix qui luy sert de corps.

Tantost sortant de ces ruines,
 Je monte au haut de ce Rocher,
 Dont le sommet semble chercher

En quel lieu se font les bruines,

Puis ie descends tout à loisir,

Sous vne falaise escarpée,

D'où ie regarde avec plaisir,

L'onde qui l'a presque sapée

Iusqu'au siege de Palemon,

Fait d'esponges & de limon.

Que c'est vne chose agreable

D'estre sur le bord de la mer,

Quand elle vient à se calmer

Après quelque orage effroyable !

Et que les cheuelus Tritons,

Hauts sur les vagues secoüées,

Frappent les airs d'estranges tons,

Avec leurs trompes enrouées,

Dont l'esclat rend respectueux

Les vents les plus impetueux.

Tantost l'onde broüillant l'arene,

Murmure & fremit de courroux,

Se roullant dessus les cailloux,

Qu'elle apporte, & qu'elle r'entraine,

Tantost elle estalle ses bords,

Que l'ire de Neptune outrage,

Des gens noyez, des monstres morts,

Des vaisseaux brisez du naufrage,

Des diamans, de l'ambre gris,

Et mille autres choses de pris.

Tantost la plus claire du monde,

Elle semble vn miroir flottant,

Et nous represente à l'instant,

Encore d'autres Cieux sous l'onde :

Le Soleil s'y fait si bien voir,

Y contemplant son beau visage,

Qu'on est quelque temps à sçauoir,

Si c'est luy-mesme ou son image,

Et d'abord il semble à nos yeux,

Qu'il s'est laissé tomber des Cieux :

BERNIERES, pour qui ie me vante

De ne rien faire que de beau,
Reçoy ce fantasque tableau
Fait d'une peinture viuante,
Ie ne cherche que les deserts,
Ou réuant tout seul ie m'amuse,
A des discours assez diserts,
De mon Genie avec la Muse:
Mais mon plus aimable entertien,
C'est le ressouvenir du tien.

Tu vois dans cette Poësie,
Pleine de licence & d'ardeur,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'esclaire la fantaisie:
Tantost chagrin, tantost ioyeux;
Selon que la fureur m'enflâme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux;
Les propos me naissent en l'ame,
Sans contraindre la liberté
Du Demon qui m'a transporté.

O que i'ayme la solitude!
C'est l'Element des bons esprits,
C'est par elle que i'ay compris
L'Art d'Apollon sans nulle estude:
Ie l'ayme pour l'amour de toy,
Cognoissant que ton humeur l'ayme;
Mais quand ie pense bien à moy,
Ie la hay pour la raison mesme,
Car elle pourroit me raurir
L'heur de te voir & te servir,





APOLOGIE

A V R O Y.

SIRE;

Combien que mes infortunes me fassent recourir à vostre pitié, mon innocence a quelque droit de solliciter vostre iustice, mes aduersitez me laissent encore assez de iugement pour me faire taire, si ie n'estois contraint de parler à V. M. qui ne me refusera point cette grace, puis qu'au fort de ma captiuité, ma voix a toujours eu de l'accès enuers Dieu. C'est luy, SIRE, qui m'a visiblement arraché des abyssmes où m'auoit precipité la calomnie, & sans offenser sa iustice, ie ne puis attribuer ma deliurance à la faueur des hommes. Puis qu'il a daigné m'esprouer, il a montré qu'il auoit soin de moy, & cette épreue est vne marque de son amour, qui laisse de la gloire à mon affliction. Il a veu ma iustification dans ma conscience, & s'estant satisfait par luy-mesme de mes mouuemens interieurs, il a voulu que les hommes me iustificassent deuant les hommes, & apres vne exacte recherche de mes actions, il a fait consentir mes iuges à me laisser viure. S'il n'a pas osté les taches à ma reputation, ce n'est que pour exercer la clemence de vostre Majesté qui les effacera sans doute, alors qu'elle sçaura que ma disgrace me vient plustost des malices de ma fortune, que des vices de ma vie. Mais d'autant que ce discours est fascheux, & pour la rudesse de mon stile, & pour la duresse du sujet, ie ne vous en diray que ce que ie ne puis taire.

Ce qui a long-temps entretenu ces bruits infames dont on a déguisé ma reputation , n'est autre chose qu'une grande facilité que mes ennemis on trouué-à me persecuter. Le peu de nom que les Lettres m'ont acquis , & le peu de rang que ma condition me donne dans la fortune , ont exposé mon esprit & mon honneur sans deffence , au pouuoir insolent de ceux qui l'ont attaqué. Mon impuissance leur a continué cette impunité , & poussé leur hardiesse si auant , que perdant le respect de l'Eglise, & prophanant la Chaire de verité , ils en ont fait vn theatre de diffamation. On a veu mes accusateurs en leurs sermons faire des longues digressions , & quitter la predication de l'Evangile , pour prescher au peuple leurs meditations frenetiques , & par des iniures d'Athée , d'Impie & d'abominable , imprimer dans l'ame de leurs auditeurs , l'aigreur & l'animosité particuliere qu'ils auoient contre moy. Ils parlent tout haut des Athées , & il ne faut pas presumer qu'il y en ait , ce soupçon est dangereux & coupable ; l'ignorance a cela de mal-heureux qu'elle est presque tousiours criminelle , & que mesme les occasions de la vertu la portent ordinairement dans le vice : C'est des-honorer la grandeur de Dieu , & mal parler de sa puissance, & de sa bonté , que d'accuser ses creatures d'auoir perdu la cognoissance de leur Createur , & soupçonner vn si excellent Ouurier d'auoir gasté son traual & desfiguré son image. Les sentimens de la Diuinité sont si exprés dans les hommes , qu'il n'y a point d'ame si confirmée au peché , & si destinée à sa perdition , qu'elle n'aye quelque remors du mal , & quelque satisfaction du bien. Les considerations de l'aduenir , & les pensées de la derniere condition de nostre vie , penetrent , & les plus subtils & les plus hebetés , & ne nous laissent iamais incapables d'esperer & de craindre. Chacun pretend de se voir enfin , ou bien-heureux, ou mal-heureux , personne ne se peut imaginer de demeurer neutre. Ma conscience me rend vn si ferme tesmoignage de ma foy , que toutes ces accusations ne me sçauroient pas seulement faire honte. On n'auoit garde de me trouuer estonné de telles menaces, Je croyois tousiours estre sans peril,

pource que ie ressentois que Dieu cognoissoit bien mon ame, & que Vostre Majesté ne fut iamais capable, ny de foiblesse, ny d'iniustice. Ceux qui taschoient à vous rendre ma vie odieuse, vous l'ont présentée sous le masque qui vous deuoit faire le plus d'horreur. Rien ne pouuoit d'abord vous former vne auersion de moy, comme la qualité d'Impie, directement contraire à la pieté dont vostre Majesté est aujourd'huy l'essence & la perfection. Ces lasches & noires pratiques s'estant destruites à la clarté d'une innocence manifeste, laissent mes accusateurs conuaincus d'un scandale punissable des peines qu'ils me souhaittoient. Et pour faire voir à vostre Majesté, que cette Apologie ne desguise point leurs procedures, & ne prend aucun aduantage pour moy que de la verité, ie m'en vay mettre deuant vos yeux toute cette aduanture, avec protestation de ne rien aduancer que ce qui est escrit au Greffe ne puisse iustifier.

Ce premier Arrest donné par contumace n'énonce aucunes charges & informations faites contre moy, les ruses de mes ennemis ont surpris la religion de la Cour, & supposé malicieusement des liures, dont i'auois desaduoué & la composition & l'impression, & fait condamner les Libraires par Sentence du Preuoist de Paris, mesme d'un dessein particulier que i'auois d'en esclaircir mes accusateurs, que la condition de Religieux me faisoit croire, plus auéglez de zele que d'inimitié. Ie pris le soin de leur faire voir la condamnation de l'Imprimeur absent & fugitif, mais ils ont tousiours desguisé la cognoissance de mon bon droit, & par vne hypocrisie cruelle, ont continué leurs sollicitations, iusqu'à ce qu'une ignominie publique leur eust fait curée de ce fantosme qui fut brûlé en ma representation. Ce qui fait esuanouyr toutes les apparences de l'infamie que ie pouois encourir par ce iugement, & qui a conuaincu l'absurdité de ces iniustes poursuittes, c'est que le dernier Arrest donné en plein Parlement, & en grande assemblée de Iuges, a recogneu veritable le desadueu que i'auois fait des liures supposez; comme le premier iugement fut sans aucune preuue ny d'escrits, ny de temoins contre moy, aussi l'a-ton poursuiuy au temps

que vostre Parlement estoit congedié, à cause de la contagion, & qu'en l'absence du plus grand nombre de Messieurs de la grand' Chambre, il fallut extraordinairement emprunter des Iuges des Enquestes pour trouver le nombre de dix Iuges, auquel nombre le proces de contumace fut vinté & iugé en vne matinée seulement, qui est pour cela peu de temps. Je ne me plaindray iamais de vostre Parlement, la voix publique est veritable, qui nous apprend que c'est où la iustice est renduë avec integrité, & que l'innocence n'y peut estre opprimée. Il m'a conserué la vie que l'on conspiroit de m'oster avec l'honneur, & m'a banny sans estre conuaincu que du mal-heur d'auoir esté hay.

Les mieux sensez & les plus Chrestiens du siecle, qui sont instruits des faussetez de mes accusations, accompagnent mon accident aux Arrests qui souuent interuiennent aux proces de sortilege, lors que vos premiers Iuges ont condamné à mort des pauvres Paysans idiots, le Parlement qui est l'azyle de l'innocence, iustifie ces miserables, & neantmoins sur la diffamation les bannit du lieu de leur demeure.

C'est vne necessité de la Police, contre laquelle ie ne murmure point, aussi bien ay-je contribué quelque chose à mon mal-heur, pource que d'abord, au lieu de luy resister, ie luy ceday, & le renforçay au lieu de le corrompre. Il est vray que les Iuges ne font rien par imprudence, ny par colere.

Mon absence, qui n'estoit que de peur, a donné des soupçons de crime, & la fuite que ie prenois par respect de mes ennemis, a autorisé leur persecution. Tandis que mon esloignement sembloit appuyer les pretextes de leur iuimitié, V. M. faisoit paroistre quelque trace des fauorables inclinations qui m'ont engagé à son seruice. Ils employoient avec licence tout l'effort & l'artifice qui pouuoit faire reüssir leur entreprise. On m'auoit bouché tous les passages du Royaume. Quelques Preuosts de l'intelligence de leur cabale estoient tousiours aux enuirs du lieu de ma retraite. Leurs liures, leurs Sermons, leurs visites & leurs voyages, n'auoient plus autre sujet que mon oppression, j'ay vne consolation bien glorieuse &c.

tres-sensible, d'auoir recogneu que V. M. ne donnoit aucun adueu à tous ces appareils de ma perte. Vous prestiez vostre consentement à mon salut, & la disposition que vous auiez à me plaindre, plustost qu'à me punir, condamnoit la procedure de mes parties, & destruisoit les aduantages qu'ils pensoient tirer de mon esloignement; vous approuuiez le soin de ceux qui me vouloient conseruer: Monsieur de Montmorency remarqua que V. M. m'aymoit autant à Chantilly qu'à Londres, & l'exemple de vostre bien-veillance me seruoit de protection inuiolable enuers tous ceux qui auoient à cœur vostre respect & la charité Chrestienne. Le Parlement imitoit vostre bonté, & par vne cognoissance particuliere de vos intentions, me permettoit de fuyr lentement, & donnoit assez de loisir à mes ennemis pour se desdire d'une poursuite qui n'a finy qu'à leur confusion. L'estois desia sur la frontiere en la meditation de quitter ma patrie, & dans l'incertitude d'y plus reuenir, & cette contrainte d'esloigner vostre Cour, tenoit mon esprit dans des troubles qui me rendoient indifferente, & la capture & l'euation. Ce changement de pays ne m'eust pas esté fascheux, si Dieu m'eust fait naistre ailleurs qu'en France, ou sous vn autre regne que celui de V. M. mais vostre Empire & vos vertus ont pour moy des amorces si puissantes, que c'est me retirer du monde que de vous abandonner: aussi m'en allois-je avec des inquietudes & des paresse, qui tesmoignoient assez que le danger de mourir en vostre Royaume, m'affligeoit moins que le regret d'en sortir. Cette apprehension ne laissoit point de repos en mon ame. L'estois desia dans les supplices dont mon emprisonnement m'a retiré, & si la violence de mes ennemis n'eust precipité le dessein de ma ruine, i'eusse tousiours reculé à ma iustification, & on n'eust iamais descouuert mon innocence, ny leur imposture. Lors que i'estois aux termes de relascher à leur fureur, & que la patience de V. M. & des luges leur donnoit, & le temps, & le conseil de se moderer; Vn homme qui fait profession de Religieux, & qui a fait le dernier vœu, s'aduisa de corriger vostre clemence, & n'estant hardy que de ma timidité, s'ad-

uentura de me tendre les pieges dont il se trouue encore enuelpé. Il auoit à sa deuotion vn Lieutenant du Preuost de la Connestablerie nommé le Blanc, son confident particulier : celuy-là print vn tel soin de luy rendre cette complaisance, & se trouua si puissant dans cette commission, qu'une place qui peut soutenir des sieges Royaux, se trouua foible pour ma protection. Ce Religieux qui disposa si absolument de cét Officier de iustice, & qui trouua le Gouverneur de vostre Citadelle si facile : C'est, SIRE, le Pere Voisin Iesuite, qui par vne fantaisie désreglée, & par vn caprice tres-scandaleux, s'est ietté dans la vengeance d'un tort qu'il n'a point receu, & s'est forgé des sujets d'offence, pour auoir pretexte de me hayr. Je dirois à V. M. les secrettes maladies de cét esprit, si ce n'estoit vne inciuilité criminelle que de vous en entretenir : cét homme-là esgaré de son sens, tres-ignorant du mien, a fait glisser dans des ames foibles, vne fausse opinion de mes mœurs & de ma conscience, & prostituant l'autorité de sa robbe à l'extrauagance de sa passion, il a fait esclat de toutes ces infames accusations, dont il fait aujourd'huy penitence. Il a penetré tous les lieux de ses cognoissances & des miennes, pour y respandre la mauuaise odeur qui auoit rendu ma reputation si odieuse. Il a suborné le zele d'un Pere estourdy, qui a vommy tout vn volume, pour descharger la bile de son compagnon, c'est l'Autheur de la Doctrine Curieuse, & de quelques autres liures outrageux, à qui ma seule disgrâce semble auoir donné des priuileges, & dont les crimes n'ont trouué de l'impunité, qu'en la faueur de cette animosité publique, qui autorise tout ce qui peut iniurier. Le rapport de l'erreur populaire à ces Genies malins, & certaine conformité des enuieux & des ignorans, m'auoit suscité vne haine si generale, & tellement alteré les sentimens des gens de bien, que chacun auoit interest à me des-honorer, & que personne ne pouuoit estre sauué, s'il ne taschoit à me perdre. Cela me mit des espions par tout : mes plus feures confidences m'estoient des embusches, & le lieu de mon azile fust celuy de ma prise. La franchise & la confiance, qui suivent ordinairement les in-

nocens, m'ostoient les soins de ma seureté, & me tenoient tousiours à la mercy de la trahison. Je ne pouvois prendre aucun ombrage du danger le plus apparent, & me trouuois fort nonchalant à l'esuiter : ma conscience m'asseuroit de ma probité, & vostre iustice m'asseuroit de mon salut : les crimes qu'on m'imputoit sont de telle nature, que si i'en eusse esté capable, Dieu ne m'eust pas permis de viure sous le regne de L O V Y S L E I V S T E, & cette ardante affection que i'ay pour vostre service, ne scauroit compâtir avec des inclinations peruerfes.

Je croy que vous aymer c'est estre homme de bien, & ie suis si assuré de l'un, que ie ne puis me déffier de l'autre ; si les tesmoignages que ie vous en ay rendus, n'ont iamais sçeu faire, ny mon deuoir, ny ma volonté, c'est que Dieu ne m'a pas assez donné de fortune pour auoir de l'employ auprès de V. M. ny assez d'esprit pour le meriter. Cette basse & facile occupation des vers ne satisfait point mon ambition, & se trouue inutile à vos louanges : pource que V. M. ayant meritè tout ce que les plus grands Roys ont iamais acquis de gloire, tous ceux qui les ont loüez ont escrit pour vous, & apres tant de liures & tant de statuës, ie croy que la plus entiere image de leur valeur, c'est vostre courage, lequel il n'est pas besoin que ma plume fasse paroistre, puis que vos exploits l'ont desia fait voir à tout le monde. Si cette consideration vous rend aujourd'huy tous les Escriuains inutiles, ie ne dois pas estre seul puny de cette impuissance ; les autres approchent de vostre personne, & ie suis banny de vostre Royaume ; ils ont les plaisirs de la Cour avec des recompenses, & ie n'ay pas seulement l'vsage de la vie qu'avec des peines : ie n'enuie point leur condition, mais ie me plains de la mienne. Je suis l'exemple de la plus longue & plus dure calamité de vostre siecle. Il n'y a point d'homme qui aye des appetits si delicats pour la vie, ny de si tendres sentimens pour la volupté, qui n'aimast mieux se priuer de l'un & de l'autre par des tourmens les plus exquis, que de souffrir le sale & le cruel traitement d'une si longue prison que la mienne. Si Dieu ne m'eust fait naistre d'un tem-

perament robuste, & d'une constitution bien saine, ie fusse mort mille fois de plusieurs incommoditez, dont, Dieu mercy, ie n'ay pas esté seulement malade : on m'a traité deux ans durant avec des rigueurs capables de consommer des pierres ; d'abord que ie fus pris on me tint pour condamné, ma detention fut vn supplice, & les Preuosts des executeurs estoient trois sur chacun de mes bras, & autour de moy autant que le lieu par où ie passois en pouvoit contenir : on m'enleua dans la chambre du sieur de Meulier pour y faire mon procez verbal, qui ne fut autre chose que l'inventaire de mes hardes & de mon argent, qui me fut tout saisi. Apres mon interrogatoire, qui ne contenoit aucune accusation, Monsieur de Commartin m'assura que i'estois mort ; ie luy respondis que le Roy estoit iuste & moy innocent ; de là il ordonne que ie fusse conduit à Saint Quentin, par où il prenoit son chemin, afin de rejoindre Monsieur le Connestable qu'il auoit quitté pour assister le Preuost à ma captiuité. On m'attachade grosses cordes par tout, & sur vn cheual foible & boiteux, qui m'a fait courir plus de risque, que tous les tesmoins de mes confrontations. L'exécution de quelque criminel bien celebre n'a iamais eu plus de foule à son spectacle que i'en eus à mon emprisonnement. Soudain que ie fus escroüé on me deuala dans vn cachot, dont le toict mesme estoit sous terre, ie couchois tout vestu & chargé de fers si rudes & si pesans, que les marques & la douleur en demurent encor en mes jambes, les murailles y suioient d'humidité, & moy de peur. Je vous confesse, SIRE, que ie ne me trouuay assez brutal, ny assez Philosophe pour me resoudre promptement en vn accident si outrageux. Je sentis vn grand desordre en tous les mouuemens de mon ame, mon vnique recours dans cette solitude si seuer & si obscure, fut ma priere ardente, que i'adressay au Fils de Dieu uiuant. Et les vœux que ie fis à sa Mere, *Ad Dominum cum tribularer clamaui, & exaudiuit me.* Et combien que ma deuotion sembloit alors forcée, elle estoit pourtant veritable ; mes pechez qui sont infinis n'ont point retardé le secours de la miseri-

corde diuine , dont i'ay ressenti des effets si puissans ; que depuis ces premieres espouuantes mon ame n'a iamais esté sans esperance & sans consolation : ce qui renforçoit beaucoup mon assurance, c'estoit vne ferme persuasion que i'auois du solide & parfait iugement de V. M. qui ne cognoissoit pas si peu ma vie, qu'il ne la trouuast digne d'estre examinée auant que d'estre condamnée.

Je passois ces premiers iours de ma captiuité dans des incommoditez tres-rigoureuses , & dans de viues apprehensions de mon procez , qui m'a esté tousiours plus à craindre , pour la puissance de mes ennemis que pour mon crime : Et sans blesser l'integrité des autres Corps de Iustice , ie crois que l'auantage que V. M. m'a fait , de laisser ma cause à la Cour de Parlement de Paris, a beaucoup diminué mon danger. Ces Iuges-là , S I R E , ne trompent personne , & ne scauroient estre trompez. Ils enuoyerent la Compagnie de Deffunctis à Saint-Quentin , pour de là me conduire à la Conciergerie du Palais.

L'estois bien arse d'aller rendre conte de ma vie, deuant des gens que ie scauois estre capables de la bien mesnager : mais la rudesse de ceux qui m'amenerent troubloit vn peu mon esperance , & me faisoit craindre la passion de quelques particuliers , qui pouuoient leur auoir recommandé cette seuerité : mes accusateurs ont des instrumens de toute nature & condition par tout. L'estois monté encore plus mal que l'ordonnance de Monsieur de Commartin , & attaché tout le long du voyage , avec des chaisnes , sans auoir la liberté du sommeil ny du repos , & sans quitter les fers ny nuict ny iour : on ne suiuit iamais le grand chemin , & comme s'il y eust eu des desseins par tout à m'enleuer , les troupeaux, ou les arbres vn peu esloignez leur donnoient quelques alarmes assez ridicules , que ie reserue à mes vers , plus capables de cette peinture que la prose. Estant arriué à la Conciergerie , dont la presse du peuple m'empeschoit l'entrée, ie fus enleué dans la grosse tour , & porté tout d'abord dans le mesme cachot , où le plus execrable paricide de la memoire a esté gardé : on y renferma deux gardes , qui furent quatre mois dans le cachot,

avec aussi peu de liberté que i'en auois : le chagrin & les maladies , qui sont presque inévitables en ce lieu-là , leur firent à la fin donner licence de sortir, depuis on m'associa des prisonniers appellans de la mort. Apres auoir esté six mois dans vne tres-grande impatience de me faire ouyr , Monsieur le Procureur General me fit l'honneur de me venir voir , sur le bruit qu'il eut d'une abstinence extraordinaire dont ie me macerois depuis quelques iours. Il me parla avec des ciuilitéz que ie n'eusse pas merité mesme en l'estat de ma liberté , & commanda tres-expressément à ceux qui auoient charge de moy , de me gouverner avec toute la douceur que la necessité de leur deuoir me pouuoit faire esperer. En cela il a esté tousiours tres-mal obey , car ces gens-là sans se contenir mesme dans la rudesse permise aux Guichetiers les moins humains , ont passé au de là de la felonie des hommes les plus barbares. Je ne sçauois , avec le respect que ie dois à V. M. luy dépeindre les saletez & l'horreur, ny du lieu, ny des personnes dont i'estois gardé, ie n'y auois de la clarté que d'une petite chandelle à chaque repas , le iour y esclaire si peu , qu'on ne sçauoit discerner la voûte d'avec le plancher , ny la fenestre d'avec la porte. Je n'y ay iamais eu de feu, aussi la vapeur du moindre charbon n'ayant là dedans par où s'exhaler m'eust esté du poison ; mon liét estoit de telle disposition , que l'humidité de l'afficte & la pourriture de la paille y engendroit des vers, & autres animaux qu'il me falloit escraser à toute heure , diuers prisonniers qui ont esté avec moy , s'ils en sont sortis pour viure , peuuent verifiser mes plaintes. L'on me nourrissoit de la pension qu'il a pleu à V. M. de me continuer , mais mon manger & mon boire estoit tel , qu'ils sembloient auoir receu pour me faire mourir l'argent que vous leur donniez pour me faire viure : & comme si les cruantez d'un tel entretien n'eussent peu donner assez d'exercice à leur malice , ils s'ingerent dans mes affaires , & trompant la facilité que i'ay tousiours eüe , à donner ma confidence à ceux qui la demandent , par diuerses ruses , ils attrapent tous mes secrets , qui se font par la grace de Dieu , trouuez à ma iustification. Pour vn

tesmoignage plus manifeste de la fureur extraordinaire, qui les animoit contre moy, c'est que durant tout le temps d'une si dure captivité, où toutes sortes d'objets, de frayeurs & de peines me tenoient tousiours en necessité de consolation, il ne me fut iamais permis de communiquer avec vn Religieux, ny de me faire donner vn chapelet. Il sembloit qu'on eust pris à tasche de me faire perir le corps & l'ame; c'est alors que mes accusateurs faisoient retentir les Eglises de mesdisances, dont l'Hostel de Bourgogne eust esté scandalisé.

C'est lors, S I R E, que le Pere Guerin fit vn voyage exprés en Bretagne, pour suborner des témoins contre moy, ce que ie verifiairay par des Conseillers de la Cour de Parlement de Rennes, & luy-mesme a eu l'audace de déposer, mais il n'a osé soutenir la confrontation. Le Pere Caillou Superieur des Minimes, qui est en reputation d'avoir bon sens & bonne conscience, representa à ses Confreres les affronts que ce detraqueur faisoit ordinairement à leur Conuent, si bien qu'on se resolut de le faire sortir de Paris, où ses imprudences se faisoient avec trop d'esclat. Je serois bien-heureux, si les Compagnons du Pere Garasse m'auoient donné sujet d'un ressentiment pareil. Le Pere Margestant Superieur des Iesuites de Paris, apres m'auoir dit plusieurs iniures dans son College, s'en alla solliciter Monsieur le Lieutenant Ciuil, pour faire donner main-leuée aux Imprimeurs de ce ramas de bouffonneries & d'impietez de Garassus, que i'auois fait saisir. Le P. Voisin a esté chez plusieurs de mes Iuges à leur demander ma mort pour la deffence de la Vierge & des Saints, dont il leur recommandoit la cause: Et voila, S I R E, tout le fondement de ces crieries impudentes dont ils ont si long-temps agité mon innocence, & tout ce que ce long trauail de persecution a pû produire contre moy.

La Cour ayant député Messieurs de Pignon & de Vertamond, pour instruire mon procez, on me fit sortir du cachot où i'auois esté six mois sans voir la clarté, & on m'amena deuant eux dans la salle de saint Louys, où le grand air m'esblouyt d'abord, & faillit à

me faire pafmer ; apres auoir leué la main , & dit mon nom , mon pays , mon aage , & ma profelfion , on me demanda fi i'eftois Catholique Romain , & fi ie l'auois toufiours efté. Je respondis qu'il y auoit peu de temps que i'eftois Catholique , & qu'auparauant i'auois toujours fait profelfion de la Religion pretenduë reformée. Que ie m'eftois instruit en la foy Romaine par les Conferences du Pere Athanafe , du Pere Arnoux , & du Pere Seguirand , entre les mains de qui i'auois fait mon abiuration. Monsieur de Pignon me remonftra que i'auois mal fait mon profit des inftruétions de ces bons Peres , & que i'eftois tenu pour vn homme qui ne croyoit autre Dieu que la Nature. Je repliquay que i'eftois tenu pour tres-homme de bien par tous ceux qui me cognoiffoient , & que mes accusateurs parloient fans preuue ny apparence , & qu'ils eftoient calomniateurs & impofteurs. Monsieur de Vertamond contribuant peut-eftre vn aduis à ma iuftification , repartit qu'il n'y auoit point d'apparence que ie fuffe vn Athée , puis que pour faire voir au public que i'auois des fentimens de la Diuinité tels qu'un Chreftien les doit auoir , i'auois fait vn Liure de l'Immortalité de l'Ame , qui rendoit raifon de ma creance.

Cela eftoit dangereux pour vn eftourdy ou pour vn mefchant : mais moy qui auois l'efprit rendu à ma iuftification , & qui pour ne m'efgarer n'auoit autre chemin à fuiure que celui de la verité , ie respondis que ie n'auois point compofé ce Liure-là , que c'eftoit vn ouurage de Platon , que ie l'auois traduit fans m'efloigner du fens de l'Autheur , & que ce n'eftoit point par où ie rendois raifon de ma foy , que pour monftrer que i'eftois Chreftien , i'allois à la Mefle , ie communiois , ie me confeflois. On m'allegua quelques paffages de ce Traité , dont ie me fuis entierement iuftifié.

Saint Auguftin , qui ne parle iamais de Platon fans admiration , m'a fourny dequoy faire approuuer la peine que i'ay prife en cette Traduction. Apres l'examen de cette version ou paraphrafe fur l'Immortalité de l'Ame , on ne me trouua conuaincu ;

Je ne dis pas, SIRE, d'une impiété, mais non pas seulement de la moindre irreuerence contre l'Eglise: Mesme il y a plusieurs endroits que j'ay en quelque façon desguisez pour les tourner à l'aduantage de nostre cteance.

Les Libraires ont imprimé en suite de ce Traicté quantité de mes vers, avec les ignorances que i'y ay laissées, & avec les crimes que mes ennemis y ont adiousté: j'ay esclaircy la Cour de tout ce qui estoit de ma composition, & rendu toutes mes pensées manifestement innocentes.

On m'apporta d'autres faits sur la prose d'un second Tome imprimé en mon nom, mais ie fis voir clairement l'impertinence des Accusateurs, qui par des subtilités scholastiques auoient embrouïllé le sens de mes escrits, & d'une malice aueuglée, pensant profiter de mon peu de memoire, produisoient des periodes imparfaites en des choses, où le mesconte d'une syllabe, peut d'une pensée innocente faire un crime.

Messieurs mes Commissaires estoient bien aises que j'eussasse les surprises, & se monstrent tousiours aussi prompts à me iustifier qu'à me conuaincre. Après que ie me fus purgé de tout ce qu'on pouuoit reprendre ou soupçonner contre moy, dans ces deux Tomes qui portent mon nom, on me presenta un liure intitulé, *Le Parnasse des vers Satyriques*, dont j'estois accusé d'auoir compilé les rapsodies, & les auoir mises en vente: j'apportay pour ma deffence la Sentence du Preuost de Paris, obtenuë contre les Imprimeurs, & suppliay la Cour de considerer que j'estois le premier de ma profession, qui par une affection aux bonnes mœurs, & pour oster le scandale public, auoit fait supprimer de telles œuvres. Ayans annullé toutes les charges que ces liures me pouuoient mettre sus, ie croyois auoir finy les interrogatoires qui furent de trois iournées, & m'attendois à iouyr du priuilege d'un peu d'eslargissement qu'on ne me pouuoit refuser selon les formalitez du Palais: mais l'hypocrisie effrontée de ceux qui sollicitoient ma mort, auoient rendu mon affaire de telle importance, & fait estimer ma deliurance si dangereuse, qu'il fallut

fallut donner haleine aux calomniateurs, & leur accorder la licence de redresser les embusches que i'auois éuitées iusques-là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant lesquels les Guichetiers me continuerent leurs inhumanitez avec tant d'excez, qu'on eust iugé qu'ils craignoient plus mes ennemis, qu'ils ne respectoient leurs Maistres. A la seconde attaque, qui fut de quatre iournées, en nouveaux interrogatoires, on me represente plusieurs manuscrits, & de mes amis & de moy, où il ne se trouua, Dieu mercy, non plus de crime qu'aux accusations precedentes. Le Pere Garañus auoit malicieusement alteré quelques vers en mon Elegie à Thyrsis, dont ie me suis iustificié par mon manuscrit, qui s'est trouué tout contraire à l'imprimé de ce faussaire. Tout ce que i'ay composé & aduoué est encore dans le Greffe : Si i'estois assez heureux pour le faire confronter à la supposition de Garañus, luy qui fait tant du subtil, & qui profane si impudemment la dignité de sa profession, se trouueroit conuaincu d'une fausseté punissable du feu, aussi bien que son Compagnon, qui se trouue coupable d'auoir suborné des tesmoins, & dont la conuiction est à la cognoissance de la Cour. Permettez-moy, S I R E, de vous descouurir cette imposture, & prenez la peine d'ouyr les friuoles & calomnieuses depositions des principaux qui m'ont esté confrontez. Le premier se nomme Anisé Aduocat, qui se fit luy-mesme tant de reproches, & se couppa si souuent, que Monsieur de Vertamond ne se peust tenir de rire de ses absurditez ; cét homme-là qui me fut confronté avec la grauité de la robbe & du bonnet quarré, tesmoignoit m'auoir ouy dire que quand ie couchois sur la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me font rougir, & supplie tres-humblement vostre Majesté de pardonner à la necessité qui m'oblige à les dire par leurs termes, & non par les miens : il adioustoit encore, que certain Pauie, à qui ie n'ay iamais parlé, l'auoir entretenu de quelques discours prophanes qu'il supposoit venir de moy, le sens en estoit, que ie disputois si l'ame estoit dans le sang. C'est vn discours de Philosophie dont ie ne suis point

capable , il ne m'importe qu'elle soit dans le sang ou ailleurs , pourueu qu'au sortir du corps ie sois assure que'elle ne perd point son estre. Le second témoin est vn homme vagabond , & sans autre appuy que du P. Voisin , qui l'a entretenu aux escoles depuis douze ans , il se nomme Sajot , son pere le desherita pour d'estranges rebellions qu'il luy auoit faites dès l'âge de seize à dix-sept ans , & couroit risque de passer sa vie dans de grandes necessitez , s'il ne se fust rendu agreable au Pere Voisin , qui se ioignit à luy d'une affection fort particuliere , quoy que ce garçon fut alors dans vne reputation treshonteuse, depuis le commerce qu'il eust avec ce Religieux , il n'amenda point sa vie: car ses débordemens qu'il continuoit au scandale du College , luy firent interdire la conuersation de quelques escoliers de la Flesche qu'il auoit tasché de corrompre. La contrainte de luy donner des reproches, m'a fait dire quelques-vnes de ses infamies qui l'ont fait pleurer à la confrontation : & d'autant que les larmes ne se peuuent pas escrire , le Greffier qui est homme de bien resmoignera cette verité. Sçachant bien que sa trahison luy seroit inutile si ie venois à la descouurir , pource que ie sçauois bien ses crimes , il changea son nom & son pays , ce qui merite punition exemplaire. Nonobstant ce deguisement, le regardant fixement aux yeux , il me reuint quelque image d'une personne, que des accidens tres-notables auoient rendu signalé: l'ayant recogneu, ie dis modestement quelques secrets de sa vie , assez capables d'affoiblir sa deposition. Il ne nia point qu'il n'eust esté en ses ieunes ans disciple du P. Voisin , aduoua que depuis leur premiere cognoissance , ils s'estoient entretenus d'une amitié tres-estroite , & d'une confidence qu'ils n'ont iamais interrompue , qu'ils auoient communiqué ensemble les accusations contre moy , & que le Pere Voisin l'auoit induit à déposer Il y auoit pour le moins quinze ans que ie n'auois veu Sajot , il dépose que depuis trois ans il m'auoit ouy dire des vers sales & prophanes , dont à la verité il ne se souuient point ; il m'accuse notamment auoir dit , que ie ne croyois autre chose que Iesus-Christ crucifié : & infere de là que ie tiens les ceremonies de l'Eglise peu necessai-

res. Je le pressay de me nommer le lieu où il prétendoit m'avoir veu, en présence de qui, en quel jour, & à quelle heure i'auois parlé à luy, il respond qu'il n'en sçait rien, & confesse toujours que le Pere Voisin luy a dit, qu'il estoit obligé de déposer contre moy. Il se trouue, SIRE, que cét homme-là est aux gages du Pere Voisin, qu'il est neveu d'une Dame Mercie, qui contribuë aussi à la nourriture de Sajot, cette femme est confidente du Pere Voisin, & du Preuost le Blanc: car aussi-tost que ie fus prins, le Blanc s'en conjouyt par lettre avec le P. Voisin, & adressa son paquet à la Dame Mercie, qui communique ordinairement avec ce Religieux, la lettre m'est tombée entre les mains: il y auoit entre autres termes de respect, pour ce Pere, qu'il m'auoit si soigneusement veillé, qu'enfin il m'auoit attrapé, selon le commandement qu'il en auoit receu de sa reuerence. Il me fut encore confronté vn sourd, nommé Bonnet, Aduocat à Bourges, qui déposoit m'avoir ouy dire en la présence du Pere Philippes Capucin, qu'il y auoit des gens qui se repentiroient de m'avoir tiré de la desbauche: Le Pere Philipes a rendu des tesmoignages tous contraires à cette imposture.

Tous les autres tesmoins, hormis ce que ie diray apres, ne m'accusent point de m'avoir iamais veu faire ny ouy dire quelque chose de reprehensible: Ils ne cognoissent pas mesme ma personne, & n'ont autre instruction que les liures & les Sermons de mes accusateurs. Icy ie ne me puis taire de l'integrité de Monsieur le Procureur General, qui ayant pris le soin d'en examiner quelques-vns, mesme des Libraires, qui confessent auoir prins part en l'impression du Parnasse Satyrique, il a si bien fondé cette verité, que tous les tesmoins qu'il a produits n'ont parlé qu'à ma descharge.

Celuy qui reste se resout de me faire vn pur assassinat: car sans accompagner sa deposition d'aucune circonstance, ny couvrir d'aucun pretexte les calomnies qu'il m'improperoit, il fit vne coppie de tout ce qui est de plus execrable dans le Parnasse, & sans m'accuser toutes fois d'avoir rien contribué à la composition, il me soustint en Iustice, qu'il auoit

appris par cœur ces vers infames à me les ouyr dire plusieurs fois , & en diuerſes compagnies où il auoit eu ma frequentation , depuis dix ou douze ans qu'il diſoit me cognoiſtre. Je n'eus point d'autre reproche à luy faire , ſinon que ie ne le cognoiſſois point du tout , & priay Monſieur de Vertamond de luy faire dire le lieu & les perſonnes qui pouuoient faire foy de ſa depoſition , il ne ſçeut dire , ny ruë , ny maiſon où il m'eust veu , ny ne ſe peust reſſouuenir d'un ſeul homme parmy tant de conuerſations. Là ie priay la Cour de conſiderer que cét homme incapable de ſe reſſouuenir des maiſons & des perſonnes, qui ſont objets fort apprehenſibles à la memoire, n'eſtoit pas croyable de ſe reſſouuenir d'un vers , qui n'eſt qu'un ſon ; & ie le voulus obliger d'en reciter quelqu'un , mais le teſmoin ſe trouua muët : Je m'apperçeus encore que dans les premiers interrogatoires , on m'auoit repreſenté vne ligne de proſe pour un vers , ce qui me donna des ombrages d'un faux teſmoin. Je trouuay dans cette depoſition ce vers là qui eſtoit failly , tout de meſme dans l'impreſſion du Parnaſſe Satyrique , ſi bien qu'il appert clairement qu'il a retenu cette faute des Imprimeurs , & non pas de moy , pource que les moins verſez dans la Poëſie ne ſçauroient faillir en la meſure des ſyllabes , la condition de la perſonne rendoit auſſi ſon teſmoignage tres-ſuſpect , car un homme de ſa ſorte ne ſe trouue pas ordinairement à ouyr des vers , c'eſt un Boucher de la ruë S. Martin nommé Guibert. Voila , S I R E , la ſomme de toutes les charges qui ont ſi long-temps entretenu les eſperances orgueilleuſes de quelques hypocrites , qui ne ſçauent monſtrer leur deuotion que par la cruauté , & qui croient que hors de leur cabale il n'y a point de ſalut. Ils murmurent encores apres mon Arreſt , & ne ſe peuuent ſatisfaire de la juſtice de Dieu , & de celle du Parlement, pource qu'ils n'ont pas du tout accompli leur haine. Ils cherchent tous les iours des pretextes nouueaux à r'allumer leur perſecution, font courir en mon nom des vers mal faits & malicieux , qui deſhonnorent la reputation de mes mœurs & de mon eſprit , ils ne diſent pas que ie vay tous les

iours à la Messe, que i'ay fait mon bon iour deux fois depuis la sortie de la prison. Ils me jettent tous les iours des amorces à m'attirer à la desbauché, pour blasmer ce qu'ils desirent, & se plaindre de ce qu'il leur plaist. Ils firent par d'estranges ruses glisser dans mon cachot certains mouchars, qui espioient selon la portée de leur esprit tous les mouuemens du mien, & lors qu'ils y descouuroient quelque despit, contre les longues iniures de ma captiuité, ils se mettoient à detester leur calamité, iurer contre Dieu, & l'accuser d'iniustice, pour m'obliger à blasphemer à leur exemple. Me representoient l'indifference, où ils disoient que vostre Majesté laissoit vn si grand personnage que moy. Leurs sollicitations à me faire pecher contre Dieu & contre vostre Majesté, ont esté aussi inutiles que leurs testmoins. Je n'ay point de desir plus ardent, ny d'ambition plus legitime que de me maintenir au deuoir d'un bon Chrestien, & d'un vray François. Cette resolution a des racines si profondes en mon ame, qu'on ne les verra iamais bransler pour toutes les secouffes de ces mauuais demons, ennemis de la Religion & de l'Estat. Je serois bien repprouué & bien ingrat, si ie ne cognoissois en ma deliurancé vne marque de la misericorde Diuine, en la iustice de vostre Majesté. Lors que i'estois enseveli dans ces tenebres & ces infections de cachot, parmy les soins continuels d'un procez qui m'attaquoit à l'honneur & à la vie: parmy tant de sujets de desesperer vne ame foible, il n'y auoit point de paroles qui s'offrissent plus fauorablement à exprimer ma pensée que celles du Roy David, qui est à mon iugement la regle & l'ame de la deuotion; La lecture continuelle de ses Pseaumes, m'animoit avec tant de force & de plaisir, que cet exercice me tenoit aussi bien lieu de diuertissement que de priere. Iamais toutes les delicateffes des poësies prophanes ne m'ont touché si tendrement ny si viuement que les fermes & eloquentes Meditations de ce Prophete, i'en ay la pluspart dans la memoire, & toutes dans le cœur. J'espere qu'à l'aduenir les conceptions de mon ame & le train de ma vie retiendront quelque trace d'une si sainte

& si neceſſaire pieté. Ma premiere occupation , ſ'il plaist à V. M. d'agrée que ie viue & que i'ecriue, ſe donnera à corriger tout ce que les Theologiens les plus exacts trouueront de licentieux dans ces liures qu'on a imprimez ſi ſouuent en mon nom , & avec tant de deſordre.

C'eſt par où ie dois iuſtifier tous ceux qui ſe ſont engagez dans mon malheur , & qui dans vn ſi grand peril de mon honneur , ont oſé me continuer les teſmoignages de leur amitié. Ie feray cette ſatisfaction au public , dont l'applaudiſſement & l'amour ſe monſtre aujourd'huy viſiblement pour moy , & ie meriterois ſa hayne ſi ie luy reſuſois vn deuoir que ſa curioſité & ſon affection me demandent ſi iuſtement. Ie laiſſeray cependant mes ennemis ſans replique , & ne taſcheray point par ma vengeance ny d'empêcher, ny d'irriter l'humeur, ou le plaſiſr qu'ils ont à meſdire de moy. Si leur fureur leur a fait faire des iniuſtices, ie ne veux point faillir à leur exemple. I'ay l'eſprit froit à la meſdiſance , ie n'ayme point les affronts, c'eſt pourquoy ie n'en fais point; ſ'ils ont fait des meſchans liures , qu'ils les défaſſent eux-mesmes. Leurs folies m'apprennent d'eſtre ſage. Et pour les aſſeurer que ie ne prendray iamais la peine de leur en faire , ie leur promets de ne commencer iamais à les reprendre qu'après que i'auray aſſez loué voſtre Maieſté.

DE VOSTRE MAIESTE;

*Le tres-humble, tres-obeyſſant, &
tres-fidelle ſubjet & ſeruiteur,*
THEOPHILE.



THEOPHILVS

IN CARCERE.



ETVS est & procera ædificij moles à primis Parisiensibus (nisi me fefellit æditi fides) in nascentis vrbs propugnaculum extructa , tam densa & murorum & portarum tuta , vt ipsius (credò) fulminis impetum illæsus carceris aditus valeat eludere : in ea ego turri totos sex menses nocte vnica vt in Lestrigonum cælo mihi videor exegisse , adeo hîc temporis spatia nullo discrimine diuiduntur. Solis radij perpetua velut eclipsi laborantes altera tantum hora circa meridiem tentant fallere cæcitatem loci & per remotissimi foraminis sinuosa concaua tenuissimos offendunt luminis tractus , quauis lucernula pallidiores , reliquis horis minutissima candella tanquam fuscum & fuliginosum Vulcanum velut in cornu conclusum gerit , & in tantam tenebrarum vastitatem tam exiguam spargit lucem , vt vix illius ope discussa tantisper caligine possint oculi in salebroso latibulo gressum dirigere : quâ liber autem proximè adnotâ flammâ quippiam vel maiusculis characteribus excusum lectione consequi non minimæ sit operæ , etsi maximè concedatur ampliorem facem in atram adeò obscuritatem accendere , non ferat crassi aëris periculosa temperies : totius enim aut rimæ aut olei pinguiore rumos cum anhelitu ducas necesse est , & siue dormias , siue vigiles , non nisi morbidum spiritum haurire queas. Istic autem quidquid videris horridum , quidquid calcaueris sordidum , quidquid attigeris asperum , quidquid comederis foetidum , quidquid biberis gelidum est , & ne quâ euadendi spe tam ingrata vitæ molestiæ mihi

leniantur, neve diutissimæ seruitutis tædia etiam irritis ad libertatem conatibus solari possim, in istius arcis cellula duabus supra viginti portis arctata latere iubeor; è tam sedula custodia quivis certe validissimus perperam exitum molietur, dulce tamen est miseris (quanquam falsò) ad meliora niti, nihilo secius quàm si qui & mari medio, mergentibus vndis, incassum obluetur, gravius pereat, nisi liberis ad natatum membris, etiam diutius mori naufrago concedatur: est enim aliquid liberum de consequenda libertate cogitare, quod hîc solatij nemo sanæ mentis sibi polliceri queat, tam crebris ferorum septis quentumvis angustus densissimi muri aditus clauditur, spisso cardine, grauib. pessulis, innumeris clauibus, quos melius cuneos dicas vniuersa compagorutissimè necitur, atque in eum modum ferratæ portæ, nullis licet obseratæ clauibus, & obicibus nullis oppessulatæ, solo pondere vt mole sua euasuros inhibere posse videantur, dura ligna, surdos lapides, rauca ferra nullis rimulis cuiuspiam aut oculis aut auribus aperta, nulla querela flectas, nulla arte fallas, nulla vi frangas, ipsum puto Iouem incassum per hæc inuia aureos suos imbres emissurum: imminet enim talibus insidiis hic à proxima vicinia nobilissimus totius Galliæ Senatus, rigidus æquitatis vindex. Amplissimi Senatores, Sanctissimi Iudices, quos in celeberrimo Themidis Templo columnas dices, nisi magis deceret esse Deos, omnibus mortalium technis ingenia diuina supra sunt, nullis adulationibus animos intimæ virtutis capias, nullis muneribus & munificentissimos homines allicias: sunt enim plerique omnes præclaro genere orti, & quos iampridem rei familiaris Majoribus suis ampla fortuna securos facit, non auctoritate quàm pietate dignitas major: innocentia demum est quæ illorum sibi suffragia vendicat, æqua laude & obscuris & nobilibus iura reddunt, nullo delectu in Patriorum aut plebis mores animaduertunt: sunt illi rerum Domini de quibus tam magnifice sacra pagina prædicat, esse Deos: si quidem & lucem & elementa quibuslibet mortalium aut prohibent, aut largiuntur: illorum ceruicibus non vt Atlanti cœ-

lum puro aëre & igneis suis cirulis leuissimum, sed tota tellus tot saxis horrida, tot sentibus hispida, tot aquis turgida, tot grauida metallis incumbere verè dicitur: illorum nutu quælibet munitæ pânduntur portæ, illorum ope scio quantumuis alta malorum voragine tandem emerfurum. Utinam, Iudices! qui me tam diris nominibus apud vos criminatus est Garassus, nosset & famæ ingenium & meum. Illa enim tam ficti quàm veri nuntia, & ego verò cæterà prauus illud, certè, veracem esse me, & intemeratæ fidei nemo qui me nouit, diffitetur, non aduertit malè feriatuſ hōmo istam maledicendi licentiam, qua me, licet ignotum, tam petulanter inuadit, non aduertit inquam malè cautus calumniator sua ista obrectandi rabie lædī æquissimorum iudicū integritatem, & tanta fallacia susceptis votis malè respondere furentis animum. Mirum, nescire illum nocendi artem qui noctes, diesque insudat in meam famam à suis primordiis imperitæ turbæ nebulonibus inuisam: Garassus imprudens integris voluminibus debacchatur, cæco certè consilio & stilo languido, feruidis adedò irarum motibus longè impari, liceat vt fortasse nobis tam iniudiosæ calumniæ debitam vicem rependere. Et ni reuerentia morum & Christiana probitas vetat, quantulacūque est ingenij nostri acies, tot aduersis retusa, tot fracta malis, eam in lethiferas illas, tot tuorum animorum minas vbicūque stringere non expauescam: sed Deus meliora, non licet hīc nobis clauum clauo pellere, aut conuiuantibus conuiitari. Apage scelus, homine Christiano indignum, imò & dum mea se tutatur innocentia, ne tuus error cuius pareat; nolui vernaculo sermone tuas ineptias prodere ignauæ plebi, cui tu tantum studes? atque ē sociis tuis aliquem hodie, me actore, tuſ criminis fieri consciū erubescō: sed tua me impulit insania vt sanè loquerer; tua me adigunt mendacia vt verā dicam. Primū on-
nium, in genus meum tibi non cognitum dum cauillaris, inutilem operam ludas: scito mihi Auum fuisse Regina Nauarræorum à secretis, patrem à teneris annis quibus decuit sumptibus, litteris humanioribus incubuisse, & cum ad iurisprudentiam:

animum appulisset, vna aut altera tantum orata causa, tumultu belli à foro Burdigalensi ad nostrates secessit, vbi etiam pace redeunte; rustico otio delinitus in opimi soli fundo innocentissimos exegit dies. Domus est in ripa Garonnæ sita cæteras vicinorum ædículas satis humili turricula atavis extructa supereminens. Frater illic primogenitus, meus patruus, dum Regi Henrico militat, præfecturam adeptus est, non ignobilis vrbis inter Aginnates, Turnonum vocant, ibique diem obiit, quantâ famâ alter ocio & litteris, hic labore & armis ad tumultum deuenerint non maximi negocij est percunctari; quam nos colimus paternam hæreditatem, dimidia demum leuca distat ab vrbecula quam Portum vocant cui cognomen est à Diua Maria Virgine. Eam Domum quam tu Cauponam vocas, Aulici plures atque ij melioris notæ dignati sunt inuisere, & protenui nostro prouentu, aliquot dies frugaliter excepti saltem immunes abiere. Sed quid ad mœurs publicos, Cujas ego sim? Num licet è quouis loco ad fortunam surgere? Num tibi mea fors tantæ apparet inuidiæ, qui hodie in vinculis, nisi frater foueat & vestiât, frigore pereundum sit? Cui neue ad sudariolum cõmendum à tanta fortuna vel leuissimus nummus suppetat? ac ni D. D. Molæus Regius Procurator suam curam tam sæuientibus miseriis interponat, fames quam tu frustra perniciem moliris iam hanc præuertisset: sed quæ tanti Senatus est pietas? licet humaniter inhumanitatis tuæ euentus expectare, & quam omnes merito iure iudicum meorum pietatem & fidem prædicant eludere an tandem, vt tam vehementis odij perfidi tui conatus succedant concedetur? Num te quæso tot ac tam pij tui conuentus viri istis simultatibus erudierunt? Num istas in meum caput sycophantias struis Auctore R. P. Seguirando, quem mihi ingenij mei & meorum morum notitia semper fecit amicissimum? scilicet, neque ille tibi videtur satis sapiens vir bone, quem tua te in meos mœurs vesania, susque deque raptatum obcæcat, falso quodam, si bene memini, Phocionis nomine imperitiæ & improbitatis criminari, rem ausus suprâ Clementiam omnem insolentem, tum audes pessimis agitatus fu-

riis tanti Regis penetrare limina , & virum tanta pietate conspicuum , in cuius sinum Regius animus singulis se mensibus effundit, contumeliis tuis fœdare, & Regiæ conscientiæ veluti scrinium scelerata lingua expilare. Quid , tibi Episcopus Nanneti arridet ? Parum ille fortassis tua sententia Genium meum agnovit , minus scilicet tuo iudicio cernit in mores hominum : at non ita probi quemadmodum tu , de illo, deque me sentiunt , qualecumque poterit vir tantus de fide & probitate mea testimonium per inoffensæ conscientiæ iura perhibere non cunctabitur , sed receptam adeò Reuerendissimi Episcopi fidem & eruditionem indoctissimo Nebuloni suspectam fore non ambigo : quâ technâ refelles Episcopum Bellæum si quo auxilio innocentia nostræ patrocinari velit ? nùm exprobraturus es , quod interdum versiculos meos sacris suis Concionibus immiscuerit ; & decerptos opusculis nostris flosculos sermone & stilo publico in Christianum orbem sparserit ? Quid olim culpaturus eras Coeffetellum Mafsiliensem Episcopū mihi aliqua coniunctione morū, & nonnullo humanarum litterarū commercio familiarem : Ille me paulò antequam excederet è viuis , in suam viciniā vocauerat, vt haberet in procinctu studiosum aliquem cuius in conuictu suauiter inter laboris & morbi tædia pius animus relaxaretur. Si quid etiam R. P. Aubigny tuæ societatis (sed quid dixi tuæ ? imo Iesu & sui sociorum) non vltimus homo , si quid ille fauentius de me referat non erit etiam tuis odiis inuisus ? Quid præteream R. P. Athanasium (Ecclesiæ Christianæ vtilissimum certe decus) quem inter molliores delicias educatum (vt solent nobilissimi sui generis adolescentes) seuera pietas à tam culto antiquæ, & prædiuitis domus mundo auulsum in humillimas Franciscanorum cellulas deturbauit , cilicij asperitate incultum , nuditate pedum horridum , & ieiunij pertinacia macilentum , ille , vt vir probus , ita & eruditus (nam nemo eruditus nisi probus, ô improbe) tanti ingenij vis stupenda , & pietatis feruor incomparabilis plures hæreticos solâ diuini sui laboris impensâ quàm vniuersæ inuictissimi Regis acies tot hominum & nummorum sumptibus expugnauit. Ille ne quid erres , mihi in hæreseos tene-

broso cœno caliganti primos Ecclesiæ Catholice spiritus afflauit, ac semel in horto Regio secum spatiantem nihilque seciùs quàm de tam prospera mei mutatione cogitantem adortus est, eo sermone qui & admirationem sui quàm plurimam, Catholicæ fidei incredibilem amorem intimis præcordiis effudit. Quidquid ille de me cogitet, quidquid de mea sorte constituat ratum esto, ô Garasse! nùm refragaris; Quid si inter aduersaria mea crebris epistolis atque omnino scriptis meis Christiani notam reperiās; quid in penitioribus meis secretis sine ullo meo concilio relictis aliquam ne simulationis speciem commenturus es? Num si tibi è sacris meis (iam mecum auctoritate iudicum solui expectantibus) depromatur Chartula quædam; cui medici & presbyteri testantis sigillum veritatis fidem facit, ea ego vltima propriè periculosi morbi iniuria consternatus Ichthiophagiæ satietatem ægerrimo stomacho depellerent flagitauit, alioqui paratus in eo mortis & futuræ vitæ confinio potiùs toxicum sorbere quàm ouum; an etiam hæc à me ficta causaberis? O prodigium! tu me in tam aperta religionis professione, tot piorum virorum amplexibus Romanæ Ecclesiæ hærentem Christianum esse non sinis; Cæterisque omnibus palàm spernendæ fidei me impulsorem esse prædicas Sycophanta! inuidiosæ tuæ criminationis probè conscie!

Quibus inducis, quo teste probasti?

Nil horum, verbosa & grandis epistola venit.

Nec diutius (spero) latere potest iudices quàm prauis artibus in paulo securius otium meum sis grassatus: tu quàm profundas radices egerit innocentia mea exploraturus intima Cauponarum & lupanarium (Deus faxit ne peiori animo) perlustrasti, spectaturus si qua ibi meæ vitæ labes Theophilo vel leue periculum faceret: at vbi non cessit ea perlustratio, quæris in opuscula mea, in quibus multa non mea passim incerta sunt & librariorum errore & fraude tua, ibi tu & oculorum & ingenij quantum tibi est intendis curiosam aciem, atque vbi torquere sensum modò, & verborum seriem inuertere non sufficit, ad calumniam integras meas ite-

neas pungis , tuas reponis , unde tua crimina meo nomine in lucem eant , siccine iuuat illudere capto ? Poterisne ire inficiàs te in Elegia in Thirsidem , quam etiam ignarus nobis impingis in eo versu qui sic habet.

Et que sa Saincteté ne punit pas à Rome.

Pro dictione , *punit* , à me scriptum prodidisse , *permet* , vt fiat turpissimum scelus quod purissimis Musis improperes ; Domine noster Iesu Christe ! ille ne est in societate Iesu calumniator impudens ? Cauiſti ſcilicet & qui ſequantur & qui præcedant verſus adducere , ex iis nempe colligitur quantum illius poëtæ mens , quicumque tandem ille poëta ſit , tuis ſycophantiis parum congruat , & quam ridiculè tuis tute tricis inuolutum exponas bonorum ludibrio. Cæterùm in confuſo multis titulis quodam volumine , quod in genere Parnaffum Satyricum vocant , effinxisti improbiffimos aliquot verſus qui meum nomen præ ſe ferrent , atque ita quotquot mortalium aut legere aut audire poſſunt , inſenſos mihi feciſti : ſi quis in aliquo Conuentu Theophilum nominat , venit illicò in ſuſpicionem Magi : nec deſuere mulierculæ quæ mei nominis litteras ad philtra valere crediderint. Si quis autem plebeios illòs falſo mei rumore faſcinatores propius vrgeat , num aut vultum , aut mores , aut inſtitutum vitæ , aut patriam meanorint , negant ſe ſcire ; ſed ita concionari Garafſum , ita ſcribere cæteros , quàm plures etiam ſui Cænobij viros probos de me ſecùs ſentire. Tu qui me non noſti peſſimè , quicumque me nørunt optimè de me prædicare ſolent. Rem nouam , ô Garafſe ! filius Cauponis in celeberrima Galliarum Regis aula annos vltra tredecim enutritus , tot nobilium familiaritate notus , atque aliquo etiam ingenij lumine exteris nonnullis & viſus & opratus tam peſtilentum vbique afflari vitiorum virus , vt vniuerſum Chriſtianum orbem ſcleribus ſuis , ſi qua tibi fides eſt , contaminarit , neque de illius moribus aut aliquo delicto apud vllos iudices ante tuam , vel minima querela peruenerit ; atque à remotiſſimis Règni finibus vltimo diuini & humani iuris officio ſolicitati teſtes aut voce , aut ſilentio fatentur innocentem.

Néque tu tibi mediocriter indignaris , quod è tam multis tui instar mihi oblatrantibus , nemo sit , cuius testimonio damnari queam , scilicet qui tam in turba clamant nihil habent in foro quod dicant. O insana turba , ignauum vulgus , vagi fluctus , cæci turbines ; ô vappa , ô spuma rerum , virtutis inimica impotens , ô rerum spuma , vitiorum arca , ô clamorosa turba , inuidiæ tutissimum præsidium , fidissimum calumniæ subsidium , ô fœda turba , Garassii præcipuum decus , ignara nugarum vindex. Cæca turba cui nullum nomen nisi,

Fama malum quo non aliud , &c.

& Tam ficti prauique , &c.

Et hoc est demum quod tu rectè , quia inconsulto locutus es , in turba Clamor , in foro silentium. Quid ni ? Tu ne apud sacras & inconcussas iudicum mentes idem atque in tumultuosæ & profanæ turbæ cæcis animis fieri posse credidisti ? falleris vehementer, Doctor Turbarum , parce si sapis , tanto tuo dedecore me vltius infectari , siue cuius liberum sit de me promere quod compertum habet , tuas nugas si quis protinus iureiurando ratas non fecerit minitari inferorum pœnam ? patere si quid plectendus sum , legitimis magistratum disceptationibus excutiat , si venia donandus , noli tuis istis turbis offundere nebulas candori legum. At non ita Diuus Macarius qui cum hominem falsò mortis criminis damnatum , supplicio eripere suæ pietatis esse dixisset ; iudicibus ad precepti tumulum conuocatis in nomine Iesu iussit excitari mortuum , quem vt prima voce compellauit , illicò dehiscente tellure reseratum est sepulchrum , & obstupentibus qui aderant , viuus adstitit qui olim decesserat. Rogante Diuo : num is esset patrata cædis reus quem proximum manebat supplicium , clara voce infontem eum esse pronunciauit , ac protinus iussus recumbere , feretro suo sese recondens obmutuit , instante iudice , vt de fonte à mortuo percunctaretur , negauit Diuus , & sat est , inquit , mihi seruasse innocentem. Idem & Diuus Franciscus qui à Padua cognominatur pro libertate parentis sui in simile discrimen vocati præstitisse fertur , ea in vitis sanctorum

proditā nemo nescit. Quam fuit illorum tua pietati
 abſimilis, ô Garasſe ! qua illi cura etiā improboſ in
 futuræ pœnitentiæ ſpem ſeruari voluerunt, ea tu, &
 vegetiori in bonorum perniciem incumbis, illi Paga-
 norum impotentem ſuperbiam humilitate Chriſtiana
 frangere ſunt enixi : tu in mediis Chriſtianæ fidei
 triumphis iactas te Paganorum ſæuitia, & in ſocietate
 Ieſu calumniaris, id eſt diaboli vicem agis. Sed quid
 ego miſera inuidiæ tuæ victima, vanis per iſtas tene-
 bras planctibus indulgeo ? Quia perſecutus eſt inimi-
 cus animam meam, humiliavit in terra vitam meam;
 collocavit me in obſcuris ſicut mortuos ſæculi, & an-
 xiatus eſt ſuper me ſpiritus meus, in me turbatum
 eſt cor meum. Tu vindictæ meæ longè ſecurus expe-
 riri pergis quorſum in miſeros extrema petulantia va-
 lere poſſit. O Garasſe ! ulterius ne tende odiis, nam
 vti ſpero, tandem. Educet Dominus de tribulatione
 animam meam, & in miſericordia ſua diſperdet om-
 nes inimicos meos, & perdet omnes qui tribulant
 animam meam, quoniam ego ſervus ſuus ſum. Te ſi
 tandem mihi nocuiſſe pœniteat, me tibi protinus igno-
 uiſſe non pœnitebit. Vale, ſi quando videbis ſoſpi-
 tem Theophilum ne pigeat amplexari.





APOLOGIE

DE

THEOPHILE.



P V I S que la peruerfité de mes amis auffi bien que celle de mes ennemis me reduit à ce poinct, que ie ne puis esperer la fin de ma perfecution que de fon ſucccez, & qu'il ſemble que mon procéz ne ſe puiſſe commencer qu'apres que le Pere Garaffus aura acheué ſes liures : le-le voy en trop belle humeur d'eſcrire pour me promettre de long-temps ma liberté : Il trauaille à peu de frais : Car tout le monde contribuë à ſon ouurage, & fait bon marché de ce qu'il eſcrit, pource qu'il le vole ; le mal pour luy, c'eſt qu'il ne deſguiſe pas bien ſa marchandise, & que tout ce qu'il apporte ou des viuans ou des morts, il l'ageance ſi mal, & le produit avec tant d'imprudence, qu'on deſcouure bien-aifément qu'il ne cognoiſt pas le prix de ce qu'il debite : il nous allegue mille beaux paſſages de diuers Autheurs, & touche tous les bons endroits des Eſcriuains anciens & modernes, & n'en entend pas vn, comme le laque-mar qui ſe tient à tous les mouuemens de l'horloge, & ne ſçait iamais quelle heure il eſt. Le Pere ne laiſſe pas de ſe tenir aſſidu à ſon trauail, & ie trouue qu'il fait bien de ne point eſpargner vne ſi mauuaife plume que la ſienne: ie ne ſçay ſi c'eſt d'enuie ou de charité qu'il me fait l'objet de ſon exercice de meſdiſance : car ie croy qu'il eſt aſſez orgueilleux pour s'imaginer que ie dois

tirer vanité de ses iniures , comme il est honorable d'estre vaincu d'un braue homme , pource qu'on l'a combattu ; si le progres de ses calomnies ne s'estendoit pas plus auant qu'à la reputation de mes escrits, ie serois bien aise de rire de sa mocquerie aussi bien que luy : car eela est plaissant de voir vn fol qui croit estre sage , vn Reuerend dancer les matalins , & vn bouuier faire des Liures. La premiere conjecture d'où i'ay pris garde qu'il a l'esprit vn peu comique , c'est que dans cette *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* , il donne à son liure le tiltre des affiches de l'Hostel de Bourgogne , où l'on inuite les gens à ces diuertissemens par la curiosité ; ie m'esgayerois des quolibets qu'il a contre moy , & les prendrois comme d'une farce : mais la captiuité & le danger où ses impostures me tiennent , me font passer l'enuie de ieüer ; il est vray que ie suis honteux du trauail que me donne vne si chetieue besongne , & à moins que d'estre dans le cachot , i'y plaindrois les heures & le papier : car il en faut autant qu'à quelque chose de bon , comme autant de coups de marteaux à battre vn double qu'une pistole. Pour auoir le plaisir de s'exercer à me nuire, il me fait vn pays , vn pere , & vn mestier à sa poste, il se forge des monstres pour se vaincre , il ne fait que se battre contre des ombres , & controuue tous les iours des crimes à sa fantaisie pour en accuser des vers , où ie n'ay iamais songé ; i'attends qu'un iour il m'impute d'auoir commenté sur l'Alcoran , & quoy que tous les phantomes de ses accusations ne soient que des marottes , dont il se coëffe luy-mesme à son plaisir , il ne laisse pas d'y passer son temps doucement , & de trouuer parmy quelques-vns une sorte d'approbation qui le tient enchanté dans sa frenaisie. Les festins des Isles fortunées ne sont pas plus ridicules que les delices qu'il trouue à me calomnier en quelques endroits ; mais comme il est obscur & malin , il ne m'attaque point sans ietter premierement des nuages au deuant de la plus claire verité ; de mesmes que les Sorciers qui font ordinairement leuer les bruines & les gresles aux plus claires matinées , il desguise si fort mes intentions , que souuent les apparences flattent son dessein ; il represente

tout à faux ; mais avec des feintes grossieres , où l'esclat de ses plus viues raisons n'est au fond que la lueur de ce petit animal qui de loin semble vne Estaille , & de près n'est qu'un vermisseau. A me voir dans ses liures ie suis plus monstrueux qu'un Chimere , ce sont les miroüers doubles , où le visage le plus parfait du monde ne trouue en la place de son objet que des bestes sauvages en autant de formes qu'il plaist aux charlatans : mais rompez la glace , vous défaites plus de monstres d'un coup de poing qu'Hercule n'en a iamais tué de sa massüe ; si nous ouurons le paquet du Pere , nous trouuerons qu'il n'a pas grand secret , aussi se deffie-il aucune fois de n'estre pas fin , & se met aux grosses iniures , il m'appelle esprit desnaturé. Ce coup-là , l'iniure ne vient pas à son sens ; car on appelle desnaturé celuy qui aime la cruauté ; comme ceux qui preschent tousiours le feu & le sang ; ceux qui hayssent leurs plus proches , qui sont ingrats à leurs amis , farouches , infociables , qui rechignent aux plus legitimes faueurs dont la nature nous peut obliger , & vivent contre les regles de leur profession ; un Courtisan inciuil , un pauvre orgueilleux , un Poëte auare , un Docteur espion , un Religieux calomniatur , le rebours de toutes ces choses , c'est proprement mon naturel : mais voyons si vostre humeur ne se peut pas mieux assortir à cette epithete. Vous faites vœu d'obedience , & par l'aveugle orgueil d'une suffisance insupportable , vous voulez assuiettir les plus grands Esprits de la terre , & faire ployer les plus fermes consciences sous l'autorité de vos impostures. Il me semble que c'est contre la nature d'obedience ; pour le vœu de pauvreté vous vous en acquittez tres-mal : car vostre robbe , vostre logis , & vostre reuenu pourroit bien mettre un homme un peu voluptueux à couuert de la nécessité ; & quant aux derniers , pour vous estre voüé à la chasteté , & pour auoir ce tiltre sacré de Iesuite , vous allez sans doute contre la nature de vostre profession , dans le soin que vous auez de controuuer les vers de Sodome , & enseigner publiquement un si enorme vice , sous couleur de le reprendre : en suite le Pere Reuerend dit que ie ne say bien qu'aux choses mauuaises , & nettement qu'aux

vilaines, dans la pensée qu'il auoit lors sur mon esprit : si le Pere n'eust esté d'un naturel chagrin, ou s'il eust eu la mesme opinion pour quelque'un de ses fauoris, voicy comme il eust parlé ; Que cét esprit là trouue quelque chose de bon, mesme dans les meschancetez, & a quelque pureté dans son stile, qui cache les ordures de ses sales imaginations : mais il ne m'a pas trouué digne de cét ornement ; quand on void qu'un homme de qualité est grand & bien formé, on dit qu'il est de belle taille ; si c'est un vallet, on dit, voila un puissant coquin ; si peu de faueur que ie merite de sa plume, il ne me la donne qu'en me frappant ; mais ie le remercie de sa carresse, ie n'ay iamais rien fait ny bien ny mal, soit en vilainie, soit en meschanceté, & voicy pour luy rendre son compliment, comme il dit, que ie fay bien en meschanceté, & nettement en vilainies, & que le Pere Reuerend affecte de ne me point ressembler : ie confesse qu'il fait mal aux choses bonnes, & falement aux choses nettes, pour les pensées & les paroles où ie fay, dit-il, horriblement : car pourueu qu'il trouue vne cadence pour un de ces aduerbes horriblement, abominablement, execrablement, il se descharge la bile, & s'espanouyt la ratte, & pense auoir mieux persuadé que par vne demonstration ; il croit que la foy d'un Chrestien est en quelque façon obligée à ses authoritez. Quant aux pensées, dit-il, & aux paroles, c'est horriblement ; ie luy responds qu'il me les a supposées, & qu'il a trop de passion pour estre croyable, mesmement en vne cause qu'il a fait sienne : quand aux conceptions, ce n'est pas à luy à les penetrer, Dieu seul void les mouuemens de nostre ame : ie croy charitablement que le Pere a de bonnes pensées, mais il a ce mal-heur de ne s'exprimer qu'en impertinence : pour mon stile, n'en desplaise à sa Reuerence, ie ne le voudrois pas changer au sien : il appelle des ieunes gens fraichement sortis de son Escole, ieunes tendrons, germes & bourrées, & pare son stile pour les garçons d'une gentillesse plus que Monachale : si les hommes de bon sens prenoient la peine d'examiner ce qu'il escrit, on logeroit bien-tost le Pere aux Petites maisons, l'admire comme il peut aduanturer ses impertinences.

avec tant de feureté ; en voicy vne bien visible , & presque mescognoissable en vn homme de sa robbe ; i'ay escrit qu'il faut auoir de la passion pour toutes les belles choses , pour les beaux habits , pour les beaux cheuaux , pour la chasse , pour les hommes de vertu , pour les belles femmes , pour des belles fleurs , pour des fontaines claires , pour la musique , & pour les autres choses qui touchent particulièrement nos sens. Il dit que c'est vne proposition brutale contraire à l'Euangile : Car nostre Seigneur dit , qu'il ne faut pas regarder vne femme pour conuoiter sa beauté. Theophile de Viau , dit-il , passe bien au delà du desir , car il va iusques à la passion. Le Pere qui n'entend pas le François , ne sçait pas qu'auoir de la passion pour quelque chose , se prend ordinairement pour le simple mouuement d'une legere affection , qui nous fait plaisir à quelque object agreable hors de toute apparence de conuoitise ; comme on dit , j'ayme cette couleur avec passion , ou cette senteur : Ce Pere n'a pas bien consideré aussi que i'ay dit , ce mot de passion generalement pour toutes les belles choses , & que si on le prend aussi inconsiderement que luy , on entendra qu'auoir de la passion pour vne fontaine claire , c'est pour pailarder avec elle ; qu'aymer la chasse , c'est la conuoiter lasciuement. Vn homme qui a de la passion pour des beaux habits est vn amoureux lubrique des estoffes , & que se couvrir du manteau d'un autre , c'est commettre adultere : si le Pere veut garder la signification du Latin au François qui en deriue , il dira qu'une femme propre est la quatriesme des cinq voix de Porphyre , & en suite de cela vne longue trainée d'absurditez qui se trouuent enchainées dans les consequences de ce Docteur. Voicy encor vn flocc d'iniures , où il escume avec plus de fureur , m'appelle Atheiste , corrupteur de ieunesse , & addonné à tous les vices imaginables. Pour Atheiste , ie luy respond , que ie n'ay pas publié comme luy *Lucio Vanino* , les maximes des impies qui ont esté autant de leçons à l'Atheisme : car ils les ont refutées aussi bien l'un que l'autre , & laissent au bout de leur discours vn esprit foible fort mal edifié de sa religion : Que sans faire le sçauant en Theologie , ie me contente

avec l'Apostre de ne sçauoir que Iesus-Christ, & ice-
 luy crucifié, & où mon sens se trouue court à ce
 mystere, i'ay recours à l'autorité de l'Eglise, &
 croy absolument tout ce qu'elle croit. Que pour
 l'interieur de mon ame, ie me tiens si content des
 graces de Dieu, que mon esprit se tesmoigne par
 tout incapable de mesconnoistre son Createur; ie l'a-
 dore, & ie l'ayme de toutes les forces de mon en-
 tendement, & me ressens viuement des obligations
 que ie luy ay: que pour ce qui paroist au dehors en la
 regle de mes mœurs, ie fay profession particuliere
 & publique de Chrestien Catholique Romain, ie vay
 à la Messe, ie Communie, ie me confesse; le Pere
 Segueran, le Pere Athanase, & le Pere Aubigny en
 feront foy, ie ieusne aux iours maigres, & le dernier
 Carefme pressé d'une maladie où les Medecins m'al-
 loient abandonner pour l'opiniastreté que i'auois à
 ne point manger de viandes, ie fus contraint de re-
 courir à la dispence de peur d'estre coupable de ma
 mort, Messieurs de Rogueneau Curé de ma Paroisse,
 & de Lorme Medecin qui ont signé l'attestation,
 sont tesmoins irreprochables de cette verité, ie
 n'allegue point cecy par vne vanité d'hipocrite,
 mais par la necessité d'un pauvre accusé, qui ne
 publie sa deuotion, que pour declarer son innocence:
 Quant à cette licence de ma vie que vous pensez ren-
 dre coupable de la corruption de la ieunesse, ie vous
 iure que depuis que ie suis à la Cour, & que i'ay ves-
 cu à Paris, ie n'ay point cogneu de ieunes gens
 qui ne fussent plus corrompus que moy, & qu'ayant
 descouuert leur vice, ils n'ont pas esté long-temps
 de ma conuersation, ie ne suis obligé à les instruire
 par mon exemple: ceux qui les ont en charge
 doiuent respondre de leurs desbauches, & non pas
 moy qui ne suis ny gouuerneur ny regent de per-
 sonnes: si ie voulois rechercher la source du desor-
 dre, & de la mauuaise nature de beaucoup d'enfans
 de bonne maison, peuc-estre que ie vous ferois honte,
 & à quelques autres que ie ne veux point scandaliser;
 car ie ne les sçay point coupables de la fureur dont
 vous m'avez assaillly; à Dieu ne plaise que ie sois
 iamais agresseur, ie ferois tort à leur amende-

ment, dont ie croy qu'ils appaisent aujourd'huy l'ire de Dieu par la penitence de leurs fautes. Pour la troisieme iniure où vous dites que ie suis adonné à tous les vices imaginables, ie ne suis pas si orgueilleux de me croire incapable de vice, il est vray que j'ay des vices, & beaucoup: mais ils sont comme vous avez escrit imaginables & pardonnables. Vous en avez, Pere Reuerend de bien pires, les vostres ne sont pas imaginables: car qui pourroit imaginer qu'un Religieux fut calomniateur, & qu'un homme de la Compagnie de I E S U S exerçast le mestier du diable: qui pourroit imaginer qu'un Docteur comme vous estes de reputation & d'autorité receuë, eust des gens à gage dans les cabarets, dans les bordels, & dans tous les lieux de desbauche les plus celebres, pour sçauoir en combien d'excez & de postures on y offense Dieu: Si vous dites que c'est pour cognoistre ceux qui y font la desbauche, on vous reprochera que vous n'avez repris que ceux qui n'en ont point esté: car il y a beaucoup d'apparence en l'affection que vous avez témoignée à me corriger, si vous eussiez descouvert quelque témoignage de mon peché, vous ne l'eussiez point oublié dans vos liures, où vous en alleguez tant de faux, faute d'en trouuer vn veritable: vous eussiez esté bien aise d'espargner la peine de les controuuer: car vostre esprit de soy n'est pas trop inuentif, qui me fait croire que vous ne m'avez imputé que ceux que la pratique vous a appris: cela encore vous eust tenu la conscience en haleine pour d'autres crimes: car ie croy que le remors de l'iniure que vous me faites, vous diuertit d'une autre meschanceté, tandis que vous estes à me nuire, vous ne faites que cela. Voyons, Pere Reuerend, si en vn autre endroit vostre calomnie a mieux reüssi, vous me reprenez de n'aymer que la bonne chere où ie ne suis point contraint, & poussez tout à contre-sens le proverbe de la brebis, qui en bëlant perd vn brin d'herbe, l'allegation est vn peu populaire, & de la conception d'un necessiteux: cette contrainte dont ie parle vous la prenez pour estre pressé de sortir trop tost de table, & que ie me fasche comme vn affamé, de n'auoir pas assez de loisir de me saouler, vous allez tout au re-

bours de mon sens & de ma condition : ie ne me suis gueres iamais trouué, où ie n'eusse assez de liberté pour les heures de mon repas ; i'ay esté tousiours nourry loin de cette pauvreté honteuse, qui laisse au sortir de la table quelque regret d'auoir quitté la viande ; i'entens par la contrainte des festins, cette desbauche opiniastre qui est ordinaire dans le Pays-bas, où l'on est forcé de manger & de boire plus qu'on ne peut digerer ; ie veux dans ma refection me garder la liberté de reseruer ma bouche à l'appetit ordinaire que la nature ordonne pour la necessité de viure, & sans qu'il me faille declarer icy plus ouuertement, tout ce que i'escriis deuant ou apres la ligne, où vous me reprenez, tesmoigne que dans mes plus grandes licences i'ayme à me tenir dans vne sobriété modeste, & que vous estes vn imposteur. Vous auez maintenant vn aduantage, c'est qu'on imprime tous vos liures, & on ne laisse voir rien des miens que ce qu'il vous plaist d'alleguer contre moy, où vous faites comme les coupeurs de bourses qui crient les premiers au larron ; & parcourant d'un œil d'enuie les premices de ma plume, ressemblez aux mouches qui descouurent plustost vne petite galle sur vne belle main que le plus bel endroit de tout vn corps. Mais en quelque façon que vous quintessenciez mes escrits, vous n'en tirerez iamais le venin que vous y recherchez : Dieu vueille que celuy qui a plus de pouuoir sur ma vie que vous, trauille aussi inutilement en la recherche qu'il fait de mes crimes, & que la peine volontaire qu'il prend à incommoder autrui, rende l'extraict qu'il fait de mes œuvres aussi ridicule aux yeux des Iuges, cōme mon innocence se promet de le rendre foible à la faueur de ce peu de memoire qu'il a pleu à Dieu me départir, laquelle comme i'espere, garde encor assez heureusement la meilleure partie des conceptions, & des termes que ie puis auoir mis au iour depuis six ans ou plus. En vn autre lieu ie remarque vne hardiesse estrange, où l'estourdissement rend vostre haine trop claire, dans certaine Elegie à Tyrsis, incertain que vous estes de l'Autheur, vous l'iniuriez sous mon nom : car quelque mal que vous fassiez vous seriez marry qu'il ne fust pour moy : Voicy les vers :

*Des plaisirs innocens où mes esprits enclins,
 Ne laissent point de place à des desirs malins,
 Ce divertissement qu'on doit permettre à l'homme,
 Et que sa Sainteté ne punit pas à Rome:
 Car la nécessité que la Police suit
 En souffrant ce peché, ne fait pas peu de fruit.*

Après avoir s'appé de tous costez le sens de tous ces termes pour les tordre à la confusion de ce pauvre rimeur, vous n'en pouvez tirer qu'un simple adveu de cette infirmité naturelle, où l'esprit succombe aux appetits de la chair, & ce peché s'appelle fornication. Il est vray que ce discours est de mauuais exemple, & que le rimeur moins indiscret que vous, n'a pas voulu publier, & comme cette licence poétique ne donne pas par vne censure legitime assez de prise à vostre calomnie, qui en veut tirer vne leçon publique de Sodomie, voicy par où vous allez à vostre dessein, vous n'alleguez que ce vers,

Et que sa Sainteté ne punit pas à Rome.

Là par vne subtilité de reformation des mots, dont les Grecs ne se sont iamais aduisez, vous changez *punit* en *permet*, & par vne surprise qui vous embarrasse dans le sens contre vostre dessein, vous dites que le vice que sa Sainteté ne permet pas, se doit entendre la Sodomie, comme si sa Sainteté permettoit tous les autres: O prophane! allez-vous porter vos ordures iusques au saint Siege, Dieu me garde de croire que sa Sainteté permette aucune sorte de vice, ie croy qu'il est le Lieutenant de Dieu en terre pour les abolir, & tous ceux qui en font profession; aduoüez Docteur, que cette fausseté signalée est de l'estourdissement d'un esprit à qui la melancholie empesche l'usage de la raison: que quand bien quelque saine conception seroit passée par l'esprit de ce Poëte, quand mesme il l'eust escrite, le Iesuite Vasquez nous enseigne que les plus Religieux peuuent auoir des pensées abominables qui ne sont pas fautes, d'autant que nous n'y persistons pas. *Tu vero lector, quisquis es falleris, qui de simplicibus*
verbis

verbis mores nostros spectas feros quidem ista obsident bonos præter labuntur. Les paroles sont paroles, qui chez les Casuistes ne sont pas plus, en cas d'offence, que les simples penitèes : parler de la douceur de la vengeance, n'est pas assassiner son ennemy ; faire des vers de Sodome, ne rend pas vn homme coupable du fait : Poëte & Paideraſte ſont deux qualitez différentes. Vous attaquez encor en vn autre lieu ſous mon nom le ſage Salomon & l'Apoſtre S. Paul, de qui i'ay appris que le temperament du corps, eſt ſimplement le corps meſme, & ſouuent le maïſtre des mouuemens de l'ame par l'empire que le peché luy donne. Le corps mortel, diſent-ils, aſſomme l'ame, & la traîne dans ſes deſirs charnels, & ie ſay le mal, dit S. Paul, que ie ne veux pas faire, & ne fait pas le bien que ie veux faire : mais il faut eſtre plus ſage que Salomon, & plus retenu que l'Apoſtre Saint Paul, pour eſtre à couuert de vos meſdiſances, & voicy comme le ſens dont i'ay eſcrit, trouue de la ſeu- reté pour mon innocence. En ſuite de cette force que le temperament du corps a ſur les mouuemens de l'ame, ie diſ quand il pleut ie ſuis aſſoupy, & preſ- que chagrin, ie ne diſ pas que quand il pleut ie me trouue diſpoſé à paillarder, iurer ou deſrober : car par cette ame qui ſe laiſſe contraindre à la diſpoſition du corps, & qui tient du changement du temps, ie n'entends point l'ame intellectuelle capable de la vertu & du vice, du ſalut & de la damnation : mais i'entends cette ame, comme dit S. Auguſtin, ſuſceptible des eſpeces corporelles, que les Platoniciens ont nom- mée *Spiritualis*. Et quoy, Pere Reuerend ? vous con- cluez en me condamnant, que changer d'humeur quand il pleut c'eſt vne impiété, que ſi par le tempe- ramment du corps, le mauuais air donne quelque ma- ladie, il nous faut faire exorcifer : qu'auoir la fièvre, ou la colique par quelque excez corporel, c'eſt eſtre obſédé : ô Pere ignorant, la malice vous aueugle. Vous m'imputez encore aſſez mal à propos vn vers d'un certain Sonnet, ſi vous dites qu'il eſt imprimé en mon nom, ceux qui me cognoiſſent, vous diront que ie n'ay iamais eu aſſez de vanité, ny de diligence pour les impreſſions, à ce qu'on me doïue imputer tout ce

qui est. imprimé comme mien : quelques-vns qui se
tr. ompent en l'opinion de mon esprit, sont bien aises
de faire imprimer leurs vers en mon nom, & se ser-
uant de ma reputation pour essayer la leur : i'ay son-
gé à ce vers là, depuis l'auoir ouy citer de vostre part,
il semble vn peu confus, mais il n'est pas criminel
comme vous le dites. Si vn bon zelé Religieux esle-
uoit aussi souuent vostre esprit à la meditation de vo-
stre propre misere, comme l'enuie & l'orgueil le pre-
cipitent, & l'attachent à la recherche des deffauts
d'autrui : vous sçauriez mieux que vous ne faites, ou
pour le moins ne tairiez pas si malicieusement le de-
fordre que la rebellion du premier homme a causé à
toute sa posterité : sçachez donc, Reuerend Pere, que
depuis que l'homme s'est rebellé contre son Createur,
que tout ce qui auoit esté créé pour son seruice s'est
aussi iustement rebellé contre luy : iusques-là, qu'il
n'y a si petit mouscheron qui ne tasche à venger de son
aiguillon l'offence faite à son Createur, & ce ne sont
pas seulement les animaux qui font la guerre à l'hom-
me depuis son peché: Mais Dieu pour le punir & pour
se venger, l'a comme abandonné à son propre sens,
par la corruption duquel mille folles passions comme
autant de furies l'assaillent interieurement, l'orgueil,
l'ingratitude, la haine, l'auarice, l'ambition, la con-
cupiscence. Bref l'homme n'a point de soy quelque
mouuement en son ame, que par sa propre preuarica-
tion il ne le fasse agir contre luy-mesme : Tout cela,
beau Pere, sont-ce point des marques de la vengeance
Diuine ? Il est vray que ceux qui auancent de toute
leur force la regeneration que l'esprit de sainteté a
commencé en leur cœur, combattent avec les armes
de la foy & de l'esperance, les affections charnelles
du peché : Mais pource que l'esprit est prompt & la
chair fragile, combien de fois le plus homme de bien
succombe-il en ces combats, voire qui iamais en ce
monde en a esté plainement victorieux, que le Fils
Eternel de Dieu ? Or quand nous pechons, nous ne
pouons auoir recours qu'à sa Passion, & lors que nous
venons à mespriser le fruit qu'elle nous apporte, &
que le merite de son Sang precieux est offensé par
nostre ingratitude, Dieu se venge sur nous par les pei-

nes temporelles & eternelles : mais vostre ame qui est aussi noire que vostre habit , n'a iamais esté esclairée de ces considerations : sans doute ce Poëte y estoit plus auant que vous ; car ie veux croire de luy charitablement que se sentant brusler d'un fol amour , & voyant combien il est miserable d'estre par son peché assujetty aux œillades d'une maistresse ; pour la facilité de ces conceptions , il en a plustost escrit ces vers que considéré la bien-seance de ses termes. Si cette explication peut estre receuë de ceux qui ne participent point à vostre rage : voyez Monsieur Garasse, combien vous estes violent , & ne desguisez point du pretexte de pieté , tant de trahisons que vous faites au sens commun. Voila à peu près ce que i'ay peu apprendre de vos calomnies les plus dangereuses : mais ce n'est ny l'interest du public, ny la descharge de vostre conscience, ny vostre zele à mon salut , qui vous ont fait vomir tant de fiel sur mon innocence ; car qui croira que vous m'aimiez mieux que Saint Gelais Euesque d'Angoulesme , que Philippe Desportes Abbé de Tiron , que Ronsard , que Rapin , que Remy Boleau , que Larioste , que le Tace, que Dante , que Petrarque , que Boscan , que le Marin en son Adon, desquels vous n'avez point recherché les licences. Force gens de bien sçauent avec moy ce qui vous a picqué au ieu.

Manet alta mente repositum

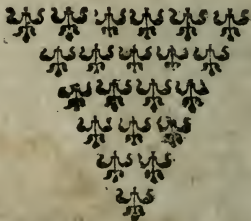
Detestum crimen & laese iniuria fama.

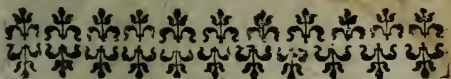
Mais laissons cela , cette verité n'est pas encore bonne à dire , vous estes en droit de me persecuter : Moy ie ne puis qu'aduouër qu'entre vos ruses & dextéritez nompareilles, vous auez la force de cette apparence pompeuse qui canonise toutes vos actions : Vous vous seruez dextrement du Ciel & de la terre , de la Fortune & du Destin , des amis & des ennemis , des hommes & des Anges , des corps & des ames , & de la prouidence de Dieu , & de la malice du diable , & faites vn cahos de tout l'Vniuers pour faire esclatter vos desseins : ainsi quelque mine que ie fasse de me deffendre , ie ne laisse pas de songer à mon Epitaphe, car ie sçay bien que si vous pouuez quelque chose à

ma perte, ie suis mort, veu mesmes que vos supposts ont presché ma condamnation. *Expedit unum hominem tanta inuidie rerum mori pro populo, ne tota gens pereat.* Voila comme cettuy-cy faisoit couler ses profanations à la faueur de l'ignorance publique. Et icy ie ne dis point la dixiesme partie de ce que ie sçay, & ie ne sçay pas la dixiesme partie de la verité: Veu encore qu'un autre crioit en chaire à gorge desployée: Lisez le Reuerend Pere Garassus, ie vous dis que vous le lisiez, & que vous n'y manquiez pas, c'est vn tres-bon liure: & dés que ie fus conduit en cette ville, il orna vn de ses Sermons de cette equippee, *maudis fois-tu Theophile*, maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées, maudit soit la main qui les a escrites, mal-heureux le Libraire qui les a imprimées, mal-heureux ceux qui les ont leuës, mal-heureux ceux qui t'ont iamais cogneu; & benit soit Monsieur le Premier President, & benit soit Monsieur le Procureur General, qui ont purgé Paris de cette peste. C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris: le diray apres le Reuerend Pere Garassus, que tu es vn beliste, que tu es vn veau, que dis-je vn veau: d'un veau la chair en est bonne rostie, de sa peau on en couure des liures: mais la tienne meschant, n'est bonne qu'à estre grillée, aussi le seras-tu demain: tu t'es mocqué des Moynes, & les Moynes se mocqueront de toy. O beau torrent d'éloquence! O belle saillie de Jean Guerin! O passage de saint Mathurin! faut-il donc tant que ie songe à moy, veu que ie sçay que Garassus & ses supposts passent pour Prophetes, veu que ceux qui ne me cognoissent que par vostre recit, m'ont des-jà confisqué à la Parque, veu que ne me pouuant restituer ma reputation, il vous est expedient de me perdre, veu que c'est le seul moyen de vous purger de vos impostures, veu que ma mort semble maintenant plus necessaire que le commencement de ma poursuite, veu que bien que ie fusse tres-innocent, il faudroit comme vous dites, me sacrifier à la haine publique, c'est à dire, à l'effect de vos predications, veu que le tonnerre a trop grondé pour n'amener pas la foudre, veu que tout le monde sçait bien secy, & que personne ne l'ose dire; ainsi pour vostre

regard tout mon salut est de n'en esperer point. Si vous y pouuez , il faut que ie perisse. Mais Pere charitable, bien que vous soyez le premier mobile de toutes les intelligences funestes qui semblent auoir conspiré ma ruine , vous ne disposez pas absolument des influences de ma vie ou de ma mort , iusques icy graces à Dieu , *in vanum laborauerunt gentes* , toutes vos accusations sont des chimeres , & des viandes creuses pour des estomachs cacochismes , il faut à cét Auguste Senat quelque chose de plus solide, ses Arrests ne sont point escrits sur l'onde , ny executez sur le vent. Je me console dans les affreuses tenebres de ma prison , me mettant deuant les yeux plustost le deuoir de mes Iuges , que le pouuoir de mes ennemis : car ie sçay par vn Echo qui me resonance par tout, que ce grand Verdun , l'ame de la Iustice , & le chef de cét Auguste Senat , l'ornement de nostre âge, & la merueille de la posterité , n'est pas le nom d'un Homme seulement : mais celuy de l'equité , de qui i'ayme mieux me taire que de n'en dire pas assez. Je sçay que Monsieur le Procureur General est d'une probité plus qu'inuiolable, dont l'ame zelée au deuoir de sa charge, s'anime mesme contre le soupçon du vice , tant les effets luy sont en horreur : il n'est pas moins l'azile de l'innocence , que le fleau du crime, & cette verité que l'enuie mesme ne sçauroit démentir, fait que ie m'esioiys d'auoir pour partie celuy que ie voudrois pour Iuge ; ie sçay maintenant qu'il est question de ma vie, que ce personnage l'examinera par sa passion propre , qui est celle de l'equité , & non par celle qui a coniuré ma perte : il aime trop son honneur pour donner ses conclusions à l'animosité d'autrui ; ie sçay que la prudence tres-accorte du Parlement , tire du puits de Democrite les veritez les plus occultes , qu'elle penetre dans les obscuritez plus tenebreuses, où le mensonge & l'artifice se cachent, que c'est *summum auxilium omnium gentium* , où l'innocence est assurée contre les efforts de l'enuie , & les ruses de l'imposture ; qu'un Corps si celebre ne peut erer quoy qu'il fasse, puisqu'il fait lui-mesme le droict, & n'a pour Iurisprudence que le preiugé de ses Arrests , & la lumiere de sa raison. Ce sont icy mes con-

solations, Reuerend Pere, c'est où ie songe plus souuent qu'à respondre à tant d'iniures que vous auez desgorgées sur celuy que vous ne cogneustes iamais. Si nous escriuions tous deux en mesme liberté, peut-estre vous mettrois-je aux termes de vous deffendre au lieu de m'attaquer. Il faut que ie subisse la nécessité du temps qui vous fauorise. Ne vous estonnez pas que dans vn cachot si serré, i'aye trouué de l'ouuerture à faire passer cette Apologie, ce n'est pas que ie n'y sois gardé fort soigneusement, & que deux fois le iour on ne vienne espier icy iusqu'à mes regards, pour voir si ie ne fay point quelque embusche à ma captiuité : mais Dieu ne veut pas que les hommes puissent descouurir vne voye qu'il me laisse d'escrire les iustes sujets de ma plainte : il me fait cette grace afin que mon mal-heur ne laisse pas pour le moins quelque honte à ma memoire, ou quelque tache à la vie des miens, & que ie tesmoigne au public que mon affliction ne me vient que de vostre crime & de mon innocence.





LETTRE A BALZAC.



COMBIEN que vous soyiez coupable, il y a de la conscience à vous punir, d'autant que vos maux vous tiennent tousiours en estat de meriter des consolations de tout le monde. Ces fièvres & ces grauelles dont vous infectez les Lecteurs, donnent dispense à vostre chagrin, & excusent en quelque sorte l'aigreur que vous auez contre ceux qui se portent bien. M'ayant promis autrefois vne amitié que i'auois si bien meritée, il faut que vostre temperament soit bien alteré de m'estre venu quereller dans vn cachot, & vous ioüir à l'enuy de mes ennemis à qui mieux braueroit mon affliction. Dans la vanité que vous auez d'exceller aux Lettres humaines, vous auez fait des inhumanitez qui ont quelque chose de la brutalité ou de la fièvre chaude : Mais afin de vous persuader que ie ne m'en picque point, ie m'en vay vous dire par où ie me deffends, & vous repliquer. C'est que ie recognois que disant mal de moy vous en auez souffert beaucoup. Vos Missiues diffamatoires sont composées avec tant de peine, que vous vous chastiez en mal faisant, & vostre supplice est si conjoint à vostre crime, que vous attirez tout ensemble & la colere & la pitié, & qu'on ne se peut fâcher contre vous sans plaindre. Cette exercice de calomnies vous l'appellez le diuertissement d'un malade. Il est vray que si vous estiez bien fain vous seriez tout autre chose. Soyez plus moderé en vostre travail, car il entretient vostre indisposition. Et si vous continuez d'escire vous ne viurez pas long.

temps. Je sçay que vostre esprit n'est pas fertile, cela vous picque iniustement contre moy. Si la nature vous a mal traité, ie n'en suis pas cause, elle vous vend cherement ce qu'elle donne à beaucoup d'autre. Encore vous est-il aduantageux qu'estant nay pour estre ignorant, vos soins & vos veilles qui vous ont donné tant de fièvres vous ont acquis aussi quelque teinture des bonnes Lettres; vous sçauiez la Grammaire Françoisse, & le peuple pour le moins croit que vous auez fait vn liure: les Sçauans disent que vous pillez aux particuliers ce que vous donnez au public, & que vous n'escriuez que ce que vous auez leu. Ce n'est pas estre sçauant que de sçauoir lire. S'il y a de bonnes choses dans vos escrits, ceux qui ne les connoissent pas ne vous en peuuent point louer: & ceux qui les cognoissent sçauent qu'elles ne sont pas à vous. Les anciens n'ont merité que pour eux, tout ce que vous auez du leur est bon: mais tout ce que vous auez du vostre est contre vous. Vostre stile a des flatteries d'esclau pour quelques Grands, & des raileries de Bouffon pour d'autres. Vous traictez d'esgal avec des Cardinaux, & des Marechaux de France, en cela vous oubliez d'où vous estes nay. C'est vne faute de memoire qui a besoin d'un peu de iugement, corrigez vostre humeur, & vous guarissez s'il est possible. Quand vous tenez quelque pensée de Seneque ou de Cesar, il vous semble que vous estes Censeur ou Empereur Romain. Dans les vanitez que vous faites de vos maisons & de vos valets, qui feroit l'Eloge de vos predecesseurs vous rendroit vn mauuais office, vostre visage & vostre mauuais naturel retiennent quelque chose de leur premiere paureté, & du vice qui luy est ordinaire: ie ne parle point du pillage des Auteurs. Le Gendre du Docteur Baudius vous accuse d'une autre sorte de larcin: En cét endroit i'ayme mieux paroistre obscur que vindicatif. S'il se fust trouué quelque chose de semblable en mon procez, i'en fusse mort, & vous n'eussiez iamais eul la peur que vous fait ma deliurance. L'attendois en ma captiuité quelque ressentiment de l'obligation que vous m'auiez depuis ce voyage: Mais ie trouue que vous m'auiez voulu nuire d'autant que vous me deviez ser-

vir, & que vous me haïssez à cause que vous m'avez offensé. Si vous eussiez esté assez honneste pour vous excuser, i'estois assez genereux pour vous pardonner. Je suis bon & obligent, & vous estes lasche & malin. Et ie croy que vous suiurez tousiours vos inclinations, & non les miennes. Je ne me repens pas d'auoir pris autre fois l'espée pour vous venger du baston. Il ne tint pas à moy que vostre affront ne fust effacé. C'est peut-estre alors que vous ne me creustes pas assez bon Poëte, parce que vous me vistes trop bon Soldat. Je n'allegue point cecy par aucune gloire militaire, ny pour aucun reproche de vostre poltronnerie. Mais pour vous monstrier que vous deuez vous taire de mes defauts, puis que i'auois tousiours caché les vostres: Je vous aduouë que ie ne suis ny Poëte ny Orateur. Et sur tout que ie ne vous dispute point l'eloquence de vostre pays: Je suis sans art, ie parle simplement, & ne sçay rien que bien viure. Ce qui m'acquiert des amis & des enuieux, ce n'est que la facilité de mes mœurs, vn fidelité incorruptible & vne profession ouuerte que ie fais d'aymer parfaitement ceux qui sont sans fraude & sans lascheté. C'est par où nous auons esté incompatibles vous & moy, & d'où naissent les accusations orgueilleuses, dont vous auez inconsiderément persecuté mon innocence sur les fausses coniectures de ma ruine, & sur la foy du Pere Voisin, soyez plus discret en vostre inimitié. Vous ne deuez point faire gloire de ma disgrâce. C'est peut-estre vne marque de mon merite. Si vous n'auiez esté ny prisonnier, ny banny, ce n'est pas que vous n'ayez assez de crimes pour estre convaincu, mais vous n'auiez pas assez de vertu pour estre recherché. Vostre bassesse est vostre seureté. Je ne tire point vanité de mon malheur, & n'accuse point la Cour d'iniustice: Je me console seulement de voir que ma personne est encore tres-chere à ceux qui m'ont condamné, & que ma reputation ait donné vn Arrest politique aux crieries de vostre Regent, & de celuy qui est allé se faire absoudre à Rome du crime de m'auoir calomnié. I'ay esté malheureux, & vous estes coupable. Mais quoy, la fortune s'irrite continuellement de quelques graces qu'il a pleu à Dieu me

départir, si suis-je satisfait de ma condition, & ie trouueray tousiours parmy les bons assez d'honneur & d'amitié pour ne me picquer iamais du mespris, & de la haine de vos semblables. Si ie voulois verser quelque goutte d'encre sur vos actions, ie noircirois toute vostre vie. Vous m'aduisez du mal que donnent les Garces. Priez Dieu que les Chirurgiens ne descouurent iamais la cause qui vous fit éuiter celuy-là pour vous en donner vn pire. On dit que vous estes vn estrange masse, ie l'entends au rebours, & ie ne m'estonne pas si vous estes si médifant contre les Dames. Vous sçauiez que depuis quatorze ans de nostre cognoissance, ie n'ay point eu d'autres maladies que l'horreur des vostres, mes déportemens ne laissent point en mon corps quelque marque d'indisposition honteuse, non plus que vos outrages en ma reputation, & apres vne tres-exacte recherche de ma vie, il se trouuera que mon aduanture la plus ignominieuse est la fréquentation de Balzac.

F I N,

H. Macé 1663



K

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume
après la dernière date timbrée
ci-dessous devra payer une amen-
de de cinq cents, plus deux cents
pour chaque jour de retard.

F
or
bel
cen
cen



